



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

442 .C661A

C.1

Notions d'etymologie

Stanford University Libraries



3 6105 047 722 850

ATION

LANGUE FRANÇAISE

NOTIONS

OLOGIE FRANÇAISE

GINE ET FORMATION DES MOTS

ES, PRÉFIXES ET SUFFIXES

conformément aux programmes du 2 août 1880

par Hippolyte COCHERIS

sur général de l'Instruction publique

troisième, seconde et rhétorique

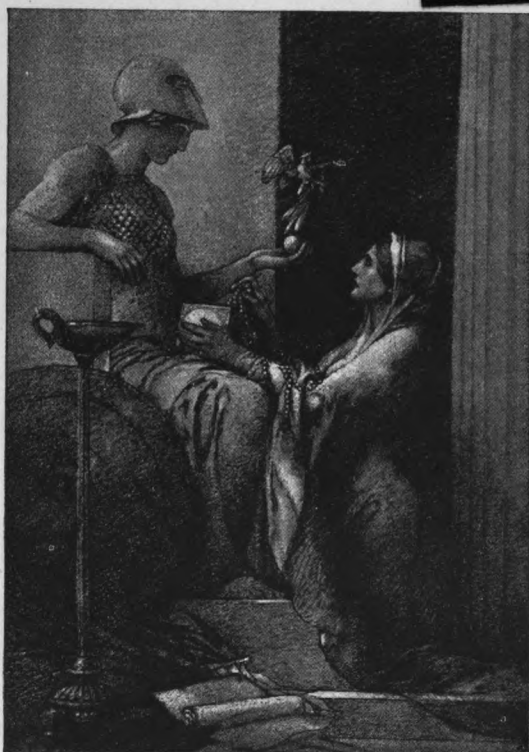


PARIS

BRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

franco, tableaux de la littérature et de la langue, suivi d
MM. DARMESTETER et HATZFELD. 1 vol. in-12, br . . . 6 fr



STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

ORIGINE ET FORMATION
DE LA LANGUE FRANÇAISE

NOTIONS D'ÉTYMOLOGIE FRANÇAISE

Toutes nos éditions sont revêtues de notre griffe.

Ch Delagrave



PARIS. — IMPRIMERIE F. LEVÉ, RUE CASSETTE, 17.

ORIGINE ET FORMATION
DE LA LANGUE FRANÇAISE

NOTIONS

D'ÉTYMOLOGIE FRANÇAISE

ORIGINE ET FORMATION DES MOTS
RACINES, PRÉFIXES ET SUFFIXES

OUVRAGE RÉDIGÉ CONFORMÉMENT
AUX PROGRAMMES DU 2 AOUT 1880

Par Hippolyte COCHERIS
Inspecteur général de l'Instruction publique

NOUVELLE ÉDITION

CLASSES DE TROISIÈME, SECONDE ET RHÉTORIQUE



STATIONER

PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

1882

442
CC61a

466278

VIA GULF OF MEXICO

I

DES DIFFÉRENTS GENRES DE GRAMMAIRE. — GRAMMAIRES FRANÇAISES DU MOYEN AGE.

Il y a maintenant, grâce aux progrès de la philologie, quatre sortes de grammaires : la *grammaire générale*, la *grammaire comparée*, la *grammaire historique* et la *grammaire proprement dite*.

La *grammaire générale* s'occupe des principes communs à toutes les langues. C'est la science des signes appliqués à l'expression de la pensée. Elle considère les rapports qui existent entre les modifications de la pensée et les modifications des mots. Elle étudie les lois qui dirigent la formation des langues, et cherche dans la nature de l'intelligence humaine la raison des faits qui se montrent partout les mêmes au milieu de la plus grande diversité.

La *grammaire comparée* traite de la comparaison des formes grammaticales des langues, qu'on suppose être congénères, en suivant les lois qui régissent les permutations phonétiques des lettres.

Son domaine n'est peut-être pas aussi étendu que celui de la grammaire générale, mais il n'en est pas moins considérable. Son étude est d'ailleurs plus féconde en résultats pratiques. Dans la grammaire générale, on peut se laisser aisément tromper par le mirage des idées spéculatives, et faire éclore des théories plus ou moins éblouissantes, mais fort hypothétiques. Dans la grammaire comparée, au contraire, il y a des lois précises, dont on rencontre l'application à chaque instant, et qui vous guident dans l'appréciation des faits nouveaux ou douteux. Sans doute, cette science, toute moderne, laisse encore beaucoup de graves questions à résoudre, mais si l'on considère les progrès qu'elle a faits depuis un demi-siècle, on ne peut douter de ceux qu'elle fera dans l'avenir, et de l'utilité qu'elle présentera dans l'élucidation de tout ce qui se rattache à l'origine des races qui peuplent l'univers.

C'est ainsi que la classification généalogique de la famille aryenne fut fondée sur la comparaison détaillée des principales formes grammaticales de chacun de ses membres, et que Bopp a su démontrer que le mécanisme grammatical du sanscrit, du zend, du grec, du latin et des dialectes celtiques, teutoniques et slaves, s'était produit une fois pour toutes.

Les dissemblances apparentes entre les désinences

sanscrits, grecques et latines, doivent, selon Max Muller, trouver leur explication dans les lois de l'altération phonétique, particulières à chaque dialecte, lois qui ont modifié l'antique type aryen, et l'ont transformé en un grand nombre d'idiomes différents.

La *grammaire historique* est, si je peux m'exprimer ainsi, un diminutif de la grammaire comparée, en ce sens qu'elle établit les rapports qui existent entre une langue mère et une langue dérivée, et qu'elle étudie les phénomènes qui se produisent dans la formation d'une langue, depuis sa naissance jusqu'à son entier développement. Cette étude est des plus intéressantes, puisqu'elle permet de saisir plus aisément la cause des lois compliquées qui régissent l'art d'écrire.

La *grammaire proprement dite* est l'ensemble des règles que l'on doit suivre pour s'exprimer d'une manière conforme à l'usage établi. Elle décrit tous les rouages du mécanisme qui traduit la pensée par des signes, mais elle ne nous dit pas si ces rouages ont toujours existé, s'il y en a de meilleurs ou d'inutiles. Elle constate, voilà tout. Une étude de ce genre ne peut être que sèche et dépourvue d'attraits, et c'est probablement grâce à l'ennui invincible qu'elle procure, que les enfants ont tant de peine à connaître leur langue et à s'en servir correctement. Cette antipathie s'explique d'autant plus facilement que les enfants sont tous épris du *pourquoi* et du

parce que, et que la simple constatation d'un fait exclut, à leur grand déplaisir, les demandes et les réponses.

Avant de commencer, qu'on me permette de jeter un coup d'œil rétrospectif sur l'étude de la grammaire dans notre pays. Il n'est pas sans intérêt de connaître, au moins superficiellement, les origines bien humbles de ce « fondement de toutes les sciences, »

... Qui sait régenter jusqu'aux Rois
Et les fait, la main haute, obéir à ses lois.

On ne peut créer une théorie qu'après avoir étudié les faits qui permettent de l'établir. Une langue, dans son enfance, n'a donc pas de grammaire proprement dite. Le peuple qui la parle se soumet instinctivement à ce qui deviendra peut-être une loi, mais à ce qui n'est dans le moment qu'un usage passager. Une loi n'est donc que l'écho persistant d'une habitude invétérée, lorsqu'elle n'est pas la reconnaissance officielle d'un droit acquis ou d'un besoin inné.

Il y a donc dans les grammaires deux sortes de règles : celles qui proviennent des langues mères auxquelles les langues nouvelles appartiennent, et celles qui découlent des exemples fournis par les grands écrivains, lorsque la langue est formée. Comme ces dernières sont beaucoup plus nombreuses, et qu'elles représentent à elles seules l'esprit et la valeur originale d'une langue, il est facile de

conclure que les grammaires ne se constituent que lorsque la langue est formée. Diderot disait avec raison : « Quand voit-on les critiques et les grammairiens ? Tout juste après le siècle des génies et des productions divines. »

Les grammairiens sont donc, comme on dirait en géologie, de formation récente. Ils sont nés à leur heure, au moment où la langue, fort embarrassée de sa richesse, avait besoin de se mieux connaître et de se laisser conduire.

Dès le ^{xii}^e siècle, cependant, il a dû exister des traités qui enseignaient à nos aïeux la structure de leur idiome. La lecture des textes que nous ont conservés les manuscrits et l'étroite observation des règles ne laissent aucun doute à cet égard.

Les plus anciennes grammaires durent être, selon M. Leclerc, le regrettable doyen de la faculté des lettres¹, comme les deux grammaires provençales, calquées sur les œuvres de Donat et de Priscien. Elles périrent quand notre langue fut moins asservie au latin ; mais il nous en est resté les mots de *nominatif*, *cas*, *régime*, d'autres encore appliqués primitivement au français.

L'étude de ces divers manuels, même des plus humbles, ceux où l'on apprenait à lire, serait fort instructive aujourd'hui. Nous y verrions comment se modifia, selon les provinces, la manière de prononcer et d'écrire les mots latins, qui devenaient les mots d'une langue nouvelle ; quels changements

¹ *Histoire littéraire du xiv^e siècle*. Paris, 1867, 2 vol. in-8.

éprouva cette langue elle-même à peu près tous les cinquante ans, et peut-être plus souvent dans l'origine ; en quel temps nos diphthongues *eu*, *oi*, tout en continuant de s'écrire avec les deux syllabes du latin, comme dans *jeune*, *gloire*, ne firent qu'une syllabe ; par quels degrés s'affaiblit et s'effaça la syntaxe latine, favorable, tant qu'elle fut respectée, à la clarté du style, à la liberté des inversions, et dont les altérations successives formèrent avec le temps une langue d'abord moins soumise à des lois faites pour d'autres, mais appelée ensuite, quand elle fut libre, à de brillantes destinées.

En l'absence de documents sur l'ancienne prononciation française, nous nous bornons à conjecturer qu'elle devait être, pour les consonnes surtout, plus douce et plus coulante que la nôtre : c'est ce que des leçons écrites, s'il en restait dont la provenance et la date eussent quelque certitude, nous apprendraient mieux que de simples inductions.

On serait curieux de savoir la pensée des plus anciens maîtres de la nouvelle langue sur la distinction, presque universelle aujourd'hui, entre la forme respectueuse du pluriel en parlant à une seule personne, et la familiarité du tutoiement. Ce moderne solécisme, introduit, disait-on, pour faire honneur à César, avait sa source, comme beaucoup d'autres, dans la corruption du latin. L'adulation des temps de servitude avait fait dire *vos* en s'adressant aux princes, et le *tu* fut réservé aux princes parlant à des sujets. L'usage est dès lors établi. Les rois écrivent aux papes, en latin, *Vos, Vestra Sanct-*

titas ; en français, *Vous, Votre Sainteté*. Les papes disent et écrivent à tout le monde, sans excepter les rois et les empereurs, *tu et toi*, prérogative souveraine, qui ne paraît conservée qu'en Espagne. Grégoire XI, dans la lettre française où il refuse à Charles V, pour l'évêque de Paris, le titre de métropolitain, écrit : « Très chier fils en Dieu, comme, par ton chevauteur, porteur de cestes, tu nous eusses moult affectueusement escrit que l'Église de Paris voulsissions exempter de l'archevesque de Sens, etc. » Les papes usent aussi de ce protocole dans leurs lettres italiennes. Ils y tenaient au point que les brefs qui n'avaient pas le tutoiement étaient suspects de fausseté.

Malheureusement, nous ne possédons rien d'antérieur à la fin du XIII^e siècle, et encore les trois premières grammaires françaises que nous avons à examiner sont-elles dues à trois Anglais : Colyngburne, Walter de Biblesworth et John Palsgrave.

On s'étonne que les trois premières grammaires françaises aient été composées par des Anglais. Le hasard cependant n'est pas aussi singulier qu'il le paraît dans cette circonstance, et l'on peut dire, comme Max Müller¹ le disait à ses élèves dans sa troisième leçon sur la science du langage, que la grammaire doit son origine à un besoin naturel et pratique. Le premier grammairien pratique fut le

¹ *La Science du langage*, cours professé à l'institution royale de la Grande-Bretagne, par M. Max Müller, professeur à l'Université d'Oxford, traduit de l'anglais par MM. Georges Harris et Georges Perrot. Paris, 1864, in-8°.

premier qui enseigna une langue étrangère, et, si l'on veut connaître les commencements de la science du langage, il faut tâcher de déterminer à quelle époque de l'histoire du monde, et dans quelles circonstances, les hommes songèrent pour la première fois à apprendre une langue autre que la leur. C'est à cette époque-là, et non auparavant, que nous rencontrerons la première grammaire.

La profession de grammairien, si exercée aujourd'hui, est de date relativement récente. Jamais un ancien Grec ne songea à apprendre une langue étrangère, et comment y eût-il songé ? Pour lui, le monde tout entier se divisait en Grecs et Barbares, et il aurait cru s'abaisser en adoptant le costume, les mœurs ou la langue des Barbares, ses voisins. Il regardait comme un privilège de parler grec, et même des dialectes étroitement apparentés au sien étaient traités par lui de purs jargons. Il faut du temps avant que les hommes conçoivent l'idée qu'il est possible de s'exprimer autrement que dans la langue de leur enfance. Les Polonais appelaient les Allemands leurs voisins *niemiec* (de *niemy*, muets), tout à fait comme les Grecs appelaient les Barbares *aglossoi* (ceux qui n'ont point de langue) : les Turcs appliquaient aux Autrichiens le nom polonais de *niemiec*, et on suppose que le nom donné par les Germains à leurs voisins les Celtes (*walh*, *vealh*, *welsh*), nom d'où dérive le français *gaulois*, est identique au sanscrit *mlechchha*, qui signifie une personne parlant d'une manière indistincte.

Il en est de même de beaucoup d'autres pays. Le

commerce et la politique nécessitèrent des interprètes. Les premiers interprètes furent probablement des enfants de parents qui parlaient deux langues différentes. Le fils d'un Barbare et d'une Grecque parlait naturellement la langue de son père et celle de sa mère, et le premier qui sut en tirer parti donna l'exemple à ceux qui cherchaient un emploi lucratif.

Il n'y aurait donc rien d'extraordinaire à ce que nos premières grammaires françaises eussent été composées par des Anglais. Néanmoins, je suis persuadé que nos aïeux ont eu à leur disposition des traités grammaticaux écrits par des Français, antérieurement à ceux que l'Angleterre possède encore dans ses bibliothèques,

Seulement, si l'on juge du soin que devaient avoir de leurs livres classiques les étudiants français du moyen âge, par ce qui se passe aujourd'hui, on peut tirer cette conclusion que, malgré la dureté du parchemin, ces pauvres grammaires s'usaient vite, et qu'elles ne pouvaient résister longtemps aux étreintes des élèves et aux caprices de la mode.

En Angleterre, où tout se conserve beaucoup plus longtemps qu'en France, grâce à l'esprit calme et méthodique de ses habitants, il n'est pas étonnant de retrouver dans les collections publiques ou privées les épaves que le temps a bien voulu nous conserver.

Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans la première moitié du XIII^e siècle, des Anglo-Saxons savaient le

français, et que par conséquent ils possédaient des grammaires pour l'apprendre.

L'historiette suivante nous en fournit la preuve.

Il y avait en ce temps-là un prêtre qui fêtait tous les ans saint Nicolas. Malheureusement sa bourse se trouva vide au moment où il avait besoin d'argent pour rendre honneur à son patron. Dans sa détresse, il profita des matines pour interroger le son des cloches. L'une lui répondit : *Io ke fray? io ke fray?* (Que ferai-je? que ferai-je?), l'autre : *A crey, a crey!* (Un emprunt! un emprunt.) A moitié satisfait, car il ne savait pas à qui emprunter, il recommença la sonnerie, et il entendit les cloches répondre à toute volée : *Ke de un, ke de el, ke de un, ke de el!* Il emprunta donc des uns et des autres, et saint Nicolas fut encore dignement fêté.

On peut tirer cette conclusion, que si les cloches parlaient si bien le français, c'est que les sonneurs en savaient bien quelque chose, et que cette science ne s'était pas répandue sans professeurs et sans livres.

II

HISTOIRE DE LA GRAMMAIRE. — DES PREMIÈRES GRAMMAIRES FRANÇAISES PUBLIÉES EN ANGLETERRE.

Notre patriotisme semble souffrir de devoir à des Anglais nos premières grammaires nationales, et que, sous Louis IX comme sous Louis XV, on ait pu dire :

C'est du Nord, aujourd'hui, que nous vient la lumière.

Réjouissons-nous-en, au contraire : si les Anglais ont fait dans ces temps reculés des grammaires françaises, c'est qu'ils parlaient notre langue, parce que notre langue était universellement adoptée, tandis que nous ne trouverions pas dans le même temps des grammaires anglaises composées par des Français,

par la raison inverse, c'est que la suprématie de la langue anglaise est toute moderne.

J'ai nommé, dans ma précédente lettre, les trois grammairiens anglais : Colyngburne, Walter de Biblesworth et John Palsgrave. Que le lecteur me permette de lui en dire un mot.

La grammaire de Colyngburne, composée vers la fin du ^{xiii}^e siècle, est en latin. Elle est intitulée : *Institutiones linguæ gallicæ*, c'est-à-dire *Institutions de la langue française*. Le titre est pompeux, mais trompeur, car il ne renferme que quatre-vingt-dix-huit règles presque toutes relatives à la prononciation. Ce n'est donc pas une grammaire complète, mais un fragment de grammaire sur le rôle des lettres dans les mots. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage est curieux et paraît avoir eu, d'après le nombre des manuscrits que l'on conserve encore, une certaine célébrité.

Le traité de Walter de Biblesworth est plus considérable. Il a d'ailleurs l'avantage d'être écrit en français, et qui plus est, en vers. Il est dédié à une dame, lady Dionysie de Monchensi, du comté de Kent, fille de Guillaume de Monchensi, baron de Swanescombe et femme de Hugues de Vere, second fils de Robert, cinquième comte d'Oxford. Il est du commencement du ^{xiv}^e siècle, et est intitulé : *Le Treytié ke moun sire Gauter de Bibelesworthe fist a madame Dyonisie de Mouchensie pur aprise de language*.

L'auteur joint aux règles de grammaire des pré-

ceptes d'éducation; il prend l'homme à sa naissance et le suit jusqu'à son mariage, en indiquant les termes qui servent à nommer les membres du corps humain; puis les termes relatifs à la prière, puis les termes du ménage et des métiers, les noms des bêtes et des oiseaux.

Ce livre curieux destiné à « *apprendre franceys en enfans* » était écrit en vers de huit syllabes.

Voici un échantillon de cette poésie avec la traduction :

Quant le enfes a tel aage
Ke il scet entendre langage
Prime en fraunceys ly devez dire
Coment soun cors deyt descrire.
Pur l'ordre avez de moun et ma
Toun et ta, soun et sa,
K'en parole seyt meut appris.
E de nul autre escharnis.
Ma teste ou moun chief,
La greve de moun chief;
Fetes la greve au lever,
Et mangez la grive au diner...
Vus devez dire moun hanapel,
Mount frount e moun cervel.

Quand l'enfant a tel âge,
Qu'il sait entendre le langage,
Primo en français devez lui dire
Comment son corps doit decrire,
Pour l'ordre avoir de mon et ma,
Ton et ta, son et sa
Qu'en parole soit bien appris,
Et par nul autre raillé,
Ma tête ou mon chef,
La raie de ma tête,
Faites la raie au lever,
Et mangez la grive au diner...
Vous devez dire mon hanape
Mon front et mon cerveau.

L'auteur ne dédaignait même pas les jeux de mots, et quels jeux de mots ! :

Meux vaut *rubye* par *b*
Ke ne feet *rupie* par *p*;
Se bourse eust taunt de rubies
Cum le nees ad de *rupies*
Riche sereyt!

Mieux vaut rubis par *b*
Que ne fait roupie par *p*,
Si la bourse avait autant de rubis
Que le nez a de *roupies*
Je serais riche!

La grammaire de John Palsgrave est beaucoup

plus récente, puisqu'elle ne parut à Londres qu'en 1530, sous le titre de : *Lesclaircissement de la langue françoise, composé par maistre Jehan Palsgrave, Angloys, natyf de Londres et gradué de Paris.*

Si l'on en croit le biographe D. E. Baker, l'auteur, né à Londres, étudia la logique et la philosophie à Cambridge, où il prit le grade de bachelier ès arts, après quoi il se rendit à Paris, où il devint maître ès arts. Il acquit du français une connaissance tellement approfondie qu'en 1514 il fut choisi pour enseigner cette langue à la sœur de Henri VIII, Marie d'Angleterre, qui devait épouser Louis XII. A la mort du roi de France, Palsgrave rentra avec sa royale élève à Londres, où il devint le maître de français à la mode parmi la jeune noblesse, et l'un des chapelains ordinaires du roi.

Cette grammaire, composée au moment de la Renaissance sur le plan de la célèbre grammaire de Théodore de Gaza, et qui prend ses exemples dans les grands écrivains du règne de François I^{er} : Lemaire de Belges, Octavien de Saint-Gelais, Alain Chartier, est écrite en anglais et renferme une comparaison perpétuelle entre les deux idiomes voisins. C'est de plus une véritable grammaire, puisqu'elle renferme des chapitres distincts sur la prononciation française et les neuf parties du discours, ainsi qu'un dictionnaire des principaux termes.

Le patriotisme, mécontent de voir Palsgrave à la tête de nos grammairiens français, a cherché à lui susciter des devanciers d'origine française. On a voulu prouver que Geoffroy Tory,

de Bourges, avait traité le même sujet dans son *Champ fleury*, publié en 1529, un an par conséquent avant l'apparition de l'*Éclaircissement*, et que Gilles Dewes ou du Guez, mort en 1535, était auteur d'un travail important, dont Palsgrave s'était servi pour ses travaux.

D'abord l'*Éclaircissement* de Palsgrave est trop important pour avoir été composé dans l'espace d'un an. Le livre de Geoffroy Tory, à supposer que Palsgrave l'eût connu, n'eût donc pu lui être que d'une utilité fort secondaire. En second lieu, du Guez critique dans son livre celui de Palsgrave, ce dernier a donc paru avant le travail de du Guez.

Maintenant deux mots sur Geoffroy Tory et sur du Guez.

Geoffroy Tory, Français de naissance, imprimeur érudit, artiste ingénieux, est auteur de plusieurs ouvrages parmi lesquels on cite le *Champ fleury*, mais ce livre ne ressemble en rien à une grammaire, c'est un travail spécial sur les lettres de l'alphabet.

Gilles du Guez, que l'on suppose être français, mais que je crois d'origine flamande, fit paraître, peu de temps après Palsgrave, un traité des plus intéressants, intitulé : *An introductorie for to lerne, to rede, to pronounce, and to speke french trewly, compyled for the right high, excellent and most vertuous lady the lady Mary of Englande, doughter to our most gracious soverayn lorde Kyng Henri the eight*; c'est-à-dire : Introduction pour apprendre, lire, prononcer et parler

correctement le français, écrite pour la très-haute et très-vertueuse dame Marie d'Angleterre, sœur de notre très-gracieux souverain, le seigneur roi Henri VIII.

« Ce petit œuvre, dit l'auteur dans sa préface, sera divisé en deux livres, dont le premier aura deux parties : la première partie traitera des règles du langage parlé, des lettres qui doivent s'effacer dans la prononciation et pour quel motif. — La seconde partie traitera des noms, pronoms, adverbess, participes, verbes, propositions et conjonctions, avec des règles fixes pour conjuguer. Cette même partie contiendra cinq ou six formes de conjugaison d'un même verbe. *Item*, la conjugaison avec deux pronoms, avec trois, et enfin la conjugaison de deux verbes accouplés. — Le second livre traitera des lettres missives en prose et en vers. Ensemble plusieurs conversations en forme de dialogue pour recevoir un messenger de l'empereur, du roi de France, ou de tout autre prince. — Ensemble d'autres conversations, des propriétés de divers mets, de l'amour, de la paix, de la guerre, de l'exposition de la messe, de la nature de l'âme humaine, de la division du temps, avec d'autres objets. »

Si j'ai transcrit ce passage, c'est qu'il peut donner une idée exacte des grammaires de ce temps, qui ressemblent fort peu, comme on le voit, à celles de nos jours.

Il y a dans cette grammaire des listes de mots classés par ordre de matière, comme dans les Guides de la conversation que l'on publie de nos jours.

Il y en a de très-intéressantes, parmi lesquelles je ne citerai que celles relatives à la toilette des dames du temps. Je ne sais si le vieux professeur était bon juge en pareille matière, mais s'il n'a rien oublié, il faut avouer que la liste d'aujourd'hui serait bien plus longue à dresser que celle qu'il nous a transmise.

Le chemisse.	Le chapperon à plis.
Le colet.	Le bonnet.
Les manches.	Les crespines (les boucles).
Le goucerons (gousset).	Les beatilles (bandeau de velours).
Les ourletz.	Les templettes.
Les coustures.	Le gorgias.
Le corset.	La colerette.
La cottalette (jupon).	Le ceurechief.
La cote simple.	Le colet.
La robbe.	Le colier.
Le placart.	Le bracelet.
Les bonbardes (poignets).	Lesgrappe (la couture).
La bordure.	Les aneaulz.
La doublure.	La bague.
La fourrure.	Le fermall (la broche).
Le demy chaint (ceinturon).	L'afficque.
La chainture.	L'image.
La bourse.	La gavardine (manteau de feutre).
Lespinceau ou lespinglier (boîte à épingles).	La cornette.
L'attour (coiffure).	Le manteau.
	Le moufflet.

Les coutteaus.
 Les patenostres.
 Lesmouchail ou mou-
 choir.
 Le lacz (dentelle).
 Le lacet.
 Le pigne.
 La lessive.
 Les gantz.
 Le does (le dé).
 Lesguille.
 Les espingles.

Les espoussettes ou la
 verge a esterdre (plu-
 meau).
 Les chausses.
 Les jartiers.
 Les eschapins.
 Les soliés.
 Les brousequins.
 Les pantoufles.
 Les forces ou forcetter
 (ciseaux).

« Dans les dialogues de du Guez, dit le spirituel et paradoxal éditeur de cette grammaire, M. Genin, dans ces dialogues de du Guez, au nombre de dix, la princesse Marie est constamment en scène : tantôt on la suppose recevant un envoyé du roi de France, de l'empereur ou d'un souverain quelconque ; tantôt son aumônier lui expose les cérémonies de la messe, ou les diverses propriétés des mets pour conclure au choix d'un régime alimentaire. Une autre fois, c'est du Guez lui-même qui traite avec elle les points de la métaphysique les plus élevés et les plus délicats, par exemple : « Qu'est-ce que l'âme ? » Cette question, examinée sous l'autorité de saint Isidore, ne remplit pas moins de onze pages in-quarto. Un entretien roule sur la paix, un autre, sur l'amour. Nous voyons dans celui-ci que du Guez avait chez la princesse le titre de trésorier, et de plus, que sa royale élève, avait coutume de l'appeler en badinant son « mari »

d'adoption. Ce petit détail fait connaître la situation de du Guez à la cour de Henri VIII : le degré de familiarité indique le degré d'estime où il était tenu. Au surplus, toute idée d'inconvenance est exclue par l'âge du professeur, trop souvent cloué dans son fauteuil par la goutte et obligé de manquer sa leçon ; il y supplée alors par une lettre d'excuse, soit en vers, soit en prose, tirant de sa maladie même une occasion d'étude et une nouvelle forme de *devoir* pour son écolière. Morgane, écuyer tranchant de Marie, se trouve-t-il dans la gêne avec sa famille ? Du Guez fera lire à leur commune maîtresse la requête de Morgane, rédigée en manière de leçon de français. Il ne manque aucune occasion de jeter dans cette jeune âme les semences de pitié, de générosité, d'honneur et de tous les bons sentiments ¹.

Il s'attache plus qu'un simple intérêt grammatical à ces exercices intellectuels d'une enfant de douze ans, fille de Henri VIII, sœur aînée d'Élisabeth, qui devait être un jour l'épouse de Philippe II, et s'appeler, selon la passion des historiens, Marie la Catholique ou la sanglante Marie !

Au point de vue grammatical, le traité de du Guez n'est pas moins important. Dans la partie de son œuvre qu'il consacre à la prononciation, il est le premier, sauf découvertes ultérieures, qui se soit avisé de noter le son d'une voyelle par un signe extérieur au mot, tandis que Palsgrave ne l'emploie

¹ *L'éclaircissement de la langue française*, par Jean Palsgrave, suivi de la grammaire de Giles du Guez, publiés pour la première fois en France par J. Genin. Paris, 1852, in-4°.

que pour indiquer la syllabe qui porte l'accent tonique comme *homme*, *femme*, *douloureuse*, *contre*, *entre*, etc. Il marque l'accent avec beaucoup de soin et d'exactitude, même sur des voyelles où nous ne le mettons pas, et où il serait logique de le mettre.

Il y avait, dit avec raison Genin, dans son procédé, le germe de toute une réforme. Auparavant, l'accent était noté, pour ainsi dire, à l'intérieur du mot, par des consonnes doubles dont le rôle était d'influencer la voyelle précédente, en même temps qu'elles maintenaient le souvenir de l'étymologie; ces consonnes d'ailleurs étaient muettes dans la prononciation. Du moment que l'accent vient, en se posant sur une voyelle, en préciser le son et la quantité, de quoi sert pour le langage la double consonne? quand l'usage a prévalu d'écrire avec un accent circonflexe même et noces, que signifie l's dans *mesme* et le p dans *nopces*? C'est alors que l'hôtel de Rambouillet se met à la besogne, et que les précieuses, attentives uniquement au beau parler, et très-insoucieuses de l'étymologie, entreprennent d'arracher des mots les lettres inutiles, persuadées qu'elles accomplissent l'œuvre du monde la plus raisonnable, et ne suppriment que les traces de l'ancienne barbarie. Il y aurait pourtant bien des arguments en faveur du système déchu : l'accent ne remplit que la moitié des fonctions de la double consonne, puisqu'il ne marque pas l'étymologie; ensuite il n'adhère pas assez solidement au mot; il disparaît ou s'introduit sans motif, et l'écriture,

témoin infidèle, corrompt le langage. De nos jours, l'accent circonflexe ne se met plus sur *noces*; cet *o* qui était fermé s'est ouvert, et la première syllabe de ce congénère de *nuptial* est devenue brève. Sans compter, comme nous le verrons plus loin, que les précieuses ont opéré au hasard, capricieusement, appliquant leurs réformes aux mots usuels, et laissant leur ancienne orthographe aux mots analogues auxquels, pour s'en servir plus rarement, elles ne songeaient pas. Pourquoi, par exemple, ont-elles supprimé le *p* de *ptisane* et non celui de *psaume*? celui de *nepveu* et non celui de *baptême*? C'est qu'elles ont agi sans discernement. Au lieu d'un système nouveau et incomplet, dont l'illusion a rempli notre langue d'inconséquences et d'incertitudes, il eût bien mieux valu rechercher et remettre sous les yeux du public l'esprit des lois qui régissaient notre premier système d'orthographe.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que le système d'accentuation, imaginé par du Guez dans le seul but de faciliter la prononciation de la langue aux étrangers, ait eu plus de succès et de portée qu'il ne s'y était attendu, puisque son invention a été adoptée définitivement dans l'orthographe française.

La clarté et la brièveté de la grammaire de du Guez assurèrent son succès; l'ampleur de celle de Palsgrave la fit dédaigner. On préféra la légèreté de l'in-dix-huit à la lourdeur de l'in-folio. David avait réussi à tuer Goliath.

Par un juste retour des choses d'ici-bas, le défaut de Palsgrave est devenu aujourd'hui une qualité,

et nous devons à sa prolixité les renseignements les plus précis et les plus nombreux sur notre langue au commencement du xvi^e siècle.

Si je me suis arrêté si longuement sur ces deux grammaires de du Guez et de Palsgrave, c'est que d'abord elles étaient les plus anciennes et qu'ensuite elles étaient dédiées à des femmes.

On avouera, comme moi, que si les jeunes princesses du xvi^e siècle daignaient étudier avec ardeur des grammaires aussi difficiles que celles dont je viens de parler, il est, je ne dirai pas naturel, mais nécessaire, que trois cents ans après, sous peine de déchoir et de s'insurger contre la loi du progrès, les jeunes gens du xix^e siècle apprennent à connaître l'histoire de leur langue maternelle.

III

**HISTOIRE DE LA GRAMMAIRE, — DES TENTATIVES FAITES PAR
LES GRAMMAIRIENS POUR CHANGER L'ORTHOGRAPHE.
— RÉVOLUTION OPÉRÉE PAR LES PRÉCIEUSES.**

J'ai parlé, dans mon dernier chapitre, des premières grammaires connues; aujourd'hui je vais dire un mot des grammaires françaises qui ont suivi ces premiers essais, et dans lesquelles nous allons voir se développer les théories présentées par les divers savants qui se sont occupés de donner une constitution à la langue; théories tantôt acceptées, tantôt rejetées, puis reprises, enfin considérées comme excellentes, et conservées comme telles dans nos grammaires modernes.

La plus grande difficulté à vaincre dans cette énu-

nération consiste dans le choix des ouvrages les plus intéressants à connaître. Sans doute, dans les siècles de formation, à l'époque où la langue se constitue officiellement, chacun apporte sa pierre à l'édifice, et il n'y pas de traité, quelque mince qu'il soit, qui ne renferme quelquefois d'heureuses innovations. Dans un cours qui, sans être élémentaire, n'a pas cependant la prétention de s'adresser à des spécialistes, il faut garder une certaine mesure et faire un choix. D'ailleurs, tous les grammairiens du xvr^e siècle se ressemblent. Leurs ouvrages ne renferment que des règles purement lexicographiques ou étymologiques ; quant à la syntaxe, pas un mot. Ce qui les occupe tous, c'est l'orthographe. Comment les mots doivent-ils s'écrire ? Doit-on, en sacrifiant à l'étymologie, mettre dans les mots des lettres qui ne se prononcent pas, mais qui servent de fil conducteur pour ramener le mot à son origine première ? Doit-on, au contraire, laisser de côté ces défroques d'un autre âge ; deshabiller les mots de leur costume pédantesque et les écrire dans le simple appareil que la prononciation leur donne ? Ceci est une grave question, qui n'a cessé d'être agitée depuis le xvr^e siècle, et que le vénérable doyen de la typographie française, M. Ambroise Firmin Didot, a renouvelée dernièrement avec autant de sagacité que d'érudition. Le sujet est d'autant plus intéressant, qu'à propos de voyelles et de consonnes, on arrive, sans le vouloir, à toucher à ces éternelles questions de réglementation et de liberté. — Pourquoi m'imposer un système orthographique, disent les uns ? — Pour écrire d'une

manière uniforme et logique, répondent les autres. — Mais, reprennent les amis de la liberté, votre uniformité est un mot et votre logique est pleine de contre-sens. — Il n'y a pas de règle sans exception, répondent imperturbablement les partisans du *statu quo*. — Allons donc, reprennent les libéraux, vous savez bien que dans votre système, il y a plus d'exceptions que de règles. .

La querelle dure depuis des siècles, et je crois qu'elle ne sera pas terminée de sitôt. En attendant, il est bon de connaître l'histoire de cette lutte, dans laquelle le vaincu n'a pas tous les torts.

C'est à Louis Meigret que revient l'honneur d'avoir déclaré la guerre aux partisans de l'orthographe savante. La première arme dont il se servit contre ses ennemis fit feu en 1542. C'était une plaquette assez mince, intitulée : *Traité touchant le commun usage de l'escriture françoise faict par Loys Meigret, Lyonnais : auquel est débattu des faultes et abus en la vraye et ancienne puissance des lettres*, qu'il fit suivre bientôt après d'une grammaire intitulée : *Le Tretté de la grammere françoetze, fet par Louis Meigret, Lionoes*, 1550, grammaire d'autant plus remarquée qu'elle était la première écrite en français, et la seconde parue en France. Meigret n'avait été, en effet, précédé que par Jacques Dubois (Jacobus Sylvius), auteur du premier ouvrage grammatical imprimé en France, dans l'intérêt unique de la langue française, mais écrit en latin, cause probable du succès relatif qu'il obtint, malgré la haute protection de la reine de

France, Éléonore d'Autriche, à laquelle cet ouvrage est dédié.

Pour en revenir à Meigret, son livre émut le public. On lui répondit. Il eut des défenseurs et des détracteurs. En un mot il fit école, et l'on devint Meigreitiste ou Guillaumiste, suivant la bannière sous laquelle on s'était rangé. Le combat dura longtemps, mais il finit à la façon des débats de Trisotin et de Vadius. Les raisons manquant, on en vint aux gros mots, on se traita d'ignorant, de calomniateur, d'âne et de sanglier, puis tout rentra momentanément dans le silence.

Cette première escarmouche eut cependant quelques bons résultats. Les partisans de la réforme obtiennent la cédille sous le *c*, dans le cas où cette lettre prend le son de l'*s*, et la suppression du *g* dans les mots où il n'était pas prononcé, tels que *connoistre*, *ung*, *besoing*, écrits depuis *connoistre*, *un*, *besoin*.

La première faute commise par Meigret est d'avoir voulu prendre pour base de son système la prononciation, la seconde est d'avoir été trop radical. Il finit par le comprendre lui-même, puisque dans sa traduction du fameux livre d'Albert Dürer, *les Proportions du corps humain*, il eut le bon goût de se conformer à l'usage.

La petite victoire remportée par les Meigreitistes n'était pas assez complète pour clore le différend. Un nouveau champion ne tarda pas à se présenter dans l'arène. Ce nouveau champion était Ramus,

autrement Pierre de la Ramée, savant illustre, qui voulut à son tour tenter un nouvel assaut. « Le peuple, dit-il, est souverain seigneur de sa langue, et la tient comme un fief de franc-aleu, et n'en doit reconnoissance à aucun seigneur. L'escolle de ceste doctrine n'est point es auditoires des professeurs hébreux, grecs et latins de l'Université de Paris ; elle est au Louvre, au Palais, aux Halles, en Grève, à la place Maubert. »

En lisant ces réflexions pleines de bon sens, on se figure peut-être que Ramus va simplifier la langue et en rendre l'orthographe facile au peuple dont il célèbre l'autorité. Erreur ! Ramus est trop helléniste, trop savant, en un mot, pour créer un système facile. Au lieu de supprimer simplement les lettres parasites et de laisser à la postérité le soin d'éliminer peu à peu les anomalies perpétuelles que l'on rencontre dans la formation des mots identiques, il remplace par des signes particuliers l'*e* muet, les *ll* mouillés, le *ch*, le *gn* et le *nt*. C'était une révolution trop radicale et d'ailleurs trop savante. Jugez-en par ce passage (1) :

« Apres avoer reconu, ami lecteur, se ce j'avoe public de la gramere tan'grecs ce latins, j'e prin' plezir a considerer selz de ma patrie, de l'acels, le premier auteur a ete Jacs du Boes, exelen' profeseur de medesins, ci entr' autre xozs a taçe a reformer notr' ecriture, etc. »

(1) Dans ce spécimen, vous verrez que l'*e* a la valeur de l'*e* muet, l'*e* de l'*é*, le *c* du *k*, le *ξ* pour *ch*, etc.

Lorsque ses amis lui firent quelques réflexions sur les obstacles que rencontrerait un semblable système, Ramus répondit par cette historiette : « Quant à ces crieries que vous alleguez, ce seroit le mesme qu'il advint du temps du grand roy François, quand il commanda par toute la France de plaider en langue françoise. Il y eut alors de merveilleuses complainctes, de sorte que la Provence envoya ses députés par devers Sa Majesté pour remonstrer ces graves inconvénients que vous dictes. Mais ce gentil esprit de Roy, les délayans (c'est-à-dire mettant des délais) de mois en mois, et leur faisant entendre par son chancelier qu'il ne prenoit point plaisir d'ouïr parler en aultre langue qu'en la sienne, leur donna occasion d'apprendre soigneusement le françois : puis quelque temps après ils exposèrent leur charge en harangue françoise. Lors ce fut une risée de ces orateurs qui estoient venus pour combattre la langue francoyse, et neantmoins, par ce combat, l'avoient aprise, et par effet avoient monstré que, puisqu'elle estoit si aysée aux personnes d'aage, comme ils estoient, qu'elle seroit encores plus facile aux jeunes gens, et qu'il estoit bien seant combien que le langage demeurast à la populace, neantmoins que les hommes plus notables, estans en charge publique, eussent, comme en robe, ainsi en parolle, quelque præeminence sur leurs inférieurs. »

L'histoire était amusante, mais elle ne persuada pas les adversaires de Ramus, et l'un d'eux, le cé-

lèbre Étienne Pasquier, partisan de ce qui existait, lui écrivit avec sa verve gauloise la lettre que voici :

A Monsieur Ramus, Professeur du Roy, en la Philosophie et Mathématique.

« Or sus, je vous veux denoncer une forte guerre, et ne m'y veux pas presenter que bien empoint. Car je scay combien il y a de braves Capitaines qui sont de vostre party. Le premier qui de nostre temps prit ceste querelle en main contre la commune, fut Louys Meigret, et après luy Jacques Pelletier grand poète, arithméticien et bon médecin, que je puis presque dire avoir esté le premier qui mit nos poètes françois hors de page. A la suite desquels vint Jean Antoine de Baïf, amy commun de nous deux, lequel apporta encores des regles et propositions plus estroites. Et finalement vous, pour clorre le pas, avez fraichement mis en lumiere une grammaire françoise, en laquelle avez encores adjousté une infinité de choses du vostre, plus estranges que les trois autres. Je dynommement plus estranges; car plus vous fourvoyez de nostre ancienne ortographe, et moins je vous puis lire. Autant m'en est-il advenu, voulant donner quelques heures à la lecture de vos partisans. Je scay que vostre proposition est très-précieuse, de prime rencontre : car si l'écriture est la vraye image du parler, à quoy nous pouvons-nous plus estudier que de représenter par icelle en son naïf, ce pourquoy elle est inventée : Belles paroles vrayement. Mais je vous dy que quelque diligence que

vous y apportiez, il vous est impossible à tous de parvenir au dessus de vostre intention. Je le cognois par vos escrits : car combien que decochiez toutes vos fleches à un mesme blanc, toutesfois nul de vous n'y a sçeu attaindre, ayant chacun son orthographe particuliere, au lieu de celle qui est commune à la France. Comme de faict nous le voyons par l'Apologie que Pelletier a escrit encontre Meigret, où il le reprend de plusieurs traits de son orthographe. Et vous mesmes ne vous rapportez presque en rien par la vostre à celle, ny de Meigret, ny de Pelletier, ny de Baïf. Qui me faict dire que, pensant y apporter quelque ordre, vous y apportez le désordre : parce que chacun se donnant la mesme liberté que vous, se forgera une orthographe particulière. Ceux qui mettent la main à la plume, prennent leur origine de divers païs de la France, et est mal aisé qu'en nostre prononciation il ne demeure tousjours en nous je ne sçay quoy du ramage de nostre païs. Je le voy par effect en vous, auquel, quelque longue demeure qu'ayez faite dans la ville de Paris, je recognois de jour à autre plusieurs traits de vostre picard (l'auteur était du Vermandois) tout ainsi que Pollio recognoissoit en Tite-Lvie, je ne sçay quoy de son padouan...

« A quel propos donc tout cela ? Non certes, pour autre raison, sinon pour vous monstrier qu'il ne faut pas estimer que nos ancestres ayent temerairement orthographié, de la façon qu'ils ont faict, ny par consequent qu'il falle aisement rien remuer de l'ancienneté, laquelle nous devons estimer

l'un des plus beaux simulachres qui se puisse présenter devant nous, et qu'avant de ne rien attenter au prejudice d'icelle, il nous faut presenter la corde au col, comme en la république des Locriens, et à peu dire que tout ainsi qu'anciennement en la ville de Marseille ils executoyent leur haute justice avec un vieux glaive enrouïllé, aymans mieux user de celui-là, que d'en rechercher un autre qui fust franchement esmoulu, aussi que nous devons demeurer en nostre vieille plume : je ne dy pas que s'il se trouve quelques choses aigres, l'on n'y puisse apporter quelque douceur et attrempance, mais de bouleverser en tout et partout sens dessus dessous nostre orthographe, c'est, à mon jugement, gaster tout. Les longues et anciennes coustumes se doivent petit à petit desnoïer, et suis de l'opinion de ceux qui estiment qu'il vaut mieux conserver une loy en laquelle on est de longue main habitué et nourry, ores qu'il y ait quelque défaut, que, sous un pre-texte de vouloir pourchasser un plus grand bien, en introduire une nouvelle, pour les inconveniens qui en adviennent auparavant qu'elle ait pris son ply entre les hommes. Chose que je vous prie prendre de bonne part, comme de celui, lequel, combien qu'il ne condescende à vostre opinion, si vous respecte-t-il et honore pour le bon vouloir qu'il voit que vous portez aux bonnes lettres. A Dieu ¹. »

Entre Pasquier et Ramus, il y avait la distance qui

¹ Les Œuvres d'Estienne Pasquier, *Amsterdam*, 1723, 2 vol. in-fol., t. 2. p. 55.

sépare un conservateur d'un irréconciliable. Ramus ne céda pas. Il est regrettable qu'on n'ait pas adopté dans son système ce qu'il y avait d'excellent, à savoir de ne donner aux lettres qu'une valeur constante et unique.

Les travaux de Ramus ont été néanmoins fort utiles, en dehors des lumières qu'un savant de cet ordre apporte dans toutes les discussions auxquelles il prend part. Il nous a permis, grâce à son système, qui représente avec une fidélité à peu près absolue, la prononciation par l'écriture, de juger de la prononciation sous Henri II ce qui est un grand service rendu à l'Histoire de la langue française. Enfin parmi les conquêtes qui sont dues à son initiative, il faut signaler la distinction du *v* et de l'*u*, et celle de l'*i* du *j*, lettres qui, à cause de ce changement, ont été appelées longtemps *consonnes ramistes*.

Les successeurs de Ramus et de Meigret continuèrent à demander une réforme orthographique, mais d'une façon plus molle et beaucoup moins radicale. Il y en a bien quelques-uns qui voulurent se singulariser en demandant des choses impossibles, mais c'était de leur part orgueil et folie, et je ne leur ferai pas l'honneur de vous les citer.

Nous aurions donc encore notre ancienne orthographe, et la cause des Meigretistes aurait été peut-être perdue à jamais, si, par un de ces caprices dont je ne veux pas ici qualifier la singularité, des femmes ne l'avaient prise en mains et fait

réussir dans une certaine mesure. Voici l'histoire de cette révolution, racontée par Somaize, le chroniqueur des *Précieuses*¹.

« L'on ne sçauroit parler de l'orthographe des *Précieuses* sans rapporter son origine, et dire de quelle manière elles l'inventèrent, qui ce fut et qui les poussa à le faire. C'estoit au commencement que les *Précieuses*, par le droit que la nouveauté a sur les Grecs (lisez les Français), faisoient l'entretien de tous ceux d'Athènes (lisez Paris), que l'on ne parloit que de la beauté de leur langage, que chacun en disoit son sentiment et qu'il falloit nécessairement en dire du bien ou en dire du mal, ou ne point parler du tout, que l'on ne s'entretenoit plus d'autre chose dans toutes les compagnies. L'éclat qu'elles faisoient en tous lieux les encourageoit toutes aux plus hardies entreprises, et celles dont je vais parler, voyant que chacune d'elles inventoient de jour en jour des mots nouveaux et des phrases extraordinaires, voulurent aussi faire quelque chose digne de les mettre en estime parmy leurs semblables, et enfin, s'estant trouvées ensemble avec Claristene (M. Le Clerc), elles se mirent à dire qu'il falloit faire une nouvelle orthographe, afin que les femmes peussent écrire aussi asseurement et aussi corectement que les hommes. Roxalie (madame Le Roy), [qui fut celle qui trouva cette invention, avoit à peine achevé de le proposer que Silenie (mademoiselle Saint-Maurice) s'écria que la chose estoit faisable. Didamie (mademoiselle

¹ *Dictionnaire des Précieuses*; article *ortographe*, par Somaize, nouv. édit., par Ch. L. Livet. Paris, 1856, 2 vol. in-16.

de la Durandière) adjouâta que cela estoit mesme facile, et que, pour peu que Claristene leur voulut aider, elles en viendroient bien tost à bout. Il estoit trop civil pour ne pas répondre à leur prière en galand homme ; ainsi la question ne fut plus que de voir comment on se prendroit à l'exécution d'une si belle entreprise. Roxalie dit qu'il falloit faire en sorte que l'on put écrire de mesme que l'on parloit, et, pour exécuter ce dessein, Didamie prit un livre, Claristene prit une plume, et Roxalie et Silenie se preparent à decider ce qu'il falloit adjouster ou diminuer dans les mots pour en rendre l'usage plus facile et l'ortographe plus commode. Toutes ces choses faites, voicy à peu près ce qui fut décidé entre ces quatre personnes : *que l'on diminueroit tous les mots et que l'on en osteroit toutes les lettres superflues.* Je vous donne icy une partie de ceux qu'elles corrigerent, et, vous mettant celui qui se dit et s'écrit communément dessus celui qu'elles ont corrigé, il vous sera aisé d'en voir la difference et de connoistre leur ortographe ¹ :

Teste	Plust	Empesche	Dontast
<i>Tête</i>	<i>Plât</i>	<i>• Empêche</i>	<i>Doutât</i>
Prosne	S'esriger	Age	Connoist
<i>Prône</i>	<i>S'ériger</i>	<i>Age</i>	<i>• Conait</i>
Autheur	Nostre	Piaist	Souffert
<i>Auteur</i>	<i>Nôtre</i>	<i>Plât</i>	<i>• Soufert</i>
Hostel	Mareschal	Crapules	Gastoit
<i>Hôtel</i>	<i>Maréchal</i>	<i>• Crépules</i>	<i>Gâtait</i>

¹ Tous les mots en italique sont ceux qui ont été corrigé par les Précieuses. Les mots qui sont précédés d'un point sont ceux que l'usage n'a pas ratifié.

Raisonne	Des-ja	Coustoit	Vouste
• Résonne	• De-ja	• Couûtoit	Voûte
Supresme	Estrange	Mesler	Bastit
• Suprême	Etrange	• Méler	Bâtit
Meschant	Espanouir	Chaisne	Quester
Méchant	Épanouir	• Chaîne	• Quêter
Troisiesme	Aussitôt	Mesconnois-	Roideur
• Troisième	• Aussi-tôt	sante	• Rédeur
Deffunct	Tesmoigner	• Méconnois-	Nopces.
Défunct	Témoigner	sante	• Noces
Patenostre	Esclairoisement	Paroistre	Faicts.
Paténôtre	Éclaircissement	• Parêtre	Faits
Dis-je	Treize	Eslargir	L'esté.
• Di-je	• Tréze	Elargir	L'été
Pressentiment	Esvaporer	Espoux	Dosme
• Présentiment	• Évaporer	Époux	Dôme
Esclairée	Sixiesme	Vostre	Opiniastreté
Éclairée	• Sixième	Vôtre	Opiniâtréte
Extraordinaire	Desbauchez	Mesme	Qualité
• Extr'ordinaire	• Debauchez	• Même	• Calité
Efficace	Taist	Apostre	Froideur
• Efficace	• Taît	Apôtre	• Frédeur
Respondre	Diadesme	Estre	Vieux
Répondre	• Diadème	Être	Vieu
Extresme	Estoit	Fleschir	Effects
• Extrême	• Etoit	Fléchir	• Efets
• S'eslève	• Masles	Mettre	Desplust
• S'élève	Mâles	• Mètre	Déplât
Esloigner	Adjonstes	Tantost	Coustume
Eloigner	• Adjoute	Tantôt	Coûtume
Seureté	Lasches	Unziesme	Fantosmes
• Sûreté	Lâches	• Unzième	Fantômes
Resjouissances	Esblouis	Menast	Avecque
Réjouissances	Eblouis	Mendit	• Evêque
Escloses	Veu	Chasteau	Indomptable
Écloses	• Vû	Château	• Indontable
S'esvertue	Chrestien	Laschement	Attend
S'évertue	Chrétien	Lâchement	• Atten
Flustes	Paroist	Reconnoistre	Sçait
Flûtes	• Parêt	• Reconnette	Sait
Tousjours	Accommode	Maistre	Aisles
• Toujours	• Acomode	Maître	• Ailes

Goust	Grands	Tasche	Aspre
Goût	• <i>Grans</i>	<i>Tâche</i>	<i>Apré</i>
D'esclat	Defferat	Caresme	Vistre
D'éclat	• <i>Déferat</i>	• <i>Carême</i>	• <i>Vîtres</i>
Escrits	Thrésors	Despit	Triomphans
<i>Écrits</i>	<i>Trésors</i>	<i>Dépit</i>	• <i>Trionfans</i>
Solemnité	Entousiasme	Catéchisme	Advocat
<i>Solennité</i>	• <i>Entousiame</i>	• <i>Catechisme</i>	<i>Avocat</i>
Estale	Huictiesme	Descouvre	Pied
<i>Étale</i>	• <i>Huictième</i>	<i>Découvre</i>	• <i>Pié</i>
Etablir	Escuelle	Folastre	Reprend
<i>Établir</i>	<i>Ecuelle</i>	<i>Folâtre</i>	• <i>Repren</i>
Eschantillon	Jeusner	Advis	Scavoir.
<i>Echantillon</i>	• <i>Júner</i>	<i>Avis</i>	<i>Savoir</i>
L'aisné	Blesmir	Naistre	
<i>L'ainé</i>	• <i>Blémir</i>	<i>Nâître.</i>	
Effarez	Effroy	Brusle	
<i>Esfarez</i>	• <i>Efroy</i>	<i>Brûle</i>	

Comme on peut en juger, la victoire des Précieuses a été pour ainsi dire complète, et cette révolution faite par trois femmes s'est accomplie en l'espace de quelques heures, sans livres ni journaux. On ne dira plus maintenant qu'il y a un sexe faible, car trois femmes ont obtenu, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'apprendre, ce que des savants de premier ordre n'avaient pu réaliser en cinquante ans de lutte.

IV

GRAMMAIRIENS ET RÉFORMATEURS CONTEMPORAINS

On a dit en parlant de certaines victoires de l'Empire que c'étaient de véritables défaites, en ce sens que les bénéfices obtenus ne compensaient pas les pertes matérielles constatées. Je porte le même jugement sur le succès éclatant remporté par les Précieuses contre les partisans de l'ancienne orthographe. Ce n'est pas quelques lettres de plus ou de moins qui facilitent beaucoup la connaissance de la structure des mots, tandis que leur présence en révèle l'origine et permet d'en saisir exactement la valeur et le sens. La grammaire est un art, il ne faut pas l'oublier, et comme tous les arts, elle a ses privilégiés, elle demande des adeptes et non pas des indifférents. Elle

dédaigne la foule ignorante et grossière, elle n'aime que ceux qu'elle initie à ses mystères.

Remarquons, d'ailleurs, la singulière origine de cette réforme. Quelle est la pensée des Précieuses ? « Rendre l'orthographe plus commode, » c'est-à-dire plus grossière, pour écrire « aussi assurément et aussi correctement que les hommes. »

Ainsi l'orgueil s'allie à la paresse pour abaisser le niveau qu'ils ne peuvent atteindre ; ainsi, le sexe aristocratique par excellence, la femme, partisan de l'exception et du privilège, démocratise le langage pour en avoir plus facilement raison.

Faire vite, qui est le cri héraldique du *xix^e* siècle, a son origine dans le coup d'État des Précieuses, et je ne donne pas un siècle à notre civilisation pour qu'on écrive sténographiquement en style de dépêche électrique.

Il est certain, diront nos enfants, que les mots sont trop longs, on n'en finit pas d'écrire à ses amis et de lire les bons auteurs. Il serait si simple par exemple d'imprimer ainsi l'Art poétique.

S'et an vin q'ô Parnasse un temeraire oteur,
Panse de l'ar dé vers ateindre la hôteur.

Mais, s'écrieront nos petits-enfants, cette façon d'écrire est beaucoup trop lente, il y a trop de lettres et rien n'indique la manière de scander. Ne serait-il pas bien plus simple d'écrire :

Setanvin qôparna suntemere rôteur,
Pan sedelardever zatin drelaôteur.

On pourrait croire que je plaisante, et cependant

je n'invente rien. Ce que j'impute à nos petits enfants, a été imprimé ainsi, il y a quelques années, *en vue du progrès*.

Pour revenir à la raison et aux Précieuses, je trouve que leur système orthographique a l'inconvénient de faire disparaître dans les mots les lettres qui servent de jalons étymologiques sans supprimer pour cela les difficultés du langage, en un mot, de mettre le désordre dans une langue que l'on écrit tantôt suivant l'étymologie, tantôt selon le caprice.

A mon avis, la réforme qui serait à faire — si tant est qu'une réforme soit à faire — [devrait consister dans la création d'une orthographe [populaire, indépendante de l'orthographe légalisée par l'Académie. Les lettres n'auraient qu'un son, on supprimerait les doubles lettres et on créerait des signes pour représenter les sons des voyelles doubles *in*, *ou*, *an*, *on* et *eu*. Cette orthographe offrirait les avantages de la rapidité et de la clarté, et elle conserverait intacte celle qui existe aujourd'hui.

Ainsi nous continuerions à écrire, *Laon*, *faon*, *pharaon*, tandis que dans l'orthographe populaire, étant donné le signe ω pour représenter le son *an*, et le ω renversé pour représenter le son *on*, on aurait *l ω* , *f ω* et *far ω* . Du reste, les auteurs de propositions orthographiques ne manquent pas, et il y a quarante ans, un nommé Marle alla aussi loin qu'on peut aller en traduisant de la façon suivante dans son *Apel o fransé* une lettre du secrétaire perpétuel de l'Académie française, le spirituel Andrieux, qui avait eu la bonté de lui répondre :

Mosieu

Il è d'un bon èspri de dézire la réforme de l'ortographe francèze aqtuèle, de vouloir la randre qonforme, ôt tant qe possible, à la prononsiasion; il è d'un bon grammeriin è même d'un bon sitoiin de s'ocupé de sète réforme; mez il è difisile d'i réusir. Voltaire, aprè soisante é diz an de travô, èt à peine parvenu à nous fère éqrire *français* qome *paix*, é non pàs qome *françois é poix*; on trouve anqore dè jan qi repuñet à se chanjeman si rèzonable é si simple : lè routine son tenase, le suqsé vous an sera plu glorieu si vou l'obtené; vous vous propozé de marché lantemant é avèq préqosion, dan sète qarière asé danjereuze : s'è le moiin d'arivèr ô but; puisié-vous l'atindre!

ANDRIEUX, manbre de l'Académie fransèze.

Nous voilà bien loin des saines traditions, mais soyez tranquille, nous allons y revenir. J'ai voulu seulement faire sentir l'inutilité de la réforme des Précieuses, trop radicale au point de vue scientifique, presque nulle au point de vue rationnel, et j'ai profité de l'occasion pour faire faire un voyage sur ce chemin rapide des concessions, qui de changements en changements, part du sens commun pour aboutir à la folie.

Je n'ai encore parlé que des grammaires de Du Bois, de Meigret et de Ramus; je dois citer encore celles de Robert et d'Henri Etienne, de Pois-

son, de Chifflet, de Lartigaud et d'Arnauld. Ce dernier est l'auteur de la plus célèbre de toutes les grammaires qui aient paru jusqu'à ce jour, et que l'on connaît sous le titre de *Grammaire de Port-Royal*. C'est le premier monument philosophique élevé par une plume française à la grammaire. Depuis, Condillac et Sylvestre de Sacy ont composé des ouvrages du même genre, et dont on ne saurait trop recommander la lecture. Mais ces traités sont plutôt du domaine de la grammaire générale que de celui de la grammaire proprement dite, et on ne peut en tirer profit qu'après des études grammaticales déjà très-avancées.

Quant aux principales grammaires, il y en a aujourd'hui autant que de librairies classiques, et la meilleure est celle de l'éditeur à qui l'on parle. Dans la collection, — collection dont on ne peut s'imaginer l'immensité, — il y en a plusieurs qui, à des titres divers, ont obtenu un certain retentissement : Lhomond est, sans contredit, le plus célèbre.

Lhomond doit à son dévouement pour la jeunesse la réputation dont il jouit. L'art de faire des abrégés est plus difficile qu'on ne pense, et Lhomond semble avoir réussi. — Je dis *semble*, car Lhomond ne m'a jamais paru clair; il est de plus fort incomplet. Je ne suis pas le seul de mon avis; mais j'appartiens à une trop faible minorité pour ne pas laisser à ce vertueux pédagogue la place qu'une majorité peut-être plus intelligente, peut-être aussi moins difficile

que la minorité à laquelle j'appartiens, a cru devoir lui donner.

Avant de terminer cette nomenclature, je dois encore signaler deux autres livres utiles à connaître, lorsqu'on veut s'occuper de grammaire historique : je veux parler de l'ouvrage intitulé *Origine et formation de la langue française*, par M. de Chevallet, publié en 1857, et de la *Grammaire historique de la langue française* d'Auguste Brachet, parue dix ans après, c'est-à-dire en 1867. Ces deux ouvrages ne rentrent pas tout à fait dans la catégorie des traités cités plus haut, mais ils méritent une mention toute spéciale par leur importance philologique. Le livre de M. Brachet surtout servira beaucoup à répandre de saines notions sur l'histoire de notre langue. Je ne lui reprocherai qu'une forme un peu trop concise. Malgré ce léger défaut qui est souvent une qualité, son livre obtient le plus légitime succès ; je m'empresse d'autant plus de le constater, que je partage complètement les opinions de l'auteur, et que dans les chapitres qui suivront, j'aurai souvent recours à son érudition.

Avant d'entrer plus avant dans mon sujet, que l'on me permette de résumer en quelques mots ce que j'ai écrit précédemment.

Les quatre chapitres précédents ont été consacrés à l'histoire de la grammaire. On voit, selon le point de vue auquel on se place, que la grammaire change elle-même d'aspect ; qu'elle devient :

Grammaire générale, lorsqu'elle ne s'occupe que du discours ou des signes de la pensée dans ce qu'ils ont d'essentiel et de commun à toutes les langues;

Grammaire comparée, lorsqu'elle étudie les lois phonétiques qui président à la formation de plusieurs langues;

Grammaire historique, lorsqu'elle remonte dans le passé pour expliquer le mécanisme actuel d'une langue;

Enfin, simplement *Grammaire*, lorsque, semblable à un code, elle réunit les lois en vigueur, qu'il faut respecter pour écrire correctement.

J'ai essayé aussi de démontrer que la grammaire ne pouvait être que le fruit mûr d'un idiome assez avancé en âge, par cette raison bien simple qu'une langue en formation n'a aucune règle fixe, que tantôt elle suit les traces du langage dont elle provient, tantôt elle subit l'influence mystérieuse de la race qu'il a créé, et que ce n'est qu'après avoir obéi à ce double courant, entre lesquels elle a oscillé pendant des siècles, qu'elle finit par se constituer elle-même et que les législateurs retrouvent dans son sein les lois qui s'y sont formées à son insu.

Il n'est donc pas étonnant de ne rencontrer aucune grammaire spéciale avant le ^{xiii}^e siècle, les grammaires latines suffisant à l'explication des règles communes aux deux langues. Il n'y a non plus rien d'extraordinaire de retrouver les premières traces de ces grammaires à l'étranger, puisque, à cette époque, la langue française jouissait presque des

honneurs de l'universalité, et qu'il est évident qu'on ne pouvait l'apprendre sans manuel là où l'on savait une autre langue, tandis que ce mode d'enseignement pouvait jusqu'à un certain point ne pas exister en France, où tout le monde parlait français nécessairement.

J'ai signalé aussi les caractères particuliers de nos premières grammaires, et j'en ai profité pour dire un mot des discussions interminables auxquelles a donné lieu notre système orthographique.

Maintenant, nous allons passer à l'étude de la grammaire.

Le voyage que nous allons entreprendre dans ce domaine ne sera pas toujours facile. Il faut donc s'armer de courage. Mais on n'obtient rien sans peine. On ne joue pas du piano sans faire beaucoup de gammes, on ne peint pas sans s'être bien souvent sali les doigts. Le travail donne la science comme la sève crée les fleurs. En voyage, on ne jouirait pas de la fraîcheur délicieuse des vallées et de la beauté éblouissante des points de vue, si les montagnes n'existaient pas. Le courage n'engendre que des jouissances, tandis que la paresse ne fait naître que des peines. Au début, il y aura quelques efforts à faire, mais la fatigue ne durera pas. Lorsqu'on a appris à connaître la valeur de certains termes techniques, que l'on a retenu par cœur quelques lois fondamentales, en un mot, que l'on s'est initié aux principes, on saisit le reste très facilement. C'est alors que vient la récompense et que la connaissance intime de sa langue maternelle cause la plus

vive satisfaction. Nous allons maintenant sonder le mystère de la formation des mots, et connaître le rôle que les lettres jouent dans cette formation, nous aurons l'occasion d'admirer une fois de plus cette puissance surnaturelle qui donne la vie à tout ce qui existe, même dans les mondes immatériels.

V

UTILITÉ DE LA GRAMMAIRE. — DES SONS.

On connaît la définition de la grammaire : c'est, dit-on, l'art de parler et d'écrire correctement.

Comme toutes les définitions en général, celle-ci manque de justesse. En effet, on peut parler et écrire correctement sans savoir la grammaire. La lecture des bons auteurs et la fréquentation de la bonne compagnie remplacent souvent, sans trop de désavantage, cette longue et difficile étude. On peut, au contraire, connaître parfaitement la grammaire et n'être ni un orateur ni un écrivain.

Je préférerais cette définition :

La grammaire est le code du langage. Elle renferme les lois qui régissent une langue.

En effet, qu'est-ce que la grammaire ? L'ensemble

des règles que l'on doit suivre, soit en parlant, soit en écrivant.

D'où proviennent ces règles? De l'essence même de la langue qui les a créées en se formant, et des grands écrivains qui en ont inventé quelques-unes, pour rendre la langue plus claire et plus harmonieuse.

La connaissance de ces règles communique-t-elle à ceux qui veulent écrire ou parler, le don de parler ou d'écrire avec art? On voit tous les jours des preuves du contraire. L'étude de la fugue et du contrepoint ne transforme pas en compositeur celui qui s'y livre, pas plus que la théorie des couleurs ne donne à celui qui la possède le don d'être un Corrège ou un Murillo.

Il en est de même de l'ensemble des théories grammaticales. Vous pouvez les connaître et même les appliquer convenablement, sans devenir pour cela un bon écrivain. La grammaire n'est donc pas, à vrai dire, l'art de parler et d'écrire correctement.

Il ne faut pas cependant tirer cette conclusion, que la grammaire semblant si peu utile, il n'est pas nécessaire de l'apprendre. Il est facile de prouver le contraire.

On n'a jamais lu le Code, et cependant on se conforme aux lois. On ne connaît pas ce qui est permis et ce qui est défendu, et cependant l'honnêteté supplée à l'ignorance. Cela suffit. S'ensuit-il de là que le Code soit inutile, et que, si on le lit, on n'y trouve pas matière à ensei-

gnement et à réflexion? Certainement non. On serait d'abord étonné que des droits ou des devoirs si simples donnassent lieu à tant d'interprétations. On chercherait à deviner la raison pour laquelle on a rassemblé un si grand nombre d'articles et de paragraphes relatifs à des choses en apparence si claires et si naturelles. Peu à peu, cependant, le jour se ferait dans l'esprit, et l'on ne tarderait pas à comprendre pourquoi cet immense filet, qu'on appelle le Code, est composé de mailles inextricables, incessamment refaites par la société pour se garantir de la malice des hommes, des vices de l'humanité souffrante et de l'ignorance des masses.

L'étude de la grammaire offre les mêmes résultats. Au premier coup d'œil, ces théories plus ou moins obscures, ces définitions plus ou moins claires, étudiées dans le but unique d'apprendre à parler et à écrire correctement, ne présentent à l'imagination rien de bien intéressant. Si, au contraire, on cherche dans cette étude à découvrir les moyens que les langues emploient pour analyser la pensée, et qu'elles développent pour faire naître en nous des idées que nous n'aurions jamais eues sans leur secours, alors la perspective change de face, l'horizon s'agrandit. L'alphabet, par exemple, n'est plus simplement une liste de vingt-quatre lettres, mais le tableau des signes qui révèlent à la fois notre pensée et les sons que nous émettons pour la transmettre. Il suffit donc de considérer que l'art de décomposer nos pensées par le moyen d'une suite de signes qui en représen-

tent successivement les parties, est une analyse qui, comme toutes les méthodes analytiques, conduit l'esprit de découverte en découverte, ou de pensée en pensée.

En effet, dit Condillac, nous jugeons et nous raisonnons avec des mots, comme nous calculons avec des chiffres, et les langues sont pour les peuples ce qu'est l'algèbre pour les géomètres. En un mot, les langues ne sont que des méthodes et les méthodes ne sont que des langues. Par conséquent, si les géomètres n'ont fait des progrès qu'autant qu'ils ont perfectionné leurs méthodes, l'esprit d'un peuple ne fera des progrès qu'autant qu'il perfectionnera sa langue, et comme l'imperfection des méthodes met des bornes à l'art de calculer, l'imperfection du langage met des bornes à l'art de penser.

Puisque plus nous possédons de mots, plus nous avons d'idées, et que sans l'usage des signes nous ne pourrions composer des mots, nous allons commencer par l'étude des caractères représentatifs des éléments de la parole, c'est-à-dire les lettres.

DE L'ALPHABET.

L'alphabet (ainsi nommé des deux premières lettres de l'alphabet grec : alpha, bêta) est la série des lettres employées par chaque peuple pour représenter les sons qu'il émet en parlant.

Dans l'alphabet français, on compte 26 lettres, qui sont :

A B C D E F G H I J K L M N O P Q R S T U V W X Y Z

Ces signes peuvent être considérés au point de vue graphique et au point de vue phonétique.

Au point de vue *graphique*, l'alphabet français est latin d'origine. Nous nous servons, en effet, des mêmes signes que les Romains. D'où proviennent-ils? Des Phéniciens probablement, si l'on en croit Brébeuf, interprète de Lucain :

C'est d'eux que nous tenons cet art ingénieux
De peindre la parole et de parler aux yeux,
Et par les traits divers de figures tracées
Donner de la couleur et du corps aux pensées.

Le fait nous paraît certain, et cependant les Phéniciens ne sont probablement pas les premiers qui se soient servis de ces caractères. Il est à peu près hors de doute que ces caractères ne sont autres que des traits altérés de figures hiéroglyphiques. Mais à quelle époque cette transformation a-t-elle eu lieu? C'est ce que personne ne sait jusqu'à présent.

Au point de vue *phonétique*, c'est-à-dire au point de vue du son, l'alphabet se divise en deux parties très-inégales, les sons simples, considérés comme de simples émissions de la voix, autrement dits *voyelles*, les sons doubles, autrement dits *consonnes*, qui ne peuvent être, dit-on, articulés qu'avec l'assistance des voyelles.

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de décrire l'instrument merveilleux sans lequel la société n'existerait pas.

On parle beaucoup, on parle même trop, et ceux

qui vous fatiguent le plus de leur bavardage seraient bien embarrassés d'expliquer le mécanisme qui leur permet de former des sons avec une facilité si impitoyable.

Les rouages de cette ingénieuse machine méritent d'être étudiés avec soin.

Chez l'homme l'air atmosphérique s'introduit par l'aspiration dans un organe de structure spongieuse, molle, dilatable élastique, appelé poumon.

L'introduction, comme l'expulsion du fluide aéri-forme, est favorisée par les mouvements réguliers des parois mobiles de la cage thoracique qui enveloppe les poumons, et, comme un véritable soufflet, les comprime et les dilate alternativement.

Lorsque l'air est chassé par les poumons, il reprend le chemin qu'il a suivi pour y entrer. Il passe par les bronches, la trachée artère, le larynx et le pharynx.

Le larynx constitue l'organe phonateur par excellence. C'est un tube cartilagineux situé à la partie antérieure et supérieure du cou, au devant du pharynx, entre la base de la langue et l'extrémité supérieure de la trachée artère. La muqueuse qui la tapisse à l'intérieur forme deux replis latéraux, disposés comme les bords d'une boutonnière, que l'on appelle scientifiquement ligaments inférieurs et supérieurs, mais que l'on connaît généralement sous le nom de cordes vocales.

Ces cordes vocales, plus longues d'un tiers chez l'homme que chez la femme, — ce qui explique la

différence qui existe entre les timbres mâles et les timbres féminins,—ces cordes, dis-je, vibrent, comme des anches membraneuses, sous l'influence du courant d'air venant des poumons.

Lorsqu'on respire sans émettre de sons, les cordes vocales sont relâchées et assez distantes l'une de l'autre.

Quand l'émission a lieu, les cordes se resserrent, au contraire, de façon à ne laisser qu'une fente plus ou moins étroite.

Pour donner au son émis une physionomie particulière, un caractère spécial, en en mot pour transformer la voix simple en voix articulée, il faut que le son produit par les vibrations des cordes vocales se modifie dans le tuyau vocal, autrement dit pharynx, et qu'il subisse le jeu des organes palataux, nasaux, linguaux et labiaux.

Je pourrais m'étendre longuement sur la part qui revient à chacun de ces organes dans l'émission des sons. Ainsi, il est certain que le voile mobile du palais, la paroi postérieure du pharynx, l'élévation plus ou moins marquée du larynx, contribuent, dans certains cas, à modifier la forme de la cavité buccale. Max Muller semble croire que lorsqu'on prononce les voyelles les plus élevées, les os du crâne participent à la vibration, et il a été aussi prouvé, dit-il, par des expériences dont le résultat ne saurait être contesté, que le *voile mobile* du palais est, pour la prononciation de toutes les voyelles, d'une importance essentielle. Le professeur Czermak, en introduisant une sonde à travers le nez dans la cavité du pha-

rypx, sentit distinctement que la position de ce voile changeait à chaque voyelle prononcée; que c'était pour *a* qu'il s'abaissait le plus, et qu'il s'élevait successivement avec *e*, *o*, *u*, *i*, atteignant avec cette dernière voyelle sa plus grande hauteur.

Il prouva de même que la cavité du nez était plus ou moins ouverte, suivant que l'on prononçait telle ou telle voyelle. En introduisant de l'eau dans le nez, il reconnut que, tandis qu'il prononçait *i*, *u*, *o*, l'eau restait dans le nez, mais qu'elle passait dans la gorge quand il arrivait à *e*, et que cet effet se produisait d'une manière encore plus marquée quand il prononçait *a*. Ces deux voyelles *a* et *e* étaient les seules voyelles que pût réussir à prononcer un jeune homme, nommé Leblanc, dont le larynx était complètement fermé.

Toutes ces expériences sont évidemment très-utiles et très-nécessaires à connaître, mais elles intéressent plus la physique que la grammaire, et je ne vous dirai rien de plus sur un mécanisme qui, par les complications qu'il présente et les admirables effets qu'il produit, fournirait à lui seul matière à des leçons aussi nombreuses que variées.

Les articulations qui donnent un corps au son émis par l'organe phonateur, forment, si j'en puis m'exprimer ainsi, la gamme des langues. Cette gamme, autrement dit cet alphabet, n'offre pas partout les mêmes résultats. Non-seulement les sons varient de qualité et de quantité, mais encore ils ne s'accouplent pas tous de la même manière. Tantôt il y a abus de

voyelles, tantôt abus de consonnes. Il y a des langues remarquables par un heureux choix de notes fortes et douces ; il y en a d'autres qui rejettent toutes les lettres fortes ; certaines, au contraire, semblent préférer les lettres dures.

C'est le choix plus ou moins heureux que les peuples ont fait de ces différents cas , qui rend une langue plus ou moins harmonieuse.

« Jecrois, dit Voltaire dans une lettre qu'il adressait le 24 janvier 1761, à Deodat de Tovazzi, qu'il n'y a aucune langue parfaite ; il en est des langues comme de bien d'autres choses, dans lesquelles les savans ont reçu la loi des ignorans.

« C'est le peuple ignorant qui a formé les langages ; les ouvriers ont nommé tous leurs instrumens. Les peuplades, à peine rassemblées, ont donné des noms à tous leurs besoins ; et, après un très-grand nombre de siècles, les hommes de génie se sont servis , comme il sont pu, des termes établis au hasard par le peuple.

« Il me paraît qu'il n'y a dans le monde que deux langues véritablement harmonieuses, la grecque et la latine. Ce sont, en effet, les seules dont les vers aient une vraie mesure, un rythme certain, un vrai mélange de dactyles et de spondées, une valeur réelle dans les syllabes. Les ignorans qui formèrent ces deux langues, avaient, sans doute, la tête plus sonnante, l'oreille plus juste, les sens plus délicats que les autres nations.

« Vous avez, comme vous le dites, Monsieur, des syllabes longues et brèves dans votre belle langue

italienne; nous en avons aussi; mais ni vous, ni nous, ni aucun peuple, n'avons de véritables dactyles et de véritables spondées. Nos vers sont caractérisés par le nombre et non par la valeur des syllabes. *La bella lingua toscana é la figlia primogenita del latino.* Mais jouissez de votre droit d'ainesse, et laissez à vos cadettes partager quelque chose de la succession.

« J'ai toujours respecté les Italiens comme nos maîtres; mais vous avouerez que vous avez fait de fort bons disciples. Presque toutes les langues de l'Europe ont des beautés et des défauts qui se compensent. Vous n'avez pas les mélodieuses et nobles terminaisons des mots espagnols, qu'un heureux concours de voyelles et de consonnes rendent si sonores. *Los rios, los ombres, las historias, los costumbres.* Il vous manque aussi des diphthongues qui, dans notre langue, font un effet si harmonieux. Les *rois*, les *empereurs*, les *exploits*, les *histoires*. Vous nous reprochez nos *e* muets comme un son triste et sourd, qui expire dans notre bouche; mais c'est précisément dans ces *e* muets que consiste la grande harmonie de notre prose et de nos vers. *Empire, couronne, diadème, flamme, tendresse, victoire*; toutes ces désinences heureuses laissent dans l'oreille un son qui subsiste encore après le mot prononcé, comme un clavecin qui résonne quand les doigts ne frappent plus les touches.

« Avouez, Monsieur, que la prodigieuse variété de toutes ces désinences peut avoir quelque avantage sur les cinq terminaisons de tous les mots de votre

langue. Encore, de ces cinq terminaisons, faut-il retrancher la dernière, car vous n'avez que sept ou huit mots qui se terminent en *u* ; reste donc quatre sons, *a, e, i, o*, qui finissent tous les mots italiens.

« Pensez-vous, de bonne foi, que l'oreille d'un étranger soit bien flattée, quand il lit, pour la première fois, *il capitano che'l gran sepolcro libero di Cristo, e che molto opro col senno e colla mano*? Croyez-vous que tous ces *o* soient bien agréables à une oreille qui n'y est pas accoutumée? Comparez à cette triste uniformité, si fatigante pour un étranger, comparez à cette sécheresse ces deux vers simples de Corneille :

*Le destin se déclare, et nous venons d'entendre
Ce qu'il a résolu du beau-père et du gendre.*

« Vous voyez que chaque mot se termine différemment. Prononcez à présent ces deux vers d'*Homère* :

Ex ou dai ta prôta diastétein érisanté
Atréides té anax andrôn, kai dios Achilleis.

« Qu'on prononce ces vers devant une jeune personne, soit anglaise, ou allemande, qui aura l'oreille un peu délicate, elle donnera la préférence au grec, elle souffrira le français, elle sera un peu choquée de la répétition continuelle des désinences italiennes. C'est une expérience que j'ai faite plusieurs fois.

« Vos poètes, qui ont servi à former votre langue, ont si bien senti ce vice radical de la terminaison des mots italiens, qu'ils ont retranché les lettres *e* et *o* qui finissaient tous les mots à l'infinif, au passé,

et au nominatif ; ils disent *amar* pour *amaré* ; *noqueron* pour *noquerono* ; *la stagion* pour *la stagione* ; *buon* pour *buono* ; *malevel* pour *malevole*. Vous avez voulu éviter la cacophonie ; et c'est pour cela que vous finissez très-souvent vos vers par la lettre canine *r* ; ce que les Grecs ne firent jamais.

« J'avoue que la langue latine dut longtemps paraître rude et barbare aux Grecs, par la fréquence de ses *ur*, de ses *um*, qu'on prononçait *our* et *oum*, et par la multitude de ses noms terminés tous en *u* ou plutôt en *ous*. Nous avons brisé plus que vous cette uniformité. Si Rome était pleine autrefois de sénateurs et de chevaliers en *us*, on n'y voit aujourd'hui que des cardinaux et des abbés en *i*.

« Vous vantez, Monsieur, et avec raison, l'extrême abondance de votre langue ; mais permettez-nous de n'être pas dans la disette. Il n'est, à la vérité, aucun idiome au monde qui peigne toutes les nuances des choses. Toutes les langues sont pauvres à cet égard ; aucune ne peut exprimer, par exemple, en un seul mot, l'amour fondé sur l'estime, ou sur la beauté seule, ou sur la convenance des caractères, ou sur le besoin d'aimer. Il en est ainsi de toutes les passions, de toutes les qualités de notre âme. Ce que l'on sent le mieux est souvent ce qui manque de terme.

« Mais, Monsieur, ne croyez pas que nous soyons réduits à l'extrême indigence que vous nous reprochez en tout. Vous faites un catalogue en deux colonnes de votre superflu et de notre pauvreté. Vous mettez d'un côté *orgoglio*, *alterigia*, *superbia*, et de

l'autre orgueil tout seul. Cependant, monsieur, nous avons orgueil, superbe, hauteur, fierté, morgue, élévation, dédain, arrogance, insolence, gloire, gloriole, présomption, outrecuidance. Tous ces mots expriment des nuances différentes, de même que chez vous *orgoglio, alterigia, superbia*, ne sont pas toujours synonymes.

« Vous nous reprochez, dans votre alphabet de nos misères, de n'avoir qu'un mot pour signifier *vaillant*. Je sais, monsieur, que votre nation est très-vaillante quand elle veut et quand on le veut : l'Allemagne et la France ont eu le bonheur d'avoir à leur service de très-braves et de très-grands officiers italiens.

L'italico valor non è ancor morto ...

« Mais si vous avez *valente, prode, animoso*, nous avons *vaillant, valeureux, preux, courageux, intrépide, hardi, animé, audacieux, brave*, etc. Ce courage, cette bravoure, ont plusieurs caractères différens qui ont chacun leurs termes propres. Nous dirions bien que nos généraux sont vaillans, courageux, braves, etc.; mais nous distinguerions le courage vif et audacieux du général qui emporte l'épée à la main tous les ouvrages de Port-Mahon taillés dans le roc vif; la fermeté constante, réfléchie et adroite avec laquelle un de nos chefs sauva une garnison entière d'une ruine certaine, et fit une marche de trente lieues, à la vue d'une armée ennemie de trente mille combattans.

« Nous exprimerions encore différemment l'intrépidité tranquille que les connaisseurs admirent dans

le petit neveu du héros de la Valteline, lorsque ayant vu son armée en déroute par une terreur passagère de nos alliés, ce général, ayant aperçu le régiment de Diesbach et un autre qui tenaient ferme contre une armée victorieuse, quoiqu'ils fussent entamés par la cavalerie, et foudroyés par le canon, marcha seul à ces régiments, loua leur valeur, leur courage, leur fermeté, leur intrépidité, leur vaillance, leur patience, leur animosité, leur bravoure, leur héroïsme, etc. Voyez, Monsieur, que de termes pour un. Ensuite, il eut le courage de ramener ces deux régiments à petits pas, et de les sauver du péril où leur valeur les jetait, les conduisit en bravant les ennemis victorieux et eut encore le courage de soutenir les reproches d'une multitude toujours mal instruite.

« Vous pourrez encore voir, Monsieur, que le courage, le calcul, la fermeté de celui qui a gardé Cassel et Gottingen, malgré les efforts de soixante-mille ennemis très-valeureux, est un courage composé d'activité, de prévoyance et d'audace. C'est aussi ce qu'on a reconnu dans celui qui a sauvé Vesel. Croyez donc, je vous prie, Monsieur, que nous avons, dans notre langue, l'esprit de faire sentir ce que les défenseurs de notre patrie ou de notre pays ont le mérite de faire.

« Vous nous insultez, Monsieur, sur le mot de *ragoût*; vous vous imaginez que nous n'avons que ce terme pour exprimer nos *mets*, nos *plats*, nos *entrées* de table et nos *menus*. Plût à Dieu que vous eussiez raison, je m'en porterais mieux ! Mais malheureusement nous avons un dictionnaire entier de cuisine.

« Vous vous vantez de deux expressions pour signifier *gourmand*; mais daignez plaindre, monsieur, nos gourmands, nos goulus, nos friands, nos mangeurs, nos gloutons.

« Vous ne connaissez que le mot de *savant*, ajoutez-y, s'il vous plaît, *docte, érudit, instruit, éclairé, habile, lettré*; vous trouverez parmi nous le nom et la chose. Croyez qu'il en est ainsi de tous les reproches que vous nous faites. Nous n'avons point de diminutifs; nous en avons autant que vous du temps de *Marot*, et de *Rabelais* et de *Montaigne*; mais cette puérilité nous a paru indigne d'une langue ennoblie par les *Pascal*, les *Bossuet*, les *Fénelon*, les *Pelisson*, les *Cornéille*, les *Despréaux*, les *Racine*, les *Massillon*, les *La Fontaine*, les *La Bruyère*, etc.; nous avons laissé à *Ronsard*, à *Marot*, à *du Bartas*, les diminutifs badins en *otte* et en *ette*, et nous n'avons guère conservé que *fleur-ette*, *amourette*, *fillette*, *grisette*, *grandelette*, *vieillotte*, *nabotte*, *maisonnette*, *villotte*; encore ne les employons-nous que dans le style très-familier. N'imites pas le Buon Matthéi qui, dans sa harangue à l'Académie de la Crusca, fait tant valoir l'avantage exclusif d'exprimer *corbello*, *corbellino*, en oubliant que nous avons des corbeilles et des corbillons.

« Vous possédez, Monsieur, des avantages bien plus réels, celui des inversions, celui de faire plus facilement cent bons vers en italien, que nous n'en pouvons faire dix en français. La raison de cette facilité, c'est que vous vous permettez ces *hiatus*, ces bâillements de syllabes que nous proscrivons; c'est que tous vos mots finissant en *a*, *e*, *i*, *o*, vous fournissent au

moins vingt fois plus de rimes que nous n'en avons, et que, par-dessus cela, vous pouvez encore vous passer de rimes. Vous êtes moins asservis que nous à l'hémistiche et à la césure, vous dansez en liberté et nous dansons avec nos chaînes.

« Mais, croyez-moi, Monsieur, ne reprochez à notre langue ni la rudesse, ni le défaut de prosodie, ni l'obscurité, ni la sécheresse. Vos traductions de quelques ouvrages français prouveraient le contraire. Lisez d'ailleurs tout ce que MM. d'Olivet et du Marsais ont composé sur la manière de bien parler notre langue ; lisez M. *Duclos* ; voyez avec combien de force, de clarté, d'énergie et de grâce s'expriment MM. d'*Altembert* et *Diderot*. Quelles expressions pittoresques emploient souvent M. de *Buffon*, et M. *Helvétius*, dans des ouvrages qui n'en paraissent pas toujours susceptibles !

« Je finis cette lettre trop longue par une réflexion. Si le peuple a formé les langues, les grands hommes les perfectionnent par les bons livres ; et la première de toutes les langues est celle qui a le plus d'excellens ouvrages.

« J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec beaucoup d'estime pour vous et pour la langue italienne, etc.

« VOLTAIRE. »

La lettre est jolie, mais il y aurait beaucoup à dire.

..

VI

DU MÉCANISME DES ORGANES VOCAUX.

On se rappelle cette scène du *Bourgeois Gentilhomme*, dans laquelle M. Jourdain dit à son maître de philosophie : « Apprenez-moi l'orthographe ; » ce à quoi le maître de philosophie répond : « Soit. Pour bien suivre votre pensée, et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres et de la différente manière de les présenter toutes. »

C'est pour suivre la méthode naturelle indiquée par Molière, que j'ai commencé dans mon précédent chapitre à parler de l'alphabet et à donner quelques notions sur le mécanisme ingénieux qui nous permet, non-seulement de colorer le son, mais

de l'articuler et de lui donner une valeur caractéristique.

Si vous avez étudié attentivement ce que j'en ai dit, vous avez dû tirer cette conclusion que, le caractère du son dépendant du jeu des organes, ces sons devaient varier beaucoup, suivant la conformation de l'appareil vocal.

En effet, les sons articulés diffèrent d'un pays à l'autre, ce qui fait que chaque nation a un alphabet qui lui est propre. Il y a des alphabets excessivement riches, comme il y en a d'excessivement pauvres.

Certains peuples parlent la bouche ouverte : ils n'ont donc ni *p*, ni *b*, ni *m*, ni *f*, ni *v*, ni *w*. Les *Mohawks*, les *Senekas*, les *Onondagos*, les *Oneidas*, les *Cayugos*, les *Tuscaroras*, les *Hurons*, tous ces héros des romans de Fenimore Cooper, n'articulent jamais avec les lèvres.

Le mexicain ne connaît pas les lettres *B*, *V*, *F*; les Hottentots et les Australiens n'ont ni *F* ni *V*; le sanscrit n'a pas de *F*; l'arabe n'a pas de *P*.

Les sons gutturaux que possèdent presque tous les peuples, sont inconnus dans les îles de la Société.

Les dentales sont aussi universellement employées que les gutturales; cependant, quelques-unes d'entre elles, le *d* par exemple, n'existent pas en chinois, en mexicain et en péruvien. Les Hurons ne connaissent pas le *n*, et les Australiens ne prononcent pas le *s*.

Le *r* est inconnu aux habitants du Céleste Empire, aussi disent-ils *Eulopa*, pour *Europe*, *Yamelika* pour *Amérique*, etc.

D'autres peuples ne sentent aucune différence entre *k* et *t*, *g* et *d*, *l* et *r*. Cette confusion existe dans la langue des îles Sandwich, et nous pouvons nous en rendre compte jusqu'à un certain point, en nous rappelant qu'en France beaucoup de gens disent le *cintième* pour le cinquième, *chat angola* pour chat angora, etc.

Il résulte de tout ceci que la langue la plus riche est celle qui possède le plus de sons, puisque la diversité de ces sons lui donne plus d'harmonie, et lui permet de s'assimiler sans difficulté les mots étrangers.

Ainsi l'Hindoustani ne compte pas moins de quarante-huit consonnes, tandis que nous n'en avons que dix-neuf.

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est le peu de rapport qui existe entre le nombre des sons émis et la quantité des signes adoptés pour les reconnaître.

« Les méthodes alphabétiques de l'Europe, dit à ce sujet Volney, sont de véritables caricatures. Une foule d'irrégularités, d'incohérences, d'équivoques, de doubles emplois, se montrent dans l'alphabet même italien ou espagnol, dans l'allemand, le polonais, le hollandais; quant au français et à l'anglais, c'est le comble du désordre. »

Ce que dit Volney n'est malheureusement que trop vrai. et tandis que nous possédons jusqu'à trois lettres pour exprimer la même valeur, nous n'avons que vingt-six lettres pour représenter trente-cinq sons.

Voici le tableau de ces trente-cinq sons, classés phonétiquement :

NATURE DES LETTRES	CLASSIFICATION DES LETTRES	SIGNES	EXEMPLES
VOYELLES	pures	a â o ô e é	ami âme ossement dôme elle été
		è ou ê ou ai eu ou œu i et y u ou an in on un au et eau	accès, même. mais jeûne ou œuf idiôme, style vertu oubli chant indigestion mouton alun pau et peu
	sourdes		
CONSONNES	explosives forte labiales faible	P B	pour beurre
	aspirées forte faible	F V et W	fer ver, wagram
	explosives forte faible	T D	ton don
	dentales forte aspirées	C doux, S et X.	ciment, sel et exemple
	faible	Z	zele
	explosives forte	C dur, K et Q	coquin, kilo- mètre, que
	palatales faible	G	gâteau
	aspirées forte	CH	chut
	faible	J	jus
	gutturales faible	H	halte
	dure	R	mer
	linguales douce	L	miel
	refluantes mouillée	LL	ailleurs
	dure	M	brôme
	nasales douce	N	borne
	mouillée	GN	borgne

En jetant les yeux sur ce tableau, on voit de suite que d'un côté nous émettons en parlant plus de sons que nous n'avons de lettres, et que, de l'autre, nous avons plusieurs signes pour représenter le même son.

Ainsi nous n'avons pas de signes pour exprimer les sons *on*, *an*, *in*, *ou*, *un*, *eu*, *gn*, *ll* et *ch*, tandis que trois signes différents *c*, *k* et *q* représentent un seul et même son.

On me dira peut-être qu'on a remédié à cet inconvénient, en exprimant les sons *ou*, *an*, *in*, *on*, *un* et *eu* par des diphthongues. Il a bien fallu, en effet, s'arranger de manière à traduire les sons que l'on était forcé de prononcer à chaque instant, mais cette traduction est mauvaise, par la raison qu'un son simple doit être représenté par un signe unique. *O* et *u* ne font pas plus *ou* que *i* et *n* ne font *in*. Et, en effet, dans toutes les autres diphthongues, chaque signe a sa valeur, et si, par exemple, une diphthongue étant donnée, il me prend fantaisie de la chanter, je m'appuie sur l'une ou sur l'autre des deux lettres. Ainsi, je prends le mot *aujourd'hui*, et je me mets à chanter. Qu'arrive-t-il ? Je me repose plus ou moins longtemps sur *au* et sur *ou*, mais lorsque j'arrive à prononcer *ui*, le port de ma voix s'appesantit aussi bien sur *u* que sur *i*. Il y a donc double son dans cette dernière diphthongue, tandis qu'il n'y a qu'un son unique dans les deux premières.

La différence qui existe entre un son simple et un son double est assez sensible, pour qu'on ne les confonde pas sous le même nom. Vous ferez cette dis-

inction comme moi, mademoiselle, et si vous le voulez bien, nous appellerons *voyelles doubles* ces sons qui manquent de signes pour les représenter.

Cette classification est d'autant plus nécessaire que la diphthongue est une réunion de deux voyelles prononcées distinctement au moyen d'une seule émission de voix, différemment modifiée par deux dispositions consécutives des organes, comme :

Je dans *ciel, miel, fiel, pied*;

Ta dans *diable, diane, liane* ;

Ui dans *cuire, luire, nuire, muid, nuit, etc.*,

Il est, par conséquent, nécessaire de distinguer par des qualifications différentes des accouplements de voyelles qui ne se prononcent pas de la même manière.

La division que j'ai adoptée dans le classement des signes dépend du rôle que jouent les lèvres, les dents, le palais, le gosier, la langue et le nez dans l'émission des lettres.

Je n'ai presque rien à dire des voyelles, puisqu'il suffit d'ouvrir la bouche pour les prononcer.

Quant aux consonnes, c'est une autre affaire. La complication du mécanisme est évidente, et il est nécessaire de grouper ensemble les lettres qui, pour devenir sensibles à l'oreille, font mouvoir les mêmes organes. C'est pourquoi on divise les lettres en labiales, dentales, palatales, gutturales, linguales et nasales.

Les *labiales* se produisent par une émission d'air, plus ou moins abondante, et qui, retenue dans la bouche par l'adhérence des lèvres, ne s'échappe que lorsque ces dernières s'entr'ouvrent tout d'un coup.

Lorsque l'explosion est vive, le son est dur et se traduit par la lettre *p* : lorsqu'elle est faible, il sort un *b*.

Si, au lieu de s'ouvrir largement pour laisser passer l'air comprimé dans la bouche, les lèvres ne se désunissent pas complètement, et qu'elles se serrent contre les gencives, le son, au lieu de pétiller, fuit en soufflant, et le *f* se produit. Si l'air est chassé avec moins d'énergie, au lieu du *f* c'est le *v*.

Les *dentales* se forment en appuyant la langue sur les incisives supérieures, de manière à intercepter l'air qui veut sortir des poumons. Aussitôt que la langue se retire, l'air s'échappe en rendant un son martelé. Le *t*, et avec moins de force le *d*, ne se produisent pas autrement.

Si, au lieu de placer la langue contre les incisives supérieures, on la reporte un peu en arrière, contre les incisives inférieures, en faisant toucher sa partie moyenne contre le palais, de façon à ne laisser à l'air qu'un étroit passage, un sifflement a lieu et le *s* se fait entendre. Lorsque le bout de la langue touche avec moins de force les incisives inférieures, ce n'est plus le *s* mais le *z* qui se met à siffler.

Les *palatales* se prononcent en élevant la partie postérieure de la langue contre le fond de la voûte du palais. Aussitôt que la langue s'abaisse, l'air sort en éclatant et le *c* ou *k* est formé.

Si, au lieu d'intercepter complètement l'air, en adhérant au palais, la langue laisse un léger interstice, il s'échappe un chuchotement qui, très-fort, se traduit par *ch*, et très-faible, par *j*.

Les *gutturales* appartiennent bien plus aux langues

étrangères qu'à la langue française; nous n'avons rien qui ressemble aux aspirations *ch* des Allemands, *jota* des Espagnols, *kha* des Arabes, *cheth* et *ain* des Hébreux. La seule lettre que nous avons est le *h*; et encore n'a-t-elle plus un son qui lui est propre. Elle s'obtient en faisant adhérer le bout de la langue au voile du palais, près l'entrée du pharynx: le son qui s'échappe est analogue à un râlement.

Les *linguales* s'échappent du gosier par un petit intervalle laissé au-dessus des dents incisives par la langue qui s'est rapprochée du palais avant de s'échapper au-dessus de l'arcade dentaire: l'air frappe la partie moyenne de la langue, se répercute contre le palais et retombe vers le bout de la langue. Cet air refoulé coup sur coup produit une espèce de trépidation semblable à un roulement excessivement rapide. Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est le *r* qu'on obtient ainsi.

Lorsque le bout de la langue adhère au palais, en s'y aplatissant, l'air ne peut plus passer que par deux petites ouvertures placées près des molaires, et c'est par ces canaux que le *l* s'échappe.

Les *nasales* sont, nous dit Dangeau, des lettres qui passent par le nez. En effet, les lèvres sont fermées, les dents légèrement écartées, et lorsque l'air, affluant des poumons, arrive pour sortir, il est obligé de rétrograder vers le pharynx, de forcer le voile du palais, qui s'abaisse pour le laisser passer dans les fosses nasales. Le *m*, le *n* et le *gn*, sauf quelques différences dans la position de la langue, ne peuvent se prononcer autrement.

Si je me suis étendu si longuement sur le mécanisme des organes vocaux, c'est qu'il ressort de cette étude un grand enseignement qui va servir de conclusion à cette lettre et de thème aux lettres suivantes, à savoir : qu'il facilite la solution du problème de la permutation des consonnes de même espèce dans la formation des mots.

VII

DES LOIS QUI PRÉSIDENT A LA FORMATION DES MOTS FRANÇAIS PROVENANT DU LATIN

J'ai démontré dans mon dernier chapitre la nécessité de connaître la théorie du mouvement des organes qui produisent les sons, parce que cette théorie explique les mutations des signes d'un même ordre entre eux, et que ces mutations ont lieu, lorsqu'un mot passe de la langue mère à la langue dérivée, ou qu'il émigre d'une province dans une autre.

Mais cette mutation n'est pas la seule que les mots subissent en se naturalisant; il y en a d'autres, non moins essentielles à étudier, et qu'on ne peut expliquer qu'en remontant le courant qui les a amenées.

C'est ce que je vous demande la permission de faire ici, afin que vous puissiez comprendre la nature des phénomènes que je signalerai dans la suite à votre attention, lorsque je m'occuperai de l'histoire des lettres de notre alphabet.

Les mots français qui proviennent de la langue latine sont de deux sortes ; populaires ou savants, ou, si vous aimez mieux, naturels ou artificiels.

Les mots d'origine populaire, c'est-à-dire les mots formés naturellement, subissent une série de transformations identiques, et invariablement fixées par les lois mystérieuses qui président à leur naissance.

Les mots d'origine savante suivent le caprice de ceux qui les inventent. Comme tout ce qui est le fruit de méthodes artificielles, ils dépendent non-seulement de l'intelligence de ceux qui les forgent, mais aussi du temps où leurs auteurs ont vécu.

De là, deux familles de mots constitués de façon très-différente, ayant des types particuliers et tellement caractéristiques qu'il est impossible de ne pas les reconnaître.

Je vous ai dit tout à l'heure que les mots d'origine populaire avaient été créés sous l'empire de certaines lois mystérieuses. Ces lois, que l'érudition moderne a découvertes, peuvent se réduire à trois : la loi de contraction, la loi de déclinaison, la loi d'accentuation.

La loi de contraction exerce son influence de deux manières : absolument et relativement.

Absolument, quant à la finale des mots latins qui se perdent toujours en devenant français.

EXEMPLES :

bon us	=	bon
arc us	=	arc
cas us	=	cas
hom o	=	hom <i>puis on</i>
fort is	=	fort
perir e	=	périr
sentir e	=	sentir
don um	=	don
ferr um	=	fer
plumb um	=	plomb

Relativement, et d'une manière fort inégale dans les mots devenus français à mesure que ces mots se dirigent du Midi vers le Nord.

EXEMPLES :

Masculus.	{	Midi	<i>mascle</i>
		Centre	<i>mâle</i>
		Nord	<i>mâie</i>

Les contractions de la finale des mots, autrement dites *apocopes*, se manifestent dans toutes les langues. L'apocope maigrit les mots comme la rouille ronge le fer. Le peuple cherche toujours à diminuer les mots. Dans les campagnes ne dit-on pas *hâti* pour *hâtif*; *calvi* pour *calville*; *couvert* pour *couvercle*; *peupe* pour *peuplier*; *béta* pour *bétail*; le gamin de Paris

vous offre un billet d'*orchès*] pour un *billet d'orchestre* ; va chez l'*herboris* pour l'*herboriste* ; ainsi le *porteur* de *lanterne magie* (*magique*) a des *bisbi* (*bisbille*) avec les sergents de ville, etc., etc.

La loi de *déclinaison* est une suite inévitable de la loi de contraction. Les mots latins ayant deux formes distinctes, selon qu'on les emploie au nominatif ou à l'un des cas obliques, l'accusatif principalement, il est arrivé que beaucoup de mots français se sont moulés tantôt dans un nominatif, tantôt dans un accusatif latin, et que les mots appartenant à des déclinaisons, où l'accusatif est plus long que le nominatif, ont donné naissance à deux mots de forme différente, et de sens identique, jusqu'à ce que l'usage en ait décidé autrement.

Ainsi *templum*, qui est aussi bien *templum* au nominatif qu'à l'accusatif, n'a jamais pu former que le mot *temple*, tandis que le nominatif *homo* a pu former *hom* (puis *on*) et l'accusatif *hominem* : *homme*.

Telle est l'origine d'une famille de doublets dont voici un spécimen :

Nominatifs		Cas obliques.	
<i>pastor</i>	pâtre	<i>pastorem</i>	pasteur
<i>cantor</i>	chantre	<i>cantorem</i>	chanteur
<i>majör</i>	maire	<i>majorem</i>	majeur
<i>bilans</i>	bilan	<i>bilancem</i>	balance
<i>bitumen</i>	béton	<i>Bituminis</i>	bitume

La loi d'*accentuation* est, sans contredit, la plus in-

portante de toutes. Vous savez qu'en latin tout mot se compose de syllabes accentuées, dites *toniques*, et de syllabes non accentuées, dites *atones*, c'est-à-dire que dans les mots il y a des syllabes qu'on accentue plus les unes que les autres. Eh bien, lorsqu'un mot est devenu français, il a toujours conservé la tonique, tandis qu'il a perdu l'atone brève et la consonne médiane.

Cette loi d'accentuation a été parfaitement étudiée par M. Brachet, et je ne saurais mieux faire que de lui emprunter, en les abrégeant, les observations qu'il a faites, à ce sujet, dans un chapitre consacré à la persistance de l'accent latin¹.

Dans tout mot composé de plusieurs syllabes, il y en a toujours une sur laquelle on appuie plus fortement que sur les autres. On nomme *accent tonique* ou simplement *accent* cette élévation de la voix qui dans un mot se fait sur une des syllabes ; ainsi dans *raison* l'accent tonique est sur la dernière syllabe : dans *raisonnable* il est sur l'avant-dernière. On appelle donc *syllabe accentuée* ou *tonique*, celle sur laquelle on appuie plus fortement que sur les autres. L'accent tonique donne au mot sa physionomie propre et son caractère particulier ; aussi l'a-t-on justement appelé « l'âme du mot. »

En français, l'accent n'occupe jamais que deux places : la dernière syllabe, quand la terminaison en est masculine (*chanteur*, *aimer*, *finir*) ; l'avant-dernière quand la terminaison est féminine (*raide*, *porche*, *voyage*).

¹ *Grammaire historique de la langue française*, p. 72.

En latin, l'accent tonique n'occupe aussi que deux places; il est sur la pénultième, c'est-à-dire l'avant-dernière quand elle est longue (*cantorem, amare, finire*), et quand l'avant-dernière est brève, il est sur l'antépénultième (*rigidus, porticus, viaticum*).

Si le lecteur compare attentivement, dans les exemples cités, les mots latins aux mots français, il verra se reproduire un même phénomène, à savoir, que la syllabe qui est accentuée en latin est aussi la syllabe accentuée en français; en un mot que l'accent reste presque toujours en français sur la syllabe qu'il occupait en latin.

Cette persistance de l'accent latin dans la langue française est une règle générale et absolue; tous les mots du français populaire respectent l'accent latin. Les exceptions sont d'une origine savante, ce sont des mots introduits postérieurement à la formation de la langue par des hommes qui ignoraient les lois suivies par la nature dans la transformation du latin en français. On peut en rendre compte dans ce tableau :

Mots latins	Mots populaires	Mots savants
<i>Alumen</i>	<i>Alun</i>	<i>Alumine</i>
<i>Blasphemum</i>	<i>Blâme</i>	<i>Blasphème</i>
<i>Decima</i>	<i>Dîme</i>	<i>Décime</i>
<i>Organum</i>	<i>Orgue</i>	<i>Organe</i>
<i>Polypus</i>	<i>Poulpe</i>	<i>Polype</i>
<i>Porticus</i>	<i>Porche</i>	<i>Portique</i>

On voit non-seulement que les mots savants sont beaucoup plus longs que les mots populaires,

mais encore qu'ils transposent la tonique, qui n'est pas placée sur la même syllabe que celle des mots latins, par conséquent des mots populaires. La raison en est facile à donner. Les mots savants ont été calqués sur les mots de la bonne latinité, et non sur le latin vulgaire. Or, dans le latin vulgaire, on supprime souvent l'avant-dernière syllabe atone.

Ainsi, quand les lettrés écrivaient *computum*, *mobilis*, le peuple disait *comptum*, *moblis*, d'où *compte*, *meuble*. Tandis que les savants formaient les mots *comput* et *mobile*.

J'ai dit qu'en dehors de cette même loi d'accentuation l'atone brève se perdait. En effet, dans tous les mots populaires la voyelle brève, qui dans un mot latin précède immédiatement la tonique, disparaît sans laisser de traces.

EXEMPLES :

Bon(i)tatem	Bon té
San(i)tatem	San té
Pos(i)tura	Pos ture
Clar(i)tatem	Clar té
Pop(u)latus	Peu plé

Dans les mots français d'origine savante, cette loi n'est pas suivie, et il arrive ainsi qu'un même mot latin engendre deux mots différents dus, l'un à l'influence populaire, l'autre à l'influence savante.

On va voir que les exemples ne manquent pas.

EXEMPLES : ¹

Mots latins	Mots populaires	Mots savants
car(i)tatem	cherté	charité
asper(i)tatem	âpreté	aspérité
circ(u)lare	cercler	circuler
com(i)tatus	comté	comité
cum(u)lare	combler	cumuler
cap(i)talīs	cheptel	capital
hosp(i)talē	hôtel	hôpital
mast(i)care	mâcher	mastiquer
recup(e)rare	recouvrer	recupérer
par(a)disus	parvis	paradis
sep(a)rare	sevrer	séparer
mon(a)sterium	moutier	monastère
sim(u)lare	sembler	simuler
secur(i)tatem	sûreté	sécurité

Enfin, un troisième effet de cette loi d'accentuation est de faire tomber la consonne médiane des mots latins. On entend par consonne médiane, la consonne qui se trouve entre deux voyelles. Cette syncope n'existe pas dans les mots d'origine savante. Les mots suivants vous le prouveront :

EXEMPLES : ²

Mots latins	Mots populaires	Mots savants
au(g)ustus	août	auguste
advo(c)atus	avoué	avocat

¹ Pour faciliter la lecture de ces exemples, j'ai mis l'atone brève qui disparaît entre parenthèses, et la lettre tonique en italique.

² La consonne médiane est entre parenthèses.

Mots latins	Mots populaires	Mots savants
communi(c)are	communier	communiquer
bene(d)ictus	béni, benêt, benoît	bénédict
cura(t)orem	cureur	curateur
confi(d)entia	confiance	confidence
de(c)anatus	doyenné	décanat
de(c)ima	dîme	décime
deli(c)atus	délié	délicat
dila(t)are	délayer	dilater
dona(t)orem	donneur	donateur
fra(g)ilis	frêle	fragile
do(t)are	douer	doter
fi(d)elis	féal	fidèle
fi(d)elitatem	féauté	fidélité
fila(t)orem	fileur	filateur
le(g)alis	loyal	légal
le(g)alitem	loyauté	légalité
vi(g)ilia	veille	vigile
na(t)ivus	naïf	natif
re(d)emptionem	rançon	rédemption
na(t)alis	noël	natal
na(t)ivitem	naïveté	nativité
pre(d)icatore	prêcheur	prédicateur
ri(g)idus	roide	rigide
sa(c)ramentum	serment	sacrement
se(c)uritatem	sûreté	sécurité
sca(d)afalcum	échafaud	catafalque
salva(t)orem	sauveur	sauveteur
para(b)ola	parole	parabole

En un mot l'accent a toujours été respecté par le peuple. Les autres lettres ont pu fléchir, disparaître même, l'accent seul ne s'est jamais laissé entamer.

Il y a beaucoup de mots qui, adjectivement, ont été formés sous l'influence naturelle, et qui, substantivement, ne nous sont parvenus que sous la forme savante.

Ainsi l'adjectif latin *maturus* étant devenu *mûr*, le substantif *maturitatem* aurait dû faire *mûreté* au lieu de *maturité*. Il en est de même pour *rotundus* qui a fait *rond*. Le mot *rotunditatem* aurait dû faire, en suivant la même règle, *rondité*, au lieu de *rotondité*.

En lisant avec attention un texte quelconque, on trouvera un mélange perpétuel de formes savantes, disparues et de formes populaires conservées. Ainsi, dans cette phrase qu'on aurait très-bien comprise au moyen âge : « la *saniteit* de l'*impeateur* est *fragile*, » les mots ont été forgés artificiellement, ce sont des formes savantes. Aujourd'hui, on dirait : « la santé de l'empereur est frêle. » Les mots de cette phrase sont de formation naturelle.

En effet, si on a retenu ce que je viens de dire, on verra de suite qu'en calquant le mot français sur le mot latin, les savants ont pu tirer :

<i>saniteit</i>	de	<i>sanitatem</i>
<i>impeateur</i>	d'	<i>imperatorem</i>
<i>fragile</i>	de	<i>fragilis</i>

On remarquera aussi qu'en suivant les règles naturelles exposées ci-dessus, on retrouve .

santé dans *san(i)tatem*.

La voyelle brève (*i*) qui précède la tonique disparaissant toujours ;

empereur dans *impera(t)orem*

La consonne médiane (*t*) tombant dans le travail de mutation ;

frêle dans *fra(g)ilis*

La consonne médiane (*g*) tombant au moment de la transformation, par la persistance de l'accent latin, et l'*a* réuni à l'*i* par la suppression du *g* se traduisant par le son équivalent *é*.

Mais s'il y a des formes savantes disparues et des formes populaires conservées, il existe aussi des formes savantes qui ont été conservées au détriment des formes populaires qui ont été dédaignées.

Par exemple, on dit : *démonstrateur* au lieu de *démon-treur* ; *collaborateur* au lieu de *colaboureur* ; *cura-teur* au lieu de *cureur*, etc.

Ainsi, règle générale : les mots savants se distinguent des mots populaires en ce qu'ils ne suivent pas la loi d'accentuation à laquelle ces derniers ne peuvent se soustraire.

Si on a parcouru avec attention les mots cités p. 82 et 83, on a dû remarquer d'autres transformations. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, qu'*advocatus* devient *avoué*, après avoir perdu son *d*, son *c*, et transformé sa finale *atus* en *é*. Ces

transformations sont intéressantes à étudier, et je les signalerai lorsque nous passerons en revue les lettres de l'alphabet.

Le résultat que je désire obtenir aujourd'hui, est de bien faire comprendre les grandes lois naturelles de la formation des mots, afin que, dans la suite, à propos de la simple permutation d'une lettre, on sache à quoi s'en tenir sur les phénomènes généraux qui constituent la transformation d'un mot latin en mot français ; car en philologie, il faut procéder mathématiquement, épuiser les variations d'un même son avant d'entamer le suivant.

Si, au lieu de prendre cette précaution, on voulait expliquer de suite tous les phénomènes qui peuvent se concentrer dans un même mot, on se livrerait à un jeu, amusant peut-être, mais sans profit pour les joueurs.

VIII

DE LA PERMUTATION DES VOYELLES. — HISTOIRE DE LA LETTRE A

J'ai étudié dans un précédent chapitre les lois générales qui président à la transformation des mots latins en mots français.

Je vais commencer aujourd'hui à faire connaître les lois particulières qui régissent la permutation, la transposition, l'addition et la soustraction des lettres.

1° On entend par *permutation* le changement d'une lettre en une autre lettre. Ce sont ces permutations entre les mots d'une langue mère et ceux d'une

langue dérivée qu'il faut connaître, pour s'occuper d'étymologie, et en déterminer la juste valeur.

EXEMPLE : Étant donné le mot *capra*. Sachant que le *c* dur se transforme en *ch*, l'*a* en *è* et le *p* en *v*, je n'ai aucune crainte de me tromper en considérant ce mot comme père de notre mot *chèvre*.

2° La *transposition* ou *métathèse* a lieu toutes les fois que la lettre d'un mot appartenant à la langue mère ne se retrouve pas à la même place dans le mot correspondant de la langue dérivée.

EXEMPLES : L'*i* du mot gloire précède le *r* en français et le suit en latin (*gloria*). — Le *g* du mot *étang* suit le *n*, tandis qu'il le précède en latin (*stagnum*) etc., etc.

3° L'*addition* des lettres dans un mot a lieu de trois manières différentes : au commencement du mot, au milieu du mot, et à la fin du mot. Ces additions se nomment, en suivant l'ordre que je viens d'indiquer, *prosthèse*, *épenthèse* et *épithèse*¹.

4° La *soustraction* des lettres s'effectue de même. Au

¹ EXEMPLES DE PROTHÈSE. — Une lettre peut s'ajouter au commencement d'un mot; c'est ainsi que la lettre *t*, jointe au mot *ante* (de *amita*) a formé le mot *tante*.

EXEMPLES D'ÉPENTHÈSE. — Dans certains cas, une lettre se glisse dans le milieu des mots pour en faciliter la prononciation. C'est ainsi que *pæonia* est devenu *pivoine*.

EXEMPLES D'ÉPITHÈSE. — Souvent, par euphonie, une lettre qui n'existe pas dans le mot latin s'ajoute à la fin du dérivé français, ainsi *lis* de *litium*.

commencement du mot, elle s'appelle *aphérèse*; dans le corps du mot *syncope*; à la fin du mot *apocope* ¹.

Les voyelles simples et doubles, ainsi que les diphthongues, appelleront d'abord notre attention.

Lorsqu'on fait de la grammaire historique, il y a deux manières de décrire les phénomènes signalés par la linguistique : remonter de la langue dérivée à la langue mère, ou descendre de la langue mère à la langue dérivée.

Ainsi, une lettre latine a pu se transformer en plusieurs lettres françaises comme une lettre française peut provenir de plusieurs lettres latines.

Pour faciliter la compréhension de ces divers changements, auxquels on n'est pas habitué, j'ai dressé deux tableaux synoptiques : l'un, des lettres latines et de leur filiation ; l'autre, des lettres françaises et de leur généalogie.

Pour ne pas trop grossir ces tableaux, je n'y ai mis, pour commencer, que les voyelles et les diphthongues. Après viendra le tour des consonnes.

On verra ainsi d'un coup d'œil les différents phénomènes de permutation que j'aurai à signaler dans la suite.

Voici ces deux tableaux :

¹ EXEMPLES D'APHÉRÈSE. — Quelquefois la première lettre du mot tombe, comme l'a dans *apothecarius*, qui est devenu *boutiquier*.

EXEMPLES DE SYNCOPE. — Cette suppression de lettres existe dans un grand nombre de mots. Ainsi *na(t)ivus* est devenu *naïf*, *par(a)disus*, *parvis*, etc.

EXEMPLES D'APOCOPE. — La dernière lettre d'une finale disparaît souvent par raison euphonique, comme dans *ecu* de *scutum*.

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE

DES VOYELLES ET DES DIPHTHONGUES

françaises

Nota. — Les lettres qui permutent sont en italique.

VOYELLES ET DIPHTHONGUES françaises	VOYELLES OU DIPHTHONGUES LATINES correspondantes.	EXEMPLES	
		FRANÇAIS	LATINS
A	1 A	1 algue	1 alga
	2 AU	2 archal	2 aurichalcum
	3 E	3 par	3 per
	4 I	4 langue	4 lingua
	5 O	5 langouste	5 locusta
	6 U	6 trancher	6 truncare
E	1 E	1 terre	1 terra
	2 A	2 mer	2 mare
	3 Æ	3 édifice	3 ædificium
	4 OE	4 économie	4 œconomia
	5 I	5 Bretagne	5 Britannia
	6 U	6 géniss e	6 junicem
	7 AU	7 écouter	7 auscultare
I	1 I	1 image	1 imago
	2 A	2 aveline	2 avellana
	3 Æ	3 ciboule	3 cæpulla
	4 OE	4 cimetière	4 cœmeterium
	5 E	5 six	5 sex
O	1 O	1 orner	1 ornare
	2 Æ	2 camomille	2 chamœmelon
	3 AU	3 Orléans	3 Aurelianum
	4 I	4 ordonner	4 ordinare
	5 U	5 colombe	5 columba
U	1 U	1 plume	1 pluma
	2 E	2 jumeau	2 gemellus
	3 I	3 jujube	3 zizyphum
	4 O	4 tuf	4 tofus
AI	1 Æ	1 airain	1 æramen
	2 A	2 aigu	2 acutus
	3 A et I séparés (métathèse)	3 contraire	3 contrarius

VOYELLES ET DIPHTHONGUES françaises	VOYELLES OU DIPHTHONGUES LATINES correspondantes.		EXEMPLES	
			FRANÇAIS	LATINS
AIT	ACT		<i>fait</i>	<i>factus</i>
AU et EAU	1 AL		1 aube	1 alba
	2 EL		2 beau	2 bellus
EI	1 Æ		1 baleine	1 balœna
	2 OE		2 peine	2 pœna
	3 E		3 veine	3 vena
	4 I		4 sein	4 sinus
EU et ŒU	1 AU		1 peu	1 paucum
	2 O		2 queux	2 coquus
OI	1 A		1 doloire	1 dolabra
	2 A séparé de l'I (métathèse)		2 poïle	2 pallium
	3 E		3 trois	3 tres
	4 I		4 poïre	4 pîrum
	5 O		5 cloître	5 clostrum
	6 O séparé de l'I (métathèse)		6 histoire	6 historia
	7 U		7 boisseau	7 bustellus
OIT	1 ICT		1 étroit	1 strictus
	2 ECT		2 voiture	2 vectura
OU	1 AU		1 louer	1 laudare
	2 O		2 amour	2 amorem
	3 OL		3 cou	3 collem
	4 ON		4 couvent	4 conventus
	5 U		5 goutte	5 gutta
IE	1 E		1 fiel	1 fel
	2 I		2 vierge	2 virgo
	3 OE		3 ciel	3 cœlum
IER	ARI transposé (métathèse)		premier	primarius
IEU	1 E		1 Dieu	1 Deus
	2 O		2 lieu	2 locus
UI	1 U		1 truïte	1 trutta
	2 U séparé d'I (métathèse)		2 juïn	2 juntus
	3 O séparé d'I (id.)		3 cuir	3 corium
UIT	1 OCT		1 cuit	1 coctus
	2 UCT		2 fruit	2 fructus

TABLEAU DE LA TRANSFORMATION DES VOWELLES ET DES DIPHTHONGUES LATINES en lettres et diphtongues françaises

VOYELLES ET DIPHTHONGUES latines.	LETTRES ET DIPHTHONGUES FRANÇAISES correspondantes.	EXEMPLES	
		LATINS	FRANÇAIS
A	1 A	1 avena	1 avoine
	2 AI	2 ala	2 aile
	3 OI	3 armarium	3 armoire
	4 I	4 cerasum	4 cerise
	5 E	5 pluma	5 plume
E	1 E	1 ferrum	1 fer
	2 A	2 per	2 par
	3 I	3 cera	3 cire
	4 IE	4 rem	4 rien
	5 OI	5 avena	5 avoine
	6 U	6 apostema	6 apostume
I	1 I	1 dignus	1 digne
	2 A	2 bilancem	2 balance
	3 E	3 bis saccus	3 besace
	4 O	4 ordinare	4 ordonner
	5 OI	5 pilus	5 poil
	6 U	6 fumarium	6 fumier
	7 J	7 gobionem	7 goujon
O	1 O	1 corpus	1 corps
	2 A	2 domina	2 dame
	3 OI	3 clostrum	3 cloître
	4 EU	4 colorem	4 couleur
	5 OU	5 colorem	5 couleur
	6 U	6 morum	6 mère
	7 UI	7 ostrea	7 huître
U	1 U	1 durus	1 dur
	2 A	2 truncare	2 trancher
	3 E	3 juniperus	3 genévrier
	4 EU	4 gula	4 gueule
	5 O	5 juncus	5 jonc
	6 OI	6 cruceu	6 croix
	7 OU	7 lupus	7 loup
	8 UI	8 puteus	8 puits
	9 V	9 vidua	9 veuve
	10 F	10 Judeus	10 Juif

VOYELLES ET DIPHTHONGUES latines	VOYELLES ET DIPHTHONGUES FRANÇAISES	EXEMPLES	
	correspondantes.	LATINS	FRANÇAIS
E	1 E	1 <i>præsagium</i>	1 présage
	2 AI	2 <i>æramen</i>	2 aïrain
	3 EI	3 <i>balæna</i>	3 baleïne
	4 I	4 <i>cæpulla</i>	4 ciboule
	5 O	5 <i>chamæmelon</i>	6 camomille
AU	1 A	1 <i>aurichalcum</i>	1 archal
	2 E	2 <i>auscultare</i>	2 écouter
	2 EU	3 <i>cauda</i>	3 queue
	4 O	4 <i>aurum</i>	4 or
	5 OU	5 <i>laudare</i>	5 louer
E	1 E	1 <i>pœnitentia</i>	1 pénitence
	2 EI	2 <i>pœna</i>	2 peine
	3 I	3 <i>cœmeterium</i>	3 cimetière
	4 IE	4 <i>cœlum</i>	4 ciel
UL	OU	<i>mollis</i>	<i>mou</i>
ON	OU	<i>conventus</i>	<i>couvent</i>
ACT	AIT	<i>factus</i>	<i>fait</i>
ECT	OIT	<i>pectorale</i>	<i>poitrail</i>
ICT	OIT	<i>directus</i> <i>pour directus</i>	<i>droit</i>
OCT	UIT	<i>biscoctus</i>	<i>biscuit</i>
UCT	UIT	<i>fructus</i>	<i>fruit</i>

Je vais aborder maintenant l'histoire des lettres de l'alphabet.

LETTRE A.

L'A est la première lettre de tous les alphabets européens et certainement l'une des plus usuelles. L'A tire son origine de l'*alpha* grec, qui provient lui-même

de l'*aleph* phénicien. Or, *aleph* avait, selon Plutarque, la signification de *bœuf*, la lettre *a* serait donc l'image modifiée d'un hiéroglyphe qui représenterait une tête de bœuf. Dans tous les cas, cet hiéroglyphe n'appartiendrait pas à la langue égyptienne, puisque dans ce pays la lettre *a* est représentée par un ibis ou un épervier.

Le son de l'*a* est le plus simple de tous les sons, puisqu'il sort du gosier sans que les muscles agissent. C'est le seul son que l'on puisse prononcer sans avoir besoin de langue, de dents et de lèvres. C'est à cette extrême facilité qu'il doit d'être émis le premier par les enfants, filles ou garçons. Je dis filles ou garçons, parce que je ne partage pas l'avis de Covarruvias qui soutenait que les garçons faisaient entendre le son *a*, à cause d'Adam notre premier père; et les filles, le son *e*, à cause d'Ève, notre première mère.

Aucune lettre ne se prononce aussi aisément que l'*a*, et c'est pour cela que nous l'employons toutes les fois que nous sommes saisis par la crainte, la douleur, la joie, la surprise ou l'admiration.

En français, l'*a* se prononce de deux façons : longuement et brièvement. Il est long dans *mât*, bref dans *mat*.

De quelque manière que l'*a* soit placé dans une syllabe, il se prononce toujours, à moins qu'il ne soit devant un *n* ou un *m* simples, comme dans *antre*, *ambition*; alors, il forme un son tout autre que je considère comme une voyelle double.

Lorsque le *n* ou le *m* se doublent, ou qu'ils sont

suivis d'une voyelle, comme dans *anachronisme*, *innée*, *amour*, *ammoniaque*, *amazone*, la lettre *a* reprend sa valeur primitive.

Certain peuple trouve moyen d'articuler l'*a* de six manières différentes. Ainsi, en annamite, les intonations se perçoivent avec une telle finesse, que « *ba, bà, bâ, bā* » signifient « *trois dames ont donné un soufflet au favori du prince.* »

Nous ne modulons pas aussi bien que les Asiatiques, mais nous n'en aimons pas moins la lettre *a*, puisque en différentes circonstances, nos pères l'ont préféré à l'*au*, à l'*e*, à l'*i*, à l'*o* et à l'*u* latins.

§ 1. Conservation de l'A.

L'*a* latin se conserve dans les mots français toutes les fois qu'il est suivi de deux consonnes :

EXEMPLES :

arbre	d' arbor.
char	de carrus.
ardeur	d' ardorem.
arc	d' arcus.
barbe	de barba.
charbon	de carbonem.

§ 2. A provenant du AU latin.

Cette permutation est très-rare. Le *au* se transformant plutôt en *o* et en *ou*.

§ 3. A provenant du E latin.

Cette permutation est assez fréquente, elle offre

cependant moins d'exemples que la transformation du *e* latin en *a*. Voici quelques exemples :

marchand	mercantem.
lucarne	lucerna.
par	per.
malte	melita.
parchemin	pergamena.

§ 4. A provenant du I latin.

La différence de tonalité qui existe entre l'*a* et l'*i* n'empêche pas ces deux lettres de permuter avec assez de facilité.

EXEMPLE :

langue	lingua.
sangle	cingulum.
paresse	pigritia.
sanglier	singularis.

Deux mots de cette série ont donné lieu chacun à deux formes distinctes, conservées toutes les deux dans notre langue. Je veux parler des mots *bilancem* et *birreta*.

Bilancem est l'accusatif du mot *bilanx*, qui signifie mot à mot *deux (bis) plateaux (lanx)*, et dont nous avons fait notre mot *balance*, et notre mot *bilan* : c'est en effet lorsqu'on n'a pas pu faire la *balance* de son compte que l'on dépose son *bilan*.

En wallon, on dit encore une *birlance* pour une *balançoire*.

Birretum est un diminutif de *birum*, sorte d'étoffe rousse, qui nous a fourni la forme *bure* et notre mot *bourrique*, synonyme de roussin. Cette étoffe ayant

servi à faire des bonnets, on les appela *birretum*, puis *barrette*. La barrette des cardinaux vient de là. L'autre forme sert à dénommer une espèce particulière de coiffure fort aimée des Basques, je veux parler du *béret*.

§ 5. A provenant de O latin.

Les mots de cette catégorie sont assez rares. Voici quelques exemples :

Dame de *domina*.

Damoiselle de *dominicella*.

Langouste de *locusta*.

Une forme contractée de damoiselle : *donzelle*, a repris l'o originaire.

§ 6. A provenant de U.

Cette permutation n'est pas commune. Je citerai :

Trancher, de *truncare*.

et encore la présence du *n* est-elle pour beaucoup dans cette altération.

J'ai dit plus haut que les voyelles disparaissent quelquefois en passant du mot de la langue mère au mot de la langue dérivée, et que, quelquefois aussi, certaines voyelles s'ajoutent au mot, soit pour en faciliter la prononciation, soit pour répondre à un besoin instinctif du peuple. La contraction a lieu, on se le rappelle, par *aphérèse*, *syncope* et *apocope*.

APHÉRÈSE DE L'A.

On constate l'aphérèse de l'a dans :

Boutique	de	apotheca,
Boutiquier	de	apothecarius.
Diamant	de	adamantem,
Pouille	de	Apulia,
Guyenne	de	Aquitania.

C'est par suite de l'aphérèse qu'on dit à Paris : *ru de la Tacherie*, au lieu de *rue de l'Atacherie*, ainsi nommée à cause des atachiers, ou faiseurs d'agrafes qui y demeuraient, et *rue de la Jussienne*, au lieu de *rue de l'Ajussienne*, ainsi appelée parce qu'on y avait construit une chapelle en l'honneur de sainte Marie l'Égyptienne, que le peuple connaissait sous le nom corrompu de *sainte Marie l'Égizziane*, ou *l'Ajussiane*.

L'aphérèse la plus connue est *mie pour amie*. Au lieu d'écrire *m'amie* avec une apostrophe mise par euphonie à la place de l'a de l'article *ma*, on remplaça l'apostrophe par l'a du substantif et on fit *ma mie*, pour *m'amie*, *sa mie* pour *s'amie*, *ta mie* pour *t'amie*. Au point de vue historique, la forme actuelle du mot *mie* est mauvaise, mais ce qui est bien plus regrettable, c'est que, au lieu de conserver l'apostrophe pour l'ancienne forme *amie*, on ait eu, par respect pour nos oreilles, l'idée au moins singulière de la remplacer par un pronom possessif masculin, et d'accoupler ainsi deux mots de genre différent qui hurlent de se trouver ensemble.

Apothicaire est la forme savante de ce mot.

Le *mon*, le *ton* et le *son* devant des mots féminins commençant par des voyelles est un solécisme difficile à faire comprendre aux enfants et aux étrangers qui apprennent la langue française. Il eût été pourtant beaucoup plus simple d'empêcher la cacophonie que produit toujours la rencontre de deux voyelles, en adoptant l'apostrophe qui marque l'élision.

SYNCOPE DE L'A.

Je vous ai dit, dans une précédente lettre, qu'une des lois générales de la transformation du langage était de transformer en français les voyelles brèves qui, dans les mots latins, précédaient immédiatement la tonique : cette suppression n'est pas autre chose qu'une syncope.

Toutes les fois que l'*a* occupe la place d'une voyelle brève, comme dans :

separare	sev rer
paradisus	par vis
carabus	c rabe

la syncope se produit.

APOCOPE DE L'A.

On peut considérer la transformation de l'*a* en *e* muet, dont j'ai parlé tout à l'heure, comme une espèce d'apocope.

PROSTHÈSE DE L'A.

Les lois de permutation et de contraction se comprennent facilement. On les a appliquées si souvent,

la quantité des mots qui ont subi leur empire est si considérable, qu'il est assez facile de s'en rendre compte.

Il n'en est pas de même des modifications des mots par *addition*, surtout pour certaines lettres, comme la lettre *a*, par exemple.

Voici des cas de prosthèse de la lettre *a* :

Avives (glandes du cheval)	de	vivulæ
Adragant	de	tragacanthum,
Abée	de	Bea.

Cette prosthèse s'explique par l'*a* de l'article qui aura été réuni au substantif par ignorance. On aura dit d'abord *la Bee*, puis l'*abée*, comme dans le peuple on dit encore aujourd'hui *pain d'amunition*, pour *pain de munition*. C'est le contraire de l'aphérèse qui a retiré l'*a* au mot, prenant cette lettre pour une partie de l'article.

On cite *avis*, *abandon*, etc., comme prosthèse de l'*a*, mais l'*a* n'est pas ici une lettre ajoutée à un mot, c'est une préposition jointe à un nom.

Lorsque nous étudierons la forme des mots, nous nous occuperons de ce genre de composés.

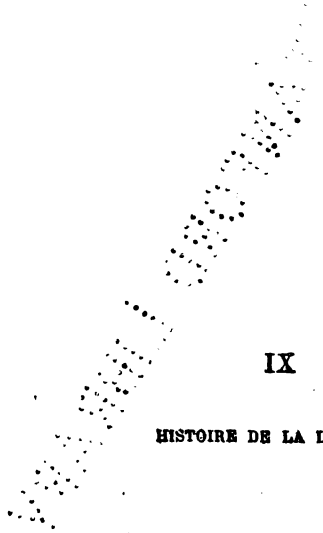
On donne aussi comme exemple de prosthèse de l'*a*, le mot *abricot*, qu'on devrait écrire *bricot*, comme venant de *præcoquus*.

Cette descendance est certaine, mais elle n'est pas immédiate, et la généalogie de ce nom de fruit vous prouvera avec quelle extrême précaution il faut jouer avec les mots.

Lorsque l'abricot fut connu des Latins, on l'ap-

pela *præcoquum* (de *præcox* ou plutôt *præcoquus*), à cause de sa précocité. Les Grecs du Bas-Empire empruntèrent aux Romains le fruit et son nom, qu'ils nommèrent *prekokion*. Les Arabes, à leur tour, firent aux Grecs ce que les Grecs avaient fait aux Romains, ils donnèrent au fruit nouveau le nom de *Birkouk*, auquel ils joignirent leur article *al*, ce qui fit *al Birkouk*. Lorsque les Maures passèrent en Espagne, ils propagèrent dans la péninsule ibérique l'arbre et son nom arabe, que les Espagnols transformèrent en *albaricoque* et les Portugais en *albricoque*. C'est de l'une de ces formes que nous vient notre mot *abricot*.

On voit ainsi, que, malgré son origine latine, on ne peut classer l'*a* d'abricot au nombre des *prosthèses* de la lettre *a*.



IX

HISTOIRE DE LA LETTRE E

J'ai terminé dans mon précédent chapitre ce que j'avais à dire de la voyelle A. Je vais maintenant parler de la voyelle E.

La lettre E vient de l'E latin, qui répond à l'*epsilon* (ε) et à l'*èta* (η) grecs. Ces deux lettres proviennent de l'*he* et de l'*hheth* phéniciens.

Des savants qui veulent tout expliquer ont trouvé dans la figure de la lettre E, les uns, les lignes de la face humaine, symbole de l'idée d'existence ; les autres, le nez vu par dessous, l'E majuscule offrant trois lignes parallèles qui répondent aux deux narines et à la cloison qui les sépare. Si l'on remonte au *he* sémitique, dont notre E provient, on ne peut que s'en rapporter à la signification de cette lettre phénicienne, qui veut dire *creux*.

Certains philologues n'admettent pas l'E comme voyelle fondamentale ; ils la considèrent comme voyelle de transition, servant de point de jonction entre les deux sons extrêmes A et I. Je ne sais pas jusqu'à quel point cette opinion est fondée, mais ce qu'il y a de certain c'est que l'A sanscrit a une grande facilité à se transformer en e grec ou latin, et que souvent l'e grec devient i en latin.

En français, la lettre e est celle qui se présente le plus souvent. Elle doit la persistance de son emploi à la diversité des sons qu'elle représente.

L'Académie ne compte que trois e ; l'é fermé, l'è ouvert et l'e muet. Exemple : *sévère* ; si c'est de l'e écrit dont parle l'Académie, je n'ai qu'une observation à faire : c'est de regretter l'absence des signes particuliers qui pourraient indiquer les nuances de la prononciation ; si c'est de l'e parlé, je ne peux, malgré mon profond respect pour l'Académie, partager son opinion qui date déjà de 1835 (année de l'avant-dernière édition du Dictionnaire de l'Académie française), et qui pourra peut-être, un jour, se modifier, quoique la prononciation n'ait pas changé, et que les corps savants, à l'exemple de la magistrature, n'aient pas à revenir sur les jugements qu'ils ont portés.

Si j'en crois mes oreilles, la lettre e n'a pas trois sons, mais bien six :

1° — E aigu, comme dans *bonté*, *méchanceté*, *caducité*, *église*.

2° — E grave, comme dans *excès*, *procès*, *les*, *tes*, *mes*, *ses*.

3° — E circonflexe, comme dans *fête*, *même*.

4° — E muet, comme dans ils aimaient, encourageant, joie, vie.

5° — E faible, comme dans âne, pomme, Rome, gomme, méchanceté.

6° — E doux, comme dans apreté, melon, repos, menace, etc.

Il suffit de prononcer tout haut les mots que je vous donne comme exemple, pour se rendre compte de la différence des sons.

Quand je dis : *ils aimaient*, l'*e* est complètement muet. On le supprimerait dans le mot que la prononciation serait encore la même.

Lorsque je dis : *menace*, je prononce les deux *e*, le premier doucement, mais en l'accentuant, comme si je disais *eu*, le second faiblement, mais enfin de façon à faire sentir sa présence.

Quelques linguistes ont augmenté encore le nombre des sons que l'*e* est appelé à représenter ; d'autres n'admettent que les trois sons reconnus par l'Académie. Sur de telles matières, le plus juste est de dire que le tout est de s'entendre, car c'est l'oreille qui décide la question, et la finesse de l'ouïe est seule capable d'apprécier la valeur de sons aussi rapprochés.

Les trois sortes d'*e* admis par l'Académie n'étaient pas encore parfaitement reconnus au xvi^e siècle, puisque Jean Pillot écrivait en 1581, dans son *Institution de la langue française* :

« Il y a deux sortes d'*E* : l'*e* masculin : *aymé, félicité* ; il seroit mieux nom m*e* *e* latin ; — et l'*e* féminin : *justice, fortune*. Ce dernie r est soumis à l'apostrophe

et à la synalèphe ; par l'apostrophe, *e* n'est ni écrit, ni prononcé, mais remplacé par ' ; par synalèphe, *e* s'écrit mais ne se prononce pas : *il désire estre estimé* se prononce : *il désir' estr' estimé*. Toutefois, le muet final d'un verbe se prononce quand il est suivi de *il* ou *elle* : *désire-il, désire-elle* ?

« Il y a une troisième sorte d'*e* qui tient le milieu entre *a* et *e* comme *æ* des Latins, *ay* des Français : plaise à Dieu que nos imprimeurs le distinguent par quelque signe ! Cet *e* est celui qu'on trouve au commencement, au milieu ou à la fin des mots : *pres, fenestre, aupres*. »

Cette sortie contre le manque d'accents phonétiques ferait croire que ces signes n'existaient pas encore. Ils étaient inventés cependant : Geoffroy Tory, le créateur de l'accent aigu, s'en était servi dès 1526, mais son exemple avait eu peu d'imitateurs puisqu'on lit dans le *Devis de la langue françoise* d'Abel Matthieu, paru en 1559. « J'entends... que ce *a* esté par artifice que nouvellement on a adjousté à l'escripture un gros accent grave, un aigu, ou un renversé **Λ**. »

L'emploi des accents a été une très-heureuse innovation, il facilite aux enfants et aux étrangers la lecture de notre langue. Ainsi avant l'invention de Geoffroy Tory, dans cette phrase : *un homme mange des vers*, il était impossible de savoir si l'homme mangeait des vers ou s'il en était mangé.

L'adoption de l'accent nous a permis aussi de distinguer le participe passé du présent de l'indicatif, ce qui facilite la rapidité de la diction.

Il est seulement regrettable de voir les accents si mal employés. Ainsi, on met un accent aigu aux mots *collège*, *sortilège*, *sacrilège*, et l'on prononce ces mots comme s'ils avaient un accent grave. L'accent grave mis sur *excès*, *procès*, *succès*, *décès*, ne s'explique pas davantage, puisque sans cet accent on prononce de même les mots *les*, *mes*, *ces*, *des*, etc.

L'accent circonflexe joue à peu près le même rôle. Il indique, dit-on, dans les mots où il est placé, la longueur de la voyelle ou la suppression d'une lettre. Quant à son utilité pour accentuer la voyelle, elle est indiscutable, mais quant à la nécessité de sa présence pour constater l'absence d'une lettre, je ne la comprends pas. Pour que cette règle fût utile il faudrait qu'elle fût observée rigoureusement, et elle ne l'est pas.

Ainsi on met un accent circonflexe à *bâiller* parce qu'il vient de *ba(d)are*; la consonne médiane tombant, les deux *a* réunis n'en font bientôt plus qu'un, et l'accent indique non-seulement la suppression du *d*, mais encore l'allongement produit par la réunion des deux *a* en un seul.

Rien de plus logique, mais alors pourquoi ne pas mettre un accent circonflexe sur *accabler*, car il vient de *ca(d)abulare*. Or, lorsque la consonne médiane *d* est tombée, les deux *a* se sont rencontrés comme dans *ba(d)are*. Si bien, qu'au moyen âge, on écrivait *caa-bler*. On devrait donc écrire *accâbler* comme on écrit *bâiller*.

Cet exemple suffit pour montrer avec quelle légèreté on a distribué ces malheureux circonflexes;

et le peu de cas qu'on doit en faire, au point de vue de l'étymologie.

Je reviens à ma lettre E.

§ 1. — Conservation de l'E.

Beaucoup de mots latins ont conservé leur E en se transformant.

EXEMPLES :

regula	régle
legumen	légume
crudelis	cruel
ferrum	fer
terra	terre

§ 2. — E provenant du A latin.

Cette transformation est l'une des plus fréquentes.

Exemples :

amarus	amer
mortalis	mortel
patrem	père
matrem	mère
fratrem	frère
nasus	nez
sal	sel
talis	tel
qualis	quel
canile	chenil
armenia	hermine
sacramentum	serment

Le peuple, surtout celui de Paris, a une tendance marquée à prononcer *e* pour *a*. Il dit *en* *errière* pour *en* *arrière*, *la* *tremontane* pour *la* *tramontane*, *belsamine*

pour balsamine, le Mont-Pernasse pour le Mont-Parnasse, etc.

Cette habitude que le peuple a conservée, faisait dire, il y a déjà bien longtemps, à Geoffroy Tory : « Les dames de Paris, au lieu de *a*, prononcent *e* bien souvent, quand elles disent : « Mon mery est à la porte de Peris, où il se faict peier » au lieu de dire : « Mon mari est à la porte de Paris, où il se fait païer. » Telle manière de parler vient d'acoustumance de jeunesse. »

Cette coutume dura encore longtemps. Henri Étienne nous parle des courtisans « contrefaiseurs de petite bouche », qui, pour imiter les femmes, croiraient déroger à leur noblesse, s'ils n'avaient pas un catherre, au lieu d'un catharre, et un cataplesme au lieu d'un cataplasme. La prononciation était si peu sûre à cet égard, on prenait si bien *A* pour *E* ou *E* pour *A*, que les poètes en profitaient pour faciliter leur rime. Villon fait rimer Lombart avec Robert ; Coquillart : ferme avec gendarme ; et Marot ne se gêne pas pour écrire :

Or est Montjoie, alors premier roi *d'armes*,
Homme discret, très-élégant en *termes*.

Au *xvii^e* siècle, Vaugelas nous apprend qu'on hésitait encore entre *serge* et *sarge*.

Je dois faire remarquer aussi que l'*a* final de tous les mots de la première déclinaison latine se transforme en *e*.

EXEMPLES :

barba	barbe
gloria	gloire

<i>luna</i>	<i>lune</i>
<i>rosa</i>	<i>rose</i>
<i>ansa</i>	<i>anse</i>
<i>patria</i>	<i>patrie</i>

Cet adoucissement de la finale est dû à la loi de contraction, dont j'ai déjà parlé.

§ 3 et 4. — E provenant de Æ et Œ latin.

Cette permutation n'a rien que de très-naturel, puisque Æ et Œ ont en latin le même son que notre é. En latin même, beaucoup de mots qui commençaient par cette double lettre, s'écrivaient par un e simple.

§ 5. — E provenant de I.

L'i latin s'est transformé en e muet ou en é avec beaucoup de facilité.

EXEMPLES :

<i>circulus</i>	<i>cercle</i>
<i>carina</i>	<i>carène</i>
<i>genista</i>	<i>genêt</i>
<i>divinus</i>	<i>devin</i>
<i>trifolium</i>	<i>trèfle</i>

§ 6. — E provenant de U latin.

L'u latin pouvait d'autant mieux se changer en e, qu'il se prononçait *ou*. Néanmoins les exemples sont assez rares.

<i>genièvre</i>	de	<i>juniperus</i>
<i>secourir</i>	de	<i>succurrere</i>
<i>génisse</i>	de	<i>junicem.</i>

§ 7. — E provenant du AU latin.

Ce changement est excessivement rare, et dans cet exemple : *Écouter*, d'*auscultare*, il serait possible qu'*écouter* vînt d'*ascultare*, forme d'*auscultare*. Cependant la permutation était encore assez facile, puisqu'on disait *auberger* pour *héberger*, *héberge* pour *auberger*, etc.

MÉTATHÈSE DE L'E.

De toutes les voyelles c'est l'*e* qui facilite la transposition des linguales *l* et *r*. J'en dirai un mot lorsque je m'occuperai de ces consonnes.

APHÉRÈSE DE L'E.

La soustraction de l'*e* se rencontre dans : *Roquette* pour *Éroquette* d'*eruca*, ou plutôt d'un diminutif d'*Eruca* ; *Gers* pour *Egers* d'*Egerius*.

C'est ainsi qu'on disait autrefois *vesque* pour *évêque*, *glise* pour *église*, et que l'on dit encore le *tain* d'une glace pour l'*étain*.

Ce retranchement de la voyelle initiale se manifeste encore dans le langage populaire. Les paysans disent une *piñevinette* pour une *épinevinette*, une *cale de noix* pour une *écale de noix*, *curer* pour *écurer*, etc.

SYNCOPE DE L'E.

La syncope de l'*e* a lieu dans un mot latin qui devient français, toutes les fois que l'*e* occupe la place d'une voyelle brève précédant immédiatement la tonique, ainsi dans :

blasph(e)mare	d'où	blâmer
lib(e)rare	d'où	livrer
recup(e)rare	d'où	recouvrer

Dans le peuple, la syncope s'emploie très-souvent.

On dit : *il carle*, pour *il carrelle* ; *elle se décolte*, pour *elle se décollette* ; *il décachte*, pour *il décachette* ; *il furte*, pour *il furette* ; *il épouste*, pour *il épousette* ; *blete*, pour *belette* ; *ploton*, pour *peloton* ; *plur*, pour *pelure* ; *celri*, pour *celeri*, etc.

Cette syncope est tellement admise, que dans un bureau académique, composé de Charpentier, Perrault, Dangeau, Choisy et du grand Corneille, on discutait sur le verbe *becqueter*. L'abbé de Choisy qui était secrétaire de ce bureau, dit à ce sujet, dans le procès-verbal qui nous a été conservé : « on a demandé, s'il faut dire : *ces deux pigeons se becquetent*, ou *se becquètent* ; c'est-à-dire avec un *e* muet ou un *é* ouvert, à la pénultième.

« Pas un bureau ne veut *becquètent*, disant que c'est une manière de prononcer gasconne. Et effectivement, on a envoyé consulter l'autre bureau, qui a été du même avis, excepté deux Gascons qui prétendent que *becquètent* est admirable. »

APOCOPE DE L'E.

L'apocope de l'*e* se fait surtout sentir dans les verbes latins en *ire*. Ainsi, *perire* est devenu *périr* ; *polire*, *polir* ; *sentire*, *sentir*.

J'ai dit aussi en parlant de l'*a*, que les modifications des mots par addition se nommaient *prosthèse*, *épenhèse* et *épithèse*.

PROTHÈSE DE L'E.

La prothèse de l'e se manifeste dans tous mots les latins qui commencent par *sc*, *sp*, *st*, que les Espagnols et les Français ont une certaine peine à prononcer.

EXEMPLES :

sperare	espérer
scalarium	escalier
stare	ester
scandalum	esclandre

Quelquefois, surtout à partir du xvi^e siècle, l's tombe et l'e devient é aigu.

EXEMPLES :

scribere	écrire
spina	épine
spatha	épée
scala	échelle
sponsus	époux
spica	épi

Ce qu'il y a de curieux, c'est que les adjectifs formés sur des substantifs qui ont subi la prothèse, en ont été exemptés. Ainsi on dit :

Substantifs latins.	Substantifs français.	Adjectifs français	Adjectifs latins.
esprit	de spiritus	et spirituel	de spiritualis
espace	spatium	et spacieux	spaciosus
espèce	species	et spécieux	speciosus
estomach	stomachus	et stomachi- que	stomachicu
établissement	stabilimentum	et stable	stabilis
étang	stagnum	et stagnant	stagnantem
école	schola	et scolaire	scholarius
étude	studium	et studieux	studiosus

L'usage de cette prosthèse engendre une autre espèce de prosthèse, qui en réalité n'est qu'un affreux barbarisme.

Le grand nombre de mots qui avaient un *s* devant un *c* ou un *t*, fit que les ignorants, croyant bien dire probablement, ajoutèrent de leur propre mouvement un *s* devant certains mots commençant par *c* ou *t*, comme par exemple : *Carbunculus*, *Corticem*, *Clarus*, et *Draconem*. A cet *s* déjà ajouté, on joignit encore un *e*, et les mots furent ainsi défigurés.

Mots latins.	Mots défigurés.	Mots français anciens.	Mots français modernes.
<i>carbunculus</i>	<i>scarbunculus</i>	<i>carbuncles</i>	<i>escarboucle</i>
<i>corticem</i>	<i>scorticem</i>	<i>escorce</i>	<i>écorce</i>
<i>clarus</i>	<i>sclarus</i>	<i>esclaire</i>	<i>éclair</i>
<i>draconem</i>	<i>sdragonem</i>	<i>targon, tragon</i>	<i>estragon</i>

Cet entraînement à mettre un *e* devant les mots qui commencent par *sc*, *sp* et *st*, est encore suivi par le peuple qui l'ajoute à tous ceux qui en manquent

En résultat, lorsque les ignorants disent : *estatuë*, *estrapontin*, *espécial*, *estation*, etc., etc., pour *statue*, *strapontin*, *spécial*, *station*, ils sont plus logiciens que nous. Il ne faut donc pas leur en vouloir de violer la loi, les grammairiens la violent bien eux-mêmes.

X

HISTOIRE DES LETTRES I ET Y

On sait que la lettre I est la neuvième de notre alphabet et la troisième de nos voyelles. Ce qu'on peut ne pas savoir, c'est qu'elle vient de l'*Yod* sémitique qui signifie *main*. Elle rappelle cependant bien peu par sa forme actuelle les traits de cet ancien hiéroglyphe.

On remarque, en chantant, que cette lettre est la seule que l'on peut prononcer lorsqu'on émet des soins aigus. Fort aimée des Grecs et des Latins, elle avait chez ces derniers la double valeur d'une consonne et d'une voyelle. Elle a conservé cette double articulation en français jusqu'à Ramus, c'est-à-dire jusqu'à la fin du xvi^e siècle, époque à laquelle on lui retira, pour le donner au J, son emploi de consonne.

Les points sur l'*i* n'ont commencé à être employés généralement qu'à la fin du *xiv*^e siècle. Cependant il y a des documents, fort rares, il est vrai, qui permettraient de faire remonter l'usage de pointer les *i* à la seconde moitié du *xii*^e siècle. Quoique cette invention ait été adoptée partout, puisqu'elle facilite la lecture des mots où se trouvent plusieurs jambages de suite, on l'a toujours considéré comme un excès de précaution, c'est pourquoi ceux qui poussent l'esprit de précision jusqu'à la manie, de façon à ce qu'il n'y ait pas d'erreur possible, sont accusés « de mettre les points sur les *i*. »

La double accentuation de l'*i* s'appelle *tréma*. On l'emploie lorsque l'*i* doit se séparer de la voyelle qui précède ou de la voyelle qui suit, comme dans *faience*, *Moïse*, etc. On le met aussi quelquefois sur certains mots qui n'en ont pas besoin, comme *iambe*, puisque avec ou sans tréma, il est impossible de les prononcer autrement.

Quelques personnes voudraient peut-être savoir pourquoi l'Académie ordonne d'écrire ainsi le mot *ïambe*, lorsqu'elle refuse le tréma au mot *ionique*. Je ne suis pas dans le secret des dieux, mais j'affirmerais presque qu'ils n'en savent pas plus que nous à ce sujet.

L'*i* se prononce dans toutes les syllabes où il se rencontre avec des consonnes, sauf le *m* et le *n* simple, comme dans *inconsolable*, *imprudent*. Dans ce cas, il perd sa tonalité, se confond avec la consonne et forme une voyelle double indécomposable. Lorsque le *m* ou le *n* se doublent, ou qu'ils sont suivis d'une

voyelle, comme dans *inaction*, *immersion*, l'*i* reprend ses droits et se prononce.

Lorsque la lettre *i* se lie avec d'autres voyelles, il forme tantôt des voyelles doubles, tantôt des diphthongues.

Ainsi *ai*, *ei* et *oi*, comme dans *mais*, *trait*, *peine*, *reine*, *oie*, *noix*, *roi*, *moi*, etc., sont des voyelles doubles; *ai*, *ie* et *ui*, comme dans *marmaille*, *volaille*, *piéton*, *abricotier*, *huissier*, *minuit*, sont des diphthongues.

L'*i* français a été engendré par l'*i*, l'*æ*, l'*œ*, l'*a* et l'*e* latins.

§ 1^{er} — Conservation de l'*i*.

L'*i* tonique latin s'est conservé en Français.

EXEMPLES :

Spica	épi
Amicus	ami.

L'*i* atone ne s'est pas toujours modifié, car on le retrouve dans

Li(g)are	lier
Imaginem	image, etc.

§ 2 — *i* provenant de l'*A* latin.

La transformation de l'*a* latin en *i* français est moins fréquente que celle du *i* latin en *a* français.

Cette transformation d'ailleurs est de celles qui s'opèrent médiatement. Je veux dire qu'on n'a pas passé du son *a* au son *i* sans parcourir plus ou moins la gamme des sons intermédiaires. Ainsi il est certain que :

Aveline	vient de	Avellana
Cerise	—	cerasus.

Mais il est certain qu'entre *aveline* et *avellana*, comme entre *cerise* et *cerasus*, il y a eu des formes moyennes.

Ainsi la noix appelée par les Latins *avellana*, de la ville d'*Avella*, en Campanie, où elle fut cultivée, devient *avelana* en provençal. En passant de la langue d'oc à la langue d'oïl, l'*i* se glisse entre l'*a* et le *n*, et l'on écrit *avelaine*, puis *aveline*. Dans ce cas, il y a donc une double mutation de *a* en *ai* et de *ai* en *i*.

Il en est de même pour la cerise. Ce fruit, appelé *cerasus*, à cause de Cerasonte, ville du Pont, d'où le fameux Lucullus l'avait rapporté en Italie, devint dans les langues néo-latines *cereira* (provençal), *cereza* (espagnol), *cereja* (portugais), *ciriegia* (italien). On trouve même dans la langue d'oc la forme *serisia* sur laquelle a été formée cerise.

§ 3 et 4. — I provenant d'Æ et d'Œ latins.

Lessons des doubles lettres latines Æ et Œ correspondent à notre é aigu. La transformation de l'*e* en *i* étant très-fréquente, il est donc naturel de rencontrer cette permutation.

EXEMPLES :

Ciboule	cæpulla
Cimetière	cæmeterium.

5. — I provenant de l'E latin.

La permutation de l'*e* en *i* est, comme je viens de le dire, assez commune.

EXEMPLES :

Cire	de	cera
Dix		decem
Église	.	ecclesia
Lire		le(g)ere
Nier		ne(g)are.

C'est à cette transformation que l'on doit plusieurs de nos finales en *ge*. Voici comment s'est opérée cette révolution. Elle mérite la peine de nous y arrêter un instant.

Certains philologues prétendent que l'*e* se transforme en *g* doux. Ils donnent pour exemples :

Extraneus	étrange
Granea	grange
Laneus	lange
Lineus	linge
Rubeus	rouge

Au premier abord, on est tenté d'admettre cette singulière permutation. Mais en y réfléchissant, on sent qu'il est difficile de reconnaître pour véritable un tel échange de lettres.

C'est ici que la transformation de l'*e* en *i* facilite la résolution du problème.

Nous n'avons malheureusement pas toutes les formes latines dont les mots se sont revêtus depuis la décadence romaine jusqu'à la création de la langue française, et nous sommes forcés très-souvent de supposer des variantes que les textes ne nous ont pas conservées, mais qui ont certainement

existé. C'est ici le cas pour les mots qui nous occupent. Partant du principe que l'e latin se transforme aisément en i, j'admets la forme :

Extranius	pour	extraneus
Granius		graneus
Lanius		laneus
Linius		lineus
Rubius		rubeus.

Sachant d'autre part que l'i, comme nous le verrons dans la suite, se confond très-aisément avec le j, je suis donc autorisé à penser qu'on a prononcé :

Extrani	puis	estranj e
Grani		granj e
Lani		lanj e
Lini		linj e
Rubi		rubj e ;

et que, par une dernière permutation, ils sont devenus étrange, grange, lange, linge, rouge.

Mais, en matière scientifique, il ne suffit pas d'établir des théories sur des hypothèses ; si on ne rencontre pas pour tous les mots d'une même famille les formes supposées, on doit au moins en grouper un assez grand nombre pour rendre plus solide la base de son argumentation.

Or, si je trouve soit dans les langues néo-latines, c'est-à-dire dans les langues issues du latin, soit dans les patois, une partie des formes que j'ai présentées, je suis en droit de reconnaître la vérité de mes assertions.

J'avais admis *extranius* et je trouve *stranius*, j'avais traduit ce mot par *estrani*; je trouve *strani* en provençal et *estranio* en italien. Je ne trouve pas *granius*, mais *granicus* en basse latinité et la forme *granja* en provençal, en portugais et en espagnol. Enfin, je retrouve les formes plus ou moins rapprochées de celles que j'ai indiquées dans les mots *langiarius*, *lingius*, *rubius*.

Le *g* est donc dans ce cas un représentant de l'*i* consonne provenant de l'*e* latin.

On trouvera peut-être qu'en cette circonstance j'ai outrepassé mes devoirs de professeur et que je pouvais signaler tout simplement la transformation de l'*e* en *g* par l'intermédiaire de l'*i*, sans faire une si grosse dissertation à propos d'un si petit phénomène de linguistique.

Je l'ai fait avec intention, pour répondre aux objections. On se défie toujours des étymologistes, je m'en défie bien moi-même. C'est pourquoi je tiens à prémunir les lecteurs contre leur arrière-pensée. Je ne veux pas que l'on puisse dire de mes conjectures, ce que le chevalier de Cailly disait de celles de Ménage :

Alfana vient d'*equus*, sans doute,
Mais il faut avouer aussi,
Qu'en venant de là jusqu'ici,
Il a bien changé sur la route.

Quelques philologues admettent la permutation de de l'*ui* latin en *i* français et citent comme exemple

cinq de *quintus*. Mais il n'y a pas là, à vrai dire, de permutation. Le *q* disparaissant et se transformant en *c* doux, l'*u* tombe naturellement et laisse l'*i* avec sa même valeur.

APHÉRÈSE DE L'I.

Les aphérèses de l'I sont peu nombreuses, mais très-importantes, en ce qu'elles défigurent les mots les plus employés de notre langue; je veux parler des articles *le*, *la*, *les*, *leurs* de (il)*le*, (il)*la*, (il)*los* ou (il)*las*, (il)*lorum*; des pronoms démonstratifs *ce*, *cet*, *celui*, autrefois (i)*ço* (de ecce hoc), *cest* et (i)*cist* (de ecciste), (i)*celui* et (i)*cil* (de eccille), et de l'adverbe de lieu *là*, de (il)*lac*.

Je ne fais que citer ces aphérèses; puisque nous aurons à nous en occuper, lorsque nous traiterons des formes grammaticales.

SYNCOPE DE L'I.

Je vous ai donné des exemples de la syncope de l'*i* dans ma septième lettre (page 82), en vous parlant de la loi d'accentuation.

J'ajouterai que l'*i* au xvi^e siècle a été supprimé dans beaucoup de mots où il s'était glissé à tort. Ainsi on disait : *biau*, *chief*, *péchié*, *aidier*, *cuidier*, *sierf*, que l'on écrit depuis plus correctement *beau*, *chef*, *péché*, *aider*, *cuidier*, *serf*. La suppression de ces *i* est bien une syncope, mais c'est une syncope raisonnée, savante; elle diffère donc de l'autre, qui subit l'influence mystérieuse d'une loi naturelle.

Y

Je fais suivre ici la lettre *i* de l'*y* grec, parce que dans beaucoup de cas ces deux lettres se sont souvent confondues.

Si une lettre est mal nommée, c'est bien celle-ci, car elle représente l'*upsilon* des Grecs et non le *iota*.

L'*upsilon* grec, l'une des seize lettres que Cadmus, selon Pline, avait apportées chez les Hellènes, tient autant de la voyelle que de la consonne. Chez les Romains, elle avait, dit-on, le son de l'*u* gaulois.

En français elle a un son semblable à celui que nous produisons par notre *l*, dite mouillée, dans *ail*, *volaille*. On ne peut prononcer autrement Biscaye, Blaye, Andaye.

L'*y* ne peut pas être remplacé dans les mots tels que *yeux*, *Yonne*, etc. L'*i*, ne pourrait, quoi qu'on dise, remplir son office, le son de l'*i* ne devant pas se faire entendre.

Soit par amour du grec ou de l'ornement calligraphique, soit pour remédier à la confusion de l'*i* avec les jambages des *m*, *n* ou *u*, nos pères ont singulièrement abusé de cette lettre. Au *xv^e* et au *xvi^e* siècle, elle avait envahi tous les mots, au point que l'*i* fut sur le point de disparaître.

Meigret, Dubois, Henri Étienne et le grand Ronsard signalèrent à leurs contemporains l'abus qu'ils ne cessaient de commettre. Mais si l'*y* grec avait des détracteurs, il avait aussi de chauds partisans. Ce fut une guerre générale dans laquelle la pauvre lettre, objet du litige, ne fut pas épargnée. Les diffé-

rentes éditions du Dictionnaire de l'Académie française indiquent, sans le savoir, les phases de la lutte. La seconde édition pullule d'y; dans la troisième, les y que la raison étymologique ne réclame pas sont remplacés par des i; dans la cinquième, ils sont poursuivis à outrance, même dans les mots d'origine grecque, où ils s'étaient réfugiés; enfin, dans la sixième, on s'adoucit un peu à leur égard, et on leur rend une faible partie de leurs avantages. Espérons que dans la septième édition qui se prépare, on déterminera d'une manière absolue le rôle que cette lettre doit remplir, soit qu'on la conserve pour remplacer le double i et pour marquer l'étymologie, soit qu'on la repousse partout comme vient de le faire l'Académie de Madrid, qui l'a supprimée complètement au profit de l'i.

Ce qu'il y a de certain en ce moment, c'est qu'il n'y a aucune règle fixe qui permette de savoir à quoi s'en tenir sur la manière d'employer l'y. On tirerait au sort les mots d'origine grecque qui doivent conserver cette lettre, que le mélange ne serait pas plus complet.

Ainsi pourquoi l'Académie conserve-t-elle l'y dans les mots anonyme, apocryphe, asphyxie, cataclysme, chyme, cycle, cygne, gymnase, mystère, oxyde, oxygène, style, syllabe, symphonie, syncope, tyran, etc., et pourquoi le retire-t-elle aux mots abîme (abyss), amidon (amydon), anévrisme (anévrisme), chimie (chymie), cime (cyme), Colisée (Colysée), cristal (crystal), satirique (satyrique).

Cette hésitation paraît singulière, lorsqu'on la rencontre chez des hommes de goût et de bon sens.

L'étude de la lettre pythagoricienne aurait dû cependant, plus que toute autre, leur rappeler que l'erreur est bien près de la vérité. Car, on n'ignore pas que cette lettre symbolique est pour certains philosophes l'image de la vie. Le pied de la lettre représente l'enfance; le point où les deux branches bifurquent, l'âge de la raison et du discernement; les deux branches, les deux seuls chemins qu'il nous est donné de choisir : la voie la plus large, celle du vice, la voie la plus étroite, celle de la vertu.

Ne semble-t-il pas qu'en étudiant l'y, ces messieurs de l'Académie se soient égarés en chemin?

XI

HISTOIRE DES LETTRES O ET U

Je vais terminer aujourd'hui ce que j'ai à dire des voyelles simples, ces cinq fameuses voyelles qui émerveillaient tant le brave M. Jourdain.

Qui ne se souvient de cette charmante scène, où, imitant Cordemoy, lecteur du Dauphin, et créature de Bossuet¹, le maître de philosophie enseigne au Bourgeois gentilhomme qu'il y a cinq voyelles ou voix ; A, E, I, O, U. Ce qu'on n'a peut-être pas re-

¹ On croit que la scène du maître de philosophie est une satire du *Discours physique de la parole*, publié en 1668, par Cordemoy, placé par Bossuet auprès du Dauphin, et que Molière n'était pas fâché de ridiculiser par inimitié contre l'évêque de Meaux qui, depuis le *Tartufe*, le desservait auprès de Louis XIV.

marqué, c'est la justesse des définitions données par notre grand Molière.

Voyons plutôt.

Le maître de philosophie : La voix A se forme en ouvrant fort la bouche : A.

M. Jourdain : A, A, oui.

Le maître de philosophie : La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut, A, E.

M. Jourdain : A, E; A, E. Ma foi, oui. Oh ! que cela est beau.

Le maître de philosophie : Et la voix I en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles; A, E, I.

M. Jourdain : A, E, I, I, I, I, I. Cela est vrai, vive la science !

Le maître de philosophie : La voix O se forme en rouvrant les mâchoires et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas, O.

M. Jourdain : O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O, I, O. Cela est admirable, I, O.

Le maître de philosophie : L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

M. Jourdain : O, O, O. Vous avez raison, O. Ah ! la belle chose que de savoir quelque chose.

Le maître de philosophie : La voix U se forme en rapprochant les dents, sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre pour les joindre tout à fait, U.

M. Jourdain : U, U. Il n'y a rien de plus véritable. U.

Le maître de philosophie : Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue ; d'où vient que si vous la voulez faire à quelqu'un, et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que U.

M. Jourdain : U, U, cela est vrai. Ah ! que n'ai-je étudié plus tôt pour savoir tout cela.

Si mes remarques se bornaient aujourd'hui à celles du maître de philosophie d'autrefois, je crois que la satisfaction des lecteurs paraîtrait bien pâle à côté de l'enthousiasme du Bourgeois gentilhomme, et je le comprends. Pour le bonhomme Jourdain, cet enseignement dépassait les limites de son étroite cervelle ; pour nous, ces simples notions, seraient par trop élémentaires. En tout, le vieux proverbe est vrai : autant croît le désir que le trésor.

Je ne me contenterai donc pas de la très-juste définition de l'*o* par Molière, et j'ajouterai les observations suivantes :

O

L'*o* bref vient de l'*omicron* grec qui répond à l'*ain* des Hébreux. La lettre hébraïque comme la lettre française affectait une forme circulaire ; la raison en est toute simple, puisque *ain* signifie œil, et que c'est de cet hiéroglyphe primitif que l'*o* provient ; c'est en effet l'œil qui nous permet d'admirer les phénomènes de la nature, et de prononcer ce cri spontané *o* qui nous échappe au moment où l'admiration s'empare de nous.

L'*o* long, autrement dit *o* circonflexe, correspond à l'*omega* grec (ω), que le roi Chilpéric I^{er} voulait introduire dans notre alphabet ; seulement, chez les Grecs l'*oméga* remplaçait la voyelle double *au*, tandis que notre *o* circonflexe est employé tantôt comme marque indicative de la prononciation, tantôt comme représentant une lettre absente. Cette confusion, que les grammairiens auraient bien pu éviter, est d'autant plus regrettable que d'un côté l'*o* dit bref se prononce aussi quelquefois comme *o* long, et que dans certains cas il ne se prononce pas du tout.

Ainsi *zéro*, *numéro*, *abricot*, *lot*, *broc*, se prononcent comme s'ils étaient écrits *zérò*, *numérò*, *abricòt*, *lòt*, *bròc*, tandis que *rôti*, *hôtel*, *hôpital*, se prononcent *roti*, *hotel*, *hopital*. Enfin, on dit *Pharaon*, ce qui ne nous empêche pas d'éliminer l'*o* dans des mots similaires tels que *Laon*, *faon*, *taon*, que nous prononçons *Lan*, *fan*, *tan*.

Il est impossible d'être plus illogique. Aussi, j'espère que dans un temps prochain, l'Académie prendra une décision qui rayera de notre langue ces difficultés complètement inutiles.

§ 1. — O français venant de O latin.

L'*o* persiste très-souvent dans les mots qui passent de la langue mère à la langue dérivée.

EXEMPLES :

<i>odorem</i> ,	<i>odeur</i>
<i>honorem</i>	<i>honneur</i> .

§ 2. — O français venant de A latin.

Cette permutation est rare, mais elle n'offre rien d'extraordinaire pour l'oreille, et on comprend aisément que *camomille*, par exemple, puisse venir de *camæmelus*.

§ 3. — O français venant de AU latin.

Le changement de l'*au* latin en *o* français est plutôt une transformation orthographique qu'une permutation phonétique. Il est donc tout simple de voir ainsi :

or	de	aurum
clore	de	claudere
chose	de	causa.
Orléans	de	Aurelianum.

§ 4. — O français venant de I latin.

Cette transposition ne peut s'appliquer que dans le cas où l'*i* latin est atone. En effet, dans le verbe latin *ordinare* l'*i* se prononçait à peine, et l'on disait *ord'nare*. L'*o* a donc pu se glisser à la place d'un *i* aussi douteux, et c'est ainsi qu'on peut expliquer la forme *ordonner* au lieu de la forme *ordiner*.

§ 5. — O français venant de U latin.

La permutation de l'*u* latin en *o* est assez fréquente.

EXEMPLES :

numerus	nombre
ungula	ongle
urtica	ortie
frumentum	froment
umbra	ombre.

J'ajouterai que le changement que je signale ici a lieu principalement devant le *m* et le *n*.

§ 6. — O français venant de A latin.

Cette permutation est rare. En voici cependant quelques exemples :

<i>damnagium</i>	<i>dommage.</i>
<i>articulus</i>	<i>orteil.</i>
<i>phiala</i>	<i>fiOLE.</i>

PROSTHÈSE DE L'O.

Je ne connais qu'un mot où l'o se soit ajouté. C'est le mot *autruche*, écrit autrefois *ostruche*, de *struthio*. Cette prosthèse est si singulière que si au lieu de la forme *ostruche* qu'on rencontre dans des textes du XII^e siècle, il n'y avait que la forme relativement moderne *autruche*, je serais tenté de croire, comme M. Littré, que ce mot est composé, et vient comme ses équivalents espagnols et portugais *avestruz* et *abestruz*, des deux mots latins *avis*—*struthio*, mot à mot *oiseau-autruche*.

APHÉRÈSE DE L'O.

Le retranchement de l'o initial se fait remarquer dans notre mot *riz*, qui vient du latin *oryza*.

SYNCOPE DE L'O.

L'o disparaît dans tous les mots de la langue dérivée, toutes les fois qu'il occupe dans les mots de la langue mère la place de la voyelle atone précédant

la tonique, comme dans *petr(o)selinum*, *persil*, ou de la voyelle pénultième comme dans *anc(o)ra*, *ancre*.

U

L'*u* est la plus mystérieuse des lettres. Quoique moderne, puisqu'on ne la rencontre pas sur les plus anciens monuments lapidaires des Romains, on ne sait au juste quelle était sa valeur phonétique? Il est certain qu'elle correspondait le plus souvent à notre *ou* français, mais n'exprimait-elle que ce son-là? Il est permis d'en douter, puisque Quintilien nous apprend que dans plusieurs mots, l'*u* avait un son moyen entre *A* et *I*. C'est ce qui explique l'orthographe de certains mots qui s'écrivaient tantôt avec un *U* tantôt avec un *Y*. Les grammairiens anciens ne nous ont malheureusement laissé aucun renseignement à cet égard, et nous ne pouvons former que des conjectures sur les nuances de prononciation que cette lettre pouvait représenter. Longtemps, en latin comme en français, on confondit l'*u* et le *v*, comme l'*i* avec l'*y*, et malgré la différence qui existait entre le simple son vocal *u* et le son articulé *v*, on mélangeait ensemble les mots commençant par ces deux lettres. Ce fut Ramus qui le premier demanda la séparation de l'*u* et du *v*, mais tout en faisant droit en théorie à sa juste réclamation, on continua longtemps dans la pratique à les confondre dans les vocabulaires.

En français l'*u* a trois sons : *u*, *ou*, *o* : le plus employé est *u* comme dans *ardu*, *urne*. Les deux autres se retrouvent dans *équateur*, *aquatique* (prononcez

équomateur, aquouatique); punch, maximum (prononcez ponch, maximom). L'*u* à l'état muet, sert à donner une valeur gutturale au *c* et au *g*, comme dans *cueillir*, *guérir*, etc. Enfin il accompagne toujours le *q*, sans lui être cependant d'aucune utilité.

La lettre *u* entre aussi dans la composition des voyelles doubles *au* et *un* qui ont un son équivalent à celui de notre *ô*.

Précédé de la lettre *e*, l'*u* forme une voyelle double, qui manque d'un signe simple pour être une véritable voyelle. Il est regrettable que ce signe n'existe pas. Il serait d'autant plus nécessaire, que le son *eu* présente deux nuances fort distinctes de prononciation : l'une, parfaitement accentuée comme dans *peu*, *mieux*, *queue*, l'autre semblable à celle de l'*e*, dans *je*, *me*, *te*, *se*, comme dans *jeune*, *leur*, *meuble*.

Puisque j'en suis à exprimer des regrets, je me permettrai de déplorer l'usage que l'on fait de cette voyelle *eu*, comme d'un *u* simple. Rien ne déroute plus les enfants et les étrangers que de leur faire écrire : « j' *eus* peur de tenir cette gageure, » et de leur faire prononcer : « j' *u* peur de tenir cettégajure. » On m'objectera les exigences de l'étymologie, mais je répondrai que non-seulement l'étymologie n'a rien à voir là-dedans, mais au contraire, que dans les mots où la lettre *e* s'était conservée étymologiquement, comme dans *seur*, *veue*, etc., on ne s'est pas gêné pour la retirer, et pour écrire conformément à la prononciation *sûr*, *vue*, etc.

Quant à *eus*, les grammairiens ne peuvent, en au-

cane façon, soutenir qu'ils maintiennent cette forme à cause de l'étymologie. Lorsque la première personne du parfait défini latin, *habui*, se transforma en français, la consonne médiane *b* tomba conformément à la règle que vous connaissez ; les Bourguignons dirent *j'aï*, ce qui était la vraie forme, les Normands dirent *j'u*, et les Picards *j'éui*, puis *j'éu*. Les Picards qui avaient transformé l'*a* de *ha(b)ui* en *e*, avaient eu au moins le bon sens d'accentuer l'*e*, et de prononcer *é-u*, ce qui rappelait les deux syllabes latines *ha-ui* ; il n'y avait encore que permutation de lettre. Mais, lorsque nous eûmes pris l'*eu* aux Picards sans l'accent sur l'*e*, et que nous nous mîmes à prononcer l'*eu*, comme s'il n'y avait qu'un *u*, nous commîmes la double faute de défigurer complètement un mot et de le mal prononcer. Il aurait été beaucoup plus simple et plus logique, puisque *u* il y a, de s'en tenir à la prononciation et à l'orthographe des Normands.

L'*u* forme encore la voyelle double *un*, comme dans *chacun*, *alun*, etc.

Voici maintenant des exemples de permutation de la lettre *u*.

S 1. — U français provenant de l'U latin.

La lettre *u* latine s'est conservée dans beaucoup de mots français.

EXEMPLES :

<i>un</i>	<i>unus</i>
<i>nu</i>	<i>nudus</i>
<i>hurler</i>	<i>ululare</i>

§ 2. — U français provenant de l'E latin.

La transposition de l'e latin en u est assez rare. Nous en avons cependant quelques exemples.

apostume	d'apostema
jumeau	de gemellus

Il est probable qu'on aura d'abord prononcé aposteume, puis apostume. La langue médicale a conservé la forme *apostème*, de même que la langue scientifique a retenu la forme *géméaux*, qu'on n'emploie plus guère qu'en parlant de l'un des douze signes du zodiaque. Nous sommes loin du temps où le grand Corneille écrivait dans *Rodogune* :

Le grand jour est venu, mon frère, où notre reine
Doit rompre aux yeux de tous son silence obstiné,
De deux princes géméaux nous déclarer l'ainé.

§ 3. — U français provenant de l'I latin.

Cette transposition n'est pas commune. On peut citer cependant :

jujube	de	zizyphum
fumier	de	fimarium
buvait	de	bibebat

§ 4. — U français provenant de O latin.

Le changement de l'o en u n'a dû s'effectuer qu'en passant par le son intermédiaire ou. Du reste ce changement est excessivement rare. Je citerai comme exemples :

tuf	de	tofus
mûre	de	morum

SYNCOPE DE L'U.

L'*u* disparaît dans les mots français, lorsqu'il occupe dans les mots latins la place de la voyelle brève qui précède la tonique, ou la place de la voyelle brève penultième. Exemples :

cumulare	combler
simulare	sembler
incunabula	incunable

Jé vais parler maintenant de la permutation des voyelles doubles et des diphthongues.

XII

DES VOYELLES DOUBLES ET DES DIPHTHONGUES

Nous allons étudier maintenant les groupes AI, AIT, EI, OU, EAU, EU et OE.

AI

§ 1. — AI français provenant de l'Æ latin.

La voyelle double AI, qui correspond à la voyelle simple è, provient de l'Æ, de l'A et d'une métathèse de l'a et de l'i latins.

La transformation de l'Æ en AI n'offre rien d'extraordinaire. Elle est néanmoins assez rare. Je citerai :

airain venant de *æramen*

§ 2. — AI français provenant de l'A latin.

La transformation du A latin en AI est assez fréquente :

EXEMPLE

<i>acut us</i>	<i>aigu</i>
<i>al a</i>	<i>aille</i>
<i>amar e</i>	<i>aimer</i>
<i>dam a</i>	<i>daim</i>
<i>araneat a</i>	<i>araignée</i>
<i>man us</i>	<i>main</i>
<i>nan us</i>	<i>nain</i>
<i>van us</i>	<i>vain</i>
<i>sanct us</i>	<i>saint</i>
<i>par</i>	<i>pair</i>

Il y a cependant une observation à faire ici, c'est que la plupart de ces mots ont été longtemps écrits et prononcés sans *i*. On disait très-bien *acu* ou *agu*, *ale*, *amer*, etc. L'*i* n'est pas venu de suite, il s'est glissé peu à peu, et il a été conservé parce qu'il exprimait assez exactement le nasillement que l'on fait entendre en prononçant.

§ 3. — AI français provenant d'une métathèse de l'A et de l'I.

Il y a métathèse toutes les fois que les lettres d'un mot changent de place en passant de la langue mère à la langue dérivée. Ce phénomène de transposition est fréquent, et nous aurons plus d'une fois l'occasion de le signaler.

C'est ainsi que les mots latins terminés en *aris*, *arius* ou *arium* se sont transformés en *aire*, l'*i* qui

..

suit le *r* en latin le précédant en français. Ce changement de *ari* en *air* se rencontre souvent.

EXEMPLES.

<i>adversarius</i>	<i>adversaire</i>
<i>breviarium</i>	<i>bréviaire</i>
<i>commentarium</i>	<i>commentaire</i>
<i>contrarius</i>	<i>contraire, etc.</i>

Quelquefois l'*i* qui suit le *r*, au lieu de le précéder immédiatement, enjambe une seconde lettre et donne ainsi naissance à une autre transposition. Dans ce cas *ari*, au lieu de devenir *air*, devient *iar*, et par une seconde métamorphose — celle de l'*a* en *e* se transforme en *ier*. C'est ainsi que le même mot latin a créé deux mots français différents. Voici quelques exemples de ces doublets.

<i>antiphonarius</i>	<i>antiphonaire</i>	<i>antiphonier</i>
<i>primarius</i>	<i>primaire</i>	<i>premier</i>
<i>centenarius</i>	<i>centenaire</i>	<i>centenier</i>
<i>epistolarius</i>	<i>épistolaire</i>	<i>épistolier</i>
<i>hebdomadarius</i>	<i>hebdomadaire</i>	<i>hebdomadier</i>
<i>chartularium</i>	<i>cartulaire</i>	<i>chartrier</i>
<i>summarium</i>	<i>sommaire</i>	<i>sommier</i>
<i>sæcularis</i>	<i>séculaire</i>	<i>séculier</i>
<i>rosarium</i>	<i>rosaire</i>	<i>rosier</i>
<i>usurarius</i>	<i>usuraire</i>	<i>usurier</i>
<i>vicarius</i>	<i>vicaire</i>	<i>viguier</i>

Il y a quelques exceptions à cette règle, mais elles ne sont qu'apparentes. En effet, on dit :

archer de *arcarius*
berger de *bercarius*, abrégé de *berbicarius*

boucher de *boccarius* ou *bocherius* (mot de basse latinité),
porcher de *porcarius*.

Mais on disait autrefois *bergier*, *bouchier*, *porchier*. Seulement on a trouvé que, devant le *ch* ou le *g* doux, le suffixe *ier* était trop dur et l'*i* a disparu. Quand je m'occuperai de la formation des mots, je montrerai que, dans les dérivés français, formés au moyen de suffixe *ier*, cette règle a été suivie. Ainsi on a fait *messagier* de *message*, *passagier* de *passage*, puis on a fini par écrire *messenger*, *passager*.

AIT

La syllabe AIT vient de la syllabe latine *act*, ce qui a fait dire à certains philologues que le *c* latin se transformait en *i*. Il n'y a pas besoin d'admettre une permutation aussi extraordinaire pour expliquer ce changement. J'ai dit précédemment avec quelle facilité l'*i* se glissait dans les mots, et combien il en avait défiguré au moyen âge. C'est ainsi que tout à l'heure, à propos de la transformation de l'*a* en *ai*, j'ai donné une liste de mots où l'*i* était venu se placer sans aucune raison étymologique. Il en est de même pour ceux qui vont nous occuper : l'*i* est apparu tout d'un coup afin de donner au mot ce son nasal qui plaisait tant à nos aïeux et qui est encore si répandu dans les campagnes.

De même qu'ils avaient préféré, — comme on l'a vu tout à l'heure, — dire *aigu*, *aile*, *aimer*, au

lieu de *agu*, *ale*, *amer*, ils ont mieux aimé prononcer *lait*, *laitue*, *fait*, que *lact*, *lactue*, *fact*. Le *c* se prononçant peu, à cause de son voisinage avec le *t* a disparu facilement, et c'est ainsi que sont nés les mots

<i>fait</i>	de <i>factus</i>
<i>traiter</i>	de <i>tractare</i>
<i>laitue</i>	de <i>lactuca</i>

On me fera peut-être remarquer que beaucoup de mots français ont conservé le *c*, et que si je cite *fait*, *trait*, on pourra me citer *fraction*, *traction*. Je vais au-devant de cette observation, et j'en profite pour rappeler que, dans notre langue, nous avons toujours deux espèces de mots, les mots populaires et les mots savants. Dans les mots d'origine populaire, le *c* de la syllabe *act* tombe toujours ; dans les mots d'origine savante, le *c* reste et l'*i* ne pénètre pas.

Dans l'ancien français, on disait *faitice* pour *factice*, *faiture* pour *facture*. Comme on le voit, les mots savants l'ont emporté. On dit encore *bienfaiteur* et *malfaiteur* ; on devrait dire, par conséquent, *faiteur* et *contrefaiteur* au lieu de *facteur*, *contrefacteur*. Mais cette différence nous donne l'âge des mots, et la forme de ces derniers témoigne qu'ils sont entrés dans la langue, beaucoup plus tard que les autres.

EI

La voyelle double EI qui correspond à la voyelle simple *è* provient des lettres latines *Æ*, *Œ*, *E* et *I*.

§ 1, 2 3. EI français venu des *Æ*, *Œ* et *E* latins.

Il y a si peu de différence entre *Æ*, *Œ* et *E* latins et *Ei* que je me contenterai de vous les signaler en vous donnant comme preuves les exemples suivants :

<i>Balœna</i>	<i>Baleine</i>
<i>Pœna</i>	<i>Peine</i>
<i>Vœna</i>	<i>Veine</i>
<i>Plœnus</i>	<i>Plein</i>
<i>Frœnum</i>	<i>Frein</i>

§ 4. EI français venant de *I* latin.

Le changement de *l'i* latin en *ei* se manifeste dans les mots où *l'i* est suivi de *l'u* ou du *gn*.

EXEMPLES :

<i>Tinea</i>	<i>Teigne</i>
<i>Sinus</i>	<i>Sein</i>
<i>Signum</i>	<i>Seing</i>
<i>Insignia</i>	<i>Enseigne</i>
<i>Designum</i>	<i>Dessein</i>
<i>Cinctura</i>	<i>Ceinture</i>
<i>Tinctura</i>	<i>Teinture</i>

L'ei se forme aussi du rapprochement de *l'e* et de *l'i* latins, lorsque ces deux lettres sont séparées par une consonne médiane qui tombe, comme je l'ai déjà dit, au moment où les mots latins se transforment en français. C'est ainsi que *regina* est devenu *reine*.

OU

Cette voyelle double, qui est identique avec l'*u* de la plupart des autres langues, s'est formée en français de la voyelle double *au*, de la voyelle *ol*, de la diphthongue *ol*, de la voyelle *u* et de la voyelle double *on*.

§ 1. — OU français provenant du AU latin.

Cette transformation assez rare se retrouve dans *louer* qui vient de *laudare* et *enrouer* d'*inraucare*.

§ 2. — OU français provenant du O latin.

Le changement de l'*o* en *ou* est des plus fréquents.
Exemple :

<i>amorem</i>	<i>amour</i>
<i>colorem</i>	<i>couleur</i>
<i>nos</i>	<i>nous</i>
<i>vos</i>	<i>vous</i>
<i>rota</i>	<i>roue</i>
<i>dotare</i>	<i>douer</i>
<i>locare</i>	<i>louer</i>
<i>nodare</i>	<i>nouer</i>

§ 3. — OU français provenant du OL latin.

Cette transformation rentre un peu dans la catégorie des mots précédents où l'*o* est changé en *ou*, car il est plus juste de dire que le *l* tombe toutes les fois qu'il suit une syllabe sourde, que de dire que *ou* vient d'*ol*. En effet, on tire

<i>mou</i>	de	<i>molle</i>
<i>cou</i>		<i>collum</i>
<i>pouce</i>		<i>pollicem</i>

Sans pouvoir prouver que la lettre *l* prenne part à cette transformation, il est plus que probable, au contraire, que dans les premiers temps le *l* adhérerait encore au mot; mais qu'il finit par tomber, n'étant qu'à l'état de lettre morte, comme il l'est encore dans les mots *pouls*, *aune* et *fau/x*, où il ne sert qu'à embarrasser les enfants et les étrangers.

§ 4. — OU français provenant du U latin.

Si vous vous souvenez de ce que j'ai dit de la prononciation de l'*u* chez les Romains, vous ne vous étonnerez pas de voir l'*u* latin changé en *ou*, puisque cette voyelle double a la même valeur phonétique que la voyelle simple du latin. Voici des exemples pris au hasard :

<i>pulverem</i>	<i>poudre</i>
<i>culpabilis</i>	<i>coupable</i>
<i>cupa</i>	<i>coupe</i>
<i>furnus</i>	<i>four</i>

§ 5. — OU français provenant de ON latin.

Les sons sourds se confondent aisément, c'est ce qui explique la facilité du *on* à se transformer en *ou*. Les exemples ne manquent pas :

<i>couvent</i>	<i>conventus</i>
<i>moutier</i>	<i>monasterium</i>
<i>épouse</i>	<i>sponsa</i>
<i>Coutances</i>	<i>Constantia</i>

Les mêmes mots, à quelques exceptions près, ont conservé le *n*. Nous avons encore : *convent, montier, Constance*, etc.

AU

J'ai dit tout à l'heure à propos de la voyelle double *ou* venue de *ol*, que l'*o* s'était assourdi en se joignant à l'*u*, et que dans ce cas le *l* était tombé. Le même phénomène s'est produit dans les mots composés de la syllabe latine *al*. Lorsque dans les mots français, la voyelle *a* conserve la valeur phonétique qu'elle avait en latin, le *l* reste. Exemple :

<i>palma</i>	<i>palme</i>
<i>alterare</i>	<i>altérer</i>

Au contraire, lorsque la voyelle *a* s'assourdit en passant de la langue mère à la langue dérivée, le *l* tombe.

EXEMPLES :

<i>palme</i>	<i>paume</i>
<i>alter</i>	<i>autre</i>

C'est ainsi qu'on a dit d'abord *altre*, puis *autre*, *alcun* puis *aucun*. Cette tendance vers la contraction s'est fait remarquer de très-bonne heure dans les mots.

EAU provenant de *el* latin.

La formation de la syllabe *eau* est des plus intéressantes, car elle se rattache d'après moi à l'une des phases les plus importantes de l'histoire de notre langue.

J'ai dit dans mon ouvrage sur l'origine et la formation de la langue française que dans les premiers siècles de la langue, les mots se déclinaient, qu'ils avaient deux cas : le nominatif et l'accusatif, c'est-à-dire que la terminaison des mots se modifiait selon qu'ils étaient sujet ou régime. C'est à cette légère modification dans la finale des mots que nous devons la transformation du *el* latin en *eau* français. Voyons plutôt.

Je prends pour exemple le nominatif *cervellus*.

Prononcé à la française, je dis *cervels*, laissant tomber la diphthongue finale *lu*, et appuyant sur l'*e* de la seconde syllabe et sur la sifflante *s*, de façon que le *l* se sente à peine, et que le mot semble écrit *cerveus*. Le *l* s'adoucissant en *u*, lorsqu'il est suivi d'une consonne, *cerveus* ne tarde pas à s'écrire, selon l'érudition du scribe et sa nationalité *cerveax*, *cerviax*, *cerveaux*, *cerviaus*, et enfin au *xiv^e* siècle, *cerveau*.

Je prends maintenant l'accusatif du même mot : *cervellum*.

J'opère de même ; en laissant tomber la finale *lum*, il me reste *cervel*, écrit plus tard *cervelle*.

C'est donc à l'adoucissement du *l* en *u* et à la combinaison du *s* du nominatif latin avec l'*e* de la syllabe à laquelle il est réuni, que nous devons ces finales en *eau*, si nombreuses dans notre langue.

C'est donc aussi à l'absence du *s* dans l'accusatif latin que nous possédons tant de mots en *el*.

On peut tirer cette conséquence que, si réellement le nominatif et l'accusatif jouent le rôle que je leur prête ici dans les origines de notre langue, ces

cas ont dû nécessairement laisser des traces de leur ancienne importance et créer en conséquence des mots de même origine, mais de formes différentes.

Ce que l'on était en droit de pressentir existe en effet, et je vais en donner la preuve.

Nominatif latin	Français forme ancienne	Français forme moderne	Accusatif latin	Français forme ancienne	Français forme moderne
Dominicellus	{ dameisels dameiseaus damoiselz damoisiau damoiseaus	damoiseau	dominicellum	damoisel	damoisel
Juventellus	{ Jovencels jovenciaus	jouvenceau	juventellum	jouventel	jouventel
Agnellus	{ agnels aignez aigniaus agnaus	agneau	agnellum	agnet aiguel	n'existe plus
Batellus	{ batels batiaus	bateau	batellum	batel	n'existe plus
Bersellus	{ bersels berciau berssoil	berceau	bersellum	bercel	n'existe plus
Hamellus	{ hamels hamiaus	hameau	hamellum	hamel	hamel

Je pourrais en citer bien d'autres, comme *mira-belle* et *Mirabeau*, *Isabelle* et *Isabeau*, *prunel* et *pruneau*, *appel* et *appeau*, *tonnel* et *tonneau*, *martel* et *marteau*.

EU.

Cette voyelle double vient de l'O latin. Les Picards

avaient pour elle une vraie prédilection, et ce sont eux qui nous ont donné tous ces mots en *eur*, que les Bourguignons prononçaient *or*.

EXEMPLE :

Hora	Heure
Coquus	Queux
Folia	Feuille
Colorem	Couleur
Aviolus	Aieul

La voyelle double *au* s'est aussi transformée en *eu*, mais beaucoup plus rarement. Je citerai comme exemple :

Queue	de	Cauda
Peu	de	Paucum

Œ

Le son *œ* est à peu près semblable au son *eu*. En voici un exemple : o(c)ulus, œil.

Seulement *œil* n'est pas la forme primitive. Il en a eu bien d'autres avant, et pour vous montrer combien l'indécision a régné dans la forme orthographique et dans la valeur phonétique des mots, je vais les citer :

oil	olz
oylz	ials
oilz	iols
oiz	iouls
oel	ious
oez	ieulz
oelz	ieus

lex	elz
ix	euz
uel	eulz
ueil	ex
uiz	

Rien ne peut mieux démontrer la variété de nos premiers bégaiements, que la multiplicité de ces variantes prises dans les manuscrits du moyen âge et recueillis par M. Burguy dans sa *Grammaire de la langue d'oïl* (1).

(1) Tome I, page 89, 90 et 92.

DES DIPHTHONGUES

OI

Cette diphtongue a cela de curieux au point de vue phonétique, qu'elle est composée de deux lettres qui ne représentent, ni l'une ni l'autre, le son que l'on émet en les prononçant. En effet, *oi* équivaut à *oud*, or, *o* n'a pas plus la valeur de *ou* que l'*i* la valeur de *d*. Si Voltaire a raison en disant que l'écriture est la peinture de la voix, et que plus elle est ressemblante, meilleure elle est, il faut avouer que notre *oi* est une mauvaise peinture qui appartient à une bien mauvaise école.

C'est probablement pour cette raison que le célèbre écrivain haïssait tant la diphthongue *oi*.

La diphthongue *oi*, inconnue aux autres langues romanes, paraît avoir dominé en Picardie et en Bourgogne, tandis que *ei* ou *e* régnaient en Normandie, et *ai* en Touraine. Cependant, il ne faudrait pas croire que *oi* ait toujours eu le son que nous lui accordons aujourd'hui. Nous avons mille preuves du contraire. *Oi* avait très-souvent la valeur phonétique d'*ai* sans parler du moyen âge, où il a exprimé les deux sons *ai* et *oi*, je vous dirai qu'au *xvi^e* siècle la prononciation *oud* était abandonnée. Henri Étienne dit à ce sujet : « on n'oseroit dire *François* ni *Françoise*, sur peine d'estre appelé pédant : mais faut dire *Frances* et *Franceses* : comme *Angles* et *Anglese* : pareillement *j'estes*, *je fais* : *je dis* : *j'alles*, *je venes* : non pas *j'estois*, *je faisois*, *je disois*, *j'allois*, *je venois*, et ainsi es autres, il faut user du mesme changement. — Je croy aussi qu'on ne prononce plus la Roine ? — Il y a long temps que ceux qui font perfection de prononcer délicatement, et à la courti-sanesque, ont quitté ceste prononciation et ont mieux aimé dire la Reine ¹. » Et il ajoute : « Il est certain que ceci est venu premièrement des femmes qui avoient peur d'ouvrir trop la bouche en disant *François*, *Anglois* ². »

Je ne suis pas bien sûr que la coquetterie du sexe

¹ Deux dialogues du nouveau langage françois, italianisé, et autrement desguizé, p. 22.

² Intraduction au traité de la conformité des merveilles anciennes.

féminin soit pour quelque chose dans cette prononciation, je ne crois pas davantage que ce soit à l'influence italienne des Médicis qu'elle est due, mais je suis certain qu'il y a là une influence provinciale très-marquée. Tant que le dialecte picard servit en France de langue officielle, le son *oi* prévalut ; lorsque la prononciation normande devint à la mode, on écrivit toujours *oi*, mais on prononça *ei*, qui était aussi l'accent tourangeau, fort en honneur parmi les lettrés.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il était naturel d'adopter l'orthographe actuelle dans les mots où la diphtongue *oi* se prononce comme *ai*. La réclamation que Voltaire fit après bien d'autres, mais qu'il appuya de tout le poids de son autorité, est donc juste. Néanmoins elle ne fut pas acceptée de son vivant. C'est seulement en 1835 que l'Académie française voulut bien consacrer cette réforme, qui rencontra des ennemis acharnés « Il y eut, dit Sainte-Beuve, des protestations individuelles remarquables. Charles Nodier, par inimitié contre Voltaire d'abord, par l'effet d'un retour ultra-romantique vers le passé, par plusieurs raisons ou fantaisies rétrospectives, continua de maintenir et de pratiquer l'*o*. Lamennais aussi, radical sur tant de points, était rétrograde et réactionnaire sur l'*o*; il affectait de le maintenir. Chateaubriand de même; c'était un coin de cocarde, un lien de plus avec le passé. » Et le fin critique ajoute : « Au reste, notre dix-neuvième siècle a présenté sur cette question de l'orthographe, et comme dans un miroir abrégé, le spectacle des dispositions diverses

qui l'ont animé en d'autres matières plus sérieuses, et il a eu des exemples d'audace et de radicalisme absolu, témoin M. Marle; une opposition ou résistance soi-disant traditionnelle, témoin Nodding et son école; un éclectisme progressif, éclairé et assez large, témoin le *Dictionnaire de l'Académie* de 1835; mais, depuis lors, il faut le dire, le siècle ne paraît point s'être enhardi : il y aura de l'effort à faire pour introduire dans l'édition qui se prépare toutes les modifications réclamées par la raison, et qui fassent de cette publication nouvelle une date et une étape de la langue. C'est à quoi cependant il faut viser¹.

Cette petite fin aigre-douce, remplie d'indiscrétions académiques, ne nous présage rien de bien bon. Plus heureux que Sainte-Beuve, nous avons pu consulter la nouvelle édition du fameux dictionnaire².

§ 1. OI français provenant de A latin et d'une métathèse.

Cette diphthongue s'obtient par la réunion de l'a à l'i, c'est-à-dire ai, et nous venons de voir à l'instant même avec quelle facilité ai et oi se prennent l'un pour l'autre.

Dans les exemples suivants, on va trouver la preuve de ce que j'avance.

1° *armarium* a fait *armoire*.

Si on se souvient de ma dernière leçon, on doit se

¹ Voyez le *Moniteur* du 2 mars 1868.

² Cette septième édition a paru en 1879. Elle renferme toutes les préfaces des éditions antérieures, et une introduction de mon regrettable ami M. Silvestre de Sacy.

rappeler de la métathèse en vertu de laquelle l'*i* des suffixes enjambe le *r* en rétrogradant. D'après cette règle, dont j'ai donné de nombreux exemples, la bonne leçon serait *armaire*, et en effet, cette forme a été très employée au moyen âge. D'~~ar-~~~~maire~~ on a fait *armoïre*.

1^{re} *ma(d)idus* a fait *moïte*

C'est encore la réunion de l'*a* et de l'*i* : le premier *d* tombant comme consonne médiane, *ma(d)idus* est devenu *maide*, la dentale faible *d* s'est aisément transformée en dentale forte *t*, et *maide* est devenu *mâte*, et *maite* s'est transformé en *moite*.

2^o *pallium* a fait *poïle*

Il y a encore ici métathèse de l'*i* qui a sauté par-dessus le *l*. *Pallium* est devenu *paile*, et de *paile* on a fait *poïle*.

3^o *Dola(b)ra* est devenu *doloire*

Là, ce n'est pas la réunion de l'*a* et de l'*i*, puisque l'*i* n'existe pas, c'est tout simplement la similitude du son *ar* avec le son *oir*. Le *b*, précédant immédiatement le *r*, s'élidant facilement, *dola(b)ra* est devenu *dolare*, puis *dolouere*, puis *doloire*.

§ 2. — OI français provenant du E latin.

Cette permutation est très-fréquente; je citerai les exemples suivants :

<i>tela</i>	<i>toile</i>
<i>velum</i>	<i>voile</i>

avena	avoine
heres	hoir
debere	devoir
habere	avoir
serum	soir

§ 3. — OI français provenant de I latin.

Cette permutation, qu'on ne peut expliquer qu'en supposant des formes intermédiaires entre le mot latin type et le mot dérivé, tel qu'il nous est parvenu, est très-fréquente.

EXEMPLE :

bibere	boire
digitus	doigt
frigidus	froid
niger	noir
Liger	Loire
pisum	pois
pilus	poil
pirum	poire
vicinus	voisin

§ 4. — OI français provenant de O latin.

La transformation de l'o latin en oi est assez rare.
En voici quelques exemples :

moine	monachus
poids	pondus
loin	longe

Je crois que dans ces transformations la présence de l'i est due à la nasale *n*.

§ 5. — OI provenant de la métathèse de IY.

Je vous ai déjà entretenu de cette tendance qu'avait l'*i* à prendre la place de la consonne qui le précède. Lorsque cette consonne est elle-même placée près de l'*o*, l'*i*, remplaçant la consonne, se joint à l'*o* et forme la diphthongue *oi*. Exemples :

Antoninus	Antoine
canonicus	chanoine
gloria	gloire
historia	histoire
ciborium	ciboire
memoria	mémoire
victoria	victoire

Dans les mots savants qui peuvent se rapporter à cette catégorie, la métathèse n'a pas lieu. Le même mot latin a donc pu prendre dans la langue dérivée deux formes distinctes :

Mots latins. —	Mots d'origine savante sans métathèse. —	Mots d'origine populaire avec métathèse. —
po ^{ti} onem	po ^{ti} on	po ^{oi} son

De même qu'avec l'*a* et l'*i*, on avait obtenu de

inclinationem	inclination	inclinaison
liberationem	libération	livraison
rationem	ration	raison

Quelquefois certains mots ont conservé leur forme naturelle, mais ils l'ont abandonnée dans leurs dérivés.

C'est ainsi que *terminationem* a fait régulièrement *terminaison*, et qu'au lieu de *déterminaison*, nous disons *détermination*. Cette singularité se produit dans

orationem, qui, sous l'influence naturelle, a formé *oraison* et *péroraison*, et sous l'influence savante, *adoration*, au lieu d'*adoraison*.

§ 6. — OI français provenant du U latin.

Il y a quelques exemples de cette permutation. Je citerai :

boisseau	de	bussellus	forme de	<i>Bustellus</i>
moisi		mucidus		
~~croix~~		~~crux~~		~~etc.~~

OIT

La triphthongue *oit* vient des triphthongues latines *ict* et *ect*. Exemples :

strictus	étroit
directus (pour directus)	droit
<i>Pictavi</i>	<i>Poitiers</i>

Pour expliquer ce phénomène, il faut se rappeler la facilité de permutation qui existe entre I et E. On a dû dire *strect*, *direct*, etc. Le *c* s'est élide à cause du *t*, en rendant l'*e* grave, et on a dit *estret* ou *étroit*, *dret* ou *droit*, etc.

La forme *ect* s'explique d'elle-même, et on conçoit aisément que :

toit	viene de	<i>tectum</i>
voiture		<i>vectura</i>
poitrail		<i>pectorale</i>

Néanmoins, la forme *ect* ne s'est pas toujours transformée en *oit*. Ainsi, *pectus*, qui signifie en latin poitrine, a formé *pects*, d'où est sorti notre mot *pis*. Au

moyen âge, *pectis* et *pis* étaient employés pour indiquer la poitrine de l'homme et des animaux. On prêtait serment en appuyant la main sur le *pis*.

UI

La diphthongue *ui* provient des lettres *u* et *o*, et d'une métathèse de l'*i* :

§ 1. — UI français provenant de U latin.

L'*u* simple s'est transformé en *ui* dans les mots suivants :

buxum	buis
cuprum	cuivre
trutta	truite
puteus	puits

Il serait peut-être plus juste de dire que l'*i* est venu à une certaine époque entre la voyelle et la consonne. Cependant, les plus anciennes formes de ces mots ont déjà l'*i*.

§ 2. — UI français provenant de O latin.

En parlant de cette permutation, les philologues fournissent des mots d'une incontestable origine, tels que :

puis	de	post
huitre		ostrea
cuire		coquere
cuit		coctus, etc.

Mais sont-ils dans le vrai, lorsqu'ils continuent la

liste et la grossissent des mots suivants? Je ne le pense pas.

Sans doute, on doit admettre que

cuir	vient de	corium
muid		modius
huis		ostium
hui		hodie
Puy		Podium

Mais en réfléchissant à la tendance qu'a l'*i* final de se rejeter en arrière, entre la voyelle et la consonne, — transposition que nous avons déjà étudiée sous le nom de métathèse, — on a devant soi les formes *coir*, *moid*, *oist*, *hoid*, *poid*, qui sont devenues les mots *cuir*, *muid*, *huis*, *hui*, *Puy*.

Dans ce cas-là, il ne faut donc pas dire que *u* vient de *o*, mais bien que *ui* vient d'une métathèse de l'*i* vers l'*o*.

Ces transpositions sont si communes, que nous allons encore juger de ses effets dans le paragraphe suivant.

§ 3. — UI français provenant d'une métathèse de l'*i*.

Cette métathèse est d'autant plus simple, que l'*i*, en changeant de place, se réunit à l'*u* et forme, par conséquent, la diphthongue qui nous occupe en ce moment. Les mots suivants suffiront pour faire comprendre cette permutation :

juin	junius
aiguiser	acutiare

UIT

De même que *oit* vient des syllabes *ict* et *ect*, de même *uit* provient de *oct* et de *uct*, Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit à propos du *ct*. Il me suffira de donner ici les exemples suivants :

Oct est devenu *uit* dans les mots :

<i>nuit</i>	de	<i>noctem</i>
<i>biscuit</i>		<i>biscoctus</i>
<i>cuit</i>		<i>coctus</i>
<i>huit</i>		<i>octo</i>

Uct s'est transformé en *uit* dans les mots :

<i>réduit</i>	de	<i>reductus</i>
<i>conduit</i>		<i>conductus</i>
<i>séduit</i>		<i>seductus</i>
<i>fruit</i>		<i>fructus</i>

IE

La diphthongue *ie* est due à l'introduction de l'*i* parasite entre la voyelle *e* et la consonne, et à l'apparition de l'*e* ou de l'*æ* entre la consonne et l'*i*.

L'*i* parasite se glisse entre la consonne et la voyelle *e* dans :

<i>ferus</i>	qui devient	<i>fier</i>
<i>fel</i>		<i>fiel</i>
<i>mel</i>		<i>miel</i>
<i>bene</i>		<i>bien</i>
<i>petrus</i>		<i>pierre</i>

rem
cereus
cælum
lætitia

rien
cierge
ciel
liesse

L'e apparaît entre la consonne et l'i dans

virgo qui devient vierge

Le ie se forme encore lorsque l'i et l'e ne sont séparés que par une consonne médiane qui tombe. La réunion des deux voyelles produit le ie comme dans :

ni(g)ella qui fait nielle

IER

Je ne dirai rien de cette triphthongue, puisque j'en ai déjà parlé précédemment (Voyez chap. XII, p. 137 et suiv.), à propos de la transposition de l'i vers l'a dans la formation de la voyelle double ai.

IEU

La triphthongue ieu a été formée de la voyelle double eu et de la voyelle o, des diphtongues iu et ei, formées par la chute d'une consonne médiane.

Exemples de l'eu :

Dieu	Dews
Matthieu	Mattheus
camaiou	camous
lieu	leuca

Exemples de l'o :

locus lieu

jocus jeu autrefois jieu

Exemples des diphthongues *iu* et *ei* :

Lorsque la consonne médiane tombe, elle réunit souvent deux voyelles, qui, en s'unissant, forment un son mixte.

Dans le cas présent, nous voyons que, du choc des voyelles *i* et *u*, *e* et *i*, est née la diphthongue *ieu*.

EXEMPLES :

axi(c)ulus

essieu

spi(c)ulum

épieu

me(l)ius

mieux

J'en ai plus rien à dire sur les voyelles. Sans doute, j'aurais pu donner beaucoup plus d'exemples, mais ceux que j'ai choisis me paraissent suffisants pour faire comprendre le jeu des permutations vocales.

Ce que je recommande surtout, c'est, en étudiant ces permutations, de prononcer les mots à voix haute. On se rendra bien mieux compte de la possibilité de tous ces changements phonétiques.

D'ailleurs, il ne faut pas oublier, lorsqu'on étudie ces permutations, qu'il y a entre les deux types extrêmes, — la forme latine et la forme française actuelle, — une série de transformations qui expliquent souvent l'extrême désaccord que nous constatons entre le son d'autrefois et le son d'aujourd'hui.

Malheureusement, nous ne possédons pas toutes les notes de cette gamme chromatique, toutes les nuances dont se sont colorés les mots aux différentes époques de leur longue existence. Ce qui nous manque surtout, ce sont les premières traces de leurs dégradations. Pour comprendre à quel point la langue latine a été torturée par les barbares, il faut entendre un Breton, un Limousin, un Alsacien et un Gascon lire une page de Bossuet. Lorsque les mots arrivent aux oreilles ainsi défigurés de tant de façons diverses, on se demande comment le français a pu conserver encore une si grande ressemblance avec le latin. Les consonnes étaient là heureusement. Elles ont servi dans les mots de digue à l'invasion barbare; on en verra bientôt la preuve.

XIV

DES CONSONNES

Je viens de dire que les consonnes avaient empêché la déformation complète des mots français d'origine latine. En effet, il est aisé de remarquer avec quelle facilité les voyelles permutent entre elles, et l'on peut en tirer cette conséquence, que si les consonnes étaient aussi mobiles que les voyelles, il deviendrait impossible de remonter avec quelque certitude à l'origine des mots.

Heureusement, il n'en est rien. Les consonnes ne s'échangent pas entre elles comme les voyelles, et la raison en est bien simple. Les voyelles ne sont que les timbres différents de notre voix, tandis que les consonnes sont des bruits articulés.

Les rouages du mécanisme vocal qui créent les

consonnes étant multiples et très-complicqués, il en résulte une difficulté très-grande à échanger un son produit par une série de phénomènes variés contre un autre son qui n'est pas le fruit de la même combinaison.

Je ne reviendrai pas sur la nature et le jeu des organes mis en mouvement pour produire les consonnes, je me contenterai d'ajouter seulement que d'après les tableaux que j'ai dressés précédemment il sera facile de comprendre que les permutations ont lieu généralement entre les consonnes d'un même groupe.

C'est ainsi que les labiales : P — B — F — V,

Les dentales : T — D — S — X — Z,

Les gutturales : K — Q — C — G — CH — J,

Les liquides : L — R — M — N,

s'échangent toujours avec la plus grande facilité, et cependant encore dans de certaines limites, car, ainsi que vous le verrez dans le tableau qui va suivre, le F, par exemple, se transforme en V, tandis que le V ne se transforme pas en F.

Il est également certain que des lettres appartenant à des groupes différents, ont d'autant plus de peine à permuter entre elles, qu'elles sont dues à des jeux d'organes opposés. Il en résulte que certaines lettres ne prennent jamais la place de certaines autres lettres : que par exemple B ne devient pas F, que le T ne prend pas la place du M, que le J ne remplace pas le F, etc.

Je vais, comme je l'ai fait pour les voyelles, tracer un tableau généalogique des consonnes françaises et un tableau des transformations des consonnes latines en consonnes françaises. On pourra ainsi juger de l'ensemble de ces permutations, et du chemin qu'il nous reste à parcourir pour achever l'étude du rôle que les lettres jouent dans la formation des mots.

Dans le premier tableau, la lettre française est prise comme type, dans le second tableau, c'est au contraire la lettre latine.

Ainsi, dans le premier tableau que j'intitule *Tableau généalogique des consonnes françaises*, vous voyez d'abord les consonnes françaises classées dans la première colonne par groupe de dentales, gutturales, liquides, doubles consonnes, etc. Devant chacune de ces consonnes se trouvent dans la seconde colonne les diverses lettres latines qui ont engendré cette consonne, et pour joindre l'exemple au précepte, la filiation est établie dans les deux colonnes suivantes, par un mot français et un mot latin correspondant. J'ai eu le soin de mettre en italique les lettres qui permutent entre elles.

Dans le second tableau, que j'intitule : *Tableau de la transformation des consonnes latines en consonnes françaises*, je ne remonte plus du français au latin, mais je vais au contraire du latin au français, et je fais voir par combien de lettres françaises une lettre latine est représentée en français.

En effet, pour ne citer qu'un exemple, nous verrons par le premier tableau que la lettre P française

n'a été absolument engendrée que par la lettre P latine, tandis que dans le second tableau, vous verrez que la lettre P latine s'est transformée en B, en F et en V.

Ces détails sont nécessaires pour faire comprendre l'utilité des deux tableaux que je signale à l'attention des lecteurs.

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE DES CONSONNES FRANÇAISES

LETTRES FRANÇAISES	LETTRES LATINES	EXEMPLES	
		FRANÇAIS	LATINS
P	P	<i>Pain</i>	<i>panis</i>
B	1 B	1 bon	1 bonus
	2 P	2 bruine	2 pruina
	3 V	3 bercer	3 versare
	4 M	4 marbre	4 marmor
F	1 F	1 facile	1 facilis
	2 PH	2 faisan	2 phasianus
	3 V	3 sauf	3 salvus
	4 P	4 fresaie	4 præsaga
	5 B	5 siffler	5 sibilare
	6 U	6 juif	6 judæus
PH	PH	<i>triomphe</i>	<i>triumphus</i>
V	1 V	1 vent	1 ventus
	2 B	2 rêve	2 faba
	3 P	3 chèvre	3 capra
	4 G	4 virer	4 girare
	5 M	5 duvet	5 duma
	6 U	6 janvier	6 januarius
T	1 T	1 temple	1 templum
	2 D	2 vert	2 viridis
TH	TH	<i>théâtre</i>	<i>theatrum</i>

LETTRES FRANÇAISES	LETTRES LATINES	EXEMPLES	
		FRANÇAIS	LATINS
D	1 D	1 don	1 donum
	2 T	2 dono	2 tunc
S	1 S	1 saint	1 sanctus
	2 G	2 voisin	2 vicinus
	3 T	3 poison	3 potionem
	4 G	4 gésier	4 gigeria
	5 R	5 plusieurs	5 plures
SS	1 SS	1 fosse	1 fossa
	2 X	2 essaim	2 examen
	3 CH	3 paroisse	3 parochia
X	1 X	1 six	1 sex
	2 S	2 roux	2 rufus
	3 C	3 paix	3 pacem
Z	1 S	1 nez	1 nasus
	2 Q	2 lézard	2 lacerta
C dur	1 G	1 sec	1 siccus
	2 Q	2 car	2 quare
	3 T	3 craindre	3 tremere
C doux	1 C	1 ciel	1 cœlum
	2 G	2 gencive	2 gingiva
	3 S	3 cidre	3 siccra
	4 T	4 gracieux	4 gratiosus
Q	1 G	1 queue	1 cauda
	2 CH	2 conque	2 concha
	3 Q	3 quel	3 qualis
G dur	1 G dur	1 goût	1 gustus
	2 C dur	2 gras	2 crassus
	3 Q	3 égal	3 æqualis
	4 V	4 guêpe	4 vespa
G doux	1 G	1 gencive	1 gingiva
	2 J	2 génisse	2 juncem
	3 D	3 orge	3 ordum
	4 Z	4 gingembre	4 zinziberis
	1 J	1 jeune	1 juvenis
	2 G	2 jatte	2 gaba
	3 I	3 goujon	3 gobionem
	4 S	4 jujube	4 ziziphum

LETTRES LATINES	LETTRES FRANÇAISES	EXEMPLES	
		LATINS	FRANÇAIS
P	1 P ^c	1 patria	1 patrie
	2 B	2 duplex	2 double
	3 F	3 præsaga	3 fressaie
	4 V	4 aprilis	4 avril
B	1 B	1 bonus	1 bon
	2 V	2 gubernare	2 gouverner
	3 F	3 sibilare	3 siffler
V	1 V	1 vinum	1 vin
	2 F	2 cervus	2 cerf
	3 G	3 vespa	3 guêpe
T	1 T	1 talis	1 tel
	2 D	2 tunc	2 donc
	3 S	3 potionem	3 poison
	4 C	4 tremere	4 craindre
P	1 D	1 Deus	1 Dieu
	2 T	2 viridis	2 vert
S	1 S	1 sanctus	1 saint
	2 C	2 versare	2 bercer
	3 Z	3 nasus	3 nez
	4 R	4 ossifraga	4 orfraie
C doux	1 C	1 coelum	1 ciel
	2 S	2 cingulum	2 sangle
	3 Z	3 lacerta	3 lézard
	4 X	4 pacem	4 paix
	5 T	5 carcerem	5 chartre
	6 G doux	6 locare	6 loger
Z	1 G	1 zaberna	1 giberne
	2 J	2 zizyphum	2 jujube
X	1 SS	1 examen	1 essaim
	2 CH	2 laxare	2 lâcher
F	1 F	1 frumentum	1 froment
	2 H	2 foras	2 hors
C dur	1 C	1 conventus	1 couvent
	2 CH	2 causa	2 chose
	3 G	3 acutus	3 aigu
	4 S	4 vicinus	4 voisin
Q	1 QU	1 qualis	1 quel
	2 C dur	2 quare	2 car
	3 G	3 aquila	3 aigle

LETTRES FRANÇAISES	LETTRES LATINES	EXEMPLES	
		FRANÇAIS	LATINS
J	5 C	5 jante	5 <i>canitem</i>
	6 DI	6 jour	6 <i>diurnum</i>
CH	1 Rob	1 ache	1 <i>apum</i>
	2 G dur	2 parchemin	2 <i>pergamentum</i>
	3 C dur	3 chose	3 <i>causa</i>
	4 X	4 lâcher	4 <i>lazare</i>
H	1 H	1 homme	1 <i>hominem</i>
	2 F	2 hors	2 <i>foris</i>
R	1 R	1 roi	1 <i>regem</i>
	2 L	2 rossignol	2 <i>lusciniola</i>
	3 S	3 orfraie	3 <i>ossifraga</i>
	4 N	4 diacre	4 <i>diaconus</i>
RR	1 RR	1 narrer	1 <i>narrare</i>
	2 TR	2 larron	2 <i>latronem</i>
	3 DR	3 carré	3 <i>quadratum</i>
L	1 L	1 lettre	1 <i>littera</i>
	2 R	2 crible	2 <i>cribrum</i>
	3 N	3 orphelin	3 <i>orphaninus</i>
LL	1 L	1 caille	1 <i>quaquila</i>
	2 LIA	2 aumaille	2 <i>animalia</i>
	3 LEA	3 paille	3 <i>palea</i>
	4 CL	4 abeille	4 <i>apicula</i>
	5 GL	5 cailler	5 <i>coagulare</i>
	6 TL	6 seille	6 <i>situla</i>
	7 NIA	7 entrailles	7 <i>intranía</i>
	8 CHL	8 treille	8 <i>trichila</i>
M	1 M	1 main	1 <i>manus</i>
	2 N	2 amertume	2 <i>amaritudinem</i>
	3 B	3 samedi	3 <i>sabbati-dies</i>
MM	1 MM	1 flamme	1 <i>flamma</i>
	2 MN	2 somme	2 <i>somnus</i>
N	1 N	1 nez	1 <i>nasus</i>
	2 M	2 nappe	2 <i>mappa</i>
	3 L	3 niveau	3 <i>libella</i>
NN	1 NN	1 innocent	1 <i>innocentem</i>
	2 MN	2 colonne	2 <i>columna</i>
	3 GN	3 connaître	3 <i>cognoscere</i>
GN	1 GN dur	1 agneau	1 <i>agnellus</i>
	2 NI	2 cicogne	2 <i>ciconia</i>

LETTRES LATINES.	LETTRES FRANÇAISES.	EXEMPLES	
		LATINS	FRANÇAIS
G	1 G	1 <i>gustus</i>	1 goût
	2 J	2 <i>gemellus</i>	2 jumeau
	3 C	3 <i>gingiva</i>	3 gencive
	4 CH	4 <i>pergamenum</i>	4 parchemin
	5 S	5 <i>gigeria</i>	5 gésier
	6 V	6 <i>gyrare</i>	6 vîrer
J	1 J	1 <i>juvenis</i>	1 jeune
	2 G	2 <i>junicem</i>	2 génisse
CH	C dur.	<i>character</i>	caractère
H	H	<i>hominem</i>	homme
L	1 L	1 <i>lingua</i>	1 langue
	2 R	2 <i>lusciniola</i>	2 rossignol
	3 N	3 <i>posterula</i>	3 poterne
M	1 M	1 <i>mare</i>	1 mer
	2 N	3 <i>mappa</i>	2 nappe
	3 B	3 <i>marmorem</i>	3 marbre
N	1 N	1 <i>dignus</i>	1 digne
	2 M	2 <i>incudinem</i>	2 enclume
	3 R	3 <i>ordinem</i>	3 ordre
	4 L	4 <i>orphaninus</i>	4 orphelin
R	1 R	1 <i>rationem</i>	1 raison
	2 L	2 <i>cribrum</i>	2 crible
	3 S	3 <i>pluriones</i>	3 plusieurs
BR	UR	<i>fabrica</i>	fourge, <i>auj.</i> forge
BT	D	<i>cubitus</i>	coude
CL	IL	<i>apicula</i>	abeille
GN dur	GN mouillé	<i>agnellus</i>	agneau
GL	IL	<i>tegula</i>	tuile
MN	MM	<i>femina</i>	femme
NM	M	<i>anima</i>	âme
PL	IL	<i>scopulus</i>	écueil
TL	IL	<i>vetulus</i>	vieil

XV

DES LABIALES

HISTOIRE DES LETTRES P. B. V. F

P

La lettre P provient du *pi* grec, qui vient lui-même du *Beth* phénicien.

Si on considère cette lettre au point de vue de la prononciation, on remarque qu'elle se fait entendre dans tous les mots, à l'exception de *baptême*, *loup*, *coup*, *sept*, *temps*, etc., et que, unie à la lettre H, elle prend un son équivalent à notre F.

On a remarqué avec quelle facilité les Allemands confondent les sons du P et du B. On pourrait croire, à les entendre parler, que cette permutation étant si facile, une grande partie des mots écrits avec un *p* proviennent de mots où figuraient des B. Il n'en est rien. Le P latin se transforme bien en B,

en V et en F français, mais le P français ne provient que de la lettre P latine.

Le P français vient donc uniquement du P latin. En voici des exemples :

<i>panis</i>	<i>pain</i>
<i>lupus</i>	<i>loup</i>
<i>cipus</i>	<i>cep</i>
<i>mappa</i>	<i>nappe</i>

J'ai déjà dit plusieurs fois que certaines lettres s'ajoutaient au mot primitif, et que cette addition s'appelait *prosthèse*, *épenthèse* et *éplithèse*, selon que la lettre ajoutée était placée au commencement, au milieu ou à la fin du mot.

ÉPENTHÈSE DU P

L'épenthèse du P se rencontre lorsque la voyelle atone tombant, deux consonnes se trouvent en présence. Ainsi *dom(i)tare*, au lieu de faire *domter*, a fait *dompter*. Le même phénomène s'est produit dans l'exclamation si commune au moyen âge de *Dampne Dieu* (seigneur Dieu) de *Dom(i)nus Deus*. L'i atone étant tombé, le p est venu se glisser entre le m et le n. Nous verrons de nombreux exemples de ce genre se reproduire à propos du B.

APHÉRÈSE DU P

Lorsque le p initial est suivi en latin d'une autre consonne, il abandonne le mot qui devient français, et la seconde consonne devient la première, c'est ainsi que :

<i>ptisana</i>	est devenu	<i>tisque</i>
<i>pneuma</i>		<i>neume</i>
<i>psalmus</i>		<i>saume</i>

La forme *psaume*, qui est la seule usitée aujourd'hui, est une forme savante et relativement moderne.

SYNCOPE DU P

Lorsque le *p* est placé dans le corps d'un mot, près de certaines consonnes, un phénomène semblable à celui que je viens de signaler à propos de l'aphérèse, se produit. C'est ainsi que le *p* est tombé dans :

ru(p)ta	route
deru(p)ta	déroute
nu(p)tiæ	noces
ca(p)tivus	chétif
ca(p)sa	caisse
acce(p)tare	acheter

B

La lettre B provient du *bêta* grec, dérivé lui-même du *beth* des Phéniciens et des Hébreux. Comme *beth* signifie dans les langues de ces peuples, *maison*, *enclos*, et que les panses de cette lettre avant d'être arrondies étaient triangulaires, on a vu dans la forme du *b* le dessus d'un toit. L'observation est ingénieuse mais rien ne prouve qu'elle soit juste. Chez les Égyptiens, l'hiéroglyphe phonétique qui avait la valeur du *b*, était une tête de bœuf. On ne pou-

vaît mieux choisir, car le bêlement de cet animal correspond parfaitement au son de cette articulation.

Cette lettre représente en français les lettres B, P, V, M, latins.

§ 1. — B latin conservé en français

Le *b* initial reste dans tous les mots de provenance latine.

EXEMPLES :

<i>bonus</i>	<i>bon</i>
<i>benignus</i>	<i>bénin</i>
<i>benedicere</i>	<i>bénir</i>

On le trouve aussi quelquefois conservé dans l'intérieur des mots, comme dans :

<i>mobilis</i>	<i>meuble</i>
<i>nobilis</i>	<i>noble</i>

et même à la fin, comme dans :

<i>plumbum</i>	<i>plomb</i>
----------------	--------------

§ 2. — B français provenant du P latin

Cette transformation n'est pas très-fréquente, les exemples ne manquent pas cependant ; nous citerons :

<i>pruina</i>	<i>bruine</i>
<i>apicula</i>	<i>abeille</i>
<i>duplus</i>	<i>double</i>
<i>capulum</i>	<i>câble</i>
<i>apotheca</i>	<i>boutique</i>

§ 3. — B français provenant du V latin

Cette transformation est très-fréquente et se manifeste dans beaucoup de langues ; chez les Grecs modernes le *b* est devenu *v*, et lorsqu'ils veulent rendre à l'ancien *bêta* sa valeur phonétique d'autrefois, ils ont recours à la double consonne *mp* ($\mu\pi$). Chez les Latins, ces deux lettres se confondaient si facilement qu'on fit de nombreux traités pour indiquer dans quel cas chacune d'elles devait être employée. Nous citerons comme exemples de la permutation du V en B :

corbeau	de	corvellus
brebis		pervecem
Besançon		Vesuntionem

§ 4. — B français provenant du M latin

Cette transformation est rare, j'en citerai deux exemples :

flammare	flamber
marmor	marbre
Vermeria	Verberis

§ 5. — ÉPENTHÈSE DU B

Lorsqu'un mot latin se transforme en français, et que dans le corps de ce mot se trouvent réunies deux consonnes liquides, un *b* vient les séparer pour en rendre la prononciation plus agréable.

Ainsi au lieu de *humle*, de *hum(i)lis*, on a fait *humble*.

Ainsi au lieu de *numre* de *num(e)rus*, on a fait *nombre*.

ml devient par la même raison *mbl*;

EXEMPLES :

<i>cum(u)lus</i>	<i>comble</i>
<i>trem(u)lare</i>	<i>trembler</i>
<i>in sim(u)l</i>	<i>ensemble</i>

et *mr* s'est transformé en *mbr*. Exemples :

<i>num(e)rus</i>	<i>nombre</i>
<i>cam(e)ra</i>	<i>chambre</i>
<i>Cam(e)racum</i>	<i>Cambrai</i>

§ 6. — SYNCOPE DU B.

Le *b* tombe aussi comme consonne médiane.

EXEMPLES :

<i>ta(b)anus</i>	<i>taon</i>
<i>vi(b)urnum</i>	<i>viorne</i>
<i>Ca(b)illone</i>	<i>Chalon</i>

ou lorsqu'il est la première de deux consonnes qui se suivent. Ainsi :

<i>submissus</i>	<i>a formé</i>	<i>soumis</i>
<i>subjectus</i>		<i>sujet</i>

F

Cette lettre vient du *digamma* éolien, qui descend du *vau* phénicien. Il avait alors la valeur du *v*, ce qui explique son emploi dans les anciennes inscriptions latines, où il remplit l'office du *v*. En français, il de-

vient muet lorsqu'il est suivi d'un *s* à la fin de certains mots comme dans *bœufs*, *œufs*.

Notre *f* vient des lettres latines *f*, *ph*, *p*, *b*, et *v*.

§ 1. — *F* latin conservé en français

Très-souvent le *f* latin s'est conservé dans les mots français.

EXEMPLES :

<i>facilis</i>	<i>facile</i>
<i>fumarium</i>	<i>fumier</i>
<i>aurisaber</i>	<i>oreïère</i>

§ 2. — *F* français provenant du *PH* latin

Le *ph* latin ayant la même valeur que le *f* simple, à n'y a rien d'extraordinaire à ce que le *f* ait souvent pris la place de la double consonne. C'est ainsi que :

<i>phasian</i>	est venu de	<i>phasanius</i>
<i>coffre</i>		<i>coprinus</i>

§ 3. — *F* français provenant du *V* latin

Cette transformation est des plus usuelles et les exemples ne manquent pas. Nous citerons :

<i>actif</i>	<i>activus</i>
<i>captif</i>	<i>captivus</i>
<i>cerf</i>	<i>cervus</i>
<i>vif</i>	<i>vivus</i>

La mutation est si simple, qu'en français lorsque

l'e muet se place après le *f* final pour marquer le féminin, le *v* original reparait. Exemples :

actif, active, captif, captive, vif, vive, etc., etc.

§ 4. — F français provenant du P latin

Le changement du *p* en *f* est assez rare, nous citerons cependant :

chef	caput
nèfle	mespilum
fresaie	præsaga

§ 5. — F français provenant du B latin

La facilité du *v* à se transformer en *b*, explique le remplacement du *b* latin par un *f* français. Les exemples que l'on peut citer sont néanmoins peu communs. Je signalerai :

siffler	sibilare
suif	sebum

§ 6. — F français provenant de l'U latin

L'extrême différence qui existe entre les sons *f* et *u* ferait rejeter la possibilité d'une permutation, si on ne se rappelait que l'*u* consonnisé a la valeur du *v*, et qu'entre le *v* et le *f*, comme nous l'avons vu tout à l'heure, l'échange est des plus faciles. J'indiquerai les exemples suivants :

veuf	viduus
juif	judæus

PH

La double consonne *ph* a, comme je l'ai dit tout à l'heure, la même valeur que notre *f*. On a longtemps balancé entre ces deux manières de rendre un même son, et la lutte en faveur de ces deux lettres rappelle les discussions qui se sont élevées à propos de l'*z* et de l'*y* grec, dont j'ai parlé il n'y a pas longtemps (Voyez plus haut, p. 123).

Les uns voulaient le *f* partout, les autres trouvaient le *ph* plus à leur goût ; les plus raisonnables, et ils ont eu gain de cause, désiraient la conservation du *ph* dans les mots d'origine grecque où le *phi* (φ) était employé. C'est ainsi que Nidaïfe est devenu Nauphle dans Seine-et-Oise et Naufles dans l'Eure. Dans un dialogue de Frémont d'Ablancourt, paru en 1706, dialogue tenu entre la Grammaire et l'Usage, le *f* se plaint ainsi de son sort :

« Comme je suis la première en fidélité, je trouve fort étrange qu'on m'oste les clefs et qu'on me veuille couper les nerfs ; car après cela comment pourrais-je atteindre les cerfs à la course ? Cela est bien éloigné de la promesse qu'on m'avait faite de bannir le *ph*, afin d'étendre les bornes de mon empire. Jusqu'ici il m'a toujours défendu l'abord des prophètes et des philosophes, et il ne veut pas même que j'aspire à Philis. Si j'avais esté aussi sévère, jamais le *v* ne se serait mis en possession de toutes les veuves (on écrivait autrefois *vefves*), tant récréatives que rebarbatives ; cependant, comme j'ay veu

qu'elles l'aimaient plus que moy, je lui ay cédé tout ce que j'y pouvais prétendre. »

Le P répondait tout aussi spirituellement : « Quand une longue possession ne serait pas un juste titre, après nous avoir fait traverser tant de terres et de mers, débité tant d'*apophtegmes*, et enrichy ce pays de tant de *phrases* et de *paraphrases*, il semble qu'il y aurait de l'inhumanité à nous séparer de la compagnie de *Philis* et de *Philomèle*, puisque nous sommes de même contrée, et que nous avons jusqu'icy couru les mêmes aventures. »

Aussi l'Usage ajouta-t-il : « J'ordonne que l'on conserve le *ph*, le plus qu'on pourra. »

On a malheureusement beaucoup trop obéi à l'Usage, et l'Académie elle-même paraît avoir tiré au sort les mots qui devaient être écrits avec un *ph* et ceux qui devaient se contenter d'un *f* simple.

Il est certain qu'il n'y a pas de raison d'écrire *alphabet*, *asphyxie*, *autographe*, *pamphlet*, *phthisique*, *phrase*, etc., avec un *ph*, dès qu'on écrit avec un *f* simple, *faisan*, *fantaisie*, *fenêtre*, *soufre*, etc., qui proviennent de la même origine.

Si les gens d'esprit étaient conséquents dans les petites choses, ils arriveraient peut-être à le devenir dans les grandes.



Le V est une lettre mystérieuse dans le genre de l'I. Il a été assimilé longtemps à l'U, et il a été regardé longtemps aussi comme une voyelle conson-

nisée. Sa source a été empruntée à l'*upsilon* grec, et sa valeur paraît se rapprocher du *vav* sémitique.

Les lettres latines V, B, P, G, M, U, se sont transformées en V français.

§ 1.— V latin conservé en français.

Le V latin s'est très-souvent conservé en français. Exemples :

<i>vinum</i>	<i>vin</i>
<i>ventus</i>	<i>vent</i>
<i>venire</i>	<i>venir</i>
<i>calvus</i>	<i>chauve</i>

§ 2.— V français provenant du B latin.

La transformation du B latin en V français offre de nombreux exemples : je citerai :

<i>fève</i>	<i>faba</i>
<i>cheval</i>	<i>caballus</i>
<i>lèvre</i>	<i>labra</i>
<i>taverne</i>	<i>taberna</i>
<i>avoir</i>	<i>habere</i>
<i>cerveau</i>	<i>cerbellum</i>
<i>février</i>	<i>februarius</i>
<i>souvent</i>	<i>subinde</i>
<i>Auranches</i>	<i>Abrincas</i>

Dans les siècles de la décadence, beaucoup de mots latins qui étaient écrits avec un B, prirent un V. On trouve dans les inscriptions *haveat* pour *iabeat*, *guvernare* pour *gubernare*; etc. La facilité

avec laquelle on confondait ces deux lettres, explique le grand nombre de mots français qui ont un *v* à la place d'un *b* latin.

§ 3. — V français provenant du P latin

La permutation du P latin en V français n'est pas très-rare. Exemples :

rire	ripa
chèvre	capra
aril	aprilis
ouvrier	operarius
serrer	separare
savon	saponem

§ 4. — V français provenant du G latin

Cette transformation d'une labiale en palatale dure est difficile à admettre, et cependant les preuves de ce changement ne manquent pas. On peut expliquer cette permutation par l'influence germanique. Un grand nombre de mots tudesques commençant par un W se sont naturalisés français en prenant un G. Il est probable que les mots latins commençant par un V ont été défigurés par les Germains et que le V a été remplacé par le W. On aura dit *Wespa* pour *Vespa*, *Wastare* pour *Vastare*, etc. Quoi qu'il en soit, voici une liste de mots qui fournissent la preuve de la permutation du V en G :

vastare	gâter
vadum	gué
vagina	gaine
vespa	guêpe, etc.

§ 5.— V français provenant du M latin

Ce phénomène n'est pas à vrai dire une permutation, c'est simplement une altération, car l'exemple que l'on cite est le mot *duvet* qui vient de *dumeta*, diminutif de *duma*, et *duma* n'est lui-même qu'une mauvaise forme latinedu tudesque *daune*. Il y a donc eu changement de l'*u* germanique en *m* latin, et du *m* latin en *v* français. Les Normands ont conservé le *m* latin, et disent encore *deumet*.

§ 6. — V français provenant de U latin.

Cette permutation est toute naturelle. Comme je l'ai dit en parlant de l'*u*, cette voyelle se consonnise très-facilement. Il n'y a donc rien de bien extraordinaire à ce que :

januarius	ait fait	janvier
vidua		veuve
aquarium		évier

ÉPENTHÈSE DU V

Le V s'est intercalé entre deux voyelles dans certains mots où le rapprochement des deux voyelles était gênant pour la prononciation. C'est ainsi que *pluere* a fait *pleuvoir*, que *pæonia* a fait *pivoine*, etc.

Par une singulière contradiction, nous avons ajouté le V à *pleuvoir*, et nous l'avons retiré à *plu(v)ia* (pluie). L'un a été accepté par euphonie, l'autre a été rejeté comme consonne médiane.

SYNCOPE DU V.

Comme consonne médiane, le V a disparu, ainsi que je viens de le dire, dans *plu(v)ia*, d'où *plwie*. J'ajouterai à cet exemple les mots :

pa(v)onem	paon
a(v)iolus	aieul
pa(v)orem	peur

Tel est le tableau des permutations des labiales. Le lecteur a dû remarquer qu'à part un très petit nombre d'exceptions, ces quatre lettres permutent entre elles et qu'elles obéissent à cette loi que j'ai signalée, en vertu de laquelle : *les permutations des consonnes se produisent entre consonnes du même organe.*

J'aborderai dans le chapitre prochain l'étude des dentales, et l'on verra de plus en plus que la division des consonnes par organes répond exactement au mécanisme de leur formation.

XVI

DES DENTALES

HISTOIRE DES LETTRES T ET D

T

Le T représente le *tau* grec, qui avait en hébreu et en phénicien la même dénomination et la même valeur. Le *tau* hébraïque signifie *croix*, et en effet le T majuscule se rapproche assez de cette figure.

Le T est une des consonnes qui ne se prononcent pas toujours. Tantôt il est muet comme dans *lit*, *pot*, *peint*, *port*, *mort*; tantôt il se fait entendre comme dans *fat*, *mat*, *dot*, *brut*, *net*, *granit*, etc.

Devant l'I, il perd sa valeur de dentale et devient consonne sifflante comme notre *s*. Cette singulière métamorphose qui se produisait en latin, où l'on

écrivait indifféremment *Mauricius* ou *Mauricius*, trouve son origine dans le *t* aspiré des Grecs.

Du reste, plusieurs langues de l'Europe donnent à leur *t* un son double. En anglais, il équivaut au *ch*. C'est ainsi qu'on prononce *motion*, *mochon*. En italien, en espagnol, en anglais et en allemand, le son du *t* se mêle à celui du *c*, que l'on prononce *tch*.

Ainsi, les Italiens disent *ditche* et écrivent *dice*.

Les Anglais prononcent *tchurtch*, ce qu'ils écrivent *church*.

Les Espagnols prononcent *moutcha*, ce qu'ils écrivent *mucha*.

Les Allemands prononcent *tsitsero*, ce qu'ils écrivent *cicero*.

Ces exemples font comprendre comment le *t* peut avoir deux sons aussi différents l'un de l'autre.

L'emploi d'un seul signe, pour représenter deux sons aussi distincts, présente en français de grands inconvénients.

En effet, des mots qui s'écrivent de la même manière et qui se prononcent différemment, offrent les plus sérieuses difficultés. Ainsi, cette phrase : « Nous *notions* avec soin les *notions* que ce livre renfermait ; nous *relations* les *relations* qui pouvaient exister entre ces diverses *objections*, et nous *objections* des faits plus certains. » Il est impossible qu'un étranger la lise couramment sans faire de fautes.

Il serait pourtant bien simple d'obvier à cet inconvénient en mettant une cédille sous le *t* sifflant. Toute confusion serait désormais impossible ; malheureusement cette réforme est si simple, que je

doute beaucoup de la voir prendre en considération.

Le T français provient du *t* et du *d* latins seulement.

§ 1. T français provenant du T latin

Le T latin se conserve dans les mots français.

EXEMPLES :

<i>templum</i>	temple
<i>terra</i>	terre
<i>statua</i>	statue
<i>octo</i>	huit

§ 2. T français provenant du D latin

Le D latin se transforme quelquefois en *t*, dans les mots qui passent de la langue mère à la langue dérivée.

EXEMPLE :

<i>Viridis</i>	vert
----------------	------

§ 3. PROTHÈSE DU T

L'addition d'un *t* au commencement des mots est chose rare, et je n'en connais qu'un exemple, celui de *tante*, provenant du mot latin *amita*. Cette exception est du reste intéressante à noter.

L'*i* atone d'*am(i)ta* étant tombé, et l'*a* final s'étant par rétrécissement transformé en *e*, le mot s'est d'abord écrit *amte*, puis *ante*. Tous les textes du moyen âge renferment cette forme, et l'on trouve à chaque ligne *ma ante*, *bel ante*, *son ante*, *m'ante*; ce mot, passé en Angleterre lors de la conquête, a conservé cette

forme, et l'on dit encore *my aunt* en parlant de sa tante.

Le choc désagréable à l'oreille des deux *a* dans *ma ante*, et l'usage généralement répandu d'appeler la sœur d'un grand-père ou d'une grand-mère *grant-ante*, firent que le *t* final de *grant* vint adhérer à l'*a* de *ante*, auquel il se fixa d'une manière indissoluble ; seulement cette prosthèse ne se constitua pas tout d'un coup, l'hésitation dura longtemps. Tantôt on mettait le *t*, tantôt on le rejetait. Comme la liberté était alors absolue, chacun écrivait selon son bon plaisir, et quelquefois, soit par erreur, soit par éclectisme, le même scribe employait souvent les deux formes dans la même phrase. C'est ainsi que dans un livre de droit appelé le *Livre de jostice et de plet*, on trouve le passage suivant :

« Ma *grant ante* est la sor mon eol (sœur de mon aïeul), ou ma eole.... et autresi, cele qui est *ante* mon pere ou ma mere par devers sa mere est ma *grant ante*... Le frere me eole est mon *grant oncle*... La sor me eole est ma *grant tante*, et contient quatre personnes par la reson que nous avons monsté devant. Et cele qui est *tante* mon pere ou ma mere, par devers la soe (sienne) mere est ma *grant tante*. »

Cette prosthèse du *t* n'est en résumé qu'une satisfaction donnée aux oreilles des auditeurs impressionnables, et qui rentre dans la catégorie des *t* euphoniques employés dans certains cas, par exemple dans *voilà-t-il*, *va-t-il*, *aime-t-il*, etc. L'usage de mettre le *t* entre le verbe et le pronom toutes les fois que le premier termine et que le second commence par une

voyelle est tout moderne. Dans les cahiers de Remarques rédigés pour le Dictionnaire de l'Académie de 1694, on lit en effet : « Depuis quelques années, on s'est avisé de mettre entre ces mots deux tirets et un *t* au milieu, de cette sorte : *dira-t-il, ira-t-on*. Je voy grant nombre de gents qui s'opposent à cet usage et disent qu'il n'y en a aucune raison, ny aucun exemple chez nos anciens. Messieurs jugeront si leur opposition est bien fondée. »

Je ne parle pas des *t* euphoniques que l'on qualifie de cuirs et qui émaillent si abondamment les discours des gens ignorants. Ces *t* là répondent à un besoin inné de lier les mots entre eux et malgré eux. C'est, vous le savez, à cette facilité de créer des liaisons dangereuses que l'on fait remonter l'origine de notre mot *pataquestce*.

Un soir, au Théâtre-Français, deux jeunes femmes élégamment vêtues, mais d'une éducation peu soignée, comme vous allez en juger, occupaient le devant d'une loge, au fond de laquelle se trouvait un homme qu'elles ne connaissaient pas. Cet homme ayant aperçu un éventail à terre, le ramassa, et, s'adressant à l'une de ses voisines, lui dit :

— Madame, cet éventail est sans doute à vous ?

— Non, monsieur, répond-elle, il n'est poin-s-à moi.

— Il est donc à vous, madame ? reprit l'officieux.

— Non, monsieur, il n'est pa-t-à moi.

— Ma foi, riposta le jeune homme, il n'est pa-t-à l'une, il n'est poin-s-à l'autre, je ne sais vraimen-s- alors *pà-t-à-qu'est-ce*.

..

Je ne garantis pas l'exactitude de ce récit, mais il serait difficile de trouver une étymologie plus rationnelle et surtout plus amusante.

§ 4. — SYNCOPÉ DU T

Le *t* disparaît des mots latins où il a le rang de consonne médiane; c'est ainsi que :

do(<i>t</i>)are	a fait	douer
ro(<i>t</i>)undus		rond
ma(<i>t</i>)urus		mûr
ca(<i>t</i>)ena		chaîne
salu(<i>t</i>)are		saluer
Lu(<i>th</i>)ra		Lure

A propos du B, j'ai fait voir que lorsque deux consonnes se rencontrent (*bm*, *bj*, *pt*, etc.), il est rare que la première ne tombe pas. C'est ainsi que le *t* est tombé devant le *r* dans *pa(t)rem* qui est devenu *père*, *ma(t)rem* qui a fait *mère*. De *pe(t)ra* est venu *pierre*, de *Pe(t)rus*, *Pierre*, etc., etc.

§ 5. — APOCOPÉ DU T

Le *t* qui, dans les mots latins, précède immédiatement la dernière syllabe (celle qui disparaît au moment de la transition de la langue mère à la langue dérivée), tombe avec cette désinence grammaticale.

EXEMPLES :

acut us	aigu
amat um	aimé
scut um	écu
grat um	gré

Ce n'est pas cependant une règle absolue et beaucoup de mots ont retenu leur *t* final.

EXEMPLES :

<i>fatuus</i>	<i>fat</i>
<i>salutem</i>	<i>salut</i>
<i>cattus</i>	<i>chat</i>
<i>billetus</i>	<i>billet</i>
<i>secretum</i>	<i>secret</i>

Je ferai remarquer, d'ailleurs, que ces *t* sont muets. Il y a longtemps qu'on ne les prononce plus, puisque Geoffroy Tory se plaint au xv^e siècle qu'on abandonne la coutume de faire résonner le *t* à la fin des mots.

Le *t* final a toujours donné beaucoup de mal aux législateurs de la langue française. L'abbé d'Olivet, à qui l'Académie avait confié la rédaction de la troisième édition de son Dictionnaire en lui recommandant « de travailler à ôter toutes les superfluités qui pourraient être retranchées sans conséquence, » profita de la permission pour déclarer la guerre aux *t* en les supprimant dans tous les mots en *ant* ou en *ent* que l'on employait au pluriel. De par l'Académie, on n'écrivit plus *parents*, *éléments*, *enfants*, mais bien *parens*, *élémens*, *enfans*. Cette règle fut suivie jusqu'en 1835, où l'Académie jugea tout le contraire de ce qu'elle avait décidé auparavant. Depuis l'apparition de la sixième édition, c'est-à-dire depuis 1835, on a donc rendu le *t* aux mots qui en avaient été déposés.

TH

La règle qui ordonne d'employer le *th* n'offre pas moins d'anomalies. Les Grecs avaient deux espèces de *t*, le *tau* dont je vous ai parlé tout à l'heure et le *théta* (θ), c'est-à-dire le *th* qui se prononce encore en Grèce comme en Angleterre. Il serait tout naturel de conserver le *th* dans les mots français d'origine grecque où le *théta* est employé, si la double consonne se prononçait comme en grec, mais puisque entre notre *th* et notre *t* il n'y a pas de différence, je ne vois pas la nécessité de deux signes orthographiques différents pour représenter un même son.

Le *th* pourrait encore se défendre, s'il était placé d'une manière absolue dans tous les mots où le *théta* était employé, mais il s'en faut de beaucoup que cela soit, et la tradition étymologique est aussi peu suivie pour le *th* que pour l'*y*. Ainsi pourquoi écrire les mots d'origine grecque *thrésor*, *thrône*, *auteur*, etc., trésor, trône, auteur, etc., et conserver *catholique*, *méthode*, *théâtre*, etc., etc. Il faudrait cependant avoir un peu de logique et de bon sens.

Le *th* latin persiste dans les mots français.

D

Le *d* provient du *delta* grec, qui reproduit le *dath* samaritain, hébreu ou phénicien. Il y a tant d'opinions différentes sur les origines hiéroglyphi-

ques du delta, et elles sont si peu probables que je ne remonterai pas plus haut.

Le classement du *d* comme son a aussi donné lieu à beaucoup de division parmi les savants. Dangeau le met au nombre des palatales.

Comme le *t*, le *d* est muet à la fin de certains mots, tels que : *næud*, *bord*, *sourd*, *muid*, *froid*.

Le *d* français provient des lettres *d* et *t* latines.

§ 1. D français provenant de D latin

Le *d* se conserve le plus souvent en passant du latin en français.

EXEMPLES :

<i>domina</i> ,	<i>dame</i> .
<i>deus</i> ,	<i>dieu</i> .
<i>adorare</i> ,	<i>adorer</i> .
<i>vendere</i> ,	<i>vendre</i> .
<i>surdum</i> ,	<i>sourd</i> .
<i>modius</i> ,	<i>muid</i> .

§ 2. — D français venant de T latin.

La transformation du *t* en *d* est assez fréquente.

EXEMPLES :

<i>tunc</i> ,	<i>donc</i> .
<i>cubitus</i> ,	<i>coudé</i> .
<i>intybum</i> ,	<i>endive</i> .
<i>subitaneus</i> ,	<i>soudain</i> .
<i>granatum</i> ,	<i>grenade</i> .

On sait que les Allemands, en parlant français,

prennent continuellement ces lettres l'une pour l'autre.

§ 3. PROTHÈSE DU D

Il n'y a pas d'exemple de prothèse du *d*, dans les mots passant de la langue mère à la langue dérivée, mais il y a des mots français à qui le *d* a été ajouté par corruption. C'est ainsi que de *coq d'inde* et de *poule d'inde*, on a fait *dinde*, *dindon*, *dindonneau*, etc. C'est aussi par corruption que nous disons *dupe* au lieu de *d'huppe*, *huppe* étant le nom d'un animal connu par sa niaiserie.

§ 4. ÉPENTHÈSE DU D

Toutes les fois que par élision de la voyelle les consonnes *h* et *r* se rencontrent, le *d* se glisse entre elles pour éviter le choc des deux liquides. C'est ainsi que :

pon(e)re	a fait	pondre
gen(e)r	—	gendre
ven(e)ris	dies	vendredi
portus ven(e)ris		Port-Vendres
cin(e)rem		cendre
min(o)rem		moindre

La réunion d'autres consonnes produit aussi, mais beaucoup plus rarement, le même phénomène.

EXEMPLE DE LDR :

L'e de *mol(e)re* tombant, le *l* et le *r* réunis un instant se sont trouvés séparés par un *d*, ce qui a fait *moldre*, aujourd'hui *moudre*.

EXEMPLE DE cdr :

L'e de *sic(e)ra* disparaissant, le *c* et le *r* qui étaient sur le point de se rapprocher ont été séparés par le *d*, et *sicre* est devenu *cidre*.

Quelques philologues donnent encore comme exemples :

poudre, de pulverem.
absoudre, d'absolvere.

Mais ces exemples me paraissent mal choisis. Lorsque les *e* de *pulverem* et *d'absolvere* sont tombés, on a eu *pulvrè et absolvere*; les trois consonnes *lvr* étant d'une prononciation difficile, le son du *d* s'est glissé à la place de celui du *v*, entre le *l* et le *r*. Le *d* n'est donc pas une épenthèse, mais une transformation du *v* en *d* causée par le voisinage de certaines consonnes.

§ 5. SYNCOPÉ DU D.

Comme consonne médiane, le *d* disparaît toujours.

EXEMPLES :

cru(d)elis	cruel.
me(d)ulla	moelle.
obe(d)ire	obéir.
au(d)ire	ouïr.
su(d)or	sueur.
ho(d)ie	hui (dans aujourd'hui).
su(d)are	suer.

Lorsque le *d* précède immédiatement une autre consonne, il tombe quelquefois. C'est ainsi qu'*advocatus* est devenu *avoué*.

A partir de la troisième édition du dictionnaire de l'Académie française (1740) le *d* a disparu aussi dans beaucoup de mots où il avait été conservé; on n'écrivait plus *advocat*, *ajouter*, *avis*, *advenir*, etc, mais bien *avocat*, *ajouter*, *avis*, *avenir*, etc.; cette chute du *d* est, je le répète, toute moderne; elle n'a, par conséquent, comme origine, aucune espèce de rapport avec la syncope que je signalais tout à l'heure.

§ 6. APOCOPE DU D

La chute du *d*, à la fin des mots, se rencontre rarement, on peut cependant citer *nu*, de *nudus*.

XVII

DES DENTALES

HISTOIRE DES LETTRES S, X ET Z

S

Notre lettre S provient du *sigma* (Σ) grec, lequel vient du *samek* phénicien.

En français, le *s* n'a pas toujours le même son. Tantôt il est tout à fait sifflant, comme dans *syllabe*, *savoir*, *serpent*, *siffler*, etc. ; tantôt il résonne comme le *z*, dans *balsamine*, *transaction* ; il conserve ce son lorsque, placé à la fin d'un mot, il se lie au suivant par euphonie. En effet, on ne prononce pas des *bons samis* (bons amis), mais bien des *bons zamis*.

Comme je viens de le dire, le *s* placé seul au milieu des mots se prononce *z*. Cependant, dans les mots composés, il conserve son véritable son. Ainsi, on dit : *monosyllabe*, *mansuétude*, *parasol*, *insola-*

tion, etc., etc. Dans tous les autres cas, le *s* se double pour ne pas être prononcé *z*.

Ces bizarreries avaient frappé le grand Corneille, et, dans la préface de ses œuvres immortelles qu'il donna en 1664, il s'exprime ainsi à propos du *s* :

« Nous prononçons l'*/* de quatre diverses manières : tantôt nous l'aspirons, comme en ces mots : *peste, chaste*; tantôt elle allonge la syllabe, comme en ceux-cy : *peste, teste*; tantôt elle ne fait aucun son, comme à *esblouir, esbranler*, il *estoit*; et tantôt elle se prononce comme un *z*, comme à *presider, presumer*. Nous n'avons que deux différens caractères, */* et *s*, pour ces quatre différentes prononciations ; il faut donc establir quelques maximes générales pour faire les distinctions entières. Cette lettre se rencontre au commencement des mots, ou au milieu, ou à la fin. Au commencement, elle aspire toujours : *foy, fleur, sauver, suborner* ; à la fin, elle n'a presque point de son et ne fait qu'allonger tant soit peu la syllabe, quand le mot qui suit se commence par une consonne, et quand il commence par une voyelle, elle se détache de celui qu'elle finit pour se joindre avec elle, et se prononce toujours comme un *z*, soit qu'elle soit précédée par une consonne ou par une voyelle.

« Dans le milieu du mot, elle est, ou entre deux voyelles, ou après une consonne, ou avant une consonne. Entre deux voyelles, elle passe toujours pour *z*, et après une consonne elle aspire toujours, et cette différence se remarque entre les verbes composez qui viennent de la même racine. On prononce *prezu-*

mer, rezister, mais on ne prononce pas , *conzumer*, ny *perzister*. Ces règles n'ont aucune exception, et j'ay abandonné en ces rencontres le choix des caracteres à l'Imprimeur, pour se servir du grand ou du petit, selon qu'ils se font le mieux accommoder avec les lettres qui les joignent. Mais je n'en ay pas fait de mesme quand l'*f* est avant une consone dans le milieu du mot, et je n'ay pû souffrir que ces trois mots : *reste, tempeste, vous estes*, fussent escrits l'un comme l'autre, ayant des prononciations si différentes. J'ay réservé la petite *s* pour celle où la syllabe est aspirée, la grande pour celle où elle est simplement allongée, et l'ay supprimée entièrement au troisieme mot où elle ne fait point de son, la marquant seulement par un accent sur la lettre qui la précède. J'ay donc fait orthographier ainsi les mots suivans et leurs semblables : *peste, funeste, chaste, resiste, espoir, tempeste, haste, teste; vous êtes, il étoit, ébloûir, écouter, épargner, arrêter*. Ce dernier verbe ne laisse pas d'avoir quelques temps dans sa conjugaison où il faut luy rendre l'*f*, parce qu'elle allonge la syllabe, comme à l'impératif *arreste*, qui rime bien avec *teste*, mais à l'infinitif et en quelques autres où elle ne fait pas cet effet, il est bon de la supprimer et escrire : *j'arrétois, j'ay arrêté, j'arréteray, nous arrétons*, etc. »

Les réformes demandées et exécutées en partie par Corneille furent admises par l'Académie, qui, dès la seconde édition de son Dictionnaire (1710) commença, non pas à supprimer le *s*, mais à distinguer par une forme différente le *s* qui se prononçait de celui qui ne se prononçait pas. En 1740, c'est-à-dire

dans la troisième édition du Dictionnaire, le *s* commença à disparaître dans la plupart des mots dérivés du latin. Dans la quatrième édition (1762), le *s* qui avait été conservé dans les mots où il marquait l'allongement de la syllabe, fut remplacé par l'accent circonflexe.

Dans les changements que l'Académie pourrait encore opérer à propos du *s*, je lui soumettrais volontiers l'absolue nécessité de mettre le *s* euphonique entre deux tirets, comme on le fait du *t* dans *ira-t-il*. Écrire *donnes-en, manges-en, poses-y*, au lieu de *donne-s-en, mange-s-en, pose-s-y*, est une faute d'autant plus grave qu'elle induit les ignorants en erreur, en leur permettant de croire que dans toutes les conjugaisons, la seconde personne de l'impératif doit avoir un *s*.

La lettre *s* française provient des lettres *s, c, t, g, r*, latines.

§ 1. — S latin conservé en français.

Le *s* latin se conserve très-souvent en français.

EXEMPLES :

<i>sanctus</i>	saint
<i>salvus</i>	sauf
<i>asparagus</i>	asperge
<i>ursus</i>	ours
<i>Vasconia</i>	Gascogne

Mais très-souvent, en passant du latin au français, le *s* prend le son du *z*.

EXEMPLES :

causa	cause
musa	muse
cerasus	cerise
mensura	mesure

§ 2. — S français provenant du C latin

Le *c* doux latin se transformant en *s* est une permutation des plus naturelles. Les exemples ne manquent donc point. Je citerai :

cingulum	sangle
aucellus	oiseau
Ambacia	Amboise
vicinus	voisin
Sarracenus	Sarrasin

La permutation du *c* dur ou du *q* en *s* n'offre que très-peu d'exemples, et, d'ailleurs, elle n'est pas directe, c'est-à-dire qu'il y a dû avoir entre ces deux sons extrêmes des sons intermédiaires. Ainsi, *coquina* ne s'est pas transformé immédiatement en *cuisine*, le *q* s'est d'abord changé en *c*, le *c* dur latin se prononçant *ts* (voyez plus loin, p. 213), nous avons eu la forme provençale *cozina* (en portugais *cozinha*), qui nous a amené naturellement à la prononciation actuelle par le *s*.

§ 2. — S français provenant du T latin.

La permutation du *t* sifflant en *s* n'offre aucune

difficulté, et les exemples ne manquent pas ; je citerai :

poison	de	potionem
déclinaison	de	declinationem
raison	de	rationem
trahison	de	traditionem
oraison	de	orationem
palais	de	palatium
Venise	de	Venetia

Quelques philologues admettent aussi la permutation du *t* dur en *s*, et ils citent :

buse (oiseau)	de	buteo
buse (conduit d'eau)	de	butta
arbouse	de	arbutum

Mais ces changements doivent rentrer dans la catégorie des transformations médiates que j'ai déjà signalées. On ne peut donc mentionner ces permutations que comme des exceptions.

§ 4. — S français provenant du G latin.

Les exemples de la transformation du *g* latin en *s* ne sont pas nombreux. Nous citerons ;

fraise	de	fragea
gésier	de	gigeria

Nous verrons une transformation contraire, à propos du *z* qui se change en *j*.

§ 5. — S français provenant du R latin

Il est assez difficile de déterminer si la transforma-

tion du *r* en *s* n'est pas le produit d'un vice de prononciation ou simplement une permutation naturelle. Dans tous les cas le petit nombre d'exemples qu'on peut donner prouve que ce changement est dans notre langue à l'état d'exception. Je vous citerai :

plusieurs	de	pluriores
chaise	de	cathedra

On verra, lorsque nous nous occuperons de la lettre *r*, qu'elle provient aussi quelquefois du *s* latin.

§ 6. — ÉPITHÈSE DU S.

Le *S* s'ajoute souvent à la fin des mots, quoique la nécessité étymologique ne la réclame pas ; ainsi :

lis	vient de	lilium
legs		legatum
sans		sine
certes		certe
alors		ad illam horam
Vervins		Verbinum
Chalons		Catalaunum

Cet *s* doit être considéré comme lettre euphonique, et il a été ajouté dans les verbes, comme nous le verrons plus tard, pour faciliter la diction.

La plus singulière, pour ne pas dire la plus mystérieuse des épithèses, c'est le *s* invisible qui suit le mot *quatre* dans la locution *entre quatre yeux*, que l'Académie recommande de prononcer, mais qu'elle ne met pas. C'est le seul cas, je crois, où une lettre absente se prononce comme si elle était écrite. A

moins que ce ne soit pour faire pendant aux lettres qui s'écrivent mais qui ne se prononcent pas, je ne vois pas la cause qui a pu déterminer l'Académie à autoriser une liaison si singulière.

§ 7. APHÉRÈSE DU S.

La lettre *s* disparaît quelquefois au commencement des mots. Exemple :

spasmare, pâmer

§ 8. SYNCOPE DU S.

Lorsque le *s* précède le *c* ou le *t*, il arrive quelquefois de ne plus le retrouver dans le mot correspondant ; ainsi :

musca	a fait	mouche
luscus		louche
cisterna		citerne

Depuis la réforme des précieuses, c'est-à-dire au *xvii^e* siècle, le *s* conservé dans beaucoup de mots, français, disparut, en laissant comme signe de son passage un circonflexe sur la voyelle précédente :

patenostre	patenôtre
aspre	âpre
fresne	frêne
raspe	râpe
teste	tête

Cette syncope du *s* n'a pas été pratiquée régulièrement. D'abord le *s* a été conservé dans les mots d'origine savante, ainsi on a retiré le *s* à *a(s)preté*,

qui est devenu âpreté, et on l'a laissé à *aspérité*; le *s* de *mâle* est tombé, il est resté dans *masculin*: de même pour *fête* et *festoyer*, *arrêter* et *arrestation*, etc., etc.

SS

Le double *ss* français provient du double *ss*, de l'*x* et du *ch* latins.

EXEMPLES DU DOUBLE *ss* :

fossa	fosse
quassare	casser
massa	masse
missa	messe

EXEMPLES DU *x* :

examen	essaim
lazare	laisser
axilla	aisselle

EXEMPLE DU *ch* :

parochia	paroisse
----------	----------

Cette dernière permutation n'est pas commune.

X

La lettre *x* nous vient des Romains qui l'avaient empruntée aux Grecs, probablement pour remplacer les dyphthongues *cs* ou *gs*, car dans les anciennes

inscriptions on trouve quelquefois *macsimum* pour *maximum*, *pacs* pour *pax*, etc.

En français, il représente le son double de *cs* dans *axe*, *lux*e, *fix*e, etc., le son double de *gz* dans *ex*emple, *ex*haler, *Xavi*er, *ex*amen, le son simple du double *ss* dans *soix*ante, *dix*, *Aux*erre, *Brux*elles, le son simple de *z* dans *dixi*ème, *sixi*ème, et dans les liaisons euphoniques, comme *faux* amour, *doux* ami, le son du *k* dans les mots d'origine espagnole comme *Xér*ès, *Xi*ménès, etc. Enfin le *x* est muet à la fin des mots comme dans *faux*, *voix*, *prix*, *paix*, etc., etc.

Le *x* final comme pluriel mérite d'arrêter un moment l'attention. Le roi Louis XIV, que cet *x* intriguait beaucoup, en demanda vainement l'explication aux savants de son entourage. L'ignorance des lettrés de ce temps ne doit pas nous étonner, puisqu'à cette époque, personne ne connaissait la littérature du moyen âge.

Il aurait fallu savoir que les substantifs en *l* final prenaient régulièrement le *s* au cas sujet singulier, et au cas régime pluriel. (Exemple : li *duels*); que le *l* tombait très-souvent et qu'il était remplacé par le *x*, de façon que tous les mots en *als*, *aïls*, *els*, *eils*, *ils*, *ols*, *oils*, se terminaient en *ax*, *ex*, *ix*, *ox*. Cette contraction des lettres *ls* en *x* appartient à l'Ile de France, et s'est propagée depuis dans tout le nord de la France. Elle a été abandonnée pour marquer le cas singulier, mais elle a été conservée, non plus pour indiquer le régime pluriel, mais pour servir à distinguer le nombre : le *x* ne marque encore aujourd'hui que le pluriel des mots en *al*, et en *eau* (autrefois *el*).

Le *x* latin se conserve le plus souvent. Exemples :

§ 1. — X latin conservé en français.

<i>ex</i> emple	<i>ex</i> emplum
<i>six</i>	<i>sex</i>

§ 2. — X français provenant du S latin.

Le *s* latin s'est souvent transformé en *x* lorsque cet *s* devenait la lettre finale des mots français.

EXEMPLES :

<i>tussis</i>	<i>toux</i>
<i>russus</i>	<i>roux</i>
<i>otiosus</i>	<i>oiseux</i>

§ 3. — X français provenant du C latin.

Un certain nombre de mots latins qui en se transformant finissaient par un *c*, ont changé leur *c* en *x*.

EXEMPLES :

<i>voix</i>	<i>de</i>	<i>vocem</i>
<i>noix</i>	<i>de</i>	<i>nucem</i>
<i>paix</i>	<i>de</i>	<i>pacem</i>
<i>dix</i>	<i>de</i>	<i>decem</i>

Z

La dentale douce Z provient du *z* latin qui ne fut introduit que fort tard dans la langue des Romains, et qui vient du *dzêta* grec ; cette lettre offre beaucoup

d'analogie avec le *zain* hébreu, et selon certains grammairiens avec le *tsade* semitique.

Comme son le *z* a non-seulement celui qui lui est propre, et qui est identique à celui du *s* entre deux voyelles, comme dans *zig-zag*, *zone*, *azur*, *treize*, *douze*, etc., mais aussi le son du double *ss*, comme dans *Metz*, *Rodez*, *Coblentz*. Le *z* est quelquefois muet dans les mots tels que : *avez*, *assez*, *chez*, etc.

Une singularité à noter est le défaut de prononciation qui transforme le *j* en *z* et qui fait dire *ze zoue* pour *je joue*, etc. Ce vice de prononciation, assez commun chez les enfants, a été en honneur sous le Directoire, et tous ceux qui respectaient la mode parlaient en *zezeyant*. Les Incroyables et les Merveilleuses de ce temps croyaient faire de l'originalité, elles ne se doutaient pas que dans l'antiquité elles avaient eu des devancières, et que les jolies personnes de Rome disaient *fizere ozcula* pour *figere oscula*, croyant que cette prononciation les rendait plus séduisantes.

Le *z* a joué comme le *x* un grand rôle dans les mots français comme marque du pluriel, seulement sa vogue a eu moins de durée. La transformation du *s* en *z*, dans les cas tout semblables à ceux que j'ai indiqués à propos du *x*, s'est surtout produite en Bourgogne et en Normandie. Lorsque je m'occuperai du nombre et des verbes, je reviendrai sur cette question.

Le *z* français vient du *s* et du *c* latins.

§ 1. — *Z* provenant du *S* latin.

Entre le *z* et le *s* le rapprochement est grand, il n'y a donc rien d'extraordinaire à voir venir :

noz	de	nas us
chez		cas a
rez		ras us

§ 2. — Z provenant du C latin.

La transformation du *c* doux en *z* est facile à expliquer, puisque entre le *c* doux et le *s* il n'y a pas de différence. Voici quelques exemples de cette permutation.

lézard	de	lacerta
onze	de	undecim
douze	de	duodecim
treize	de	tredecim

—

XVIII

DES GUTTURALES

HISTOIRE DES LETTRES C, K, Q, G.

C

La lettre C a une origine douteuse. Vient-elle du *caph* hébreu retourné, du *Kappa* (K) ou du *gamma* (Γ), c'est ce qu'il est difficile d'éclaircir d'une manière précise.

Quoi qu'il en soit, le *c* a été employé longtemps par les Romains, à la place du *g* et du *k*. En français, il a deux sons : l'un fort, semblable au *k*, l'autre faible, qu'on appelle le *c* doux et qui correspond au double *ss*. Dans le premier cas, le *c* est guttural, dans le second, il est sifflant.

Le *c* est guttural lorsqu'il est suivi d'une consonne, comme dans *accord*, *accès*, *éclat*, *acteur*, ou des

voyelles *a, o, u*, comme dans *canon*, *copie*, *curieux*.
Il fait dans ce cas double emploi avec le *k* et le *q*.

Le *c* est sifflant lorsqu'il est devant le voyelles *e, i, y*, ou qu'il se trouve marqué de la cédille, inventée en 1533 par Geoffroy Tory, comme dans *avançons*, *rançon*, *leçon*, *ça et là* ; il a dans ces mots le son du *s*.

Le *c* guttural provient des lettres latines *c, q* et *t*.

§ 1. — C français provenant du C latin.

Le C latin se conserve dans beaucoup de mots.

EXEMPLES :

<i>siccus</i>	<i>sec</i>
<i>cubare</i>	<i>couver</i>
<i>secundus</i>	<i>second</i>
<i>stomachus</i>	<i>estomac</i>
<i>lacus</i>	<i>lac</i>
<i>capsa</i>	<i>caisse</i>

2. — C français provenant du Q latin.

L'identité des deux sons explique la facilité de cette permutation. Voici quelques exemples :

<i>quietus</i>	<i>coi</i>
<i>quassare</i>	<i>casser</i>
<i>quare</i>	<i>car</i>
<i>laqueus</i>	<i>lacs</i>

§ 3. — C français provenant du T latin.

La permutation de deux lettres d'un caractère différent est toujours assez difficile à admettre. Ce-

pendant, le seul exemple que l'on connaît de cette transformation n'est pas douteux. *Craindre* vient bien en effet de *Tremere*. Il est probable que le voisinage du *r* a facilité ce changement. On remarque, du reste, chez les paysans des environs de Paris, une certaine propension à prononcer *k* pour *t*; ils disent *amikié* pour *amitié*, *moikié* pour *moitié*, etc., etc. Dans le *Médecin malgré lui*, Molière n'a pas manqué de noter cette habitude, lorsqu'il fait dire à GÉRONTE par Jacqueline « le compère Pierre a marié sa fille Simonette au gros Thomas pour un quarquié de vaine qu'il avoit davantage que le jeune Robin, où elle avait bouté son amiquié. »

Si l'on en croit Buschmann, les habitants des îles Marquises ne font aucune différence entre le *t* et le *k*.

§ 4. — SYNCOPE DU C.

Lorsque le *c* est consonne médiane, il tombe conformément à la règle que j'ai fait connaître. C'est ainsi que

jo(c)are	est devenu	jouer
lo(c)are		louer
pli(c)are		plier
deh(c)atus		délié
vo(c)alis		voyelle
pre(c)ari		prier
se(c)uritatem		sûreté
fa(c)ere		faire
ta(c)ere		taire
di(c)ere		dire

Un autre genre de syncope est la suppression du *c* dans beaucoup de mots où il était muet. Dans la

troisième édition du Dictionnaire de l'Académie, ces sortes de *c* qui rappelaient l'ancienne forme latine du mot, disparurent. C'est ainsi que

bienfaiteur	s'est écrit	bienfaicteur
savoir		sçavoir
savant		sçavant

Mais comme toujours, la règle ne fut pas appliquée rigoureusement, et certains mots conservent encore le *c*. Ainsi, on n'écrit plus « il dict, dict-on » et cependant nous écrivons encore *dicton*, qui se prononçait *diton* au *xvii^e* siècle.

C doux.

Le *c* doux provient du *c* doux, du *s* et du *t* latins. Le *c* doux latin est relativement moderne. Dans la bonne latinité, le *c* avait le son du *k*, et ce ne fut qu'à une époque fort avancée de la décadence qu'il prit le son du *z* allemand, c'est-à-dire du *ts*, et qu'il arriva à se confondre avec le *t* sifflant comme dans *justitia*, *ratio*, qu'on écrivait aussi bien *justicia*, *racio*. Nous avons une preuve bien évidente et bien curieuse de cette prononciation du *c* dans le lieu appelé *Decempagi*, dans la table Théodosienne, que nous retrouvons en 1274 sous la forme *Taikenpoil*, en 1286, *Taikenpaul*, aujourd'hui *Tarquinpol* (Meurthe).

§ 1. — C doux provenant de C latin.

Les exemples de la conservation du *c* sont naturellement très-nombreux. Nous citerons :

coelum	ciel
decædere	décéder

f acilis	facile
acidus	acide

§ 2. — C provenant du S latin.

Ce changement fort rare n'est pas une permutation phonétique, puisque le signe seul se transforme. Je citerai :

sicera	cidre
jam sit	jaçoit

Notre verbe *cingler* vient de l'espagnol *singlar*, qui vient lui-même du haut allemand *sēgelēn*, faire voile.

§ 3. — C doux provenant du T latin.

Il n'y a pas dans ce changement de transformation phonétique, puisque le son est le même. Il n'y a donc rien d'extraordinaire à ce que

gracieux	vienne de	gratiosus
grâce		gratia.

§ 4. — SYNCOPÉ DU C DOUX.

Le C doux se syncope comme le C dur, lorsqu'il remplit la place de consonne médiane, c'est ainsi que *de (c)ima* a fait *dîme*, etc.

K

Le K vient du *kappa* grec, qui tire son origine du *caf* phénicien. Les Romains ne le possédaient pas dans leur alphabet primitif; ils mirent cette lettre à la mode aux dépens du *c* dur, puis ils lui retirèrent peu

à peu ses avantages. Le *k* finit par être fort peu employé, et il ne servit plus que de lettre numérale.

En français, le *k* a suivi la même carrière. Fort employé au moyen âge, il avait disparu à la Renaissance, au point que Ronsard demandait en 1572 « de le remettre en son premier honneur. » Baïf alla plus loin, et joignant l'exemple au précepte, il remplaça dans ses poésies le *c* dur par un *k*, tenant à « l'egzakte ekriture. » Malgré de si illustres parrains, le *k* ne fut admis que dans les mots d'origine étrangère et dans la nomenclature des mots savants tirés du grec. On l'employa même à tort et à travers, et je ne comprends pas comment l'Académie a autorisé d'orthographe ainsi les mots *kilogramme*, *kilomètre*, *kyste*, *enkylose*, *kyrielle*, etc., — puisque ces mots ne sont pas écrits en grec avec un *kappa*, mais avec un *chi*, représenté en français par un *ch* dur, — au lieu de les faire écrire *chilogramme*, *enchylose*, *chyste*, *chyrielle*, *chilomètre*; ce dernier même devrait être écrit *chiliomètre*, puisqu'il vient du mot grec *chiliometron*.

Q

Cette lettre vient du *q* latin, qui a la même valeur que le *kappa* grec et le *kof* phénicien et hébraïque. Les Grecs le rejetèrent de bonne heure en le remplaçant par leur *kappa* (notre *k*). Ils ne l'employaient que comme signe numéral. Chez les Romains, le *q* ne fut employé que plus tard, le *c* dur satisfaisant à tous les besoins.

En français, le *q* ne s'emploie jamais sans être suivi

de la voyelle *u*. Tantôt l'*u* se prononce, tantôt il s'élide. Ainsi on dit la *quadrature*, l'*équateur*, comme si on écrivait la *quouadrature*, l'*équouateur*; on prononce *questeur* et *équitation*, en faisant résonner l'*u*. Enfin, on écrit *quatre*, *quête*, *quille*, et l'on prononce *katre*, *kête*, *kille*. Cette difficulté de savoir si l'on doit prononcer l'*u* ou le considérer comme muet, lorsqu'il est précédé du *q*, donna lieu, dans le temps, à des discussions sans nombre. Je les passerais sous silence, s'il n'en était pas résulté un mot nouveau pour désigner une chose bien ancienne.

A l'époque de la création du Collège de France, c'est-à-dire au *xvi^e* siècle, chacun prononçait un peu à sa manière la langue latine; cependant l'usage de ne pas faire sonner l'*u* était devenu presque général, et il était convenable alors de dire *qis*, *qid*, *qisqis*, pour *quis*, *quid*, *quisquis*. Les professeurs du Collège Royal voulurent réagir contre cette coutume ridicule, qui s'était répandue partout, et les étudiants profitèrent de ces deux différentes prononciations pour former deux camps.

Un jour, un élève de Ramus soutenant sa thèse devant la faculté de théologie, osa prononcer *quamquam* (quouamquouam) d'après la méthode du Collège de France. Une telle audace ne devait pas rester impunie. Les juges se levèrent, et considérant que cette prononciation était entachée d'hérésie, irrévérencieuse envers la religion, ils privèrent le candidat du bénéfice ecclésiastique dont il était pourvu.

Heureusement pour lui, le prêtre ainsi dépossédé

re manqua pas d'en appeler au Parlement. Un procès s'ensuivit, et Ramus vint lui-même défendre son élève. Le Parlement cassa, on le pense bien, l'arrêt des docteurs de Sorbonne, laissant à chacun le soin de prononcer à sa façon le fameux *quamquam*.

Seulement, l'affaire avait fait trop de bruit pour ne pas laisser un souvenir de l'importance que la bêtise humaine lui avait donnée, et on ne tarda pas à qualifier de *cancans* — qui était la mauvaise prononciation trouvée excellente par la Sorbonne, — tous les scandales faits à ce propos, tous les bruits plus ou moins calomnieux qui se débitent sous le masque de la fausse bonhomie.

En français, le *q* vient des *q*, *c* et *ch* latins.

§ 1. — Q latin conservé en français.

La conservation de la lettre *q* dans les mots français dérivés du latin se rencontre souvent.

EXEMPLES.

<i>qualis</i>	<i>quel</i>
<i>quando</i>	<i>quand</i>
<i>tranquillus</i>	<i>tranquille</i>
<i>aquilinus</i>	<i>aquilin</i>
<i>quinque</i>	<i>cing</i>

§ 2. — Q français provenant du C dur latin.

Cette permutation si naturelle n'offre cependant pas un grand nombre d'exemples. Nous citerons :

<i>queue</i>	<i>de</i>	<i>cauda</i>
<i>queux</i>		<i>coquus</i>
<i>caqueux</i>		<i>cacosus</i>

§ 3. — Q français provenant du CH latin.

En latin, *ch* se prononce comme le *k*. Il n'y a donc rien d'extraordinaire à voir venir :

coquille de conchylium

G

La lettre *G* a été empruntée à l'alphabet latin, il vient du *gamma* (Γ) grec qui provient du *guimel* sémitique.

Comme notre *c*, le *g* a deux sons. Il est dur dans gorge, gazon, guérir ; il est doux et semblable au *j* dans tous les mots où il est suivi d'un *e* ou d'un *i*, comme dans *genoux* et *gibecière*. La difficulté que présente cette lettre à deux sons peut être aisément supprimée en mettant, par exemple, un point sur le *g* doux pour le distinguer du *g* dur, mais cette amélioration qu'on a déjà proposée ne paraît pas avoir chance de réussir.

Le *g* doux vient des lettres latines *g*, *c*, *q* et *v*.

Le *g* dur vient des lettres latines *g*, *j*, *d* et *z*.

Je vais commencer d'abord par les origines du *g* dur.

§ 1. — G dur latin conservé en français.

Le *g* dur latin se conserve dans des mots français, tels que ceux-ci :

goût	gustus
géant	giganteum
sangle	cingulum
long	longus

2. — G dur français provenant du C latin.

Le *c* latin engendre assez souvent le *g* français.

EXEMPLES :

<i>gras</i>	de	<i>crassus</i>
<i>seigle</i>		<i>secale</i>
<i>le Vigan (Gard)</i>		<i>Vicanum</i>
<i>narguer</i>		<i>naricare</i>
<i>aigu</i>		<i>acutus</i>
<i>église</i>		<i>ecclesia</i>
<i>dragon</i>		<i>draconem</i>
<i>cigogne</i>		<i>ciconia</i>

Dans les mots français d'origine germanique, le même adoucissement se produit. C'est ainsi que *har-eng* vient de l'ancien haut allemand *harinc*.

§ 3. G dur français provenant du Q latin.

Le *q* latin ayant la même valeur que le *c* dur, et le *c* dur, comme nous venons de le voir, permutant aisément avec le *g*, il n'y a rien d'extraordinaire à noter dans cette transformation. Je vous donnerai comme exemples :

<i>égal</i>	de	<i>æqualis</i>
<i>aigle</i>		<i>aquila</i>

§ 4. — G dur provenant du V latin.

La labiale *v* permute très-souvent avec la gutturale *g*. En voici des exemples :

<i>guèpe</i>	de	<i>vespa</i>
<i>gué</i>		<i>vadum</i>

<i>gâter</i>	<i>vastare</i>
Gascogne	Vasconia.
<i>goupillon</i> d'un diminutif de <i>vulpis</i>	

Le *g* dur vient aussi du double *v* germanique. C'est ainsi que *gant* vient du tudesque *want*, que *gat* vient de *waran*, etc., etc.

§ 5. — PROTHÈSE DU G DUR.

Je ne connais qu'un exemple de *g* ajouté au commencement des mots. C'est notre mot *grenouille* de *ranucla*, forme vulgaire de *ranuncula*, diminutif de *rana*. Certains patois, ceux de Franche-Comté et de Bourgogne, par exemple, conservent encore la vraie forme *renouille*.

§ 6 — ÉPENTHÈSE DU G DUR.

Quelques philologues donnent comme exemple de l'introduction du *g* au milieu d'un mot, le mot *épingle*, qui viendrait de *spinula*, mais le cas est douteux, *épingle* venant très-probablement de l'allemand *spingel*, diminutif de *spange*, agrafe.

§ 7. — ÉPITHÈSE DU G DUR.

Un phénomène tout à fait contraire à celui qui se manifeste dans *grenouille* s'est produit dans le mot *loir* qui vient de (*g*) *lire*m. Là, ce n'est pas le *g* qui a été ajouté, mais bien le *g* qui est tombé.

§ 8. — SYNCOPE DU G DUR.

Le *g* dur disparaît lorsqu'il remplit la place d'une consonne médiane. C'est ainsi que :

nier	vient de	ne(<i>g</i>)are
géant		gi(<i>g</i>)antem
tuile		te(<i>g</i>)ula

Il en est de même du *g* doux dans les mots *ni(g)ella* et *ma(g)ister* qui ont formé *nielle* et *maître*

§ 9. — APOCOPE DU G.

Au moyen âge on avait pris la singulière habitude de mettre un *g* à la fin de certains mots. Ce *g* avait la prétention de représenter l'*i* étymologique comme *besoing* (de bisonium), *tesmoing* (de testimonium). Les savants du temps ne savaient pas alors que l'*i* de ces mots attiré par l'*o*, avait enjambé par dessus l'*u*, en un mot qu'une métathèse de l'*o* et de l'*i* s'était effectuée. Quelquefois aussi le *g* avait été ajouté sans aucune raison, comme *ung* pour un (de unus), *coing* pour *coin* (de cuneus).

Au xvi^e siècle, les réformateurs combattirent ces détestables coutumes, et le *g* muet disparut peu à peu de tous les mots. On le conserve cependant encore dans *coing* (de cydonium), mais c'est probablement pour le distinguer de l'autre mot *coin*, quoiqu'il n'y ait aucun rapport entre les deux.

Je ne parle pas, bien entendu, des mots qui conservent leur *g* réellement étymologique, comme *long* (de longus), *sang* (de sanguis), *étang* (de stagnum).

G doux.

§ 1. — G doux en latin conservé en français.

Comme exemple de la conservation du *g* doux latin dans les dérivés français, je citerai :

<i>geniculum</i>	<i>genou</i>
<i>gingiva</i>	<i>gencive</i>
<i>gemere</i>	<i>geindre</i>
<i>gentem</i>	<i>gent</i>
<i>agere</i>	<i>agir</i>

§ 2. — G doux français provenant du J latin.

Entre le *j* et le *g* doux, il n'y a aucune différence phonétique. Ce n'est donc qu'une simple permutation de lettres exprimant le même son. Si l'on se rappelle ce que j'ai dit de la lettre *i* et de ses rapports étroits avec le *j* chez les Romains, on ne s'étonnera pas si l'on trouve des *i* transformés en *g* dans les exemples suivants :

<i>genisse</i>	<i>junicem</i>	
déluge	diluvium	soit diluvjum
rage	rabies	rabjes
changer	cambiare	cambjare
singe	simia	simja

§ 3. — G doux provenant du D latin.

Cette transposition est très-rare, je n'en connais même qu'un exemple, mais il n'est pas douteux, c'est notre mot *orge* qui vient du latin *hordeum*. Cette

permutation s'explique du reste aisément par une observation du célèbre Isidore de Séville, qui, dans ses *Origines*, nous apprend que les Italiens avaient l'habitude de prendre le *z* pour le *d*. Cette remarque est d'autant plus intéressante qu'*hordeum* s'est en effet transformé dans la langue italienne en *orzo*, et dans la langue espagnole en *orzuelo*. Or, comme vous allez le voir tout à l'heure, on a des exemples de la transformation du *z* en *g*. Le mot latin *hordeum* a donc dû subir successivement les formes *orde*, *ordse*, *ordze*, *orze*, pour aboutir au mot *orge*.

§ 4. — G doux provenant du Z latin.

Je viens de vous dire que le *z* se transforme en *g*. Je vous indiquerai comme exemple notre mot *gingembre* qui vient de *zinziberis*, *Bargemont* (Var) de *Verzemonium*, et lorsque je vous parlerai du *j*, qui a le même son, je vous montrerai *benjoin* venant de *benzuinum*, *jujube* de *zizyphum*, *jaloux* de *zelosus*.

Puisque j'ai cité le mot *gingembre*, je ne veux pas le quitter, sans m'en servir pour vous montrer comme les mots conservent, à travers les âges les plus lointains, la marque indélébile de leur origine.

Les Aryens avaient remarqué la forme cornue de la racine du gingembre. Ils lui donnèrent aussitôt le nom de *gringa* (corne) auquel ils ajoutèrent celui de *vera* (corps), ce qui fit le composé *gringavera*. Les Grecs modifièrent le mot en *tsigguiberi* (Ζιγγίβερε) que les Romains écrivirent *zinziberis*, dont les Italiens ont fait *zenzevero*, les Portugais, *gengivre*, les Espagnols, *gengibre* et les Français, *gingembre*.

Le lecteur est assez initié maintenant aux mystères de la formation des mots pour s'apercevoir que ce nom de plante, tout en changeant de physiologie, ne s'est pas trop éloigné de son type primitif, et que les traits particuliers qu'il a pu perdre ou qu'il a pu prendre dans le cours de sa longue existence et de ses nombreuses pérégrinations, n'ont pas pu le changer au point de le rendre méconnaissable aux yeux les moins exercés.

XIX

GUTTURALES

HISTOIRE DES LETTRES J, CH ET H

J

La lettre J est assez singulière, comme signe et comme son.

Comme signe, le J n'était ni voyelle ni consonne, et il n'occupe ce dernier rang que depuis le xvi^e siècle, grâce à l'intervention de Ramus.

Comme son, on ne connaît pas positivement l'origine de cette lettre. Elle n'existait pas chez les Gaulois, du moins on le présume, puisque le dialecte celto-breton ne la possède pas. Les Celtibériens, que les Basques représentent aujourd'hui, ne la connaissaient pas davantage. Les Romains ne l'avaient pas non plus dans leur alphabet, et les Allemands ne la prononcent que difficilement puisqu'ils sont

..

obligés de *chuint*er toutes les fois qu'un J doit sortir de leur gosier.

Le J français provient des lettres latines J, G, I, Z et C.

§ 1. — J latin conservé en français.

La lettre J se conserve dans beaucoup de mots français provenant du latin.

EXEMPLES :

jeune	de juvenis
Jean	de Johannes
joindre	de jungere
juge	de judicem,

§ 2. — J français provenant du G latin.

Le changement du G doux en J n'a rien que de très-naturel, mais celui du G dur paraît plus difficile à expliquer; cette permutation est du reste assez rare, et je doute qu'elle ait été immédiate.

Comme exemple de permutation du G doux latin en J, je vous citerai :

jumeau de gemellus

Comme exemples de transformation du G dur latin en J français, j'indiquerai les mots suivants :

jatte	de gabata
jouir	de gaudere
joie	de gaudium
jaune	de galbinus

§ 3. — J français provenant de l'I latin.

Si on se rappelle ce que j'ai dit de la voyelle *i* et de sa facilité à se consonniser, c'est-à-dire à prendre le son *j*, on ne doit pas s'étonner de voir :-

goujon	provenir de	gobionem
jour		diurnum
Dijon		Divionem

§ 4. — J français provenant du Z latin.

Le vice de conformation qui porte certaines personnes au zézaïement toutes les fois qu'elles ont un *j* à prononcer explique la permutation contraire. Je donnerai comme exemples :

jujube	de	ziziphum
benjoin	de	benzuinum
jaloux	de	zelosus

§ 5. — J français provenant du C latin.

Cette permutation difficile à admettre n'est certainement pas immédiate, et pour l'expliquer il faut que le *c* dur se soit d'abord transformé en *ch*, et le *ch* en *j*.

Ainsi, il n'est pas douteux que *camitem* ait d'abord fait *chante*, et que *chante* se soit transformé ensuite en *jante*.

CH

Ce son qui correspond au *schin* des Hébreux et que nous exprimons par deux consonnes, n'ap-

partient pas à la langue latine. Si l'on en croit Burguy, il faut en chercher l'origine dans les langues celtiques.

L'irlandais, dit ce savant, place souvent un *s* devant *c* et *g* au commencement des mots : *Caitheach*, *scaitheach*, destructif. Le *s* a le son du *sch* devant les voyelles grêles, et, par suite de l'usage, même devant les graves. Ce son correspond exactement à celui du *ch* français, et l'affinité des deux langues permet de supposer avec une grande apparence de vérité que le *ch* français s'est formé du *c* latin de la même façon et sous la même influence.

Ce qu'il y a de curieux à noter, c'est l'usage du *ch* dans le dialecte picard là où se rencontrent le *c* doux et le *s*, et l'emploi du *c* dur là où se trouve le *ch*. Ainsi au lieu de dire : *j'ai vu ici un chanoine chasser à cheval*, on dira : *j'ai vu ichi un canoine cachier à queval*.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que le *ch* représente le χ grec dans les mots d'origine hellénique. J'ajouterai à ce propos qu'on le prononce alors, tantôt *ch* chuintant, comme dans *Achille*, tantôt *ch* dur, comme *nachorète*, et que souvent le *h* est tombé, comme dans *caractère*, *colère*, *école*, etc., etc. Puisqu'on a tant fait de supprimer le *h* dans beaucoup de mots d'origine grecque où il rappelait la présence du χ , on pourrait bien le supprimer dans tous les mots où *ch* se prononce comme *k*, ce serait un embarras de moins et l'orthographe y gagnerait.

§ 1. — CH français provenant du I latin.

parlé de la consonnisation de l'I,

et je vous ai dit que lorsque l'I consonnisé, c'est-à-dire le J, était précédé d'une autre consonne, il arrivait souvent que cette consonne tombait. C'est ainsi que *apium* étant devenu *apjum*, a fait *apche* puis *ache*; que *sepia*, étant prononcé *sepja*, est devenu *sepche*, puis *sèche*.

§ 2. — CH français provenant du G dur latin.

La permutation du *g* dur en *ch* est rare, cependant je vous signalerai :

Parchemin de pergamenum.

M. de Chevallet admet la transformation du *g* doux latin en *ch*. Cette transformation n'offre rien d'extraordinaire, mais les exemples qu'il donne sont douteux. Ainsi, *moucher* ne vient pas de *mungere*, mais beaucoup plus probablement de *mucare*; notre verbe *lécher* ne provient pas de *lingere*, mais du germanique *lecchôn*, qui a dû créer une forme latine analogue au verbe italien *leccare*.

§ 3. — CH français provenant du C dur latin.

J'ai dit tout à l'heure que les Romains ne connaissent pas le *ch* et que c'est à une influence étrangère, celtique ou germanique, que nous devons l'introduction de ce son dans notre langue. Ce qui est certain, c'est que la plus grande partie des mots où se trouvent des syllabes commençant par le *c* dur, prend le *ch*.

EXEMPLES :

<i>caballus</i>	<i>cheval</i>
<i>causa</i>	<i>chose</i>
<i>capra</i>	<i>chèvre</i>
<i>caput</i>	<i>chef</i>
<i>carbonem</i>	<i>charbon</i>
<i>calvus</i>	<i>chauve</i>
<i>castellum</i>	<i>château</i>
<i>arca</i>	<i>arche</i>
<i>bucca</i>	<i>bouche</i>
<i>musca</i>	<i>mouche</i>
<i>manica</i>	<i>manche</i>
<i>vacca</i>	<i>vache</i>

Quelquefois le mot latin s'est transformé de deux manières, et selon l'influence dialectale a conservé son *c* dur ou l'a rejeté pour prendre le *ch*. C'est ainsi que les doublets suivants se sont formés :

<i>calcionem</i>	{ <i>caleçon</i> <i>chausson</i>
<i>calamellus</i>	{ <i>calumet</i> <i>chalumeau</i>
<i>campus</i>	{ <i>camp</i> et son diminutif <i>campagne</i> <i>champ</i> et son diminutif <i>champagne</i>
<i>canalis</i>	{ <i>canal</i> <i>chenal</i>
<i>cancer</i>	{ <i>cancre</i> <i>chancre</i>
<i>cappa</i>	{ <i>cape</i> <i>chape</i>

Quelquefois aussi, comme je l'ai fait remarquer précédemment, le mot dérivé n'a pas la même

forme que le mot type. Ces différences sont dues, soit à l'influence savante, soit, ce qui revient à peu près au même, à une formation récente d'un mot calqué sur un autre mot appartenant à une langue néo-latine.

C'est ainsi que nous disons :

chameau et *camelot* (étoffe faite avec des poils de chameau)
chambrée et *camarade* (c'est-à-dire homme de chambrée)
chandelle et *candélabre*
chanoine et *canonicat*, etc.

§ 4. CH français provenant du X latin.

Cette permutation n'a rien d'extraordinaire, puisque le son du *x* est double et qu'il serait tout aussi bien représenté par les deux lettres *cs*. Comme exemples je citerai :

<i>laxare</i>	<i>lâcher</i>
<i>laxus</i>	<i>lâche</i>
<i>laxitatem</i>	<i>lâcheté</i>

H

Cette lettre ne joue plus maintenant dans notre langue le rôle important qu'elle y remplissait jadis.

L'influence germanique, si grande au moment de la formation de notre langue, avait donné à notre *h* l'aspiration rude et forte qu'elle possède encore en Allemagne et en Angleterre. Cette aspiration s'est

perdue peu à peu, et le *h* dit aspiré ne sert plus qu'à engendrer de véritables hiatus.

La lettre *h* vient du *êta* (κ) grec, qui provient peut-être du *Heth* semitique.

Les Romains l'employèrent surtout pour transcrire le *khi* et le *phi* grecs, qu'ils ne possédaient pas, puis ils l'admirent dans certains mots, où ils n'étaient pas nécessaires, superfétation dont Cicéron se plaignit plusieurs fois.

Dans notre langue, la lettre *h* est dite *muette* ou *aspirée*, selon qu'on la passe sans la prononcer, ou qu'elle empêche la liaison de la consonne finale qui précède avec la voyelle qui la suit.

Ainsi le *h* est muet dans l'*homme*, l'*histoire*.

Il est aspiré dans le *haut*, la *hampe*, le *hasard*, le *hameau*.

Cette qualification d'*aspiré* est fausse, d'abord parce que comparé à la prononciation des langues du nord, notre *h* n'est nullement aspiré; ensuite, parce que cette lettre ne s'aspire pas, mais s'expire au contraire, c'est-à-dire qu'au lieu d'aspirer l'air pour la prononcer, on le chasse, ce qui est complètement différent.

Dans beaucoup de mots français d'origine hellénique, la lettre *h* a été placée pour rappeler l'*esprit rude* des Grecs, c'est-à-dire pour remplacer le signe caractéristique au moyen duquel on indiquait la présence de l'aspiration. C'est ainsi que beaucoup de mots français possèdent la lettre *h* à côté de la lettre *r*, pour rappeler l'*esprit rude* du *ro* (ρ) grec. Je ne verrais, pour ma part, aucun inconvénient, à continuer

d'écrire *arrhes*, *rhumatisme*, *rhume*, *rhythme*, mais comme il faut avant tout être logique, il faudrait alors rétablir la lettre *h* dans *rétime*, *rapsodie*, *cataracte*, etc., où elle a été enlevée. Pourquoi écrire *holocauste* avec *h* et *olographe* sans *h*? pourquoi *hémorr(h)agie* sans *h* et *catarrhe* avec *h*?

On arrive ainsi à l'absurde, et on consacre officiellement des inconséquences qu'on ne pardonnerait pas à un élève de cinquième.

C'est ainsi que, par l'une de ces bizarreries que je ne saurais qualifier, on doit dire *l'héroïsme du héros*. Étant donné un même radical, je me demande comment on a pu arriver à rendre muet le *h* du premier mot et aspiré celui du second.

On dit aussi *toile d'Hollande* et *point d'Hongrie*, quoiqu'on dise *la Hollande* et *la Hongrie*. Ce n'est pas mieux, mais au moins Charles Nodier a expliqué cette contradiction, en disant spirituellement que c'était une exception en faveur de ceux qui ne savaient pas le français.

Le *h* français vient du *h* et du *j* latins.

§ 1. — H latin conservé en français.

Voici des exemples de cette conservation :

<i>hominem</i>	<i>homme</i>
<i>honorem</i>	<i>honneur</i>

§ 2. — H français provenant du F latin.

La permutation du *f* en *h* existait déjà dans la langue latine, à l'époque de la décadence. Dans les

auteurs de ce temps on trouve *fordeum* pour *hordeum* et la permutation contraire *hebris* pour *febris*, etc. En espagnol, cette transformation est régulière. Je citerai comme exemple le mot *hablar* (parler) qui vient du latin *fabulari* (causer), et que nous avons emprunté à nos voisins de la péninsule ibérique, sous la forme *habler*, en lui donnant la signification d'exagérer en parlant, c'est-à-dire de parler comme un Espagnol. Admettre dans la langue nationale des mots étrangers en leur donnant une mauvaise acception — acception qui rappelle jusqu'à un certain point les défauts de l'ennemi, — était autrefois pour le peuple la seule manière de se venger des influences étrangères.

Voici des exemples de cette transformation :

<i>hors</i>	<i>foris</i>
<i>hormis</i>	<i>foris missum</i>

§ 3. — PROTHÈSE DU H.

Si quelques mots latins commençant par *h*, ont perdu cette lettre en devenant français, comme *avoir* de *habere*, *orge* de *hordeum*, *on* de *homo*, beaucoup d'autres mots latins qui s'écrivaient sans *h*, en ont ajouté un, soit au moment de leur transformation en français, soit à la Renaissance, où l'emploi des lettres parasites s'était généralisé.

EXEMPLES :

<i>oleum</i>	<i>huile</i>
<i>ostrea</i>	<i>huitre</i>
<i>altus</i>	<i>haut</i>
<i>ascia</i>	<i>hache</i>

§ 4. — ÉPENTHÈSE DU H.

L'addition du *h* au milieu des mots se rencontre quelquefois, surtout dans les mots où le *d*, tombant comme consonne médiane, laisse deux voyelles en présence. C'est ainsi que :

Ca(<i>d</i>)urci	est devenu Cahors
inva(<i>d</i>)ere	envahir
tra(<i>d</i>)ere	trahir
tra(<i>d</i>)itionem	trahison

§ 5. — APHÉRÈSE DU H.

Nous avons vu tout à l'heure avec quelle facilité les mots français provenant des mots latins sans *h*, s'étaient munis de cette lettre parasite. Ici, c'est tout le contraire qui a lieu. Au lieu d'acquérir un *h* en passant de la langue mère à la langue dérivée, les mots l'abandonnent au passage.

EXEMPLES :

homo	on
hordeum	orge
habere	avoir.

XX

HISTOIRE DES LETTRES R ET L.

R

Cette lettre nous vient des Romains qui l'avaient empruntée aux Grecs. Le *rho* (ρ) grec vient du *resch* des Hébreux et des Phéniciens, qui signifie *tête*. La forme du *rho* grec est tout à fait semblable à celle de notre P majuscule ; le jambage contourné qui distingue ce P (*rho*) grec du R latin — jambage que nous avons adopté — est beaucoup plus ancien qu'on ne se l'imagine, et remonterait d'après certaines inscriptions à l'antiquité la plus reculée. Ce changement dans la forme de la lettre grecque, fait par les Romains, n'aurait donc été qu'une restitution au lieu d'être une innovation.

Il est de règle en français que le *r* final qui est précédé de l'*e* ne se prononce pas, comme dans *prunier*, *pommier*, *abricotier*, *donner*, *lier*, *créer*, *louer*, *s'agiter*. Mais, comme les règles ne vivent que d'exceptions, beaucoup de mots, comme *ver*, *mer*, *cher*, *fier*, *hiver*, *enfer*, etc., etc., ont un *r* qui se prononce parfaitement.

Cette lettre que certains peuples ne possèdent pas, est difficilement énoncée par les enfants. Quelques personnes même ne peuvent surmonter cette difficulté native, et nous avons un exemple assez curieux de ce défaut dans la prononciation mise à la mode par un chanteur du Directoire, Garat, qui passait les *r* et disait *ia bien qui ia le denier*, pour *rira bien qui rira le dernier*. C'était à qui parlerait de la sorte et *iait au théâtre de l'Opéra pou entende Gaat*. De semblables modes nous paraîtraient absurdes, si nous n'avions pas tous les jours des exemples nouveaux de l'attrait qu'ont pour certaines gens le ridicule et la sottise.

Le *r* se double quelquefois du *h* pour remplacer le *rho* grec marqué de l'esprit rude. J'en ai déjà parlé à propos de la lettre *h*, je n'y reviendrai pas.

§ 1. — R latin conservé en français.

La conservation des lettres est naturellement le cas qui se présente le plus fréquemment dans les mots qui passent de la langue mère à la langue dérivée. Les mots qui ont conservé le *r* soit au commencement, soit au milieu, soit à la fin, ne sont donc pas rares.

EXEMPLES :

<i>regem</i>	<i>roi</i>
<i>rationem</i>	<i>raison</i>
<i>directus</i>	<i>droit</i>
<i>pergamenum</i>	<i>parchemin</i>
<i>infernum</i>	<i>enfer</i>
<i>hibernum</i>	<i>hiver</i>

§ 2. — R français venant du L latin.

Cette permutation est fréquente. Comme exemples, je citerai :

<i>rossignol</i>	de	<i>lusciniola</i>
<i>hurler</i>	de	<i>ululare</i>
<i>titre</i>	de	<i>titulus</i>
<i>chapitre</i>	de	<i>capitulum</i>
<i>orme</i>	de	<i>ulmus</i>
<i>apôtre</i>	de	<i>apostolus</i>
<i>escandre</i>	de	<i>scandalum</i>
<i>chartre</i>	de	<i>cartula</i> .
<i>nombril</i>	de	<i>umbilicus</i> .

§ 3. — R français provenant du S latin.

Cette transformation assez singulière se rencontre quelquefois dans les mots latins où se trouvent deux *ss* de suite. C'est ainsi que le changement de *r* en *s* et de *s* en *r* était fréquent chez les Grecs et chez les Latins. On disait aussi bien *Valesius* et *Fusius* que *Valerius* et *Furius*. Les grammairiens du *xvii^e* siècle citent des exemples nombreux de ces singulières confusions qui permettaient de dire *rairon*, *courin*, pour *raison* et *cousin*. Quelquefois les deux formes ont été

conservées comme dans *caraco* (autrefois *caraque*) et *casaque*, dans *chaire* et *chaise*. Les Berrichons disent encore *ma chemire*, cet *urage*, pour *ma chemise*, cet *usage*. Nos Parisiennes, dit le grammairien Du Bois (1531), prononcent *mon courin*, *ma courine*, *Jeru Masia*, *ma mese* au lieu de *mon cousin*, *ma cousine*, *Jésus Maria*, *ma mère*. Naudé signale cette singulière habitude dans son *Mascurat* (p. 382) lorsqu'il fait cette remarque : « Nos femmes de Paris, au lieu de *mon mari* disent *mon masi*, et cela les pourrait à un besoin justifier de ce que l'on dit qu'elles ont la langue trop longue, car au contraire cet accident n'arrive qu'à ceux qui l'ont si courte, qu'ils ne peuvent pas la joindre aux dents de devant pour former *et*, comme disent les Italiens, *scolpire bene* cette lettre. »

C'est ainsi que :

<i>ossifraga</i>	est devenu	<i>orfraye</i>
<i>Massilia</i>		Marseille

§ 4. — R français provenant du N latin.

La permutation de la nasale latine *n* en linguale *r* n'a rien d'extraordinaire, puisque ce sont deux consonnes liquides. En voici des exemples :

<i>Diaconus</i>	<i>diacre</i>
<i>ordinem</i>	<i>ordre</i>
<i>cophinus</i>	<i>coffre</i>
<i>tympanum</i>	<i>timbre</i>
<i>Lingonæ</i>	<i>Langres</i>
<i>Londinum</i>	<i>Londres</i>
<i>pampinus</i>	<i>pampre</i>

§ 5. — MÉTATHÈSE DU R.

Le *r* se déplace avec la plus grande facilité aussi bien en arrière qu'en avant.

La transposition en arrière se rencontre dans :

pauvreté	de	paupertatem
troubler		turbulare
brebis		vervecem
Drevant (Cher)		Derventum
tremper		temperare

La forme savante de ce dernier mot qui est *tempérer* explique la locution *tremper son vin*.

La transposition en avant se retrouve dans :

pour	de	pro
Durance		Druentia

Cette méthathèse existe du reste dans la langue française. Combien de gens disent *aréostat* pour *aérostas*, *pimperlle* pour *pimprelle*, etc.

§ 6. — ÉPENTHÈSE DU R.

Le *r* s'introduit dans le corps des mots à la suite de certaines consonnes. Voici des exemples de ces singulières additions :

<i>perdicem</i>	est devenu	<i>perdris</i>
<i>thesaurus</i>		trésor
<i>funda</i>		fronde
<i>malignus</i>		malingre

Une singulière épenthèse du *r* se manifeste dans

le mot *mitraille* qu'on écrivait autrefois *mitaille* et qui vient du flamand *mitje*, petite monnaie.

SYNCOPE DU R.

Dans beaucoup de mots latins où le *r* est suivi du *s*, le *r* tombe dans les mots français dérivés.

EXEMPLES :

dorsum	dos
persica	pêche

RR

Le double *rr* est formé en français par le double *rr*, le *tr* et le *dr* latins.

La conservation du double *rr* dans les deux langues, n'a rien que de très-naturel.

EXEMPLE :

narrare	narrer
---------	--------

La transformation du *tr* en double *rr* s'explique par la force du son de la seconde consonne qui annihile presque la première. C'est ainsi que :

Matricularius	est devenu	marreglier (marguillier)
nutritus		nourri
putrere		pourrir
latronem		larron.

La transformation du *tr* en double *rr* s'est produite par les mêmes causes.

EXEMPLES :

quadratum	carré
quadrifurcus	carrefour
adretro	arrière

L

La lettre L nous vient des Romains. Elle répond au *lambda* (Λ) des Grecs, qui dérive du *lamed* sémitique ; chez les Latins, on la prononçait de trois manières différentes, mais ce qu'en dit le grammairien Priscien n'est pas assez clair pour savoir à quoi s'en tenir sur la valeur de ces sons.

En français le *l* n'a que deux sons ; le son ordinaire, tel qu'on le rencontre dans *laurier*, *aller*, *habile*, *ville*, *illégitime*, et le son mouillé, comme dans *œil*, *seuil*, *deuil*, *ailleurs*, *feuille*, etc. Vous le voyez, ce son mouillé s'obtient aussi bien avec un *l* qu'avec deux *ll*, seulement le *l* unique n'a cette valeur qu'à la fin des mots, tandis que le double *ll* ne se prononce ainsi que dans le corps des mots. Il y a aussi une autre manière de caractériser le son mouillé, c'est de faire suivre le *l* d'un *h* comme dans *Milhau*, *gentilhomme*, mais cette combinaison du *l* et du *h*, fort commune en portugais, est rarement employée dans la langue française.

Ronsard avait demandé en 1572 de créer un signe distinctif pour cet *l* mouillé, et l'innovation qu'il réclamait était réellement utile, car les enfants et les étrangers éprouvent les plus grandes difficultés à discerner les mots où les *l* se mouillent des mots

où ces mêmes lettres ont leur son ordinaire. En effet pourquoi prononcer :

ville et veille
tranquille et aiguille.

Quant à la double lettre *ll*, son emploi n'est pas non plus toujours fort régulier. M. B. Julien dit à ce propos dans son livre intitulé : *Principales étymologies de la langue française* :

« D'autres consonnes ont été doublées ou dédoublées par des raisons qu'on peut nommer d'épellation, parce que les règles données à cet égard viennent de la même manière dont nous épelons les lettres pour les assembler dans les syllabes. Je prends par exemple le verbe *appeler*, tiré du latin *appellare* : il n'a qu'une seule *l* tandis que le latin en a deux ; au présent de l'indicatif il reprend les deux *ll*, *appelle*, comme l'indique le latin *appello* ; mais il en perd une de nouveau au pluriel, nous *appelons*. Tout le monde comprend d'où vient cette marche singulière. Quand la dernière syllabe est sonore, la pénultième est muette ; et alors l'*e* ne doit être suivi que d'une consonne. Au contraire, quand la dernière est muette, la pénultième est sonore, et l'on sait qu'un moyen fort ancien chez nous de marquer l'*e* ouvert, a été de doubler la consonne suivante, surtout à l'époque où les accents étaient inusités, c'est-à-dire jusqu'à la fin du *xviii^e* siècle. C'est pour cela qu'on écrit *j'appelle* et *j'appellerai*, et d'un autre côté *appelant* et *j'appelais*. L'orthographe latine n'a eu sur ce changement qu'une très-faible influence, puisqua

nous avons mis deux consonnes où il n'y en a qu'une en latin, comme dans *cruelle* venu de *crudelis*, *muette* venu de *muta*; *fidèle* même, qu'on écrivait *fidelle* au temps de Louis XIV, quoiqu'il fût venu directement de *fidelis*, où il n'a jamais eu qu'une seule *l*. »

Notre lettre *l* vient des lettres latines *l*, *r* et *n*.

§ 1. — L latin conservé en français.

La lettre *l* s'est presque toujours conservée dans les mots de la langue dérivée.

EXEMPLES :

<i>littera</i>	<i>lettre</i>
<i>lingua</i>	<i>langue</i>
<i>aquila</i>	<i>aigle</i>
<i>pilus</i>	<i>poil</i>

§ 2. — L français provenant du R latin.

Les rapports qui existent entre ces deux lettres expliquent la facilité de leur permutation.

EXEMPLES :

<i>altare</i>	<i>autel</i>
<i>cribrum</i>	<i>crible</i>
<i>peregrinus</i>	<i>pèlerin</i>
<i>fragare</i>	<i>flairer</i>
<i>paraveredus</i>	<i>palefroi</i> .

§ 3. — L français provenant du N latin.

Le mécanisme au moyen duquel s'opère la permutation du *n* en *l* est très-facile à expliquer, puis-

que la langue joue le principal rôle dans la formation de ces deux lettres.

Comme exemples, je citerai :

orphaninus	orphelin
Bononia	Boulogne.
Castellum-Nantonis	Château-Landon.
Panormus	Palerme.

§ 4. — MÉTATHÈSE DU L.

La transposition du *l* est moins fréquente que celle du *r*; cependant on peut en citer plusieurs exemples :

singultus	sanglot
oltis	lot
Nidalfa	Nauphle (Seine-et-Oise).

§ 5. — PROTHÈSE DU L.

La prothèse du *l* est excessivement commune, et la raison en est très-simple. Notre article *l'* devant un mot qui commence par une voyelle, a pu, sans difficulté aucune, se souder avec le substantif auquel il est joint.

C'est ainsi que nos pères ont dit longtemps : *oriol*, d'*aureolus*, puis *loriot*; *ierre*, de *hedera*, puis *lierre*; *uette*, de *uvetta*, puis *luette*; *andier*, de *and-ria*, puis *landier*; *île*, de *insula*, puis *Lille*; *ors*, de *hora*, puis *lors*.

Ce redoublement de l'article est très-commun dans le peuple, et de même que nous commettons une faute grossière, quant à l'étymologie, en disant *le lierre*, *le loriot*, *le landier*, *la luette*, le peuple ne

..

se gêne pas pour dire : *le levier*, pour l'*évier*, *le loquet*, pour le *hoquet*.

§ 6. — ÉPENTHÈSE DU L.

La lettre *l* s'est glissée fort rarement dans les mots. Cependant, j'en citerai un exemple qui paraît être unique, et qui n'est au fond qu'un affreux barbarisme ; je veux parler du haricot connu sous le nom de *flageolet*, et qui provient d'un diminutif du mot latin *phaseolus* (*phaseoletus*). Dans tous les patois, on l'écrit correctement : *fageole*, à Cambrai ; *fajole*, à Faucigny ; *fajole*, à Genève ; *fiageole*, à Lyon.

Le mot primitif *fageol* n'a pas été conservé ; mais les matelots disent encore *fayol* dans le même sens. Ils ont même une locution familière : *doubler le cap fayol*, qui signifie cesser de manger des haricots secs. Il paraît que ce légume n'est pas plus aimé dans la marine que dans les lycées de l'État.

§ 7. APHÉRÈSE DU L.

Comme exemple de ce rare phénomène, je vous citerai *anspessade*, venant de *lancia spezzata*, mot à mot *lance mise en pièces*. L'*anspessade* ou même le *lancespessade* était un militaire qui avait rompu une lance honorablement et qui recevait alors le titre de lanspessade, titre inférieur à celui de caporal.

§ 8. — APOCOPE DU L.

La chute du *l* à la fin des mots est très-rare. M. Brachet, qui m'a fourni déjà bien des exemples

curieux, en cite deux : *oui* et *nenni*. *Oui*, autrefois *oïl*, de *hoc illud*; *nenni*, autrefois *nennil*, de *non illud*.

L et LL mouillés.

L'assemblage de ces deux consonnes forme un son à peu près semblable à celui de notre *y* et de notre *ï* dans *moyen* et *aïeul*. Ce son existait-il en latin? Est-ce à l'influence des Barbares que nous le devons? On ne peut encore rien dire de positif à cet égard. Ce qu'il y a de certain, c'est que le *l* mouillé est le résultat de neuf combinaisons différentes : **L**, **LL**, **LI**, **LE**, **CL**, **GL**, **TL**, **NIA**, **CHL**.

Voici des exemples de ces transformations :

1° *L simple.*

portale	portail
---------	---------

2° *double LL.*

malleus	mail
anguilla	anguille

3° *diphthongue LI.*

allium	ail
ballium	bail
animalia	aumaille
familia	famille
filia	fille
folium	feuille
papilionem	papillon
corallium	corail
battualia	bataille

sponsalia	épousailles
funeralia	funérailles
fustalia	futailles
mirabilia	merveilles
oxalia	oseille

4° *diphthongue LEA.*

palea	paille
-------	--------

5° *diphthongue CL.*

oracula	oreille
lenticula	lentille
apicula	abeille
quacula	caille
macula	maille
acicula	aiguille
canicula	chenille
cavicia [†] ,	cheville.
vervecale	bercail.
gubernaculum	gouvernail
articulus	orteil
ovicula	ouaille
buticula	bouteille
corbicula	corbeille

6° *diphthongue GL.*

coagulare	cailler
vigilare	veiller
evigilare	éveiller

[†] Pour *clavicia* de *clavicula*.

7° *diphthongue TL.*

situla	seille
volatilia	volaille

8° *triphthongue NIA.*

Intrania	entrailles
----------	------------

9° *triphthongue CHL.*

trichila	treille.
----------	----------

XXI

HISTOIRE DES LETTRES M ET N

M

Cette lettre a été empruntée au *mu* grec, qui provient du *mem* phénicien modifié. C'est la consonne la plus facile à prononcer et c'est probablement pour cette raison que, dans presque toutes les langues, elle est la première lettre du mot qui signifie *mère* : en effet, ce titre si doux se traduit :

en sanscrit	par	<i>mâtâ</i>
en grec		<i>mêter</i>
en latin		<i>mater</i>
en italien		<i>madre</i>
en anglais		<i>mother</i>
en gaélique		<i>mathair</i>
en ancien haut allemand		<i>muotar</i>

en allemand	<i>mutter</i>
en ancien slave	<i>mati</i>
en lithuanien	<i>moti</i>
en arménien	<i>maïr</i>
en hébreu	<i>em</i>
en chinois	<i>mou</i>
en cophte	<i>maan</i>

Le *m* en français a deux sons, celui qu'il a toujours au commencement des mots, comme dans *mon*, *ma*, *me*, et celui qu'il prend, soit à la fin des mots comme *nom*, *faim*, *parfum*, soit dans le corps des mots, lorsqu'il est suivi d'une labiale comme dans *lampe*, *emploi*, *tombe*, *emmener*, etc. Dans ces derniers cas, ce n'est qu'un simple signe orthographique qui a une valeur semblable au *n*; et en effet, que *non* soit écrit avec un *n* ou avec un *m* (nom), la prononciation est toujours la même.

Le double *mm* n'est pas toujours judicieusement employé, ainsi : *flamme* devrait s'écrire non pas *flame* comme Corneille le met, mais *flâme* comme Racine l'emploie, car on prononce *flamme* comme *blâme*.

§ 1. — M latin conservé en français.

Le *m* s'est presque toujours conservé dans les mots français provenant du latin.

EXEMPLES :

<i>menus</i>	<i>main</i>
<i>amorem</i>	<i>amour</i>
<i>camera</i>	<i>chambre</i>
<i>nomen</i>	<i>nom</i>
<i>majorem</i>	<i>majeur</i>

§ 2. — M français provenant du N latin.

Le mécanisme au moyen duquel s'opère cette permutation s'explique d'autant plus facilement que les deux lettres sont des nasales. Les exemples ne sont pas rares :

amaritudinē	amertume
consuetudinē	coutume
incudinē	enclume
carpius	charme
cornum	corme

§ 3. — M français provenant du B latin.

La transformation du *b* en *m* est excessivement rare, cependant je vous citerai :

samedi	sabbati dies
--------	--------------

§ 4. — ÉPENTHÈSE DU M.

Le *m* se glisse quelquefois dans l'intérieur des mots.

EXEMPLES :

lambruche	de	labrusca
gingembre		zinziberis

MM

Le double *mm* se conserve quelquefois dans les mots français provenant du latin.

EXEMPLES :

gumma	gomme
gramma	gramme

gamma	gamme
flamma	flamme

Je vous ai fait remarquer précédemment que *flam mare* était devenu *flamber*.

§ 5. — MM français provenant du MN latin.

Le double *mm* provient aussi des diphthongues latines *mn*, c'est ainsi que :

somme	vient de	somnus
sommeil		somniculus
homme		hominem
femme		femina .
nommer		nominare

§ 6. — APOCOPE DU M.

La soustraction a lieu à la fin des mots dans certains cas et indépendamment de l'accident qui a emporté la désinence grammaticale.

EXEMPLE :

ver de *vermis*

N

Cette lettre qui se trouvait dans les alphabets latin et grec, provient du *nun* phénicien. C'est une de nos consonnes les plus utiles, puisqu'elle sert à former des sons pour lesquels nous n'avons pas de signes particuliers. C'est ainsi qu'avec la consonne *g* on représente le son *gn*, et qu'avec les voyelles *a*, *o*, *i* et *u*, on caractérise les voyelles doubles *an*, *on*, *in*, *un*. Je ne parle pas de la voyelle *e* parce que le son qu'elle représente avec le *n* est tantôt semblable

à *in*, comme dans *chien, mien, tien*, tantôt semblable à *an* comme dans *chiendent, enlever, ardent, content*. C'est grâce à cette identité de son, malgré des différences orthographiques, que les jeux de mots deviennent faciles. La voyelle double *an* me rappelle cette réponse faite à Louis XI, qui s'étonnait de la mauvaise qualité du vin de l'année « C'est, lui dit-on, que les *sarments* n'ont pas tenu » allusion aux *serments* que le roi s'était contenté de prêter, mais qu'il s'était bien gardé de tenir.

Comme le *m*, la nasale *n* a deux sons : celui qu'on lui connaît au commencement des mots, comme *nez, nation*, et celui qu'il possède à la suite des voyelles *a, e, i, o* et *u*, comme je viens de le faire remarquer.

La consonne *n* finale se fait sentir comme dans *hymen*, ou s'assourdit comme dans *examen*. Dans la troisième personne du pluriel des verbes, le *n* est complètement muet : on prononce en effet *ils saluent, ils donnent, ils chantaient, ils buvaient*, comme si on écrivait *ils aime, ils chantait, ils buvait*. Cet *n* est dans ce cas purement étymologique et rappelle l'origine du mot dans lequel il joue un rôle si peu important en apparence.

En effet, lorsque le pronom personnel précède le verbe, et qu'au lieu de dire *les hommes* on dit *ils chantent*, on ne peut distinguer si on parle d'une ou de plusieurs personnes. C'est une des plus grandes difficultés de notre langue, et on ne sait comment y remédier.

Chez les Latins, à qui nous avons emprunté ces finales, l'inconvénient que je vous signale n'existait

pas, parce que toutes les lettres se prononçaient ; ainsi on disait :

cantant	d'où ils	chantent
salutant		saluent
gubernabant		gouvernaient
predicabant		prêchaient
volant		volent

La loi, dont je vous ai si souvent parlé, qui tend à amortir les finales, a laissé subsister ces lettres, en ne leur donnant qu'une valeur purement grammaticale.

Comme lettre double, le *n* mérite d'attirer un instant notre attention. Je vous ai déjà fait remarquer avec quelle indifférence l'Académie avait décidé l'emploi de certaines lettres. Le respect qu'elle a gardé vis-à-vis de ces anomalies que l'ignorance et le hasard ont accumulées dans notre langage, a produit de singulières contradictions.

Ainsi de *canton* on a fait *cantonal* et *cantonnier* ; de *patron* on a fait *patronage* et *patronner* ; de *son* on a fait *dissonance* et *consonnance* ; de *ton* on a fait *intonation* et *entonner* ; de *tonner* on a fait *tonnerre* et *détoner*.

Pourquoi *rationnel* de *ration*, et *national* de *nation* ? Pourquoi *honorer* et *honneur*, *donation* et *donner* ?

M. Jullien en donne la raison. « Les consonnes ont été doublées, dit-il, surtout quand il s'est agi des nasales ou des dentales, par des raisons tout à fait étrangères à l'étymologie proprement dite, et qui n'ont pas moins contribué à rendre la formation des mots irrégulière en apparence : ainsi *bona* a for-

mé *bonne*, *donare* donner, *christiana* chrétienne, etc. La raison de tout cela, c'est que les syllabes dont il s'agit étaient des nasales en latin ou du moins ont été prononcées nasales chez nous pendant la formation de notre langue; et c'est pour conserver dans l'écriture la nasalité entendue qu'on a écrit *donné*, *chrétienne*. C'est qu'alors on prononçait *don-né*, *chrétien-ne*. Aujourd'hui que nous prononçons avec les voyelles orales et ouvertes *bonne*, *donné*, *chrétienne*, nous nous étonnons à bon droit d'une orthographe qui contrarie également l'étymologie et notre prononciation. »

L'explication donnée par M. Jullien est rationnelle, mais elle prouve aussi que l'ancienne orthographe n'a plus sa raison d'être, et que l'Académie peut, dans beaucoup de cas, extirper sans témérité, les lettres inutiles.

§ 1. — N latin conservé en français.

Les exemples de la conservation du *n* latin dans les mots français ne sont pas rares. Je citerai :

<i>natura</i>	<i>nature</i>
<i>ancora</i>	<i>ancré</i>
<i>sanctus</i>	<i>saint</i>
<i>unus</i>	<i>un</i>

§ 2. — N français provenant du M.

Je vous ai indiqué tout à l'heure la permutation du *n* latin en *m* français. Le changement contraire offre de nombreux exemples :

<i>nappe</i>	<i>de</i>	<i>mappa</i>
<i>tante</i>		<i>amita</i>

natte	matta
nèfle	mespilum
connétable	comes stabuli
singe	simius
printemps	primum tempus
rien	rem.

§ 3. — N français provenant de L latin.

Vous avez vu précédemment avec quelle facilité le *n* se transforme en *l*; la permutation contraire se rencontre souvent :

niveau	libella
poterne	posterula
marne	margula.

§ 4. — MÉTATHÈSE DU N.

La transformation du *n* s'effectue tantôt en arrière comme dans :

étang	de	stagnum
poing		pugnus.

Tantôt en avant, comme dans :

teignant	tingentem.
----------	------------

§ 5. — ÉPENTHÈSE DU N.

Le *n* s'est glissé assez souvent entre une voyelle et une consonne, c'est ainsi que :

locusta	est devenu	langouste
pictorem		peintre
laterna		lanterne
joculatore		jongleur.

cucumerem	concombre
Iculisma	Angoulême
reddere	rendre.

§ 6. — APOCOPE DU N.

Lorsque le *n* se trouve, par la chute de la finale des mots latins, à la fin des mots de la langue dérivée, il tombe toujours.

EXEMPLES :

four	de	furn	us
enfer		infern	us
cahier		quatern	us
hiver		hibern	um
chair		carn	em.

NN

Le double *nn* français vient non-seulement du double *nn* latin, mais aussi des diphthongues *mn* et *gn*.

EXEMPLES :

innocent	innocentem
colonne	columna
Garonne	Garumna
connaître	cognoscere.

GN

La diphthongue *gn* est une gutturo-nasale qui n'a pas en français de signe particulier pour la représenter. Elle vient du *n* et des diphthongues *gn* et *ni* latines.

EXEMPLES :

aranaea	araignée
linea	ligne
pectinem	peigne.

Le *gn* dur latin s'adoucit et de :

agnellus	on fait	agneau
dignari		daigner.

La présence de l'*i* à la suite du *n*, fait que le son s'assourdit :

eiconia	cicogne
grunnire	grogner
cuniada	cognée
unionem	ognon.

La consonne *n* termine la série des explications que j'avais à donner sur le rôle que les lettres jouent dans la formation des mots :

Mais il ne suffit pas que l'on sache comment les lettres permutent entre elles, et quels sont les phénomènes produits par ces permutations. Si on a eu le courage de me lire jusqu'au bout, on entrevoit sans doute les mystères de la modulation des sons, mais on ne sait pas encore comment le son étant produit, il a pu, seul ou réuni à d'autres, former des mots, et les multiplier au point que tout ce que nous percevons se traduit immédiatement et intelligiblement.

C'est ce merveilleux travail de composition que je vais tenter d'expliquer, avant de clore ce livre.

XXII

DE LA FORMATION DES MOTS

L'étude à laquelle nous nous sommes livrés jusqu'ici n'a eu pour objet que de démontrer comment, un mot étant donné, il peut revêtir une autre forme. J'ai rempli jusqu'ici le rôle du mécanicien qui montre à ses élèves les principaux rouages qui servent à construire des machines, sans se préoccuper le moins du monde de la machine que ces rouages assemblés doivent faire mouvoir. C'est ainsi que j'ai parlé des lettres sans m'occuper des mots. Les mots ne se sont pas cependant forgés tout seuls ; les syllabes qui les composent doivent avoir leur raison d'être, et l'ensemble des combinaisons qui produisent un mot mérite certainement la peine d'être étudié.

Le démembrement des mots, si je puis m'exprimer ainsi, est une opération des plus délicates, surtout dans les langues modernes, qui ne sont que le résultat de la décomposition fatale d'une langue plus ancienne. En effet, plus une langue est ancienne, plus la racine des mots doit être facile à reconnaître. Les vieilles langues étant composées d'un grand nom-

bre de mots courts, et le procédé d'agglutination qui lie plusieurs racines entre elles pour former d'autres mots étant assez primitif, les points de suture sont aisément reconnaissables. Il n'est donc pas douteux que les mots les plus courts peuvent être considérés comme appartenant aux peuples les plus primitifs. Max Müller ¹ dit à ce sujet : On peut toujours prouver que les racines composées de plus d'une syllabe sont dérivées, et, même dans les racines monosyllabiques, il faut distinguer ce que nous appellerons les racines premières, secondaires et tertiaires.

Les racines premières se composent dans la langue sanscrite :

1° D'une voyelle unique, comme

i, qui signifie *aller*;

2° D'une voyelle et d'une consonne, comme

Ad, qui signifie *manger*;

3° D'une consonne et d'une voyelle, comme

Dâ, qui signifie *donner*.

Les racines secondaires se composent :

D'une voyelle entre deux consonnes, comme

Tud, qui signifie *frapper*.

Les racines tertiaires se composent :

1° De deux consonnes qui se suivent et d'une voyelle, comme

Plu, qui signifie *couler*;

¹ Voy. la *Science du langage*, p. 282

2° D'une voyelle et de deux consonnes qui se suivent, comme

Ard, qui signifie *blessar*;

3° De deux consonnes qui se suivent, d'une voyelle et d'une consonne, comme

Spas, qui signifie *regarder*;

4° De deux consonnes, d'une voyelle et de deux consonnes, comme

Spand, qui signifie *trembler*.

Ces racines, qu'on pourrait qualifier de principales, n'ont pas tardé à se souder à d'autres racines qui ne jouent qu'un rôle secondaire et qui finissent par devenir de simples affixes. Cette agglutination change et la physionomie et le sens du mot; aussi, lorsque ce mot a passé dans d'autres langues, en prenant une forme que réclamait sa nouvelle naturalisation, il devient fort difficile de le reconnaître, et il faut beaucoup de sagacité pour distinguer entre l'élément radical et l'élément modificatif, entre la racine attributive, qui renferme le sens primitif du mot, et les racines secondaires qui modifient ce sens primitif.

Dans les recherches étymologiques, on applique donc aux mots la méthode analytique employée pour classer les minéraux, lorsqu'on veut trouver chez ces derniers quel est le principe constituant qui exerce la plus grande influence sur l'ensemble des propriétés qui les personnifie.

Ce que j'ai à dire ici se borne aux rapports qui

peuvent exister immédiatement entre les mots français et ceux des langues auxquelles notre idiome les a empruntés directement. Cependant, pour faire bien comprendre l'étendue de la science philologique et les ramifications parfaitement authentiques que le sanscrit possède dans nos langues modernes, je ferai l'histoire d'une racine qui existe en sanscrit et qui a passé de cette langue dans toutes les langues de l'Europe. Je ne parlerai bien entendu que des mots français où se trouve cette racine.

La racine *spas* signifie *regarder*¹. On la retrouve en latin sous la forme *spec*, d'où les deux verbes *spectare* et *specere*, regarder. En français, sauf de légères modifications dans certains cas, la racine *spec* s'est conservée, comme on va pouvoir en juger.

Je viens de dire que la racine sanscrite rappelait le sens de la vue et tout ce qui en dépend : l'observation, la méditation, la classification, etc. On retrouvera dans les mots qui vont suivre ces différentes acceptions.

Ainsi, quand on regarde quelque chose matériellement, que voit-on d'abord ? Ce qui est sous les yeux. Or, l'état d'être sous l'œil, devant les yeux, s'appelle ASPECT.

L'aspect des objets vus de loin s'appelle PERSPECTIVE, lorsqu'on considère ces objets au point de vue des distances et des situations, et SPECTACLE, lorsqu'on les considère au point de vue des sensations qu'ils peuvent vous faire éprouver.

¹ Voyez Max Muller, *Leçons sur la science du langage*, p. 277.

Si, au lieu d'embrasser des généralités, notre attention se porte sur un point particulier, si nous l'examinons dans tous ses détails, nous ne sommes plus SPECTATEURS, mais INSPECTEURS; NOUS INSPECTONS, nous faisons UNE INSPECTION.

Si notre imagination se crée des fantômes, l'impossibilité de déterminer la forme d'une chose immatérielle nous oblige à créer un mot dans lequel domine l'idée du sujet qui voit, puisque nous ne pouvons inventer un mot dans lequel domine l'idée de l'objet qui est vu. Ce mot a été emprunté à la même racine, et nous avons SPECTRE, c'est-à-dire ce qu'on voit.

Lorsque, au lieu de regarder un objet, on regarde une personne et qu'on la considère avec attention, le seul fait de la remarquer et de s'arrêter pour la voir, constitue une distinction que nous appelons RESPECT, c'est-à-dire *regard jeté en arrière*. Ne dit-on pas dans le même ordre d'idées : *avoir de la considération pour quelqu'un*.

Malheureusement tous les hommes ne sont pas RESPECTABLES, et l'on n'est pas toujours RESPECTUEUX. Le sentiment contraire s'exprime aujourd'hui par le mot *mépris*. Dans l'ancien français c'était le mot DESPIT, aujourd'hui *dépit*. On dépitait quelqu'un, c'est-à-dire qu'on le regardait du haut en bas, on le méprisait. Le sens s'est modifié, et maintenant *dépit* signifie simplement chagrin mêlé d'un peu de colère.

Respect veut si bien dire *regard jeté en arrière*, que le mot RÉPIT (anciennement *respit*), autre forme de *respect*, signifiait autrefois action de regarder en ar-

rière dans une affaire, de remonter à l'origine d'une cause, de revoir une procédure. Le *répit* accordé à l'accusé était le temps nécessaire à l'étude et à la préparation de sa défense.

Au physique, la vue s'étend sur tout ce que l'œil peut embrasser ; au moral, nous avons une pénétration d'esprit qui fait que l'esprit voit à travers la pensée ; cette seconde vue, ce regard intime que nous possédons, nous l'appelons **PERSPICACITÉ** ou **PERSPICUITÉ**. Lorsque nous sommes **PERSPICACES**, notre curiosité s'éveille, nous devinons les effets que doivent produire les causes, tout est un objet d'examen ; nous sommes sur le qui-vive, nous sommes dans l'attente, c'est-à-dire **EXPECTANTS**, dans l'**EXPECTATION**. L'attente fondée sur des promesses ou des probabilités, c'est-à-dire l'**EXPECTATIVE**, nous conduit à l'inquiétude. Dans ce cas, tout nous est suspect, nous devenons **SOUPÇONNEUX** (autrefois *souspeçonneux*). Le **SOUPÇON** (autrefois le *souspeçon*), la **SUSPICION** s'emparent de nous. Mais l'idée de **SOUPÇONNER** nous fait craindre d'être **SUSPECTÉ**. Nous devenons alors **CIRCONSPÉCTS**, c'est-à-dire que nous regardons autour de nous, nous **ÉPIONS** (autrefois nous *espions*) ce qui se passe, et la **CIRCONSPÉCTION** nous mène à l'**ESPIONNAGE**, nous nous transformons en **ESPIONS**.

La pénétration d'esprit que nous donne la vue intime dont je viens de parler nous fait distinguer les choses entre elles ; nous arrivons à les **SPÉCIFIER**, c'est-à-dire à les classer par **ESPÈCES**, quelquefois nous ne pouvons les classer que d'après des **SPÉCIMEN**, c'est-à-dire d'après les échantillons que l'on

voit et d'après lesquels on juge du reste, comme on juge d'un livre par le PROSPECTUS.

Chaque espèce étudiée ainsi SPÉCIALEMENT fait de celui qui l'étudie un SPÉCIALISTE, c'est-à-dire une personne qui s'occupe d'une SPÉCIALITÉ. Si cette personne est sérieuse, si elle observe curieusement, si sa contemplation est méditative, on dit qu'elle SPÉCULE, qu'elle se livre à la SPÉCULATION. Si, des hauteurs morales, nous tombons dans les bas-fonds de l'agiotage, nous ne SPÉCULONS plus philosophiquement, nous SPÉCULONS financièrement.

Je disais tout à l'heure que la distinction des choses entre elles amenait la division en ESPÈCES. Cette qualification a été donnée non-seulement à tout ce qui pouvait se classer, mais aussi à certains objets qui avaient retenu, en le particularisant, ce terme vague d'*espèces* sous lequel ils avaient été désignés. C'est ainsi qu'*espèces* est devenu synonyme d'argent, à cause de la diversité des pièces de monnaie. Le terme *espèces* avait été aussi donné aux drogues pharmaceutiques. Le nom latin *species* (d'où vient notre mot *espèce*) désignait dans l'antiquité les aromates, c'est-à-dire les espèces par excellence ; en Italie, le droguiste qui les vend s'appelle encore aujourd'hui *speziale*, et sa boutique *speziera*. En France, les drogues aromatiques ou piquantes portaient aussi le même nom. C'est ainsi qu'on trouve dans les textes du moyen âge :

Gyngembre, poivre, canele et autres espesses.

Ces *espèces* de drogues, après avoir été désignées

simplement sous le nom d'*espèces*, devinrent des *épices*, et ceux qui les vendaient des *épiciers*.

Nous voilà bien loin du mot *respect*, et cependant il est facile de se convaincre non-seulement de la présence de la racine *spec*, dans tous les mots que j'ai cités, mais aussi des rapports que tous ces mots ont entre eux. On ne dira donc pas, pour employer un terme où se trouve la racine *spec*, que ma démonstration est SPÉCIEUSE, c'est-à-dire qu'elle n'a que l'apparence de la vérité.

Cette racine se trouve encore dans d'autres mots. Je citerai *auspice*, *sceptique*, *évêque* et *espiègle*.

AUSPICE vient du latin *auspicium*, qui est une contraction d'*avispicium*, qui signifie examen du vol et du chant des oiseaux pour en tirer l'avenir:

SCEPTIQUE vient du mot grec *skeptikos*, qui vient lui-même du verbe *skeptomai*, je regarde. Or *skep* est pour *spek*, le changement du *k* en *p* et du *p* en *k* étant très-fréquent en grec.

ÉVÊQUE vient du mot latin *episcopus*, qui vient lui-même du grec *episcopos*, de *epi*, sur, et *skeptomai*, c'est-à-dire inspecteur, surveillant, ce qui fait qu'étymologiquement parlant, il n'y a aucune différence entre un sceptique et un évêque.

ESPIÈGLE vient du mot allemand *spiegel*, qui provient du mot latin *speculum*, miroir, c'est-à-dire objet où l'on se voit. Or, comme les hommes ont emprunté leurs noms de famille à tous les mots de la langue, il s'est trouvé qu'un Saxon célèbre par ses fourberies portait le nom de « Till Ulespiègle » (mot à mot Till *miroir de chouette*). La vie de ce Scapin allemand du

xv^e siècle fut publiée dans son pays, puis traduite en français sous le titre de « *Histoire joyeuse et récréative de Till Ulespiegle, lequel par aucunes fallaces ne se laissa surprendre ne tromper.* » L'ouvrage eut un succès inoui ; l'*Histoire* se répandit partout, et on ne tarda pas à désigner sous le nom d'*espiegles* tous ceux qui, par leurs ruses et leur audace, rappelaient les tours du héros allemand. C'est ainsi que plus tard on emprunta au grand Molière les termes de *Tartufe* et de *Sganarelle*.

Maintenant, qu'on me permette de reprendre tous les mots que je viens d'expliquer et de les reproduire ici avec l'équivalent latin décomposé. On verra ainsi la racine détachée des affixes qui l'enveloppent, et on jugera mieux de l'influence que ces affixes ont sur le sens et sur la valeur grammaticale des mots.

Préfixes, Racines, Suffixes.			Origines.
a	spec t		<i>aspectus</i> de <i>ad</i> vers, <i>specere</i> regarder.
per	spec tive		<i>perspectus</i> de <i>per</i> à travers, <i>specere</i> regarder.
	spec tacle		<i>spectaculum</i> de <i>spectare</i> regarder, contempler.
	spec tateur		<i>spectatorem</i> de <i>spectare</i> regarder.
in	spec teur		<i>inspectorem</i> de <i>in</i> dedans, <i>specere</i> , regarder.
in	spec tion		<i>inspectionem</i> de <i>in</i> et <i>specere</i> .
in	spec ter		<i>inspectare</i> de <i>in</i> et <i>spectare</i> .
	spec tre		<i>spectrum</i> , vision, de <i>spectare</i> .
ro	spec t		<i>respectus</i> de <i>retro</i> , en arrière, <i>spectare</i> , regarder.

Préfixes. Racines. Suffixes.	Origines.
re spec ter	<i>respectare</i> , regarder derrière soi, de <i>retro spectare</i> .
re spec table	formation française d'après <i>respect</i> .
re spec tueux	formation française d'après <i>respect</i> .
de spi t (auj. dépit)	<i>despectus</i> , vue de haut en bas, de <i>de spicere</i> .
de spi ter (auj. dépiter)	<i>despectare</i> de <i>de</i> et <i>spec-tare</i> .
per spic acité	<i>perspicacitatem</i> , de <i>per</i> , à travers, et <i>specere</i> , regarder.
per spic ace	<i>perspicacem</i> , de <i>per</i> et <i>specere</i> .
per spic uité	<i>perspicuitatem</i> , de <i>per</i> et <i>specere</i> .
ex spec tant	<i>expectantem</i> , de <i>ex</i> et <i>spec-tare</i> .
ex spec tation	<i>expectationem</i> , de <i>ex</i> et <i>spec-tare</i> .
ex spec tative	formation moderne.
su spec t	<i>suspectus</i> , de <i>sub</i> , sous, et <i>spectare</i> , regarder.
su spec té	formation moderne.
su spic ion	<i>suspicionem</i> , de <i>sub</i> , sous, et <i>spectare</i> , regarder.
sou spec on (auj. soupçon)	<i>suspicionem</i> , de <i>sub</i> , sous, et <i>spectare</i> , regarder.
sou spec onner (auj. soupçonner)	formation française d'après <i>soupçon</i> .
sou spec onneux (auj. soupçonneux)	formation française d'après <i>soupçon</i> .
circon spec t	<i>circumspectus</i> , de <i>circum</i> , autour, et <i>spectare</i> , regarder.
circon spec tion	<i>circumspectionem</i> , de <i>circum</i> et <i>spectare</i> , regarder.
e spi on	probablement de l'italien <i>spione</i> .
e spi onnage	formation française d'après <i>espion</i> .
e spier (auj. épier)	de <i>spicere</i> .
spec ifier	du verbe de basse latinité <i>specifcare</i> .

Préfixes. Racines. Suffixes.	Origines.
pro spec imen	<i>specimen</i> , échantillon.
pro spec tus	de <i>pro</i> , pour, et <i>spectare</i> , regarder.
spec ial	<i>specialis</i> .
spec ialité	<i>specialitatem</i> .
spec ialiste	formation française d'après <i>spécial</i> .
spec ialement	formation française d'après <i>spécial</i> .
spec uler	<i>speculari</i> , observer d'en haut.
spec ulation	<i>speculationem</i> , contemplation.
spec ulatif	<i>speculativus</i> .
spec ulateur	<i>speculatore</i> .
e spec e	<i>species</i> , vue, regard, espèce, genre.
e spic es (auj. épices)	<i>species</i> .
e spic ier (auj. épicier)	<i>speciarius</i> , en basse latinité, apothicaire,
e spic erie (auj. épicerie)	formation française d'après <i>épicier</i> .
e spec ieux	<i>speciosus</i> .
e spi egle	de l'allemand <i>spiegel</i> , miroir, qui vient du latin <i>speculum</i> , qui a la même signification
2 spie glerie	formation française d'après <i>espigle</i> .
scep tique	<i>sceptici</i> du grec <i>skepticoi</i> (σκεπτικοί).
scep ticisme	formation française d'après <i>sceptique</i> .
e pi scop at	<i>episcopatus</i> du grec <i>epi</i> (επι), sur, et du verbe <i>scopeō</i> , (σκοπεω), regarder.

On voit maintenant le mécanisme à nu. Tantôt la racine est suivie d'une finale qu'on appelle suffixe, tantôt elle est précédée d'un groupe de lettres qu'on

appelle préfixe, le plus souvent elle est accompagnée d'un préfixe et d'un suffixe.

La racine, comme il est facile de s'en rendre compte, conserve, tout en se modifiant, un caractère spécial qui rappelle toujours son origine.

Si j'ai cité une racine sanscrite qui se retrouve dans toutes les langues indo-germaniques et notamment en français, où elle est restée parfaitement reconnaissable dans une quarantaine de mots environ, c'était pour donner un nouvel exemple des rapports qui existent entre le sanscrit et notre idiôme national.

Sans remonter si haut, je vais prendre un mot latin, et je montrerai comment ce mot en a engendré d'autres qui s'éloignent plus ou moins du radical primitif.

Le mot que je choisis est *caput*, qui en latin signifie *tête*. Le lecteur verra dans le récit suivant tous les mots qui proviennent de ce radical jouer des rôles fort différents, et il les reconnaîtra d'autant plus aisément que j'ai eu le soin de les mettre en italique. «.... Cette *chapelle*, située dans l'un des plus vieux quartiers de la *capitale* du Languedoc, fut achevée en 1440. Elle était considérée comme un *chef-d'œuvre*. On remarquait surtout la hauteur de son *chevet*, la sculpture de ses *chapiteaux* et particulièrement une croix en or, montée de superbes *cabochons*. Elle était desservie par un *chapelain*, de l'ordre des *capucins*. Ce brave religieux, toujours occupé à dire son *chapelet*, la tête perdue dans son *capuchon*, se rendait tous les ans au *chapitre* pour rendre ses comptes. Les revenus de la *chapellenie* n'étaient pas considérables; son *capital*

consistait en quelques rentes, en quelques *cheptels* qui appartenait en partie à la manse *capitulaire*.

« Un petit jardin situé près de la chapelle, où l'on ne voyait que des gros choux *cabus* et des *capucines*, touchait à une échoppe occupée par un *chapelier*, qui avait à peine assez de *capade* pour faire des *chapeaux*, et qui joignait à son commerce de *chapellerie*, la vente des *chaperons*, des *capuches*, des *capelines*, et des *capotes*. Avec le revenu de cette échoppe, du plus triste *acabit*, le chapelain *achetait* le vin de l'autel, vin peu *capiteux*, je n'ai pas besoin de le dire. L'argent qui restait à l'excellent religieux, servait à payer sa *capitation* et les dettes d'un sien parent, qui longtemps *caporal* dans le corps des archers, avait déserté ce corps pour se faire d'abord *capitaine* d'une compagnie de soudards, puis corsaire à bord d'une galère *capitane* qui faisait le *cabotage*, et qui avait eu la chance de doubler tous les *caps* sans *chavirer*. Le bon moine avait beau *chapitrer* ce mauvais sujet, il n'avait obtenu aucun bon résultat. Ce coureur de *chapes-chutes* avait la *caboche* dure, et traitait de *capucinades* les discours de son bienfaiteur, ce qui ne l'empêchait pas de lui soutirer de l'argent, sous le prétexte que son cheval avait besoin de *caparaçons*.

« Comme tous les héros de *cape* et d'épée, ce batailleur incorrigible eut une fin digne d'une si belle vie. Forcé de *capituler*, il ne put être compris dans la *capitulation* signée par le *capital* de Buch. On *récapitula* toutes ses mauvaises actions, et l'addition de ses *méchefs* suffit pour le faire *décapiter* sur la place des *Capitouls* à Toulouse ! »

Maintenant, si vous relevez tous les mots soulignés de cette histoire faite à plaisir, vous verrez qu'ils peuvent être classés en différents groupes, selon qu'ils s'éloignent plus ou moins du sens primitif, dont ils se sont détournés.

Ainsi *caput*, selon la loi qui retire la finale des mots latins admis dans la langue dérivée, est devenu *cap*.

Ce mot *cap* a beaucoup vieilli, mais enfin il existe encore, et la locution *armé de pied en cap* est toujours usitée. *Cap*, dans le vrai sens du mot, se retrouve dans les mots *décapité* et *décapitation*. Les marins disent *décapeler un mât*, toutes les fois qu'ils retirent de la tête de ce mât, les cordages qu'on y avait *capelés*.

En ajoutant au mot *cap* le suffixe péjoratif *oche* le peuple a créé le mot *caboche*.

« Biau sire, laissez ma caboche. »

s'écriait le poète Eustache Deschamps au xv^e siècle.

« Voyez-vous ! Vous avez la caboche un peu dure, » disait Mascarille à cet étourdi de Lélie.

De nos jours, en Picardie on appelle *cabochard*, un enfant qui a la tête dure. Ce sens se rapproche d'une autre signification du mot *caboche*, que l'on donne au clou à tête; détourné ainsi de son sens primitif *caboche*, transformé en *cabochon*, désigne les pierres précieuses auxquelles on a laissé leur forme primitive et qui ressortent de leur sertissure, comme les têtes de clous, du bois où ces clous sont enfoncés. Ce caractère de surface saillante donné au mot *cap* se retrouve dans *décapeurs*, ceux qui *décapent* les métaux, qui pratiquent l'opération du *décapage*, opération consistant

à retirer la croûte, la superficie impure qui recouvre une surface métallique.

Cap s'emploie aussi au figuré. La pointe de terre qui avance sa tête dans la mer, ne s'appelle-t-elle pas *cap*; et ne se sert-on pas du même terme pour désigner l'avant du vaisseau : ainsi, dans cette locution, *il avait le cap sur nous*, on sent parfaitement que la tête du vaisseau arrive sur ceux qui l'observent. C'est à cause du même mot, qu'en voyant l'avant d'un vaisseau se jeter tête baissée dans les flots, au point de tourner sens dessus dessous, on dit qu'il *chavire*, c'est-à-dire qu'il vire son cap, c'est-à-dire qu'il tourne sa tête, que le *chavirement* de l'embarcation a lieu.

J'ajouterai que dans le langage commercial, on appelle *cap et queue*, les extrémités d'une pièce d'étoffe. On appelait aussi *chef* la tête d'une étoffe, les extrémités d'une bande. *Chef*, pris dans ce sens d'extrémité, de bout, a été fort employé au *xvii^e* siècle, et, lorsqu'on lit dans La Fontaine, cette phrase :

Aucun d'eux ne peut venir à chef de son dessein.
on comprend la formation du verbe *achever*, qui signifie venir à bout, mener à terme, terminer.

Comme on le voit, si *caput* a donné *cap*, il a aussi engendré *chef*. Au moyen âge, on disait aussi bien *ma tête* que *mon chef*, on dit encore le *chef* de saint Jean-Baptiste et dans le langage familier mon *couvre-chef*, pour mon chapeau.

Un diminutif de *chef*, *chevet*, désigne, soit la partie du lit sur laquelle repose la tête, autrement dit le traversin, soit la partie du chœur d'une église plus élevée que le reste.

On retrouve encore la signification de tête dans :
1° *Chapiteau*, mot à mot petite tête; le chapiteau est en effet placé sur le fût d'une colonne, comme la tête sur les épaules de l'homme; 2° *Chabot*, nom du poisson que les savants appellent lotte-goujon, et dont la grosseur de tête est remarquable.

Comme la tête loge le cerveau, et que le cerveau est le centre de nos sensations, le siège de nos penchants, de notre intelligence et de notre volonté, on a qualifié les vins de *capiteux* parce qu'ils dérangent l'équilibre de nos facultés en montant au cerveau.

La tête, étant la partie la plus noble de l'être humain, puisqu'elle renferme le cerveau, on a compté par têtes, et l'impôt personnel, c'est-à-dire la taxe par tête, s'est appelé *capitation*.

L'intelligence qui dirige nos actions, résidant dans le cerveau, on a emprunté au radical *cap* tout ce qui rappelait l'idée du commandement, de la supériorité. Ceux qui étaient à la tête de leurs concitoyens étaient appelés, selon leurs fonctions et le nombre d'hommes qu'ils commandaient, *capitaine* ou *capitan*, *caporal*, *capitoul* ou *capital*, *chef* ou *sous-chef*, de même que, selon leur importance, certaines villes jouissent du titre de *capitale* ou de *chef-lieu*, et que les plus belles productions de l'esprit humain s'appellent *chefs-d'œuvre*.

L'idée générale d'importance, une fois attachée à la racine *cap*, il en est résulté un groupe de mots, dans lequel nous trouvons d'abord le mot *capital*, c'est-à-dire l'ensemble des produits accumulés. En effet, dire *capital et intérêts*, c'est dire *principal et intérêts*. Je

n'ai pas besoin d'ajouter que ceux qui capitalisent sont appelés *capitalistes*. Ce sens se retrouve dans le verbe *acheter* (*ad captare* de *ad caput*) qui signifie prendre à bail, prendre moyennant une redevance; c'est ainsi que l'*achat* (*ad caput*) est une augmentation de capital, va au capital (*ad caput*). Autrefois, *acabit* ne voulait pas dire autre chose qu'*achat*. Dire : voici des fruits d'un bon *acabit*, c'est dire : voici des fruits qu'on peut acheter, des fruits d'un bon débit. De là le sens de qualité bonne ou mauvaise que possède aujourd'hui le mot *acabit*.

Le classement naturel des idées ou des faits principaux, présentés dans un ordre méthodique, a fait donner le nom de *chapitre* aux divisions d'un livre par sujets principaux. Le *chapitre* (*capitulum*) signifiant tantôt articles de loi, tantôt articles de traité, a formé le mot *capitulation*, convention divisée en articles principaux ou chapitres, les verbes *capituler*, accepter les articles de la capitulation, et *récapituler*, compter les nombre de ces chapitres. *Chef* a du reste le même sens que chapitre, et signifie aussi quelquefois article, division, dans les locutions : *chef d'accusation*, *crime au premier chef*. On donnait aussi le nom de chapitre aux leçons faites dans l'office divin. Le lieu où se lisaient ces courtes leçons et où s'assemblaient les religieux pour les entendre, fut appelé par extension *chapitre*, ou salle *capitulaire*, et le corps même des moines et des chanoines ne tarda pas à prendre le même nom. Enfin, par une dernière extension, on fit un verbe du mot chapitre (*chapitrer*), verbe qui a signifié d'abord faire des remontrances en

plein chapitre et qui depuis longtemps est synonyme de réprimander.

Longtemps avant l'invention du *chapeau*, les hommes couvraient leurs têtes de chapes ou capes qui portaient, selon leur grandeur et leur forme, les noms divers de *chaperon*, *capeline*, *capuce*, *capuche*, *capuchon*. On peut ajouter à ces diverses dénominations, celles de *capote* et de *caparaçon* : la *capote* qui est non-seulement le chapeau léger des femmes, mais aussi le long manteau à capuchon du soldat, et la couverture en cuir du cabriolet; le *caparaçon* qui n'est pas autre chose que le chaperon du cheval.

Le *chapeau*, dont je parlais tout à l'heure, a créé le *chapelier*, la *chapellerie*, la *capade* (quantité de poil nécessaire pour faire un chapeau) et le *chapelet*. Le *chapelet*, comme son nom l'indique, n'était qu'un petit chapeau, qu'une coiffure légère de fleurs placée sur la tête. La couronne de roses ou rosaire que l'on mettait sur la tête de la sainte Vierge prit ce nom, qui ne tarda pas à désigner aussi cette couronne mobile de grains enfilés, qui rappellent le nombre d'*ave* et de *pater* que l'on a à dire.

Le mot *chape* entre dans la composition d'un mot peu employé aujourd'hui, mais qui se trouve dans madame de Sévigné et ses contemporains : je veux parler de *chape-chute*, qui signifie, mot à mot, *chape tombée* et qu'on emploie dans le sens de bonne aubaine. Cette locution vient de ce qu'une personne ayant laissé cheoir la chape qu'elle portait, la *chape chute* fut une bonne aubaine pour celui qui la ramassa. C'est dans ce sens que La Fontaine dit dans la seizième

fable du IV^e livre intitulé *le Loup, la Mère et l'Enfant* :

Un villageois avait à l'écart son logis.

Messer loup attendait chape-chute à la porte.

C'est à la forme du *capuchon* que l'on doit les noms du chou *cabu* et de la *capucine*.

Parmi les noms particuliers donnés au vêtement connu sous le nom de *chape*, on doit signaler le mot *chapelle* qui signifiait la chape d'un saint conservée comme relique et sur laquelle on prêtait serment. Bientôt *chapelle* désigna non-seulement la chape d'un saint, mais tous les reliquaires en général, et par une dernière extension, les édifices où ces reliquaires étaient conservés.

Le prêtre chargé de conserver les reliques se nommait *chapelain* et son bénéfice *chapellenie*. La religieuse qui avait la garde des reliques dans sa communauté était appelée *chapelaine*.

Enfin, de même que certains oratoires avaient emprunté leur nom à la chape de saint Martin, un ordre religieux emprunta son titre au capuchon qui couvrait la tête de ses moines. Les *capucins* qui, à tort ou à raison, étaient peu sympathiques à la population, étaient accusés de se livrer à des *capucinades*, c'est-à-dire à des affectations écrites ou parlées de fausse dévotion.

L'exemple du mot *caput* témoigne de la facilité avec laquelle les mots se fabriquent, et de l'importance des affixes, c'est-à-dire des préfixes et des suffixes qui, en se soudant à la racine, forment les déviations successives du sens primitif.

XXIII

DES AFFIXES, DES PRÉFIXES ET DES SUFFIXES

L'étude de la formation des mots démontre que la racine est une syllabe commune à plusieurs mots, qui, tout en conservant sa signification primitive, s'altère plus ou moins, selon les affixes qui le précèdent et le suivent.

On appelle *affixes* les groupes de lettres qui précèdent ou qui suivent le radical. Les affixes se divisent donc naturellement en deux catégories distinctes : les *préfixes* et les *suffixes*.

Ainsi, prenons par exemple la racine *du* à laquelle s'attache l'idée du mouvement, et qui a formé le verbe latin *ducere*, conduire, d'où est venu notre vieux verbe *duire*, qui, après avoir signifié guider, instruire, convenir, est encore employé quelquefois dans le sens d'être agréable. Écrivons ce verbe avec ses dérivés, en ayant soin de séparer le radical de ses affixes, et nous obtiendrons le résultat suivant :

préfixe	radical	suffixe	préfixe	radical	suffixe	préfixe	radical	suffixe	préfixe
—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
1		du ire	1	du	it	1	du	ite	1
2	dé	du ire	2	dé	du it	2	"	"	2 dé
3	en	du ire	3	en	du it	3	"	"	3
4	in	du ire	4	"	"	4	"	"	4 in
5	ré	du ire	5	ré	du it	5	"	"	5 ré
6	"	"	6	"	"	6	"	"	6
7	sé	du ire	7	"	"	7	"	"	7 sé
8	pro	du ire	8	pro	du it	8	"	"	8 pro
9	repro	du ire	9	"	"	9	"	"	9 repro
10	con	du ire	10	con	du it	10	con	du ite	10 con
11	écon	du ire	11	"	"	11	écon	du ite	11
12	recon	du ire	12	"	"	12	recon	du ite	12 recon
13	intro	du ire	13	"	"	13	"	"	13 intro
14	tra	du ire	14	"	"	14	"	"	14 tra

préfixe	radical	suffixe	préfixe	radical	suffixe	préfixe	radical	suffixe	préfixe
1	duc		1	duc	tile	1	"		1
2	"		2	"		2	dé	duc tif	2
3	"		3	"		3	"		3
4	"		4	in	duc tile	4	in	duc tif	4
5	ré	duc tible	5	"		5	"		5
6	irré	duc tible	6	"		6	"		6
7	"		7	"		7	"		7
8	"		8	"		8	"		8
9	repro	duc tible	9	"		9	"		9
10	con	duc tible	10	"		10	"		10
11	"		11	"		11	"		11
12	"		12	"		12	"		12
13	"		13	"		13	"		13
14	tra	duc sible	14	"		14	"		14

Ce tableau suffit pour faire comprendre le rôle

DES PRÉFIXES

Les préfixes peuvent être étudiés au triple point de

radical suffix	préfixe	radical suffix	préfixe	radical suffix	préfixe	radical suffix	préfixe	radical suffix	suffixe
—	1	»	1	»	1	»	1	»	—
duc tion	2	»	2	»	2	»	2	»	
	3	»	3	»	3	»	3	»	
duc tion	4	»	4	»	4	»	4	»	
duc tion	5 ré	duc teur	5	»	5	»	5	»	
»	6	»	6	»	6	»	6	»	
duc tion	7 sé	duc teur	7	»	7	»	7	»	
duc tion	8 pro	duc teur	8	»	8	»	8	»	
duc tion	9 repro	duc teur	9	»	9	»	9	»	
duction	10 con	duc teur	10 con	dui seur	10 con	dui	soir		
»	11	»	11	»	11	»	11	»	
duc tion	12	»	12	»	12	»	12	»	
duc tion	13 intro	duc teur	13	»	13	»	13	»	
duc tion	14 tra	duc teur	14	»	14	»	14	»	

radical	suffixe	préfixe radical		suffixe	préfixe radical		suffixe	préfixe radical		suffixe
—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
duc	tilité	1	»		1	»		1	»	
»		2	»		2	»		2	»	
»		3	»		3	»		3	»	
»		4	»		4	»		4	»	
»		5	»		5	»		5	»	
»		6	irré	duc	tibilité	6	»	6	»	
»		7	»		7	»		7	sé	dui
»		8	pro	duc	tibilité	8	»	8	»	santé
»		9	repro	duc	tibilité	9	repro	duc	tivité	
»		10	»		10	»		10	»	
»		11	con	duc	tibilité	11	»	11	»	
»		12	»		12	»		12	»	
»		13	»		13	»		13	»	
»		14	»		14	»		14	»	

que jouent les affixes dans la formation des mots.

vue de leur signification, de leur formation, et de leur origine.

Si nous les classons d'après les significations qu'ils

peuvent avoir, nous nous apercevons qu'ils jouent le rôle des propositions, et qu'ils donnent aux mots auxquels ils se joignent, tantôt un sens qualificatif, tantôt un sens quantitatif, quelquefois un sens négatif. M. Brachet les a classés ainsi dans sa *Grammaire historique*.

Si nous examinons les préfixes au point de vue de leur formation, nous voyons que, comme tous les mots de la langue, ils ont une double origine : l'origine populaire et l'origine savante.

Tous les préfixes d'origine grecque appartiennent à cette dernière influence. Quant aux préfixes d'origine latine, on reconnaît qu'ils ne sont pas dus à l'influence naturelle, lorsqu'ils échappent aux déformations que les mots subissent, comme nous l'avons vu, en passant, par la bouche des peuples, de la langue mère à la langue dérivée.

Il y a enfin une troisième espèce de mots, ce sont les mots composés savamment sur un type populaire. Ces dérivés de formation française n'ont pas de mots correspondants en latin. Pour ne donner en ce moment qu'un exemple, je citerai *encourir*, qui vient de *incurrere*, et *enrichir*, composé de *en*, de *riche*, et du suffixe verbal *ir*.

Je donne ici pour plus de clarté, une double liste de mots rangés par ordre de préfixes ; les mots à préfixes d'origine populaire placés vis-à-vis des mots à préfixes d'origine savante.

On verra mieux ainsi la différence qui existe, quant aux préfixes, entre les mots de la langue populaire et ceux de la langue savante.

Préfixes d'origine populaire.

<i>a</i>	version
<i>bi</i>	ais (<i>bis facies</i>)
<i>bien</i>	veillant
<i>contre</i>	dire
<i>dé</i>	créditer
<i>es</i>	suyer
<i>entre</i>	poser
<i>par</i>	fait
<i>sou</i>	scription
<i>sur</i>	fin
<i>tra</i>	vers
<i>oultre</i>	cuidance
<i>vi</i>	comte

Préfixes d'origine savante.

<i>ad</i>	versaire
<i>bis</i>	cuit
<i>béné</i>	vole
<i>contra</i>	diction
<i>dis</i>	créditer
<i>ex</i>	suder
<i>inter</i>	poser
<i>per</i>	fectible
<i>sub</i>	scription
<i>super</i>	fin
<i>trans</i>	versal
<i>ultra</i>	montain
<i>vice-</i>	roi

Il ne faut pas non plus confondre le préfixe avec des mots qui ont été soudés à d'autres mots et qui rentrent, par conséquent, dans la catégorie des mots composés.

Les mots composés, assez nombreux dans notre langue, sont facilement reconnaissables. Ils se forment de différentes façons.

1° Par l'union de deux substantifs, comme :

or fèvre	de	<i>auri faber</i> , ouvrier qui travaille l'or.
conn étable		<i>comes stabuli</i> , comte de l'écurie.
ori peau		<i>auri pellem</i> , vêtement d'or.
contre danse		<i>country dance</i> , danse de campagne.

2° Par la réunion d'un substantif et d'un adjectif ou vice versa, comme :

courte pointe	de	<i>culcita puncta</i> , oreiller piqué.
ré publique		<i>res publica</i> , chose publique.
vin aigre		<i>vinum acre</i> , vin aigre.
bon heur		<i>bonum augurum</i> , bon augure.
sab épine		<i>alba spina</i> , blanche épine.

3° Par l'union d'un substantif et d'un verbe, comme :

main tenir	tenir la main.
sau poudrer	poudrer du sel.
col porter	porter sur le cou.
boute feu	qui met le feu.
édifier	<i>ædificare</i> , c'est-à-dire faire une construction.
pacifier	<i>pacificare</i> , c'est-à-dire faire la paix.

4° Par la réunion de deux adjectifs, comme :

clair	obscur
clair	voyant.

5° Par l'union d'un adjectif et d'un verbe, comme :

purifier de *purificare*, c'est-à-dire rendre pur.

Dans l'étude qui va suivre, je n'observerai aucune de ces divisions. Je me contenterai de citer les préfixes les plus connus par ordre alphabétique, en ayant le soin de faire sur chacun d'eux les remarques que je jugerai nécessaires. Je laisse de côté les préfixes d'origine douteuse, et dont le sens n'est pas encore assez déterminé pour éclairer la signification du mot auquel il est attaché. On en rencontre un certain nombre de ce genre dans le remarquable dictionnaire de Littré.

1. A. Préfixe prépositionnel provenant du *ad* latin, et qui exprime des rapports de direction, de repos, d'extraction, de liaison, etc. Exemples :

alors	<i>ad illam horam</i> , mot à mot, à l'heure.
-------	--

apaiser	de <i>ad pacare</i> , faire la paix avec quelqu'un.
apanage	de <i>apanagium</i> , de <i>ad panem</i> , mot à mot, au pain, et par extension de quoi subsister.
avertir	de <i>ad vertere</i> , tendre vers.

Citons encore *appât* de *ad pastum*, mot à mot à *past*, c'est-à-dire à nourriture, d'où pâture pour attirer.

2. A. préfixe négatif provenant du *a* privatif grec ; tous ces mots sont d'origine savante.

EXEMPLES :

amarante	de <i>amarantos</i> , de <i>a</i> privatif et de <i>marainô</i> , flétrir, c'est-à-dire fleur qui ne flétrit point.
amnistie	de <i>amnestia</i> , oubli du passé, de <i>a</i> privatif et de <i>mnaomai</i> , se souvenir, c'est-à-dire oublier.
athée	de <i>a</i> privatif et de <i>theos</i> , Dieu, c'est-à-dire sans Dieu.

3. AB. Préfixe prépositionnel qui vient de la préposition latine *ab*, marquant le point de départ, l'origine, la cause, l'absence, l'éloignement, la séparation, la perversion, etc.

EXEMPLES :

abhorrer	de <i>ab horrere</i> , s'éloigner en frissonnant à la vue de quelque chose.
abject	de <i>ab jectus</i> mot à mot jeté loin de.
absoudre	de <i>ab solvere</i> , mot à mot délier de.
abus	de <i>ab usus</i> , mauvais usage.

4. ABS. Préfixe prépositionnel qui a la même valeur que *ab* indiquant la séparation et provenant de la préposition latine *abs*.

EXEMPLES :

<i>absence</i>	de	<i>abs ens</i> , état d'être loin de.
<i>abstenir</i>		<i>abs tenere</i> , se tenir loin de.
<i>abstraire</i>		<i>abs trahere</i> , tirer de.

5. AC. Préfixe prépositionnel provenant du *ad* latin, le *d* s'étant changé en *c* par euphonie devant les radicaux commençant par un *c*. *Ad* amène l'idée de rapprochement, d'augmentation.

EXEMPLES :

<i>accent</i>	de	<i>ac-centus</i> , pour <i>ad cantus</i> , chant sur.
<i>accepter</i>		<i>ad capere</i> , prendre pour soi.
<i>acclamer</i>		de <i>acclamare</i> , pour <i>ad clamare</i> . crier à la vue d'une chose.
<i>accoster</i>		d'après <i>ad costa</i> , à côté.
<i>accouder</i>		d'après <i>ad cubitus</i> , sur le coude.

6. AD. Préfixe provenant de *ad* (voyez ci-dessus n^{os} 1 et 5).

EXEMPLES :

<i>adage</i>		<i>adagium</i> , de <i>ad agere</i> , pousser vers.
<i>adorer</i>		de <i>ad orare</i> , parler à quelqu'un.

7. AF. Préfixe provenant de *ad*, le *d* s'étant changé en *f* par euphonie (voyez n^{os} 1, 5 et 6).

EXEMPLES :

<i>affirmer</i>	de	<i>ad firmare</i> , rendre solide par.
<i>affluer</i>		<i>ad fluere</i> , couler vers.

8. AL. Préfixe provenant de *ad*, le *d* s'étant transformé en *l* par euphonie, pour les mêmes causes que j'ai citées plus haut. (Voyez n^{os} 1, 5, 6 et 7.)

EXEMPLE :

allaiter de *ad lactare*, donner du lait à.

9. AM. Préfixe prépositionnel provenant de *amb*, le *b* étant tombé, en sa qualité de labiale douce, devant le *p*, labiale forte. (Voyez n^{os} 10 et 11.)

amputer de *amputare*, formé d'après *amb putare*, couper autour.

10. AMB. Préfixe prépositionnel provenant de la préposition latine *am* ou *ambi*, signifiant autour, des deux côtés. (Voyez n^o 9.)

EXEMPLES :

ambigu de *amb igere*, errer autour.

ambition de *ambitionem*, formé de *amb ire*, aller autour, tourner autour de quelqu'un, le circonvenir, etc.

11. AMP. Le même préfixe que *amb*, le *b* s'étant modifié en *p* par euphonie. (Voyez n^{os} 9 et 10.)

EXEMPLE :

ampoule de *amb olla*, vase à contour, vase à ventre.

12. AMPHI. Préfixe prépositionnel venant du mot grec *amphi*, et ayant le même sens que la préposition latine *amb*.

amphibie de *amphi bios*, vie de deux manières.

amphithéâtre *amphi theatron*, théâtre des deux côtés.

13. AI. Déformation du préfixe *ante*, préposition qui signifie *devant*, *avant*, et qui se retrouve dans *ainé* autrefois *ainsné*, de *ante*, *natus*, né avant.

14. AN. Le même préfixe que *ad*, le *d* étant tombé devant le *n* qui s'est doublé. (Voyez nos 1, 5, 6, 7 et 8.) Exemples :

annexer de *annectere*, pour *ad nectere*, attacher à.

15. AN. Le même préfixe que *ante* et qui marque la priorité de temps. (Voyez n° 13.)

EXEMPLE :

ancêtre de *ante cedere*, marcher avant.

16. AN. Le même préfixe que *a* privatif, le *n* étant ajouté par euphonie. (Voyez plus haut n° 2.)

EXEMPLE :

anémie de *an aimia*, manque de sang.

17. ANA. Préfixe prépositionnel provenant de la préposition grecque *ana*, indiquant la répétition, la reduplication, le retour.

anachorète de *anachôretos*, qui va en retraite, qui vit dans la retraite.

anachronisme de *anachronismos*, d'après *anachronon*, avec le temps.

18. ANTÉ. Préfixe prépositionnel provenant du latin *antē* et qui marque la priorité de temps, l'antériorité. (Voyez nos 13 et 15.)

EXEMPLE :

antédiluvien avant le déluge.

19. ANTE. Préfixe prépositionnel provenant du grec *anti*, marquant l'opposition.

EXEMPLE :

antechrist, contre le Christ.

20. ANTI. Préfixe prépositionnel provenant du latin *ante*. (Voyez nos 13, 15 et 18.)

EXEMPLES :

<i>anticiper</i>	de	<i>ante capere</i> , prendre avant.
<i>antichambre</i>		avant la chambre.
<i>antidater</i>		dater avant.

21. ANTI. Préfixe prépositionnel provenant du grec *anti*. (Voyez plus haut n° 19.)

EXEMPLES :

<i>antidote</i>	de	<i>antidoton</i> , de <i>anti didêmi</i> , donner contre.
<i>antipathie</i>	de	<i>anti patheia</i> , affection contre.
<i>antienne</i>	de	<i>anti phônôn</i> , qui renvoie le son, qui répond, d'où chant à deux chœurs chantant alternativement.

22. APO. Préfixe prépositionnel venant du grec *apo* signifiant éloignement.

EXEMPLES :

<i>apogée</i>	de	<i>apo-geion</i> , mot à mot loin de terre.
<i>apologie</i>	de	<i>apo-logia</i> , discours qui écarte une inculpation mot à mot <i>dire de</i> .
<i>apostasie</i>	de	<i>apo-stasia</i> , état de se tenir à l'écart, de <i>apo</i> , loin de, <i>istêmi</i> , placer.

23. AP. Préfixe provenant de *ab* (voyez n° 3), le *b* s'étant transformé en *p* par euphonie.

EXEMPLES :

<i>apparat</i>	de	<i>apparatus</i> , formé sur <i>ad pa-rare</i> , préparer à.
<i>appartement</i>		ce qui est divisé, de <i>ad partiri</i> , partager en.
<i>appliquer</i>	de	<i>applicare</i> , pour <i>ad plicare</i> , plier à.

24. AR. Préfixe prépositionnel provenant du latin *ad*, le *d* étant tombé devant le *r* qui s'est doublé. (Voyez n° 1, 5, 6, 7, 8 et 14.)

EXEMPLE :

arrière de *ad retro*.

25. ARCHI. Préfixe marquant le superlatif et la supériorité, et provenant du mot grec *archi*, forme de *arché*, signifiant commandement, primauté.

<i>archange</i>	de	<i>archaggelos</i> , le premier des anges.
<i>architecte</i>	de	<i>architectôn</i> , maître des charpentiers, puis chef des ouvriers.
<i>archichancelier</i>		le premier chancelier.
<i>archiduc</i>		duc ayant une prééminence sur les ducs.
<i>archi fou</i>		fou au superlatif.

26. AS. Préfixe provenant de *ad* (voyez ce mot), le *d* s'étant transformé en *s* par euphonie. (Voyez n° 1, 5, 6, 7, 8, 14 et 24.)

EXEMPLES :

<i>ascendant</i>	de	<i>ascendentem</i> , d'après <i>ad scandere</i> , monter vers.
<i>asperger</i>	de	<i>ad spergere</i> , disperser sur.
<i>aspirer</i>		<i>ad spirare</i> , souffler vers.

27. AT. Préfixe provenant de *ad* (voyez n^{os} 1, 5, 6, 7, 8, 14, 24 et 26)), le *d* s'étant changé en *t* par euphonie.

EXEMPLES :

<i>atourner</i>	de	<i>ad ornare</i> , orner sur.
<i>attendre</i>		<i>ad tendere</i> , tendre vers.

28. AUTO. Préfixe provenant du grec *autos*, signifiant soi-même.

EXEMPLES :

<i>autocrate</i>	de	<i>autocratès</i> , indépendant, qui ne dépend que de lui-même, de <i>autos</i> , même, et <i>cratos</i> , puissance.
<i>automate</i>	de	<i>automatos</i> , spontané, qui se meut par soi-même, de <i>autos</i> , même, et <i>memaa</i> , vouloir.
<i>autonomie</i>	de	<i>autonomia</i> , indépendance, de <i>autos</i> , même, <i>nomos</i> , loi.

29. AV. Même préfixe que *ab* (voyez n^{os} 3 et 23), le *b* s'étant changé en *v* par euphonie.

EXEMPLES :

<i>avant</i>	de	<i>ab ante</i> , de avant.
<i>aveugle</i>		<i>ab oculo</i> , sans œil.

30. BÉ. Préfixe quantitatif qui exprime le doublement. (Voyez n° 32.)

EXEMPLE :

Bévue double vue.

31. BÈNÈ. Préfixe qualitatif de forme savante venant du latin *bene* qui signifie *bien*.

EXEMPLES :

bénédition de *benedictionem*.

bénéfice de *beneficium*.

32. BI. Préfixe quantitatif qui exprime le doublement et qui vient du mot *bis* signifiant deux fois. (Voyez n° 30.)

bicorne deux cornes.

binocle œil double.

bipède à deux pieds.

33. BIEN. Préfixe qualitatif d'origine populaire venant du latin *bene*. (Voyez plus haut, n° 31.)

bienfait de *benefactum*.

bienheureux de *bien et heureux*.

34. CATA. Préfixe venu de la préposition grecque *cata*, qui signifie *contre, dans, sur, en bas*.

catachrèse de *catachrèsis*, mauvais emploi, contre l'usage, de *cata*, contre, *chraomai*, user.

catacombe profondeur, cavité, de *cata*, dessous, *kumbè*, cavité.

cataplasme de *cataplasma*, enduit, de *cata*, dessus, *plassô*, appliquer.

catarrhe de *catarrous*, fluxion d'humeurs, de *cata*, en bas, *rhéo*, couler.

35. CIRCON. Préfixe prépositionnel qui provient du mot latin *circum*, signifiant autour.

<i>circonférence</i>	de	<i>circumferre</i> , porter autour.
<i>circonscrire</i>	de	<i>circumscribere</i> , tracer autour.
<i>circonvenir</i>	de	<i>circumvenire</i> , venir autour.

36. CIS. Préfixe provenant de la préposition latine *cis* signifiant au delà.

<i>cisalpin</i>	au delà des Alpes.
<i>cisrhéna</i>	au delà du Rhin.

37. CO. Préfixe prépositionnel provenant du mot latin *cum*, signifiant avec, et qui indique la réunion, l'adjonction.

<i>coadjuteur</i>	celui qui est adjoint à quelqu'un pour l'aider à remplir ses fonctions.
<i>coalition</i>	action de se réunir ensemble.
<i>cohabiter</i>	habiter avec.

38. COL. Préfixe venant du mot *cum*. (Voyez n° 37.)
collaborer de *collaborare*, pour *cum laborare* travailler avec

39. COM. Préfixe venant du mot *cum*. (Voyez n° 37 et 38.)

EXEMPLES :

<i>combattre</i>	mot à mot	battre avec.
<i>commode</i>		avec convenance.

40. CON. Préfixe venant du mot *cum*. (Voyez n° 37, 38 et 39.)

EXEMPLES :

<i>concourir</i>	mot à mot	courir avec.
<i>confesser</i>		avouer avec.

41. CONTRE. Préfixe prépositionnel provenant du mot latin *contra*, désignant le côté opposé à une chose, vis-à-vis, en face, etc.

EXEMPLES :

<i>contre seing</i>	c'est-à-dire	du côté opposé à la signature.
<i>contrebande</i>		bande opposée à une autre bande.
<i>contrôle</i>		liste opposée à une autre liste.

42. COR. Préfixe venant du mot *cum*. (Voyez nos 37 à 40.)

EXEMPLE :

corrompre de *cor rumpere*, détruire, pour *cum rumpere*
mot à mot, rompre avec.

43. DÉ. Préfixe prépositionnel qui vient de la préposition latine *de*, et qui exprime l'action de sortir, de descendre, d'enlever, de diminuer.

<i>débander</i>	c'est-à-dire	défaire une bande.
<i>débaptiser</i>		changer le nom de quelqu'un.
<i>déboucher</i>		retirer un bouchon.

44. DES. Préfixe prépositionnel qui vient du mot latin *de*, auquel le *s* a été ajouté par euphonie. (Voyez le n° 43.)

EXEMPLES :

<i>désabuser</i>	pour	dé abuser
<i>désaccord</i>		dé accord
<i>désagréable</i>		dé agréable
<i>désappointé</i>		dé appointé
<i>désarmer</i>		dé armer.

45. DI. Préfixe quantitatif provenant du préfixe grec et répondant au préfixe *bis* qui signifie deux fois :

dilemme de *dilemma*, de *dis*, deux, *lemma*, arguments.

diphthongue de *diphthoggos*, qui a un double son, de *dis*, deux, *phthoggos*, sons.

46. DI. Préfixe signifiant le retranchement, la négation, la séparation, l'éloignement, comme le *dis* latin d'où il provient.

diffamer de *diffamare*, répandre un mauvais bruit.

difficile de *difficilis*, pour *disfacilis*, difficile c'est-à-dire *mal aisé*.

dilapider de *dilapidare*, mot à mot jeter des pierres au loin en les dispersant.

47. DIA. Préfixe provenant de la préposition grecque *dia*, qui signifie à travers, par, pendant, entre, au moyen de, etc.

diacode de *dia kôdion*, onguent fait avec des têtes de pavot.

diadème de *diadêma*, bandeau, d'après le verbe *diadeîn*, lier en travers, ceindre.

diagnostic de **diagnōsticos**, qui aide à discerner, du verbe **diagignōi** scōi. connaître parfaitement.

diorama de **dia et orama**, vision, mot à mot vue à travers.

48. **DIS.** Préfixe venant comme *di* (voyez plus haut, le n° 46) du *dis* latin :

discerner de **dis cernere**, diviser, distinguer.

disparaître c'est-à-dire ne plus paraître.

distraindre de **distrahere**, séparer, tirer en sens divers.

49. **DYS.** Préfixe péjoratif provenant du grec *dus*, et donnant par conséquent un mauvais sens au mot devant lequel il est placé :

dyspepsie de **dus pepsia**, digestion mauvaise, de *dus*, difficilement, *peptō*, cuire, digérer.

dysenterie de **dus enteria**, de *dus*, mal, et *enteron* entrailles.

50. **E.** Préfixe prépositionnel provenant de la préposition latine *ex*, signifiant *hors de*, *venant de*, *de la part de*, etc., etc :

é bouler

tomber de

é crêmer

prendre la crème de

é maner

couler de

é têter

retirer la tête de

é vanouir

disparaître de.

51. EF. Même préfixe que E venant de la préposition latine *ex*. (Voyez n° 50.)

effusion	de	effusionem, action de verser
		hors de (<i>ex fundere</i>).
effaroucher		rendre farouche.

52. EM. Préfixe prépositionnel qui a tous les sens de la préposition *en* qui vient de *in*, et qui signifie à l'intérieur de, vers l'intérieur de :

embarbouiller	barbouiller en
enblayer	semer du blé dans
embourber	se mettre dans la bourse
embraser	devenir en braise
embrasser	se mettre dans les bras
employer	placer dedans, mettre dans.

Ce même préfixe vient aussi du *en* grec, qui signifie dans. Exemples :

embryon	de	embryon, de en, dans, bryô, végétér, croître.
empyrée		empyros, de en, dans, pyr, feu.

53. EN. Préfixe prépositionnel venant aussi de *in*. (Voyez n° 52.)

encadrer	mettre dans un cadre
enchaîner	mettre dans les chaînes
enfouir	fouir dans.

Le *en* vient aussi de la préposition grecque *en*, qui a la même signification que *in*.

encéphale	de	egkephalos: de en, dans, et képhalè, tête.
encyclique		egkyklios, circulaire, de en, dans, kyclos, cercle.

endémique de *endemios*, qui est propre au peuple d'un certain pays, de *en*, dans, *demos*, peuple.

54. EN. Préfixe prépositionnel venant de *inde* signifiant *d'où*. Exemple :

envoyer de *inde viare*.

55. ENTRE. Préfixe prépositionnel provenant du mot latin *inter*, signifiant *entre* (Voyez n° 71.)

entrave
entr'acte.

56. ÉPI. Préfixe prépositionnel du grec *epi* qui signifie *sur* :

épidémie de *épi dêmia*, arrivée, séjour dans un pays, de *epi*, sur, et *demos*, peuple.

épiderme de *épi dermis*, pour *épi derma*, sur la peau.

épigastre de *épi gastrion*, pour *épi gastër*, sur le ventre.

épitaphe de *épi taphos*, sur la sépulture.

épitome de *épi tomê*, amputation, retranchement, abrégé, de *epi*, sur, et *temnô*, couper, retrancher.

57. ES. Même préfixe que E (voyez n° 50, 51) :

essuyer de *ex sucare*, ôter le suc de.

essouffler mot à mot être hors de souffle.

58. EU. Préfixe qualitatif qui vient du mot grec *eu* signifiant *bien* :

eucharistie de *eucharistia*, action de grâce, de *eu*, bien, et *charis*, grâce.

<i>euphonie</i>	de	<i>euphônia</i> , belle voix, de <i>eu</i> , bien, <i>phonè</i> voix.
<i>Euménides</i>		<i>Euménides</i> , déesses bienveillantes, de <i>eu</i> , bien, <i>menos</i> , esprit ; c'est une antiphrase.

59. EX. Préfixe prépositionnel provenant de la préposition latine *ex*. (Voyez n° 50, 51, 57.)

<i>exagérer</i>	de	<i>ex aggerare</i> , faire un monceau de terre élevé par des terres rapportées, de là le sens d'exhausser, augmenter.
<i>excéder</i>		<i>ex cedere</i> , aller au delà, aller hors.
<i>excentrique</i>		hors du centre.
<i>exclamer</i>		<i>ex clamare</i> , crier, élever fortement la voix.

Il y a aussi quelques mots français dont les préfixes proviennent du *ex* grec, signifiant aussi *hors de*. Je citerai :

<i>exode</i>	de	<i>exodos</i> , sortie, de <i>ex</i> , hors de, <i>odos</i> , route.
<i>extase</i>		<i>exstasis</i> , étonnement, de <i>ex-istèmi</i> , mettre hors de soi.

60. FOR. Préfixe prépositionnel venant du latin *foris* ou *foras*, signifiant *dehors*.

EXEMPLES :

<i>forfait</i>	de	(<i>foris factum</i>) fait en dehors.
<i>formariage</i>		mariage fait contre la loi.

61. FOUR. Même préfixe que *for*. (Voyez n° 60.)

<i>fourvoyer</i>		être hors de la voie (<i>foris via</i>).
------------------	--	--

62. HÉTÉRO. Préfixe qui vient du grec *eteros* et qui signifie *autre* :

hétérodoxe de *eteros doxa*, autre opinion,
hétérogène *eteros genos*, autre genre.

63. HYPER. Préfixe qui vient du grec *yper*, signifiant *par dessus, au delà* :

hyperbole de *yperbolè*, exagération, de *yper*,
au delà, *ballô*, jeter.

hyperboréen *yperboreios*, très-reculé vers le
nord, de *yper*, au delà, *boreas*,
vent du nord.

64. HYPO. Préfixe qui vient du grec *hypo*, signifiant *sous*.

EXEMPLES :

hypocauste de *hypocauston*, étuve, de *upo*,
sous, *causé*, brûler.
hypocrisie *hypocrisia*, dissimuler, de
upo, en dessous, *crinomaï*,
juger.

65. IL. Préfixe négatif venant du latin *in*. (Voyez n° 69.)

EXEMPLES :

<i>illégal</i>	c'est-à-dire	non <i>légal</i>
<i>illégitime</i>		non <i>légitime</i>
<i>illettré</i>		non <i>lettré</i>
<i>illisible</i>		non <i>lisible</i> .

66. IL. Préfixe prépositionnel venant du latin *in* et signifiant *dans*. (Voyez n° 68 et 70.)

EXEMPLES :
illuminer de **illuminare**, mettre en lumière (**in lumen**).

illusion de **illusionem**, action de jouer dans (**in lusum**).

illustre de **inluster**, dans l'éclat.

67. IM. Préfixe négatif venant de in. (Voyez n° 65 et 69.)

EXEMPLES :
imberbe sans barbe
immaculé sans tache
immédiat non médiat
immeuble non meuble
immodeste sans modestie.

68. IM. Préfixe prépositionnel venant de in latin. (Voyez n° 66 et 70.)

imbiber boire dans
imbroglio dans le fourré (**in brogilo**).

69. IN. Préfixe négatif venant de in latin. (Voyez n° 65 et 67.)

EXEMPLES :
inaction sans action.
inaliénable non aliénable
inanime sans vie (mot à mot sans âme)
incapable non capable
infâme mal famé.

70. IN. Préfixe prépositionnel venant du latin in. (Voyez n° 66 et 68.)

EXEMPLES :

incarcérer	mettre en prison, <i>in carcere.</i>
incision	action de couper dans.

71. INTER. Préfixe prépositionnel venant du latin *inter*. (Voyez n° 55.)

EXEMPLES :

interruption
intervalle

72. IR. Préfixe négatif qui provient du latin *in*. (Voyez n° 65, 67 et 69.)

irréconciliable	non réconciliable.
irréductible	non réductible.
irrégulier	non régulier.

73. IR. Préfixe qui signifie *dans* et qui vient du mot latin *in*. (Voyez n° 66, 68 et 70.)

irradier	de	<i>irradiare</i> , rayonner sur.
irrigation	de	<i>irrigationem</i> , action d'arroser dans.

74. MAL. Préfixe qualitatif qui vient du latin *malè*, et qui signifie *mal*.

EXEMPLES :

malade	de	<i>male aptus</i> , mal apte à.
maltraiter	de	<i>maletractare</i> , traiter mal.

75. MAU. Préfixe qualitatif qui vient aussi du latin *male*. (Voyez n° 47.)

EXEMPLES :

maudire	de	<i>male dicere</i> , dire mal.
maussade		<i>male sapidus</i> , mal savoureux.

76. MÉ. Préfixe qualificatif qui a un sens péjoratif, exprimant l'amoindrissement, la privation, etc., il vient du latin *minus*, qui signifie *moins*.

<i>méchant</i> ,	c'est-à-dire	<i>mes cheant</i> ,	c'est-à-dire,
		ayant	mauvaise chance,
		mal	doué, etc.
<i>mécontent</i>		non	content
<i>mécréant</i>		ne	croyant pas
<i>médire</i>		mal	dire
<i>mégarde</i>		faute	de soin
<i>mépriser</i>		mal	priser.

77. MÉS. Préfixe qualificatif venant comme *me* de *minus*. (Voyez n° 76.)

EXEMPLES :

<i>mésallier</i>	contracter une alliance	moindre que
	celle à laquelle on a	droit.
<i>mésaventure</i>	mauvaise	aventure.

78. MÉGA. Préfixe qualificatif qui provient du grec *megas* et qui signifie *grand* :

<i>mégamètre</i>	de	<i>megas</i> , grande,	<i>metron</i> , mesure.
<i>mégacephale</i>		<i>megas</i> , grande,	<i>kephalè</i> , tête.

79. MÉLAN. Préfixe qui signifie *noir* et qui vient du grec *melas*, qui tire son origine du sanscrit *mala*, tache, saleté, d'où le latin *malus*, en français *mal* :

<i>mélancolie</i>	de	<i>melagcholia</i> , humeur	sombre, de
		<i>melas</i> , noire,	<i>cholè</i> , bile.

80. MÉS et MÉSO. Préfixe qui vient du grec *mesos*,

équivalent du latin *medius*, et qui signifie *milieu*,
entre deux :

mésentère de *mesenterion*, membrane qui unit
les intestins, de *mesos*, qui est
au milieu, et de *enteron*, in-
testin.

Mésopotamie entre deux fleuves.

81. **MÉT et META.** Préfixe qui provient de la pré-
position grecque *meta*, qui signifie transformation,
changement, succession :

météore de *météoros*, de *meta aëro*, s'é-
lever au dessus.

métamorphose de *metamorphosis*, transforma-
tion, forme qui change.

82. **MICRO et MICROS.** Préfixe qui signifie *petit* et
qui vient du grec *micros* :

microcosme petit monde, de *micros*, petit, et *eosmos*,
monde.

microscope de *micros*, petit, et de *scopain*, regarder,
instrument au moyen duquel on
examine les petites choses.

83. **MI.** Préfixe quantitatif venant du latin *medius*
et signifiant *moitié* :

minuit de *mediam noctem*, au milieu de la nuit,

midi *mediam diem*, au milieu du jour.

milieu *medium locum*, au milieu du lieu.

84. **NÉO.** Préfixe qui signifie *nouveau* et qui
vient du grec *neos*, neuf :

néophyte de *neophytos*, nouveau né.

néologisme *neos*, nouveau, et *logos*, discours.

85. NON. Préfixe négatif qui vient du mot latin *non*.

EXEMPLES :

nonpareil
nonchalant.

86. OB. Préfixe prépositionnel qui vient du préfixe latin *ob* et qui signifie *contre, vis-à-vis*.

EXEMPLES :

obéir de *ob* *audire*, c'est-à-dire écouter quelqu'un vis-à-vis, avec soumission.
obliger *ob* *ligare*, c'est-à-dire lier vis-à-vis de quelqu'un.

87. ORTHO. Préfixe qui vient du grec *orthos*, signifiant *droit, dressé* :

orthographie du latin *orthographia*, qui vient du grec *orthos graphêin*, écrire droit.
orthopédie de *orthos*, droit, *paideia*, éducation.

88. OUTRE. Préfixe prépositionnel qui signifie la dernière limite, *au delà*, du mot latin *ultra*.

outrage
outrance
outréouissance.

89. PAR et PARA. Préfixe qui vient du grec *para* qui signifie *à côté* :

parabole du grec *parabolè*, du verbe *para ballêin*, jeter à côté, mettre auprès, mettre en parallèle, comparer.
paradoxe *paradoxa*, qui vient du grec *para-doxa*, à côté de l'opinion.

90. PAR. Préfixe prépositionnel qui signifie *à travers* et qui vient du mot latin *per*. Il avait au moyen âge une signification superlative comme dans pardonner :

parcourir de *percurrere*, courir à travers.

pardonner remettre complètement.

parfaire faire complètement, compléter.

parfumer fumer à travers, produire une fumée qui se répand.

91. PENTA. Préfixe quantitatif qui signifie *cinq* et qui vient du mot grec *pente*, *cinq* :

pentagone, de *pentagónos*, qui a cinq angles.

pentateuque *pentateuchós*, qui a cinq livres.

92. PER. Préfixe prépositionnel venant du latin *per*. (Voyez n° 90.)

percevoir de *percipere*, voir à travers.

93. PÉRI. Préfixe prépositionnel provenant du grec *peri* et qui signifie *à l'entour de* :

périmètre de *perimetros*, circonférence, mesure autour.

périphrase *periphrasis*, circonlocution.

94. PHIL et PHILO. Préfixe qualitatif signifiant *qui aime* et qui vient du grec *philos* :

philanthrope ami de l'homme, de *philos* et *anthrópos*.

philosophie ami de la sagesse, de *philos* et *sophia*.

95. POUR. Préfixe prépositionnel venant de *pro*, qui signifie *pour*. (Voy. le n° 97.)

pourchasser

pourboire.

96. PRÉ. Préfixe prépositionnel qui signifie *avant* et qui vient du latin *præ* :

prêcher de *præ dicare*, mot à mot *dire devant* quelqu'un.

précoce *præcox*, qui mûrit avant le temps, et qui vient de *præ coquus*.

préposer *præ ponere*, placer en avant.

présumer *præ sumere*, prendre d'avance.

97. PRO. Préfixe prépositionnel qui vient du latin *pro* et qui signifie *pour, à la place de*. (Voy. le n° 95.)

procurer de *pro curare*, avoir soin de, pour.

prodige *pro agere*, chose mise en avant (pousser en avant).

proconsul à la place du consul.

98. PRO. Préfixe prépositionnel qui a la même signification que *pre* et qui vient du mot grec *pro*, en avant :

procéder de *procedere*, aller en avant.

proclamer *proclamare*, mot à mot crier en avant.

99. RÉ. Préfixe reduplicatif provenant de la particule itérative latine *re* marquant la retrogradation, le renouvellement, la réciprocité, le retour en :

réagir ré agir

recueillir re cueillir

récriminer ré criminer

rejoindre re joindre.

100. RE. Préfixe prépositionnel venant du mot latin *retro*, signifiant en arrière :

respecter de *respectare*, formé sur *retro spectare*
regarder en arrière.

101. RETRO. Préfixe prépositionnel venant du mot latin *retro*, signifiant en arrière :

retrocéder de *retro cedere*, mot à mot se mouvoir en arrière
rétrograder *retro gradare*, reculer
rétrospectif d'après *retro specere*, regarder en arrière.

102. SE. Préfixe prépositionnel provenant de la particule latine *se*, marquant la division, l'éloignement, la privation :

sevrer de *se parare*
séduire *se ducere*.

103. SE. Préfixe prépositionnel provenant du mot latin *sub*, signifiant sous. (Voy. n^{os} 104 et 107.)

séjour de *subdiurnum*, mot à mot sous le jour.

104. SOU. Préfixe prépositionnel provenant du mot latin *sub*. (Voy. n^{os} 103 et 107.)

souvenir de *subvenire*
souterrain *subterraneus*
sourire *subridere*.

105. SOUS. Préfixe prépositionnel provenant du mot latin *subtus*, dessous :

soustraire de *subtus trahere*, dérober.

Parmi les mots de formation française, nous citerons :

sous-diacre
sous-chantre.

106. SOUR. Préfixe prépositionnel venant de *super*. (Voy. n^{os} 108 et 109.)

sourcil de *supercilium*

107. SUP. Préfixe provenant du mot latin *sub*.
(Voy. n^{os} 103 et 104.)

supplier de *sub plicare*, plier dessous, se prosterner.

108. SUPER. Préfixe prépositionnel provenant du mot latin *super*, dessus. (Voy. n^o 106.)

EXEMPLES :

superfluité de *superfluitatem*

superstition *superstitionem*

superposer

supercherie

109. SUR. Préfixe prépositionnel venant de *super*.
(Voy. n^{os} 106 et 108.)

EXEMPLE :

survenir de *supervenire*, venir au-dessus, se mettre sur.

Citons encore les mots de formation française, comme :

surnommer

surtout

surface

surhumain

110. SYM. Préfixe provenant du grec *sun*, qui signifie avec :

symétrie de *symmetria*, du grec *sun metron*, avec mesure.

sympathie de *sympathia*, du grec *sympatheia*, de *sun pathos*, avec passion.

symphonie de *symphonia*, du grec *symphonia*, de *sun phônè*, avec la voix.

111. TÉLÉ. Préfixe qui marque l'éloignement, et

qui vient de l'adverbe grec *télé*, qui signifie loin.

télégraphe de *télé graphô*, j'écris loin.

télescope *télé scopeô*, je vois loin.

112. TETRA. Préfixe quantitatif, venant du mot grec *tétra*, qui signifie quatre.

<i>tetracorde</i>	quatre cordes
<i>tetragone</i>	quatre angles.

113. TRA. Préfixe prépositionnel provenant du mot latin *trans*, signifiant au delà. (Voy. n° 114.)

<i>traverser</i>	de <i>trans</i> versare
<i>traduire</i>	de <i>trans</i> ducere.

114. TRANS. Préfixe venant du mot latin *trans*, qui indique le mouvement et qui signifie au delà. (Voy. n° 113.)

transaction de *transactionem*, acte par lequel les deux parties passent outre quant à leurs contestations.

transition *transitionem*, action de passer d'un endroit à un autre.

115. TRÉ. Préfixe prépositionnel provenant du mot latin *trans*. (Voy. n° 113 et 114.)

trépas de *trans passus*, mot à mot passage au delà.

tressaillir *trans salire*, mot à mot sauter au delà.

116. VI. Préfixe prépositionnel venant du mot latin *vice*, qui signifie l'alternative, la succession, et qui exprime aussi l'idée de remplacement, etc. :

<i>vidame</i>	de <i>vice dominus</i>
<i>bicomte</i>	<i>vice comitem</i>

117. VICE. Préfixe prépositionnel venant du mot latin *vice*. Ex. :

vice-roi, vice-amiral

La liste qui précède permet de concevoir l'influence que les préfixes exercent sur les radicaux lorsqu'ils se combinent avec eux.

XXIV

DES SUFFIXES

Les suffixes, c'est-à-dire les particules qui suivent les radicaux, ne jouent pas le même rôle que les préfixes. Ces derniers métamorphosent le sens du radical, tandis que les suffixes déterminent presque toujours la place que le radical doit avoir dans le discours. Je dis presque toujours, car il y a un certain nombre de suffixes qui donnent aux mots qu'ils terminent une valeur soit minorative, soit péjorative, soit augmentative.

En effet, si je prends la racine sanscrite *aj* qui signifie *mouvoir*, et que je la cherche dans les langues indo-européennes, je la retrouve escortée d'un suffixe. C'est ainsi que l'infinitif se distingue :

En grec	par le suffixe <i>ein</i>	ag <i>ein</i>
En latin	par le suffixe <i>ere</i>	ag <i>ere</i>
En français	par le suffixe <i>ir</i>	ag <i>ir</i>

Sans remonter au sanscrit, connaissant la filiation

qui existe entre le français et le latin, je cherche maintenant quels sont les mots qui, venant d'*agere*, peuvent me donner les différentes valeurs grammaticales de ce mot ; je trouve alors, parmi les dérivés, les mots *actus*, *acti*, *activitas*, *actio*, etc., qui, devenus français, donnent, soit étymologiquement, soit par analogie, les mots :

SUFFIXES

te
tif
teur
tivant
tiver
tivement
tivité
tion
tionné
tionner
tionnaire

J'examine ces suffixes, et je vois que le mot n'a pas changé de sens puisque l'idée de faire quelque chose se trouve dans tous les mots. La valeur des suffixes est donc, sauf quelques exceptions, essentiellement grammaticale. Comme je l'ai dit plus haut, le plus grand nombre des suffixes exprime le rôle que le radical doit jouer dans la phrase, soit comme verbe, soit comme substantif, soit comme adjectif, etc., etc.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que, comme les préfixes, les suffixes doivent leur formation aux influences savante et populaire.

Dans la liste des suffixes qui va suivre, j'ai eu le soin d'indiquer les principaux suffixes qui appartiennent au langage géographique. J'aurais pu en citer un plus grand nombre, mais, comme j'ai déjà traité la question des suffixes ethniques dans mon *Traité de la formation des noms de lieu*, je renvoie à ce livre ceux que cette étude intéresserait particulièrement.

1. A. Suffixe ethnique venant des désinences *acum* et *acus* :

Gisia	de Gisiacus (Jura)
Nantua	Nantoacum (Ain).

2. ABLE. De *abilis*, suffixe latin.

EXEMPLES :

amable	amabilis
affable	affabilis.

Ce suffixe est tantôt actif, tantôt passif.

Il est actif lorsqu'il indique ce qui peut produire l'action par le radical.

EXEMPLES :

faveur	favorable, qui donne faveur
secours	secourable, etc.

Il est passif lorsqu'il indique ce qui est digne de recevoir l'action exprimée par le radical.

EXEMPLE :

punir	punissable, qui mérite d'être puni
manger	mangeable, etc.

3. AC. Suffixe ethnique venant de la désinence *iacum* et *atum* en usage dans le midi de la France :

Aurillac	Aureliacum (Cantal)
Neyrac	Nigriacum (Aveyron)
Floirac	Floriacum (Gironde)
Clairac	Clairatum (Hérault).

4. AC. Suffixe ethnique venant de la désinence *acus*, *aca*, *acum*, produite par un radical celtique différent du *iacum* cité ci-dessus :

Carnac	Carnacum (Morbihan)
Carennac	Carendenacus (Lot).

5. ACE. Suffixe d'origine savante provenant du suffixe *acem* :

tenace	tenacem
vivace	vivacem
rapace	rapacem.

6. ACÉ. De *aceus*. Suffixe particulièrement employé pour désigner des catégories de plantes et d'animaux :

les crustacés
les mélastomacés
les liliacés.

7. ACE et ASSE. Suffixe augmentatif et souvent péjoratif. On le retrouve dans :

filasse	de	fil
paillasse		paille
paperasse		papier
populace		peuple

bonace	de bon
coriace	cuir
grimace	grimer.

C'est avec ce suffixe qu'on a formé le suffixe péjoratif *assier* :

paperassier
tracassier
écrivassier.

8. **ACHE**. Suffixe péjoratif qu'on retrouve dans l'italien *accio*, et qui vient du suffixe péjoratif latin *ascia* :

bravache
ganache
gavache
panache
plumache
rondache
patache.

Des verbes ont été composés d'après ce suffixe et dans un même sens péjoratif :

amouracher
panacher
rabâcher.

9. **ACHE** est aussi un suffixe verbal d'origine populaire provenant du suffixe *ico*, comme :

mastico, je mâche.

Voyez le suffixe correspondant d'origine savante *ique*.

10. ACLE, du suffixe *aculum*, indiquant ce qui est :

spectacle	spectaculum, c'est-à-dire ce qu'on voit
miracle	miraculum, ce qu'on admire
oracle	oraculum, ce qu'on entend.

Acle n'est qu'un suffixe d'origine savante. Dans la langue populaire il a la forme *ail*. (Voyez ce suffixe.)

11. ADE. Suffixe tiré du participe passif latin *atus*, correspondant à l'*ada* espagnol et à l'*ata* italien, exprimant une action qui s'est faite :

œillade
croisade.

Il a certainement un caractère sinon péjoratif, au moins minoratif, dans :

capucinade
escapade
fanfaronnade
jérémiade.

Tous ces mots sont ou savants d'origine ou relativement modernes, les suffixes *atus* et *ata* ayant formé régulièrement les suffixes français *é* et *ée*. (Voyez ces suffixes.)

12. AGE, du suffixe latin *aticus*.

EXEMPLES :

voyage	de	viaticum
fromage	de	formaticum
sauvage	de	sylvaticus.

Ce suffixe indique la disposition à, l'emploi de, l'action de.

EXEMPLES :

<i>abordage</i>	action d' <i>aborder</i>
<i>agiotage</i>	action d' <i>agioter</i>
<i>aunage</i>	action d' <i>auner</i>
<i>badinage</i>	action de <i>badiner</i>
<i>feuillage</i>	emploi des <i>feuilles</i>
<i>fourrage</i>	emploi de la <i>paille</i>
<i>volage</i>	disposé à <i>voler</i> .

13. AI. Des suffixes latins *acem*, *aius*, *atum*, *agium* :

<i>vrai</i>	de	<i>veracem</i>
<i>niais</i>		<i>nidacem</i>
<i>bai</i>		<i>baius</i>
<i>delai</i>		<i>dilatum</i>
<i>essai</i>		<i>exagium</i> .

Il y a des dérivés français, comme :

<i>déblai</i>	de	<i>deblayer</i>
<i>frai</i>		<i>frayer</i>

14. AIE. Du suffixe latin *etum*, qui désigne les plantations d'une même espèce d'arbres :

<i>aunaie</i> (<i>alnetum</i>)	lieu planté d' <i>aunes</i>
<i>frenaie</i> (<i>frasnetum</i>)	lieu planté de <i>fresnes</i> .

Voyez à ce sujet le chapitre que j'ai consacré à l'origine des noms de lieu, dans un livre spécial¹.

15. AII. Des suffixes latins *aculum* et *ale*.

¹ Origine et formation des noms de lieu. Paris, Delagrave. In-12.

EXEMPLE EN *aculum* :

gubernaculum gouvern *ail* ;

EXEMPLES EN *ale* :

vervec <i>ale</i>	berc <i>ail</i>
besti <i>ale</i>	bét <i>ail</i>
port <i>ale</i>	port <i>ail</i> .

M. Littré dit que ce suffixe exprime quelque chose d'instrumental ; cela est vrai pour certains mots, mais il y a de trop nombreuses exceptions, comme on peut s'en convaincre, pour pouvoir généraliser à ce point.

16. AILLE. Du suffixe latin *aculum*.

EXEMPLE :

ten *aculum* ten *aille*

17. AILLE. Du suffixe *alia*. Ce suffixe a un sens collectif et quelquefois péjoratif.

Dans le sens collectif, nous citerons :

aum <i>aille</i>	anim <i>alia</i>
ou <i>aille</i>	ov <i>alia</i>
épous <i>ailles</i>	spons <i>alia</i>
fût <i>aille</i>	fust <i>alia</i>

Dans le sens collectif et péjoratif, je citerai ces dérivés français :

prêtra*ille*
gueus*aille*
mange*aille*
moin*aille*
rac*aille*
valet*aille*.

18. AILLE suffixe ethnique qui vient de la désinence latine *alia* :

Boujaille

Botkalia (Doubs).

19. AIM. Provenant du suffixe *amen* :

faim

famen

essaim

examen.

20. AIN. Provenant des suffixes latins *amen*, *anus* :

airain

æramen

levain

levamen

romain

romanus

chapelain

capellanus

germain

germanus

Il y a aussi des dérivés français en *ain*, comme :

hautain de haut

21. AIN. Suffixe ethnique venant de la désinence latine *inus*, *inum* :

Beaurain

Bellirinus (Pas-de-Calais)

Chalain

Calinum (Jura)

Bouchain

Bulcinus (Nord)

Denain

Dononium (Nord).

22. AINE. Du suffixe latin *ena*. Exemple :

chaîne de catena.

23. AIRE. Suffixe d'origine savante des suffixes latin *arius* et *aris* :

advers aire

advers *arius*

antiphon aire

antiphon *arius*

angul aire

angul *aris*

milit aire

milit *aris*.

Le suffixe d'origine populaire correspondant à *aire* est *ier* :

Voyez ce que je dis à propos des formes *aire* et *ier* dans ma lettre XII.

24. AIS. Suffixe des verbes de la 4^e conjugaison provenant du suffixe *asco* :

Je nais	<i>nasco</i>
Je pais	<i>pasco</i> .

25. AITRE. Suffixe de l'infinitif des verbes de la 4^e conjugaison, répondant au suffixe *ascere* des Latins :

<i>paître</i>	<i>pascere</i>
<i>connaître</i>	<i>cognoscere</i>
<i>naître</i>	<i>nascere</i> .

26. AL. Suffixe répondant aux finales *alis* et *elis* latins et qui donne au radical le sens actif d'une idée ou d'une chose qui s'affirme :

<i>fé al</i>	<i>fid elis</i>
<i>jour al</i>	<i>diurn alis</i>
<i>loy al</i>	<i>leg alis</i>
<i>ég al</i>	<i>æqu alis</i>
<i>roy al</i>	<i>reg alis</i>

27. AN. Suffixe d'origine savante provenant des suffixes latins *anus* et *antem* :

<i>an</i>	<i>de</i>	<i>annus</i>
<i>plan</i>		<i>planus</i>
<i>vétérân</i>		<i>veteranus</i>
<i>quadrân</i>		<i>quadrantem</i>

28. AN. Suffixe ethnique d'origines celtique et ger-

manique, provenant des désinences *encum*, *antum*, *ennus*; etc. :

Dourdan	de	Dordencus (Seine-et-Oise)
Cachan		Caticantum (Seine)
Cravan		Crevennus (Yonne).

29. ANCE. Suffixe provenant du suffixe latin *antia* et *entia* :

abond	ance	de	abund	antia
const	ance		const	antia
confi	ance		confid	entia

Une grande partie des mots qui terminent en *ance* sont des dérivés français qui, par conséquent, n'ont pas de correspondants en latin.

AND. Voyez ANT.

30. ANDE. Du suffixe latin *endus* ou *anda*, qui est la forme du participe futur des verbes passifs latins et qui donnent au radical la signification de l'obligation et du devoir :

viande de *vivenda*.

Il y a beaucoup de dérivés français en *ande* comme :

offrande d'offrir
réprimande de réprimer.

31. ANS. Suffixe ethnique d'origine celtique et germanique, provenant de la désinence latinisée *incum* :

Ounans de Audinnincum (Jura)
Dortans de Dortincum (Ain)
Couhans de Covincum (Saône-et-Loire).

32. ANT et AND. Suffixe des participes présents

et des adjectifs issus de ces participes, provenant des désinences *ans*, des participes présents actifs latins *ans*, *antis*, *ens*, *entis* :

abondant	abundantem
cependant	hoc pendente
intendant	intendentem
marchand	mercantem
méchant	minus cadentem
échéant	ex cadentem

33. ARD. Du suffixe *ardus*, provenant du germanique *hart* et qui offre un sens sinon péjoratif au moins intensitif :

babillard
bavard
cafard
criard
richard
jobard
mignard
vieillard

34. AS. Suffixe ethnique venant des désinences *iacum*, *acum*, *ate*, *ates*, *atio*, *atis*, *atum*, *atus*, *adius*, *etum*, *anus* :

Marsas	de	Marciacum (Gironde)
Arnas		Arnacus (Rhin)
Coussenas		Curcenate (Hérault)
Lunas		Lunates (Hérault)
Doussas		Damsatio (Nièvre)
Vias		Aviatis (Hérault)
Le Castelas		Castellatum (Var)
Le Bourgas		Bourguetum (Basses-Alpes)

Bourras

Bonusradius (Nièvre)

Cesseras

Ceseranus (Herauld)

Cruas

Crudatus (Ardèche).

ASSE. Voyez ACE.

35. AT. Suffixe d'origine savante provenant du suffixe latin *atus* :

avocat de advocatus

épiscopat de episcopatus

La forme populaire du suffixe *atus* est *é*.

36. AT. Suffixe ethnique venant des désinences *iacum, acum, ate* :

Marsat de Marciacum (Puy-de-Dôme).

Carbonnat de Carbonacum (Saône-et-Loire).

Condat de Condate (Lot).

37. ATRE. Suffixe minoratif répondant à la désinence latine *aster* qui exprime le blâme et la diminution, ou qui, par antithèse augmente la signification :

blanchâtre

verdâtre

bleuâtre

folâtre

douceâtre

rougeâtre

marâtre

bellâtre

acaridâtre.

38. AUD. Suffixe diminutif du bas latin *aldus* du germanique *walt* :

badaud

rougeaud

lourdaud.

39. **AUGE.** Suffixe ethnique venant de la désinence latine *ilicus, ilica, ilicum* :

Herbauge	Arbatilicus (Loire-Inférieure).
Bazauge	Basilica (Charente-Inférieure).

40. **AU et AUS.** Suffixe ethnique provenant des désinences *avus, avum* :

Milhau	Amiglavum (Aveyron).
--------	----------------------

41. **AY.** Suffixe ethnique des désinences *iacum et acum, agium, atus, etum, itum, idum, ilia, oilum, iscum, arum* :

Civray	de	Severiacus (Vienne)
Alizay		Alisiacum (Eure)
Aulnay		Audenacum (Charente)
Epernay		Sparnacum (Marne)
Charamay		Caramagium (Isère)
Accolay		Accolatus (Yonne)
Coudray		Coriletum (Oise)
Hermeray		Hermoritum (Seine-et-Oise)
Groslay		Graulidum (Seine-et-Oise)
Arzay		Arsilia (Isère)
Le Chenay		Canoilum (Seine-et-Oise)
Chalay		Caliscum (Rhône)
Talmay		Talmarum (Côte-d'Or).

42. **CE.** Du suffixe latin *icem*.

EXEMPLES :

écorce	de	corticem
pouce		pollicem
puce		pulicem.

43. **CER.** Suffixe verbal venant du suffixe de basse latinité *tiare* :

sucer	suctiare
-------	----------

LANGUE FRANÇAISE.

tracer	tractiare
chasser	captiare.

44. CHE. Des suffixes latins *ia* et *ica* :

sèche	sepia
manche	manica
perche	pertica.

45. CHE. Suffixe ethnique provenant des désinences latines *ia*, *icus* et *icum* :

La Garnache	Gasnapia	(Vendée)
Avenche	Aventicum	(Suisse)
Le Perche	Perticus	(France).

46. DUN. Suffixe ethnique d'origine celtique provenant de la désinence latinisée *dunum* :

Issoudun	de	Exoldunum
Châteaudun		Castellodunum

Voyez aussi le suffixe *un*.

47. E. Suffixe ethnique provenant des désinences latines *ia*, *ium*, *iacum*, *angum*, *inus*.

EXEMPLES

Alise	de	Alisia	(Côte-d'Or)
Chacrise		Carcrisia	(Aisne)
Valence		Valentia	(Drôme)
Anduse		Andusia	(Gard)
Deneuve		Donobrium	(Meurthe)
Quaroube		Karubium	(Nord)
Prye		Priviacum	(Nièvre)
Joye		Gaudiacum	(Nièvre)
Mouse		Musciacum	(Var)
Lucenge		Luciniangum	(H.-Savoie)
Le Causse		Caucinus	(Hérault).

48. É. Suffixe ethnique venant des désinences *iacum, acum, ate, arius* et *ium* :

Fleuré de	Floriacum (Vienne)
Quarré-les-Tombes de	Careacus (Yonne)
Céré de	Cerate (Indre-et-Loire)
Montaigné	Monsasinarius (Puy-de-Dôme)
Neuillé	Novisolium (Maine-et-Loire)

49. É. Suffixe venant de l'*atus* latin. (Voyez le suffixe *ade*.)

Comme dans :

né	de	natus
aimé	de	amatus
ainé	de	antenatus

50. EAU. Suffixe diminutif attaché le plus souvent à des mots considérés aujourd'hui comme termes simples :

EXEMPLES.

ruisseau	de	riu, et ru (rivus)
rameau		rame
chevreau		chèvre
drapeau		drap

Certains mots en *eau* viennent du suffixe latin *ellus*, comme :

beau	de	bellus
jumeau		gemellus

51. EAU. Suffixe ethnique d'origine celtique venant des désinences latinisées *ogilum, oilum, iolum, olum, ellum* :

Armeau de	Ernogilum (Yonne)
Bleneau	Blanoilus (Yonne)

Avigneau Aquiniolum (Yonne)
 Epineau Spiniolum (Yonne)
 Menestreau Monesterellum (Nièvre).

52. EC. Suffixe ethnique venant des désinences
iacum et *etum* :

Ruffec de Ruffiacum (Charente)
 Lirec Liriacum (Vienne)
 S. Martin du Tronsec S. Martinus de Trunsec
 (Nièvre).

53. ECHES. Suffixe ethnique provenant de la désinence *iscæ* :

Romaneches de Romaniscæ (Saône-et-Loire)
 Almeneches de Almaniscæ (Orne).

54. ÉE. Suffixe provenant du suffixe latin *ata* très-
 employé dans la basse latinité :

araignée de araneata
 aimée amata
 cheminée camminata.

55. EGUE. Suffixe ethnique venant de la désinence
 latine *icus*, *ica*, *icum* :

Fabregues de Fabrica (Aveyron)
 Vernegue Alvenicum (Bouches-du-Rhône).

56. EIL. Suffixe ethnique d'origine celtique, ve-
 nant des suffixes *ogilus*, *ogilum*, transformés plus
 tard en *olium* :

Creteil de Cristogilum (Seine)
 Corbeil de Corbolium (Seine-et-Oise).

57. EIL. Suffixe venant du suffixe diminutif latin
culus :

orteil articulus
 pareil pariculus
 vermeil vermiculus.

58. EILLE. Du suffixe latin *icula* :

abeille	apicula
bouteille	buticula
oreille	auricula.

59. EILLE et EILLES, suffixe ethnique venant de la désinence *ilia*, *iculæ*, *iliæ*, *olæ* :

Marseille	Massilia (Bouches-du-Rhône)
Estivareilles	Stivariculæ (Allier)
Tourreilles	Torriliæ (Hérault)
Lignoreilles	Linerolæ (Yonne).

60. EIN. Provenant du suffixe *enus* et *enum* :

serain	serenus
plein	plenus
frein	frenum.

61. EL. Des suffixes latins *alis*, *elis*, appartenant aux adjectifs de la 2^e classe.

EXEMPLES :

mortel	mortalis
charnel	earnalis
cheptel	capitalis
cruel	crudelis
quel	qualis.

62. ELLE. Du suffixe latin *ela* :

tutela	tutelle
querela	querelle.

63. ELLE. Suffixe diminutif comme *eau*. Correspondant au latin *ella*, *illa* :

demoiselle	dominicella
aisselle	axilla
écuelle	seutella.

Il y a beaucoup de mots qui terminent en *elle*, mais qui n'ont pas d'analogues en latin. Ce sont des dérivés français comme :

prunelle	de	prune
tonnelle		tonne
cannelle		canne (roseau)

ou des mots empruntés à l'italien, comme :

bagatelle	de l'italien	<i>bagatella</i>
citadelle		<i>citadella</i>

64. EN. Suffixe ethnique d'origine celtique, provenant des désinences *magus*, *omus* :

Rouen	Rotomagus (Seine-Inférieure)
Noyen	Noviomagus (Sarthe)
Caen	Cadomus (Calvados)
Loren	Langromus (Yonne).

65. EN et IEN. Des suffixes latins *anis*, *en*, *em*, *ene* *anus* :

chrétien	de	<i>christianus</i>
citoyen		<i>civitanus</i> (basse latinité)
doyen		<i>decanus</i>
moyen		<i>medianus</i>
païen		<i>paganus</i>
chien		<i>canis</i>
lien		<i>ligamen</i>
bien		<i>bene</i>
rien		<i>rem.</i>

Beaucoup de mots n'ont pas d'origine latine, et sont dérivés de mots français, comme :

chirurgien	de	chirurgie
gardien		garder
maintien		maintenir

66. ENDE. Du suffixe latin *endus*, provenant du participe futur du verbe passif latin. (Voyez *ande*.)

légende	de	legenda
dividende		dividenda
prebende		prebenda.

67. ENT. Du suffixe latin *entem*, accusatif de *ens*, qui n'est autre chose que le participe du verbe *être*, ce qui donne par conséquent au mot auquel il est joint le sens d'exister, d'être :

absent	absentem
adjacent	adjacentem
parent	parentem
sergent	servientem

Voyez *ant*.

68. ER. Suffixe qui vient du suffixe latin *arius*, (Voyez *ier*.)

berger	berbic	arius
boulangier	buleng	arius
danger	domini	arium

69. ER. Suffixe des verbes de la 1^{re} conjugaison répondant aux suffixes *are* et *ere* des verbes des 2^e et 3^e conjugaisons :

aimer	am	are
douer	dot	are
discerner	discern	ere
dompter	dômit	are
édifier	ædific	are.

70. ERE. La plus grande partie des mots français finissant par cette désinence viennent du grec. Les autres ne sont que les formes féminines de mots en

er. Ceux qui restent ne sont pas assez nombreux pour mériter l'attention.

71. ERRE. Suffixe ethnique, d'origine celtique, provenant de la désinence latine *durum* ou *dorum*.

Nanterre	Nemeto <i>durum</i> (Seine-et-Oise)
Auxerre	Autissiod <i>urum</i> (Yonne)
Tonnerre	Ternod <i>urum</i> (Yonne)
Isserre (auj. Issoire)	Iciod <i>urum</i> (Puy-de-Dôme).

72. ESC. Suffixe ethnique venant de la désinence latine *iscum*.

Lambesc	de Lambiscum (Bouches-du-Rhône)
Peyresc	Petriscum (Hautes-Alpes).

73. ESSE. Vient des suffixes latins *issa* et *itia*.

EXEMPLES :

abbesse	de abbatissa
prophétesse	de prophetissa
paresse	de pigritia
tristesse	de tristitia.

Ce suffixe indique l'état de ce qui est, comme dans ces dérivés français :

faiblesse	état de ce qui est	faible
allégresse		allègre
délicatesse		délicat
jeunesse		jeune
vieillesse		vieux.

74. ET. Suffixe qui marque le diminutif. Ces diminutifs ne sont pas toujours faciles à observer, parce que les mots sur lesquels ils ont été construits n'exis-

tent plus dans la langue. En effet, s'il est facile de voir que :

lacot	vient de	lac
œillet		œil
corcelet		corps
feuillet		feuille
jardinet		jardin.

Il n'est pas aussi aisé de savoir que :

guichet (autrefois huichet) est un diminutif de *hui*, ourlet d'*orl* (bord).

valet de *varletus*, *varlet*, *vassal* (*vasaletus*) pour valet.
soret de *saure* (brun) ordinairement hareng saure.

75. ET. Suffixe ethnique venant des désinences latines *itum*, *atum*, *etum*, *iacum*, *icus* :

Bourret	<i>Botritium</i>	(Pas-de-Calais)
Orret	<i>Audratum</i>	(Côte-d'Or)
Chatenet	<i>Castanetum</i>	(Charente-Inférieure)
Luet	<i>Loisius</i>	(Rhône)
Genillet	<i>Geniliacum</i>	(Puy-de-Dôme).

76. ETE. Des suffixes latins *estus*, *estum*, *estia*, *ista*, *isita* :

honnête	de	<i>honestus</i>
fête		<i>festum</i>
bête		<i>bestia</i>
arbalète		<i>arcubalista</i>
arête		<i>arista</i>
conquête		<i>conquisita</i>
enquête		<i>inquisita</i> .

77. ETTE. Suffixe qui marque le diminutif. J'ai, à

propos des suffixes *ette* la même observation à faire que pour *et*, il y en a de très-reconnaissables comme :

<i>cassette</i>	de	<i>châsse</i>
<i>couquette</i>		<i>couche</i>
<i>cuvette</i>		<i>cuve</i>
<i>fourchette</i>		<i>fourche</i>
<i>miette</i>		<i>mie</i>
<i>vignette</i>		<i>vigne</i>
<i>maisonnette</i>		<i>maison.</i>

Mais il y en a de plus difficiles à reconnaître aujourd'hui, comme :

<i>chouette</i>	de	<i>choue</i>
<i>alouette</i>		<i>aloue</i>
<i>cachette</i>		<i>cache</i>
<i>mauviette</i>		<i>mauvis</i>
<i>violette</i>		<i>viole.</i>

78. EU. Suffixe ethnique venant des désinences *iacum*, *ivum* :

<i>Lagneu</i>	de	<i>Latiniacus</i> (Ain)
<i>Ponthieu</i>		<i>Pontivus</i> (Picardie)
<i>Bezieux</i>		<i>Bacivum</i> (Somme).

79. EUIL et EUL. Des suffixes diminutifs de basse latinité *iolus* et *eolus* provenant de *eus* et de *ius* :

<i>filieul</i>	de	<i>filiolus</i> , diminutif de <i>filius</i> .
<i>chevreuil</i>		<i>capreolus</i> diminutif de <i>capra</i> .
<i>glaieul</i>		<i>gladiolus</i> , diminutif de <i>gladius</i> .
<i>aleul</i>		<i>aviolus</i> , diminutif de <i>arus</i> .
<i>bouvreuil</i>		<i>bovariolus</i> , diminutif de <i>bovarius</i> .

80. EUIL. Suffixe ethnique, d'origine celtique, ve-

nant des suffixes latinisés *ogilus*, *ogilum*, transformés plus tard en *olium* :

Argenteuil	Argentogilum (Seine-et-Oise)
Breuil	Brogilum (Oise).

81. EUR. Suffixe qui marque l'action transitive, et qui vient du suffixe latin *orem* : en latin les désinences *ator*, *atrix* désignent celui ou celle qui fait l'action :

veneur	venatorem
sueur	sudorem
sauveur	salvatorem
amateur	amatorem
accusateur	accusatorem
admirateur	admiratorem
adulateur	adulatorem.

La forme *euse* s'est formée par analogie sur les formes dialectales en *eux*. Voyez *eux*.

Quant au suffixe comparatif *eur*, voyez *ieur*.

82. EURE. Suffixe ethnique provenant des désinences *durum* et *uræ* :

Iseure	Iciodurum (Indre-et-Loire)
Izeure	Iciodurum (Allier)
Mandeure	Epomanduodurum (Doubs)
Cloyeures	E. de Clausuris (Meurthe).

83. EUX. Suffixe ethnique venant des désinences *iacus* ou *iacum*, *ivum*, *eolum*, *eolæ*, *iolum* :

Bezieux	Bacivum (Oise)
Bracieux	Braceolum (Loir-et-Cher)
Poizeux	E. de puteolis (Nièvre)
Bagneux	Banniculum (Moselle)
Fleurieux de	Floriacus (Rhône).

84. EUX. Suffixe qui répond à la finale latine *osus*, et que l'on met à la fin des radicaux de substantifs pour en faire des adjectifs qui marquent ce qui compose, ce qui constitue, ce qui possède et ce qui est doué de. M. Littré dit que ce suffixe remonte au sanscrit :

oiseur	otiosus
aqueux	aquosus
belliqueux	bellicosus.

Il ne faut pas confondre ce suffixe avec la finale dialectale *eux*, fort en usage au moyen âge, et à laquelle on a préféré la finale *eur*, dont je viens de parler tout à l'heure.

85. EVE. Suffixe ethnique provenant de la désinence *ava* :

Mève	de	Messava (Vienne)
Renève		Rionava (Côte-d'Or).

86. EVRE. Suffixe ethnique provenant de la désinence *verum* :

Devre	de	Doverum (Cher)
Mestre		Magaverum (Saône-et-Loire).

87. EX. Suffixe ethnique venant de la désinence *iacum* :

Gex	de	Giacum (Ain)
Fleix		Flaviacum (Vienne).

88. EY. Suffixe ethnique venant des désinences *iacum*, *acum*, *arium*, *erium*, *eium*, *iagus*, *angium*, *iatus*, *adum*, *edum*, *etum*, *ada*, *isium*, *ellus* :

Langey	d'Angeliacum (Eure-et-Loir)
Mamey	de Mamacus Meurthe)

Saussey de	Salicetum (Côte-d'Or)
Colombey	Columbarium (Meurthe)
Centrey	Centerium (Meurthe)
Thorey	Torreium (Meurthe)
Villey-le-Sec	Vitiliagus (Meurthe)
Pompey	Pompangium (Meurthe)
Auxey	Alciatus (Côte-d'Or)
Ochey	Oscadum (Meurthe)
Venrey	Volvredum (Isère)
Couley	Codolada (Haute-Savoie)
Arvey	Arvisium (Savoie)
Champey	Campellus (Meurthe).

89. GE. Suffixe provenant des suffixes latins *eus*, *ius*, *ea*, *ia*, *icem*, *ica* :

étrange	de	extraneus
sage		sapius
cage		cavea
tige		tibia
juge		judicem
serge		serica
piège		pedica.

90. GE. suffixe ethnique provenant du suffixe *icus*, *icum* :

Liège	Leodicum (Belgique)
Uriège	Uriaticum (Isère)
Couzages	Cozaticus (Corrèze).

91. GE. Du suffixe verbal latin *ico* :

judico	je juge
vendico	je venge.

Voyez le suffixe verbal d'origine savante *ique*.

92. GNE. Suffixe provenant des suffixes *nea* :

<i>linea</i>	<i>ligne</i>
<i>vinea</i>	<i>vigne</i>
<i>tinea</i>	<i>teigne.</i>

93. GNE. Suffixe ethnique, vient de la désinence *nia* :

<i>Marmagne</i>	<i>Marcomannia</i> (Cher)
<i>Chogne</i>	<i>Ciconia</i> (Saône-et-Loire)
<i>Cologne</i>	<i>Colonia</i> (Gers).

94. GUE. Suffixe ethnique venant de la désinence *ica* :

<i>Camargue</i>	<i>Camarica</i> (Bouches-du-Rhône)
<i>Fargue</i>	<i>Fabrica</i> (Lot).

95. I. Des suffixes latins *icus* et *ica* :

<i>ami</i>	<i>de</i>	<i>amicus</i>
<i>ennemi</i>		<i>inimicus</i>
<i>fourmi</i>		<i>formica.</i>

Voyez Y.

96. IBLE. Du suffixe latin *ibilis*, qui marque la possibilité, comme *if* marque la certitude ; ainsi le fer est *destructible* et *destructif* ; dans le premier cas, il peut être détruit, dans le second il a la vertu de détruire.

EXEMPLES :

<i>access</i>	<i>ible</i>	<i>access</i>	<i>ibilis</i>
<i>comest</i>	<i>ible</i>	<i>comest</i>	<i>ibilis</i>
<i>compréhens</i>	<i>ible</i>	<i>comprehens</i>	<i>ibilis</i>
<i>corrupt</i>	<i>ible</i>	<i>corrupt</i>	<i>ibilis.</i>

Beaucoup d'adjectifs ont été formés sur le type latin sans en provenir, comme :

admissible
amovible
compatible
corrigible.

97. ICE, ISSE et IS. Des suffixes latins *icium*, *itium*, *itia* et *icem* qui, d'après M. Littré, paraissent être une forme fréquentative du participe passif :

<i>artifice</i>	<i>artificium</i>
<i>bénéfice</i>	<i>beneficium</i>
<i>cilice</i>	<i>cilicium</i>
<i>exercice</i>	<i>exercitium</i>
<i>avarice</i>	<i>avaritia</i>
<i>justice</i>	<i>justitia</i>
<i>malice</i>	<i>malitia</i>
<i>calice</i>	<i>calicem</i>
<i>cicatrice</i>	<i>cicatricem</i>
<i>complice</i>	<i>complicem</i>
<i>génisse</i>	<i>junicem.</i>

Il y a de ces noms en *ice* qui sont relativement modernes et qui proviennent soit de l'italien, comme :

<i>esquisse</i>	de	<i>schizzo</i>
<i>caprice</i>		<i>capriccio,</i>

soit du haut allemand, comme :

<i>ecrevisse</i>	de	<i>schrepiz.</i>
------------------	----	------------------

98. ICHE. Suffixe diminutif.

EXEMPLES :

<i>bourriche</i>	de	<i>bourre</i>
<i>caniche</i>		<i>cane</i> ou de <i>canis</i>

On retrouve ce suffixe dans certains mots de provenance étrangère, comme :

corniche de *cornice*.

99. IDE. Suffixe qui vient du grec *eidos* et qui signifie *en forme de, semblable à, comme* :
sphéroïde, en forme de sphère.

100. IDE. Suffixe d'origine savante venant du suffixe latin *idus* :

<i>rigide</i>	<i>rigidus</i>
<i>aride</i>	<i>aridus</i>

Les philologues retrouvent dans ce suffixe la trace du verbe sanscrit *dā* ou *dā* qui signifie *donner ou faire* : ce suffixe caractériserait le radical, de façon à lui donner une valeur particulière :

<i>candide</i>	mot à mot qui fait blanc
<i>morbide</i>	qui fait malade
<i>algide</i>	qui fait froid.

Le suffixe *idus* n'a pas produit de suffixes français d'origine populaire.

101. IER. Des suffixes latins *ium, ia, iea et ies* :

<i>incendie</i>	<i>incendium</i>
<i>comédie</i>	<i>comœdia</i>
<i>perfidie</i>	<i>perfidia</i>
<i>effigie</i>	<i>effigies</i>
<i>pica</i>	<i>pica</i>
<i>mic</i>	<i>mica</i>
<i>ortie</i>	<i>urtica</i>

Ce suffixe attaché à beaucoup de mots d'origine

grecque a été aussi composé d'après le type commun, comme :

maladie de malade.

Le suffixe verbal de l'indicatif présent des verbes de la première conjugaison vient des suffixes *igo*, *ego* et *ico*.

EXEMPLES :

je lie	<i>ligo</i>
je châtie	<i>castigo</i>
je nie	<i>nego</i>
je gratifie	<i>gratifico</i> .

102. IÈME. Suffixe quantitatif, appartenant aux noms de nombre ordinaux et venant de la finale latine *esimus* :

deuxième
troisième
quatrième, etc.

101. IEN. Voyez *en*.

103. IER et YER. Suffixe donnant au mot auquel il est joint un sens collectif désignant le plus souvent des emplois, des métiers, des objets, des végétaux et provenant des suffixes latins *aris*, *arius* et *erium*. Voyez aussi le suffixe *aire* :

aumônier	<i>eleemosinarius</i>
séculier	<i>sæcularis</i>
sanglier	<i>singularis</i>
métier	<i>ministerium</i>
foyer	<i>focarium</i>

voyer
cahier

viarium
quaternus ¹.

Un grand nombre de ces mots en *ier* ne sont que des dérivés français.

EXEMPLES :

abricotier	d'abricot
amandier	d'amande
banquier	de banque.

104. IERE et IERES. Suffixe ethnique très-répandu, provenant des suffixes latins *aria* ou *ariæ*, formes féminines singulière et pluriel d'*arius*, que j'ai cité plus haut, et qui donnent un sens de collectivité aux racines auxquelles elles se joignent :

Achères	Apiariæ, lieu où se trouvent des ruches.
Anières	Asinariæ, lieu où on élève des ânes.
Armentières	Armentariæ, lieu où on élève des bestiaux.
Argentières	Argentariæ, lieu où se trouvent des mines d'argent.
Plombières	Plumbariæ, lieu où se trouvent des mines de plomb.
Linieres	Linariæ, lieu où l'on cultive du lin.

En *er*, etc.

105. IES. Suffixe ethnique assez commun dans le

¹ Voyez à propos de ce mot une communication très-intéressante de M. Gaston Paris, dans les Mémoires de la Société de linguistique, t. I, p. 285, par laquelle ce savant démontre l'étroite parenté des mots *cahier*, *carnet* et *caserne*.

nord de la France, venant de la désinence latine *acas* transformée plus tard en *acum* :

Sasseignies	Saconiacas	(Nord)
Landrecies	Landericiacum	(id.)
Wargnies	Wariniacum	(id.)

106. IEUR. Suffixe comparatif venant de la désinence latine *ior* qui exprime la comparaison. Seulement par une métathèse très-connue, l'*i* s'est rejeté en arrière après la consonne dans la plupart des cas :

meilleur	de	melior
seigneur		senior
sieur		senior

107. IF. Suffixe marquant la certitude: il vient du suffixe latin *ivus* qui exprime l'action. (Voyez *ible*.)

actif	de	activus
ablatif		ablativus
chétif		captivus

Les dérivés français sont très-nombreux.

EXEMPLES :

abrégatif	d'abréviation
décisif	de décision.

108. IL. Des suffixes latins *ilis*, *ilium*, *ilum*, *ile*, *ilicus*, *iculum*, *elinum* :

gentil	de	gentilis
civil		civilis
avril		aprilis
puéril		puerilis
cil		cilium

exil	exilium
fil	filum
chenil	canile
nombril	umbilicus
péril	periculum
persil	petroselinum.

109. ILLE. Des suffixes latins *icula* et *ilia*; le suffixe *icula* est un suffixe diminutif :

aiguille	acicula
cheville	clavicula.
chenille	canicula
grille	graticula
famille	familia.

Il y a beaucoup de mots en *ille*, qui ne sont que des diminutifs formés sur des radicaux français :

EXEMPLES

béquille	de	bec
brouille		brou
charmille		charme
coquille		coque
flottille		flotte
faucille		faux.

110. IME. Suffixe d'origine savante provenant du suffixe latin *imen* :

crime	de	crimen
régime	de	regimen.

111. IN. Des suffixes latins *inus*, *ignus* et *enum* :

Antonin	Antoninus
aquilin	aquilinus

dauphin	de delphinus
malin	malignus
benin	benignus
venin	venenum

Il a un sens diminutif dans les dérivés français, tels que :

diablotin
casaquin
ignorantin.

Il a un sens péjoratif dans ceux-ci :

bouquin
galopin
coquin.

Il y a des mots en *in* auxquels on pourrait donner l'un de ces sens, mais qui proviennent d'une langue étrangère, comme :

faquin de *facchino*
chicotin pour *socotrin*, aloës de l'île de *Socotora*.

112. IN. Suffixe ethnique provenant de la désignence *iacum*, *inus*, *unum*, *inium*, *ianum*, *onium*, *ingas* et *angus* :

Chauconin	Coconiacum (Seine-et-Marne)
le Cotentin	Constantinus (Normandie)
Angoulin	Ingolinus (Charente-Inférieure)
Suin	Sedunum (Saône-et-Loire)
Anzin	Asinium (Nord)
Pressin	Presinium (Pas-de-Calais)
Chaleyssin	Calessianum (Isère)
Asquins	Esconium (Yonne)
Lorquin	Lorchingas (Meurthe)
Roufin	Roofangus (Loire).

113. INE. Suffixe d'origine savante provenant du suffixe latin *ina* :

machine de *machina*.

Les suffixes latins *inus* et *ina* se sont contractés en *e* dans les mots d'origine populaire.

C'est ainsi que :

<i>pagina</i>	est devenu	<i>page</i>
<i>asinus</i>		<i>âne</i>
<i>domina</i>		<i>dame</i> .

114. ING. Suffixe ethnique d'origine germanique *inghem*, provenant de désinences latinisées, *ingas*, *inga* :

<i>Sotzeling</i>	de	<i>Sutsolingas</i>	(Meurthe).
<i>Virming</i>		<i>Warningas</i>	(Meurthe)
<i>Insming</i>		<i>Almingas</i>	(Meurthe)
<i>Tritteling</i>		<i>Dructeringa</i>	(Moselle).

115. INGE. Suffixe de même origine que la précédente :

Valentinge *Valentingos* (Nièvre).

116. INGUE. Suffixe de même origine que la précédente :

Ronningues *Roningas* (Pas-de-Calais).

117. IQUE. Ce suffixe d'origine savante est en grande partie de formation française ; il correspond au suffixe latin *icus* et au suffixe grec *icos*, et marque le rapport, l'origine :

<i>portique</i>	<i>porticus</i>
<i>viatique</i>	<i>viaticum</i>

mystique de *mysticos* de *mystès*, initié aux mystères, de *muô*, se taire, garder le silence.

narcotique *narcoticos* de *narkê*, engourdissement.

Dans la plupart des cas, ce suffixe, combiné avec des thèmes nominaux, donne, comme en grec, une forme adjectivale au radical auquel il est joint :

académique d'académie

algébrique d'algèbre

angélique d'ange.

Ique est aussi un suffixe verbal de forme savante qui est calqué sur le suffixe *ico* :

je **mastique** *mastico*

j'**explique** *explico*

je **revendique** *revendico*

je **pratique** *pratico*

Ico s'est transformé populairement en *ge* ou en *che*. Voyez ces suffixes.

118. IR. Suffixe verbal des verbes latins en *ere* transformé en *ire* dans la basse latinité :

agir *agere*

avertir *advertere*.

La plus grande partie des verbes en *ir* est de composition récente et n'existe pas en latin :

aboutir

abrutir

accourir

adoucir, etc., etc.

119. IRE. Suffixe verbal des verbes latins en *ere* :

circoncire	circum cidere (pour <i>circum cedere</i>)
circonscrire	circum scribere
confire	conficere
dire	dicere
lire	legere.

120. IS et IX du suffixe latin *ecem* et *icem* :

brebis	vervecem
perdre	perdicem.

121. ISE. Suffixe presque toujours péjoratif qui donne à l'adjectif auquel il est joint la valeur d'un substantif :

balourdise	de	balourd
bêtise		bête
sottise		sot
couardise		couard
prêtrise		prêtre
friandise		friand.

122. ISER. Suffixe verbal qui signifie généralement faire, rendre :

utiliser	rendre utile
fertiliser	rendre fertile
immortaliser	rendre immortel
légaliser	rendre légal.

123. ISME. Suffixe qui marque l'aspect d'une chose, la qualité, la doctrine, et qui vient du suffixe grec *ismos*, *isma*, de *ismé*, esprit. Il se retrouve dans des mots qui proviennent directement du grec, comme :

archaïsme de *archaïsmos*, expression antique, de *archaios*, antique.

gargarisme de *gargarismos*, de *gargarizô*, gargariser.
barbarisme de *barbarismos*, parler barbare, de *barbaros*, barbare.

cynisme de *cynismos*, de *kyôn*, chien.

sophisme de *sophismos*, argument captieux, de *sophos*, habile.

Le suffixe *isme* a été aussi employé dans le même sens dans des mots qui ne sont que des dérivés français, comme :

catholicisme de catholique.

calvinisme de Calvin.

christianisme de chrétien.

cagotisme de cagot.

terrorisme de terreur.

Enfin, on le retrouve à la fin des mots d'origine latine, dont le radical n'existe cependant pas en français, comme :

égoïsme de *ego*, je.

124. **ISSIME**. Du suffixe latin *issimus* qui marque le superlatif :

amplissime

clarissime

grandissime

généralissime.

125. **ISTE**. Suffixe qui vient de la désinence grecque *istês* et *istos*, qui désigne celui qui fait l'action indiquée par le radical. Exemple :

antagoniste de *antagônistês*, adversaire, de *anti*, contre, et *agôn*, combat.

helléniste de *hellênistês*, de *ellên*, grec.

sophiste	de <i>sophistês</i> , de <i>sophos</i> , habile.
Christ	de <i>Christos</i> , de <i>chriô</i> , oindre.

On a formé sur le même thème des dérivés français, comme :

ébéniste	de	ébène
duelliste	de	duel
liquoriste	de	liqueur
ornemaniste	de	ornement.

126. LE. Des suffixes latins *ilis* et *ula*:

humble	de	humilis
meuble		mobilis
frêle		fragilis
table		tabula
angle		angula
fâble		fabula.

Le suffixe français *ile* provenant de *ilis* est dû à l'influence savante.

127. LE. Suffixe verbal de certains temps de verbes français, venant du suffixe verbal latin *ulo*:

je comble	cumulo
je trouble	turbulo
je moule	modulo

Sous l'influence savante, ces verbes font : je cumule, je module.

128. MENT. Suffixe qui caractérise adverbialement des adjectifs, il vient du latin *mens*, *mentis* (esprit), auquel les néo-Latins ont donné le sens de façon, manière.

De *prudent* on a fait *prudemment*, c'est-à-dire d'une façon prudente :

<i>ordinaire</i>	<i>ordinairement</i>
<i>réel</i>	<i>réellement</i> .

Ce suffixe s'ajoute quelquefois à d'autres suffixes; c'est ainsi que de :

<i>égoïste</i>	on a fait	<i>égoïstement</i>
<i>chaleureux</i>		<i>chaleureusement</i>
<i>imperceptible</i>		<i>imperceptiblement</i> .

129. MENT. Suffixe nominal qui donne le sens d'acte ou d'action, et venant du suffixe latin *mentum* du vieux verbe *minere*, être :

<i>testament</i>	acte par lequel on teste
<i>document</i>	acte par lequel on instruit.

130. OC. Presque tous les mots qui possèdent ce suffixe sont d'origine germanique ou celtique. Je citerai :

broc, croc, estoc, froc.

131. OCHE. Suffixe ethnique provenant des désinences *oca, usca, ilica* :

<i>Mentoché</i>	<i>Mentusca</i> (Haute-Saône)
<i>Bazoché</i>	<i>Basilica</i> (Mayenne)
<i>Chevroches</i>	<i>Cavaroca</i> (Nièvre)

132. OGNE. Suffixe péjoratif de formation française :

<i>charogne</i>	de	<i>chair</i>
<i>ivrogne</i>	de	<i>ivre.</i>

133. OILE. Du suffixe latin *ela* :

tela *toile*

vela *voile*

stella *étoile.*

134. OINE. Du suffixe latin *ena* :

avoine *avena*

135. OIR et OIRE. Des suffixes latins *orium* et *eres* ;
le suffixe *orium* désignait en latin la destination
propre des choses :

dortoir *dormitorium*, c'est-à-dire lieu où l'on dort.

pressoir *pressorium* — où l'on presse.

Ozoir *Oratorium* (Eure-et-Loir), lieu où l'on prie.

auditoir *auditorium* lieu où l'on écoute.

hoir *hæres*.

136. OIR. Du suffixe verbal latin *ere* qui marque
l'infinifif :

habere *avoir*

debere *devoir*

videre *voir.*

Non-seulement un grand nombre de ces verbes ont
été employés substantivement, mais on a forgé des
substantifs en *oir* d'après des verbes français en *er*
comme :

chauffoir de *chauffer*

épluchoir *éplucher*

frottoir *frotter*

lavoir *laver.*

Je n'ai pas besoin d'ajouter que la forme *issir*
vient des verbes en *ir* :

rafraichissir de *rafraichir.*

137. OIS. Du suffixe latin *ensis*:

bourgeois		burgensis
mois		mensis.

On a forgé sur ce type plusieurs mots d'origine moderne:

courtois	de	cour
choix		choisir.

138. OISE. Du suffixe *ensa* :

moise	de	mensa
toise	de	tensa.

139. OIT. Des suffixes *itus*, *ictus*, *ectus*, *ectum*, *idum*:

doigt	de	digitus
détroit		districtus
étroit		strictus
droit		directus
toit		tectum
exploit		explectum
froid		frigidum.

140. OLE. Suffixe diminutif du suffixe latin *olu* :

bestiole	de	bestiola
bricole		bricola (basse latinité).

Beaucoup de mots en *ole* ont été composés d'après le type latin, tout en n'étant que des dérivés français, comme :

banderole	de	bandière
camisole		camise (chemise)
carriole		car (char)
casserole		casse (bassin)
croquignole		croquet (biscuit).

Parmi les mots en *ole*, on en compte quelques-uns qui dérivent de diminutifs italiens ou espagnols, comme :

boussole	de	bossolo, petite boîte, diminutif italien de <i>bosso</i> (buis).
cabriole		<i>caviola</i> (ital.)
caracole		<i>caracol</i> (esp.)
coupole		<i>cupola</i> , dimin. ital. de <i>cupa</i> , coupe.

141. OM. Suffixe ethnique provenant des désinences *magus*, *omus* :

Riom	Ricomagus (Puy-de-Dôme).
Rom	Rotomagus (Deux-Sèvres).
Brom (auj. Brum)	Hebromagus (Aude)
Billom	Billomus (Puy-de-Dôme).

142. ON. Des suffixes latins *onem* et *ionem* :

charbon	carbonem
larron	latronem
soupçon	suspicionem
légon	lectionem.

143. ON. Suffixe ethnique provenant de la désinence *onius*, *edonus*, *ianum*, *ongæ*, *dunum*, *magus*, *onus* :

Châlon	de	Captialonnum (Charente-Inf.)
Mougon		Mediconnus (Indre-et-Loire)
Vallon		Vatilonnum (Sarthe)
Authon		Augustodunum (Eure-et-Loir)
Lyon		Lugdunum (Rhône)
Laon		Lugdunum (Aisne)
Sion		Sedunum (Suisse)

Argenton	Argentomagus (Indre)
Chassenon	Cassinomagus (Charente)
Noyon	Noviomagus (Oise)
Charenton	Carentonus (Cher)
Courson	Curcedonus (Yonne)
Pisançon	Pisancianum (Drôme)
Jaillon	Gavalongæ (Meurthe)

144. ON. Suffixe quelquefois augmentatif, quelquefois diminutif :

bouchon	de	bouche
capuchon		capuche
manchon		manche
cornichon		corne
bridon		bride
guidon		guide.

145. OND. Du suffixe latin *undus* :

blond	de	blundus (bas lat.)
fécond		fecundus
fond		fundus
rond		rotundus.

146. OQUE. Suffixe diminutif :

bicoque	de	bicoca (bas. lat.)
---------	----	--------------------

147. OR et ORE. Suffixe ethnique provenant de la désinence *durum* ou *dorum* :

Vaussor	Valciodorum (Belgique)
Isernore	Isernodurum (Ain).

148. OT. Ce suffixe peut être quelquefois considéré comme un diminutif :

chariot	de	char
finot		fin
manchot		manche
vieillot		vieux.

149. OT et OZ. Suffixe ethnique venant des désinences *oscus*, *atus*, *etum*, *eium* et *olum* :

Caderot	de	Cadaroscus (Bouches-du-Rhône)
Onnoz		Hagnoscus (Jura)
Dollot		Dodolatus (Yonne)
Munot		Mulnetum (Nièvre)
Azelot		Arsilleium (Meurthe)
Anneot		Agneolum (Yonne).

150. OTE. C'est aussi un suffixe diminutif :

calotte	de	cal
gargotte		garg
menotte		main

151. OU. Des suffixes latins *avus*, *ulus*, *ollis*, *ollum*, pour quelques mots seulement, la plupart des mots en *ou* ne venant pas du latin, et étant d'origine incertaine :

clou	de	clavus
coucou		cuculus
pou		pediculus
genou		geniculum
fou		follis
cou		collum

152. OU. Suffixe ethnique provenant des désinences *acum*, *avum*, *oscum*, *iolum*, *ogilum* :

Chatou	de	Captunacum (Seine-et-Oise)
Narlou		Narlodum (Nièvre)
Anjou		Andegavum (France)
Poitou		Pictavum (France).
Caillou		Cajoscum (Tarn-et-Garonne)
Brou		Braiolum (Eure-et-Loir)
Authiou		Altoqilum (Nièvre).

153. OUILLE. Du suffixe latin *ucula-uculum* qui paraît être dans certains cas un diminutif :

cornouille	corniculum
grenouille	ranuncula.

Les désinences *ula*, *ullæ*, *uctile*, *olium* ont aussi formé le suffixe *ouille* :

gargouille	de	gargula
houille		hullæ
douille		ductile
andouille		inductile
dépouille		despolium.

Enfin quelques mots en *ouille* ont été composés sur des verbes comme :

fouille	de	fouiller
brouille		brouiller.

154. OUR. Ce suffixe français vient des suffixes latins *orem*, *urnus* ou *urnum*, *urtis* :

amour	amore <i>m</i>
cour	curtis
four	furnu <i>m</i>
jour	diurnu <i>s</i> .

155. OUR. Suffixe ethnique, vient de la désinence latine *orium* :

Oradour	Oratoriu <i>m</i> (Cantal).
---------	-----------------------------

156. OUSSE. Suffixe ethnique provenant de la désinence *osca* :

Caderousse	Cadarosca (Vaucluse).
------------	-----------------------

157. OY. Suffixe ethnique provenant des désinences *edum, etum, irus, iaca, iacum* :

Gerberoy	Gerboredum (Oise)
Aulnoy	Alnetum (Aisne)
Châtenoy	Castanetum (Loiret)
Ommoy	Ulmirus (Seine-Inférieure)
Pulnoy	Purneriaca (Meurthe)
Choloy	Cauliacum (Meurthe).

158. RE. Suffixe de l'indicatif de certains verbes français provenant du suffixe *ere* :

sourdre	de	surgere
moudre		molere.

159. RIE. Ce suffixe exprime tantôt l'effet de la cause indiquée par le radical, comme :

bouffonnerie	de	bouffon
coquinerie		coquin
flatterie		flatteur
fourberie		fourbe ;

Tantôt l'état de celui qui remplit certaines fonctions ou certains métiers, comme dans :

chancellerie	de	chancelier
chevalerie		chevalier
boucherie		boucher
boulangerie		boulangier
draperie		drapier.

Quelquefois enfin *rie* s'ajoute à certains mots dans un sens péjoratif, comme :

ânerie	de	âne
pruderie		prude
vieillesse		vieux.

160. SON. Du suffixe latin *tionem*. C'est le suffixe d'origine populaire correspondant au suffixe *tion* d'origine savante :

rai	son	ra	tionem
poi	son	po	tionem
fa	çon	fac	tionem
déclina	son	déclina	tionem.

161. TE. Du suffixe latin *ita* :

dette	debita
perte	perdita
rente	reddita.

162. TE. Du suffixe latin *tatem*, accusatif d'une série de mots latins appartenant à la 3^e déclinaison, et qui expriment presque tous des qualités :

bonitatem	bonté
voluntatem	volonté
sanitatem	sainteté
æstatem	été
paupertatem	pauvreté.

163. TION. Suffixe d'origine savante, calqué sur des mots latins terminant à l'accusatif en *tionem* :

rationem	ration
potionem	potion
factionem	faction.

Le suffixe correspondant d'origine populaire est *son* (Voyez ce suffixe).

164. U. Du suffixe latin *utus* :

cornu	de	cornutus
chenu		canulus.

Les dérivés français sont nombreux :

ventru	de	ventre
barbu		barbe
chevelu		cheveu.

165. UCHE. Suffixe [diminutif venant du suffixe latin *uceus* :

peluche
merluche
guenuche.

166. UDE. Suffixe d'origine savante d'après les mots latins en *itudo*, *itudinis*, qui marque l'état d'une chose :

amplitude	amplitudinem
aptitude	aptitudinem
béatitude	beatitudinem
certitude	certitudinem.

Il y a aussi des mots en *ude*, dérivés du français sur le type des mots venus du latin, comme

aptitude	de	apte
décrépitude		décrépit.

167. UE. Du suffixe latin *uca* :

charrue	de	carruca
laitue		lactuca
massue		massuca.

Quelques mots en *ue* ne sont que des dérivés français, comme

avenue	de	avenir
battue		battre.

168. UME. Suffixe d'origine savante provenant du suffixe latin *umen* :

légume	de	legumen
volume		volumen
bitume		bitumen.

169. UME. Suffixe d'origine populaire provenant du suffixe accusatif latin *udinem* :

<i>amertume</i>	<i>amaritudinem</i>
<i>coutume</i>	<i>consuetudinem</i>
<i>enclume</i>	<i>incudinem.</i>

170. UN. Du suffixe latin *unus* :

<i>un</i>	<i>unus</i>
<i>jeun</i>	<i>jejunus.</i>

171. UN. Suffixe ethnique provenant de *dunum* voyez *dun* :

Autun	de	Augustodunum (Saône-et-Loire)
Embrun		Eburodunum (Hautes-Alpes)
Ahun		Agidunum (Creuse).

172. URE. Des suffixes latins *ura* et *atura* :

<i>armure</i>	<i>armatura</i>
<i>chaussure</i>	<i>calciatura</i>
<i>agriculture</i>	<i>agricultura</i>
<i>ceinture</i>	<i>cinctura.</i>

La plus grande partie des mots en *ure* sont de dérivés français formés d'après des types provenant du latin comme :

<i>verdure</i>	de	<i>vert</i>
<i>froidure</i>		<i>froid.</i>

173. VIERS. Préfixe ethnique venant des désinences *verus*, *verum* :

Louviers	Locoverus (Eure)
Reviers	Rodeverum (Calvados).

174. Y. Suffixe ethnique provenant des désinences

latines *ia*, *iacus*, *iacum*, *idum*, *itus*, *itum*, *etum*, *inla*,
aha :

Liazy	de	Lausia (Marne)
Antony		d'Antoniacus (Seine-et-Oise)
Jouy		Gaudiacus (Seine-et-Oise)
Rouy		Rotegiacum (Nièvre)
Preny		Prunidum (Meurthe)
Noisy-le-Sec		Nucitus superior (Seine)
Noisy-sur-Oise		Nocitum (Seine-et-Oise)
Champlemy		Campus lemetii (Nièvre)
Chassigny		Cassaniola (Yonne)
Tincry		Dincraha (Meurthe).

175. YER. Voyez *ier* :

Tels sont les principaux suffixes qui entrent dans
la formation des mots de la langue et du langage
géographique.

FIN

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

- A** (lettre), 57, 60, 64, 69, 88, 90, 92. Histoire de cette lettre, 93 et suiv. 103, 107, 108, 116, 117, 126, 131, 136, 137, 152, 153, 254.
- A**, préfixe, 284, 285.
- A**, suffixe, 314.
- AB**, préfixe, 285.
- ABLE**, suffixe, 314.
- ABS**, préfixe, 286.
- AC**, préfixe, 286.
- AC**, suffixe, 315.
- ACCENT** aigu (de l'), inventé par Geoffroy Tory, 105.
- ACCENTS** (des), 105, 106, 128.
- ACCENTUATION** (de la loi d') dans la formation des mots français, 79.
- ACE**, suffixe, 315.
- ACE**, suffixe, 315.
- ACHE**, suffixe, 316.
- ACLE**, suffixe, 317.
- ACT**, (triphthongue) 91, 93, 140.
- AD**, préfixe, 286.
- ADDITION** (de l') des lettres dans les mots, appelée *prosthèse*, *épenthèse* ou *epithèse*, 88.
- ADE**, suffixe, 317.
- Æ**, 90, 109, 116, 117, 129, 136, 141.
- AF**, préfixe, 286.
- AFFIXES** (des), 279 et suiv.
- AGE**, suffixe, 317.
- AGLOSSOI**, nom donné aux Barbares par les Grecs, 10.
- AI** (du son), 90, 92, 93, 116, 117. Sa provenance, 136 et suiv., 151, 152.
- AI**, préfixe, 288.
- AI**, suffixe, 318.
- AIE**, suffixe, 318.
- AIL**, suffixe, 318, 319.
- AILLE**, suffixe, 319, 320.
- AIM**, suffixe, 320.
- AIN**, suffixe, 320.
- AIN** (del') des Hébreux, 73, 317.
- AIRE**, suffixe, 138, 320.
- AIS**, suffixe, 321.
- AIT** (de la triphthongue), 91, 93. Sa provenance, 139 et s.
- AITRE**, suffixe, 321.
- AL**, 91, 144.
- AL**, préfixe, 287.
- AL**, suffixe, 321.
- ALEPH** (l') phénicien, 94.
- ALPHA** (l') grec, 93.
- ALPHABET** (de l'), 53 et suiv.
- AM**, préfixe, 287.
- AMB**, préfixe, 287.
- AMPHI**, préfixe, 287.
- AN**, voyelle double, 41, 69, 70, 253, 254.
- AN**, préfixe, 288.
- AN**, suffixe, 321, 322.
- ANA**, préfixe, 288.
- ANCE**, suffixe, 322.
- AND**, suffixe, 323.
- ANDRIEUX**, membre de l'Académie française, 42.
- ANDE**, suffixe, 322.
- ANS**, suffixe, 323.
- ANT**, suffixe, 323.
- ANTE**, préfixes, 288, 289.
- ANTI**, préfixe, 289.
- AP**, préfixe, 290.

APHERÈSE (de l'), 89; de l'aphérèse de l'e, 110; de l'i, 121; de l'o, 130; du p, 172; du h, 235; du l, 246; du s, 204.

APO, préfixe, 289.

APOCOPE (de l'), 89; de l'apocope de l'a, 99; de l'e, 111; du t, 190; du d, 196; du g, 221; du l, 246; du m, 253; du n, 258.

AR, 153.

AR, préfixe, 290.

ARCHI, préfixe, 290.

ARD, suffixe, 323.

ARNAULD, grammairien, 43, 69.

AS, préfixe, 290.

AS, suffixe, 323.

ASSE, suffixe, 305.

AT, préfixe, 291.

AT, suffixe, 324.

ATRE, suffixe, 324.

AU (de la voyelle double), 69, 90, 91, 93, 95, 110, 129, 132, 142. Sa provenance, 144, 146.

AU, suffixe, 325.

AUD, suffixe, 324.

AUGE, suffixe, 325.

AUS, suffixe, 325.

AUTO, préfixe, 291.

AV, préfixe, 291.

AY, suffixe, 325.

B n'existe pas dans certains alphabets, 67, 69. Comment il se produit, 72, 153, 164, 166, 169. Histoire de cette lettre, 173 et suiv., 181, 190, 252.

BAIF (Antoine de), 31, 215.

BE, préfixe, 292.

BENE, préfixe, 292.

BI, 292.

BIBLESWORTH (Walter de), auteur d'un *Tretye* destiné à apprendre *franceys as enfauns*, 9, 14, 15.

BIEN, préfixe, 292

BOSSUET, 125.

BRACHET (M. Auguste), auteur d'une *Grammaire historique*, 46, 79.

BURGUY (M.), 148.

BUSCHMANN, 212.

C (lettre). Les partisans de la Réforme obtiennent de placer une cédille sous le C dans le cas où cette lettre prend le son du s, 28, 69, 70. Comment le son du c se produit, 72, 88, 121, 132, 140, 156, 164, 167, 168, 169, 170, 186, 201, 207, 208, 209. Histoire de cette lettre, 210 et suiv., 215, 219, 226, 227, 228, 229, 230.

CAPH (du) hébreu, 210.

CAPUT (des mots français qui proviennent du mot latin), 271 et suiv.

CATA, préfixe, 292.

CE, suffixe, 325.

CER, suffixe, 325.

CH (du son chuintant représenté par), 69, 70. Comment il se produit, 72, 88, 167, 168, 169, 170, 215, 218, 227 et s.

CH des Allemands (du), 73.

CHARPENTIER, 111.

CHAPTAL, grammairien, 43, 44.

CHE, suffixe, 326.

CHEVALLET (M. de), auteur d'un ouvrage intitulé : *Origine et formation de la langue française*, 46.

CHETH (du) des Hébreux, 73.

CHIFFLET, grammairien, 43.

CHL (triphthongue), 249.

CHOISY (abbé de), 111.

CIRCON, préfixe, 293.

CIS, préfixe, 293.

CL (diphthongue), 248.

CO, préfixe, 293.

COL, préfixe, 293.

COLYNGBURNE, auteur des *Institutiones linguae gallica*, 9, 14.

COM, *prezxe*, 293.

CON, *préfixe*, 293.

CONDILLAC, auteur d'une grammaire, 43.

CONSONNE (de la) médiane des mots latins, qui disparaît dans les mots français d'origine populaire, 82.

CONSONNES (des), 54, 68, leur classification, 69, 163 et suiv. Tableau généalogique de leurs transformations du latin en français et du français en latin, 166 et suiv.

CONTRACTION (de la loi de) dans la formation des mots, 76.

CONTRE, *préfixe*, 294.

COR, *préfixe*, 294.

CORDEMOY, 125.

CORDES VOCALES (des), leur utilité, 55, 56.

CORNEILLE (P.), 111, 198.

CZERMAK (M.), ses expériences sur les phénomènes produits par l'émission des sons, 56, 57.

D n'existe pas dans certains alphabets, 67, 68, 69. Comment il se produit, 72, 153, 164, 166, 167, 169, 170, 187. Histoire de cette lettre, 192, 222, 235.

DALETH (le) samaritain, 192.

DANGEAU, 73, 111, 193.

DE, *préfixe*, 294.

DÉCLINAISON (de la loi de) dans la formation des mots français, 78.

DELTA (le) grec, 192.

DENTALES (des), 72, 164, 184.

— Voyez T. D. S. Z, X.

DES, *préfixe*, 294.

DEWES (Gilles) ou DU GUEZ, auteur d'une *Introduction for to learn french*, 17, 18, 19, 20.

DI, *préfixe*, 295.

DIA, *préfixe*, 295.

DIMINUTIFS (des), 64.

DIPHTHONGUES (des), 70,

71. Tableau généalogique, 90 et suiv., 136 et suiv., 149 et s.

DIS, *préfixe*, 296.

DOUBLET (des) causés par la loi de déclinaison, 78, 146; par la loi d'accentuation, 80; par la disparition ou la conservation de la voyelle brève qui précède la tonique, 82; par la disparition ou la conservation de la consonne médiane, 82, 83; par l'emploi de la méthathèse, 138, 155; par l'influence dialectale, 230.

DR, 241.

DU (des mots provenant de la racine sanscrite), 279 et suiv.

DUBOIS (Jacques), connu sous le nom de J. SYLVIVS, auteur du premier ouvrage grammatical imprimé en France, 27, 122.

DUN, *suffixe*, 326.

DYS, *préfixe*, 296.

DZETA (du) grec, 207.

E (lettre), 57, 59, 60, 64, 69, 88, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 99. Histoire de cette lettre, 102 et suiv., 116, 117, 126, 184, 141, 145, 153; 156, 159, 160, 161, 218, 254.

E, *préfixe*, 296.

E, *suffixe*, 326.

E, *suffixe*, 327.

EAU (de la syllabe), 69, 91. Sa provenance, 144 et suiv.

EAU, *suffixe*, 327.

EC, *suffixe*, 328.

ECHES, *suffixe*, 328.

ECT, 91, 93, 156.

ÉE, *suffixe*, 328.

EF, *préfixe*, 297.

EGNE, *suffixe*, 328.

EI (de la voyelle double), 93, 116. Sa provenance, 140 et suiv., 151, 160 161.

EIL, suffixe, 328.
 EILLE, suffixe, 329.
 EILLES, suffixe, 329.
 EIN, suffixe, 329.
 EL, 91, 144.
 EL, suffixe, 329.
 ELLE, suffixe, 329.
 EM, préfixe, 297.
 EN, préfixe, 297, 298.
 EN, suffixe, 330.
 ENDE, suffixe, 331.
 ENT, suffixe, 331.
 ENTRE, préfixe, 298.
 EPENTHÈSE (de l'), 88. De l'épenthèse du *p*, 172; du *b*, 175; du *v*, 183; du *d*, 194; du *g*, 220; du *h*, 235; du *r*, 240; du *l*, 246; du *m*, 252; du *n*, 257.
 ÉPI, préfixe, 298.
 EPITHÈSE (de l'), 88; de l'épithèse du *s*, 203; du *g*, 203.
 EPSILON (l'), 102.
 ER, suffixe, 331.
 ERE, suffixe, 331.
 ERRE, suffixe, 332.
 ES, préfixe, 298.
 ESC, suffixe, 332.
 ESSE, suffixe, 332.
 ET, suffixe, 333.
 ETE, suffixe, 33.
 ÉTIENNE (Henri), grammairien, 42, 122, 150.
 ÉTIENNE (Robert), grammairien, 42.
 ETTE, suffixe, 333.
 EU (voyelle double), 41, 70, 92, 93, 132. Sa provenance, 146, 147, 160.
 EU, préfixe, 298.
 EU, suffixe, 334.
 EUIL, suffixe, 334.
 EUL, suffixe, 334.
 EUR, suffixe, 335.
 EURE, suffixe, 335.
 EUX, suffixe, 335, 336.
 EVE, suffixe, 336.
 EVRE, suffixe, 336.
 EX, préfixe, 299.

EX, suffixe, 336.
 EY, suffixe, 336.

F n'existe pas dans certains alphabets, 67, 69. Comment il se produit, 72, 92, 164, 166, 168, 169. Histoire de cette lettre, 176 et suiv., 179, 233.
 FOR, préfixe, 299.

FOUR, préfixe, 299.
 FRANÇOIS I ordonne de plaider en langue française, 30.
 FREMONT D'ABLANCOURT, auteur d'un dialogue entre la Grammaire et l'Usage, 179.

G (lettre), 68, 69, 88, 120, 132, 164, 166, 167, 168, 169, 170, 182, 202, 210. Histoire de cette lettre, 218 et s., 226, 229.

GAMMA (le) grec, 210, 218.
 GARAT, 237.
 GE, suffixe, 237.

GL, (diphthongue), 248.
 GN (du son), 69, 70. Comment il se produit, 73, 141, 168, 170, 253, 258.

GNE, suffixe, 338.
 GRAMMAIRE (de la), 4, 47. Comment elle doit être définie, 50, 51.

GRAMMAIRE comparée. Ce que c'est, 3, 47.

GRAMMAIRE française, rare au moyen âge, 7. Les plus anciennes connues sont dues à des Anglais, 19.

GRAMMAIRE générale. Ce que c'est, 2, 47.

GRAMMAIRE historique. Ce que c'est, 4, 46, 47.

GRAMMAIRIENS (des), 6, 9. = Voyez *Colyngburne, W. de Bibbesworth, J. Palgrave, L. Meigret, J. Dubois, Ramus, etc., etc.*

GUE, suffixe, 338.
GUEZ (Gilles du). — Voyez
Gilles Dewes.

GUIMEL (le) sémitique, 218.
GUTTURALES (des), 72, 73,
— Voyez K, Q, C, G, H, J.

H (lettre), 69. Comment elle se
produit, 73, 164, 168, 169,
170, 194. Histoire de cette
lettre, 231 et suiv., 237.

HE (le) phénicien, 102.

HETERO, préfixe, 300.

HHETH (le) phénicien, 102,
232.

HYPER, préfixe, 300.

HYPO, préfixe, 300.

I (lettre), 57, 60, 61, 64, 90, 91, 92,
93, 95, 96, 103, 109, Histoire
de cette lettre, 126, 129, 131,
134, 137, 139, 141, 152, 153,
154, 155, 156, 157, 158, 159,
160, 161, 167, 185, 218, 221,
226, 227, 228, 254, 259.

I, suffixe, 338.

IA, 71.

IBLE, suffixe, 338.

ICE, suffixe, 339.

ICHE, suffixe, 339.

ICT, 91, 93, 156.

IDE, suffixe, 340.

IE (de la diphthongue), 71, 91,
92, 93, 159, 160.

IE, suffixe, 340.

IEME, suffixe, 341.

IEN, suffixe, 330.

IER (de la triphthongue), 91,
137, 138, 139, 160.

IER, suffixe, 341.

IERE, suffixe, 342.

IERES, suffixe, 342.

IES, suffixe, 342.

IEU (de la triphthongue), 91,
160.

IEUR, suffixe, 343.

IF, suffixe, 343.

IL, préfixe, 300.

IL, suffixe, 343.

ILLE, suffixe, 344.

IM, préfixe, 301,

IME, suffixe, 344.

IN, voyelle double, 41, 69, 253,
254.

IN (du son), 70.

IN, préfixe, 301.

IN, suffixe, 344, 345.

INE, suffixe, 346.

ING, suffixe, 346.

INGE, suffixe, 346.

INGUE, suffixe, 346.

INTER, préfixe, 302.

IOTA des Espagnols (du), 73;
des Grecs, 122.

IQUE, suffixe, 346.

IR, préfixe, 302, 347.

IRE, suffixe, 348.

IS, suffixe, 339, 348.

ISE, suffixe, 348.

ISER, suffixe, 348.

ISIDORE de Séville, 222.

ISME, suffixe, 348.

ISSE, suffixe, 339.

ISSIME, suffixe, 349.

ISTE, suffixe, 349.

IU (diphthongue), 160, 161.

IX, suffixe, 348.

J, 69. Comment il se produit,
72, 92, 164, 167, 168, 169,
171, 208, 218, 222. Histoire
de cette lettre, 225 et suiv.,
233.

JULLIEN (Bernard), gram-
mairien, 243, 255, 256.

K (lettre), 68, 69, 70. Comment
il se produit, 72, 164, 210,
212. Histoire de cette lettre,
214, 215, 218, 228.

KAF (le) phénicien, 215.

KAPPA (le) grec, 210, 214, 215.

KHA des Arabes (du), 73.

KHI (le) grec, 232.

L (lettre). Les Chinois l'em-
ploient à la place du R. 67,
68, 69. Comment il se pro-

duit, 73, 110, 142, 143, 144, 145, 153, 164, 168, 170, 194, 195, 206. Histoire de cette lettre, 238, 242 et suiv., 257.
LABIALES (des), 71, 164, 171 et suiv. — Voyez P, B, F, V.
LA DURANDIERE (Melle de), dite Didamie, précieuse, 36.
LAMBDA (du) grec, 242.
LAMED (du) phénicien, 242.
LAMENNAIS, 151.
LA RAMEE (Pierre de) dit Ramus. Sa réforme orthographique, 28, 29, 30, 33, 114.
LARTIGAUD, grammairien, 43.
LARYNX (le), organe phonateur par excellence, 55, 57.

LE, suffixe, 350.
LEA (triphthongue), 248.
LE CLERC (M.) dit Claristène, habitué de l'hôtel de Rambouillet, 35.

LE ROY (Mme), dite Roxalie, précieuse, 35.

LH, 242.

LHOMOND, grammairien, 43.

LI (diphthongue), 247.

LINGUALES (des), 73. — Voyez R, L.

LIQUIDES (des), 164. — Voyez L, R, M, N.

LL (du son représenté par), 69, 70, 242, 247 et suiv.

LOIS (des) qui président à la formation des mots français provenant du latin, 75 et suiv.

M (lettre) n'existe pas dans certains alphabets, 67, 69. Comment il se produit, 73, 94, 130, 164, 166, 168, 170, 183. Histoire de cette lettre, 250 et suiv., 256.

MAL, préfixe, 302.

MARLE (M.). Sa réforme orthographique, 41, 152.

MATHIEU (Abel), auteur d'un *Devis de la langue française*, 105.

MAU, préfixe, 302.

ME, préfixe, 303.

MEGA, préfixe, 303.

MEIGRET (Louis), auteur d'un *Treité de la Grammaire française*, 27, 32, 34, 122.

MELAN, préfixe, 303.

MENT, suffixe, 350, 351.

MEM (du) phénicien, 250.

MES, préfixe, 303.

MESO, préfixe, 303.

MET, préfixe, 304.

META, préfixe, 304.

METATHESE (de la), 88, 155, 158; du r, 240; du l, 245; du n, 257.

MI, préfixe, 304.

MICRO, préfixe, 304.

MICROS, préfixe, 304.

MM (le), 252 et suiv.

MOLIERE, 125, 212.

MON, 99.

MONCHENSI (Dionysie de), comtesse d'Oxford. On lui attribue une Grammaire française, 14.

MOTS (de la formation des), 260 et suiv.

MOTS composés (des), 283 et s.

MOTS corrigés par les Précieuses pour rendre l'orthographe plus facile, 36 et suiv.

MU (du) grec, 250.

N (lettre) n'existe pas dans certains alphabets, 67, 69. Comment il se produit, 73, 88, 94, 97, 130, 155, 164, 230, 244, 245, 252. Histoire de cette lettre, 253 et suiv.

NASALES (des), 73. — Voyez M, N, GN.

NAUDE (Gabriel), 239.

NEO, préfixe, 304.

NEZ (cavité du), son rôle dans l'émission de certaines lettres, 57.

- NIA (triphthongue), 249.
 NIEMIEC, nom donné aux Allemands par les Polonais, 10.
 NN (double), 258.
 NODIER (Ch.), 151.
 NOEL, grammairien, 43, 44.
 NON, préfixe, 305.
 NUN (du) phénicien, 253.
 O (lettre), 57, 60, 64, 69, 90, 91, 92, 95, 97. Histoire de cette lettre, 125 et suiv., 134, 142, 146, 151, 154, 155, 157, 158, 160, 254.
 OB, préfixe, 305.
 OC, suffixe, 351.
 OCHE, suffixe, 351.
 OCT, 91, 93, 159.
 OE, 90, 91, 93, 109, 116, 117, 141, 147.
 OEU, 91.
 OGNE, suffixe, 351.
 OI (de la diphthongue), 92, 116, 149 et suiv., 152.
 OILE, suffixe, 352.
 OINE, suffixe, 352.
 OIR, suffixe, 153, 352.
 OIRE, suffixe, 352.
 OIS, suffixe, 353.
 OISE, suffixe, 353.
 OIT (de la triphthongue), 91, 93. Sa provenance, 156.
 OIT, suffixe, 353.
 OL, 91, 93, 141, 142.
 OLE, suffixe, 353.
 OLIVET (l'abbé d'), 191.
 OM, suffixe, 354.
 ON (du son), 69, 70, 91, 93, 143, 253.
 ON, voyelle double, 41.
 ON, suffixe, 354, 355.
 OND, suffixe, 355.
 OQUE, suffixe, 355.
 OR, suffixe, 355.
 ORE, suffixe, 355.
 ORIGINE des mots (de l'). Elle est double, 76.
 ORTHO, préfixe, 305.
 ORTHOGRAPHE (réformes relatives à l'), 26 et suiv., 34 et suiv., 39 et suiv.
 OT, suffixe, 355, 356.
 OTE, suffixe, 356.
 OU (voyelle double), 41, 69, 70, 91, 92, 93, 95, 131, 134, 141. Sa provenance, 142 et suiv.
 OU, suffixe, 356.
 OUILLE, suffixe, 357.
 OUR, suffixe, 357.
 OUSSE, suffixe, 357.
 OUTRE, préfixe, 305.
 OY, suffixe, 358.
 OZ, suffixe, 356.
 P (lettre) n'existe pas dans certains alphabets, 67, 69. Comment il se produit, 72, 88, 164, 169. Histoire de cette lettre, 171 et suiv., 182.
 PALATALES (des), 72. — Voyez C, K, CH, J.
 PALSgrave (John), auteur de « *l'Esclaircissement de la langue françoise*. » 9, 16, 17.
 PAR, préfixe, 301, 306.
 PARA, préfixe, 307.
 PARIS (de la prononciation des dames de), 108.
 PASQUIER (Etienne). Sa lettre à Ramus, 31, 33.
 PENTA, préfixe, 306.
 PER, préfixe, 306.
 PERI, préfixe, 306.
 PERMUTATION (de la) des lettres entre elles, 87 et suiv.
 PERRAULT, 111.
 PH (double consonne), 166. Son origine et son emploi, 179 et suiv.
 PHARYNX (le). Son utilité dans l'émission des sons, 56, 57.
 PHI (le) grec, 232.
 PHIL, préfixe, 306.
 PHILO, préfixe, 306.
 PILLOT (Jean), auteur d'une *Institution de la langue françoise*, 104.

POINT (du) sur l'i, 115.

POISSON, grammair., 42, 43.

PORT-ROYAL (grammaire de), 43.

POUR, préfixe, 306.

PRE, préfixe, 307.

PRÉCIEUSES (les) opèrent une révolution dans l'orthographe, 35 et suiv.

PREFIXES (les), 270, 279, 280 et suiv.

PRO, préfixe, 307.

PRONONCIATION (de la) des Parisiens, 108.

PROTHÈSE (de la), 88; de la prothèse de l'a, 99; de l'e, 112; de l'o, 130; du t, 187; du d, 194; du g, 210; du h, 234; du l, 245.

Q (lettre), 69, 70, 120, 132, 164, 167, 169, 201, 211. Histoire de cette lettre, 215 et s., 219.

R (lettre) n'existe pas dans l'alphabet chinois, 67, 68, 69. Comment il se produit, 73, 88, 110, 153, 164, 167, 168, 169, 170, 194, 195, 202, 203. Histoire de cette lettre, 236 et suiv., 244.

RACINES (des) premières, 261.

RACINES (des) secondaires, 261.

RACINES (des) tertiaires, 261.

RAMBOUILLET (influence de l'hôtel de) dans les changements orthographiques opérés dans la langue française au XVIII^e siècle, 22. — Voyez PRÉCIEUSES.

RAMUS. — Voyez P. de LA RAMÉE.

RE, préfixe, 307.

RE, suffixe, 358.

RESCH (le) phénicien, 233

RETRO, préfixe, 308.

RHO (le) grec, 232, 236.

RIE, suffixe, 358.

RONCARD, 122, 215, 242.

RR (le double), 246 et suiv.

S n'existe pas dans certains alphabets, 67, 69. Comment il se produit, 72, 145, 164, 167, 168, 169, 170, 185. Histoire de cette lettre, 197 et suiv., 206, 207, 208, 228, 238, 239, 241.

SAINT-MAURICE (Melle), dite Silénie, précieuse, 35.

SAINTE-BEUVE, 151.

SAMEK (du) phénicien, 197.

SCHIN (le) des Hébreux, 227.

SE, préfixe, 308.

SIGMA (du) grec, 197.

SOMATIZE rend compte de la révolution orthographique faite par les Précieuses, 35.

SON, 99.

SON, préfixe, 308.

SON, suffixe, 359.

SONS (des), 54, 55.

SOUS, préfixe, 308.

SOUSTRACTION des lettres (de la) appelée aphérèse, syncope et apocope, 88, 89.

SPAS (de la racine sanscrite), 263 et suiv.

SPEC (de la racine) provenant de la racine sanscrite *spas*, 263 et suiv.

SUFFIXES (des), 270, 279, 313 et suiv.

SUP, préfixe, 309.

SUPER, préfixe, 309.

SUR, préfixe, 309.

SYLVESTRE DE SACY, auteur d'une grammaire, 43.

SYLVIUS (Jacobus). — Voyez J. DUBOIS.

SYM, préfixe, 309.

SYNCOPE (de la), 89; de la syncope de l'a, 99; de l'e, 110; de l'i, 121; de l'o, 130; de l'u, 135; du p, 173; du b, 176; du v, 184; du t, 199; du

- d**, 195; du **s**, 204; du **g**, 220; du **r**, 240.
- T**, 68, 69. Comment il se produit, 72, 153, 156, 164, 166, 167, 169. Histoire de cette lettre, 185 et suiv., 193, 201, 202, 211, 212.
- TABEAU** généalogique des voyelles et des diphthongues, 90 et suiv.; des consonnes, 166 et suiv.
- TAU** (le) grec, 185, 192.
- TE**, suffixe, 359.
- TÉ**, suffixe, 359.
- TELE**, préfixe, 309.
- TETRA**, préfixe, 310.
- TH** (du), 166, 192.
- THETA** (du) grec, 192.
- TL** (diphthongue), 249.
- TION**, suffixe, 379.
- TOILETTE** des dames au xvi^e siècle, 19.
- TON**, 99.
- TORY** (Geoffroy), auteur du *Champ fleury*, 16, 17; créateur de l'accent aigu, 105, 108, 191, 211.
- TR**, 241.
- TRA**, préfixe, 310.
- TRANS**, préfixe, 310.
- TRE**, préfixe, 310.
- TREMA** (du), 115.
- TS**, 213.
- TSADE** (du) sémitique, 208.
- TUTOIEMENT** (de l'usage du), 8.
- U** (lettre). On doit à Ramus de le distinguer du **V**, 34, 57, 60, 61, 69, 90, 91, 92, 95, 97, 109, 120, 126, 127, 129. Histoire de cette lettre, 131 et suiv., 141, 142, 143, 145, 156, 157, 158, 161, 166, 179, 183, 216, 254.
- U**, suffixe, 359.
- UCHE**, suffixe, 360.
- UCT**, 91, 93, 159.
- UDE**, suffixe, 360.
- UE**, suffixe, 360.
- UI** (de la diphthongue), 71, 92, 120. Sa provenance, 157.
- UIT** (de la triphthongue), 91, 93, 159.
- UME**, suffixe, 360, 361.
- UN** (du son), 69, 70, 132, 133, 253.
- UN**, suffixes, 361.
- UPSILON** des Grecs, 122, 181.
- URE**, suffixe, 361.
- V** (lettre). On doit à Ramus de le distinguer de l'**U**, 34, 67, 69. Comment il se produit, 72, 88, 92, 131, 164, 166, 167. Histoire de cette lettre, 180 et suiv., 195, 219, 220.
- VAV** (le) sémitique, 181.
- VI**, préfixe, 311.
- VICE**, préfixe, 311.
- VIERS**, suffixe, 361.
- VOILE** mobile du palais; son importance dans la prononciation des voyelles, 56, 57.
- VOLNEY**, 68.
- VOLTAIRE**. Sa lettre à Deodat de Tovazzi, 58 et suiv., 151.
- VOYELLE** brève (la) qui, dans les mots latins, précède immédiatement la tonique, disparaît dans les mots français, 81.
- VOYELLES** (des), 54; leur classification, 69; comment elles permutent entre elles en passant du latin en français, 87. Tableau généalogique, 90 et suiv., 212.
- VOYELLES** doubles (des), 136 et suiv.
- W** (lettre) n'existe pas dans certains alphabets, 67, 69, 182, 220.
- WELSH**, origine probable de ce nom, donné par les Germains aux Celtes, 10.
- X** (lettre), 69, 164, 167, 168,

- | | |
|---|--|
| <p>169. Histoire de cette lettre, 205 et suiv., 208, 230.</p> <p>Y (lettre), 69. Histoire de cette lettre, 122 et suiv., 131.</p> <p>Y, suffixe, 361.</p> <p>YER, suffixe, 341.</p> <p>YOD (l') sémitique, 114.</p> | <p>Z (lettre), 69. Comment il se produit, 72, 164, 167, 169, 197, 198, 200. Histoire de cette lettre, 207 et suiv., 213, 222, 223.</p> <p>ZAIN (zu) hébreu, 208.</p> |
|---|--|

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

LISTE DES MOTS FRANÇAIS

CITÉS DANS CET OUVRAGE

Les noms de lieux sont en italique

Abbessse, 332.
 Abée, 100.
 Abeille, 174, 248, 329.
 Abhorrer, 285.
 Abject, 285.
 Ablatif, 343.
 Abondance, 322.
 Abondant, 323.
 Abordage, 318.
 Aboutir, 347.
 Abréviatif, 343.
 Abricot, 100, 101.
 Abricotier, 342.
 Abrutir, 347.
 Absence, 286.
 Absent, 331.
 Absoudre, 195, 285.
 Abstenir, 286.
 Abstraire, 286.
 Abus, 285.
 Acabit, 276.
 Académique, 347.
 Acariâtre, 324.
 Accabler, 106.
 Accent, 286.
 Accepter, 286.
 Accessible, 338.
 Acclamer, 286.
 Accolay, 325.
 Accoster, 286.
 Accouder, 286.
 Accourir, 347.
 Accusateur, 335.
 Achat, 276.
 Ache, 220.
 Acheres, 342.

Acheter, 173, 276.
 Achever, 274.
 Achey, 337.
 Acide, 214.
 Actif, 177, 343.
 Adage, 286.
 Adjacent, 331.
 Admirateur, 335.
 Admissible, 339.
 Adorer, 193, 286.
 Adoucir, 347.
 Adragant, 100.
 Adulateur, 335.
 Adversaire, 138, 283, 320.
 Affable, 314.
 Affirmer, 286.
 Affluer, 286.
 Agiotage, 318.
 Agir, 222, 347.
 Agneau, 146, 259.
 Agriculture, 361.
 Ahun, 361.
 Aieul, 147, 184, 334.
 Aigle, 219, 244.
 Aigu, 137, 190, 219.
 Aiguille, 248, 344.
 Aiguiser, 158.
 Ail, 247.
 Aile, 137.
 Aimé, 190, 327.
 Aimée, 328.
 Aimer, 137, 331.
 Aîné, 288, 327.
 Airain, 136, 320.
 Aisselle, 205, 329.
 Algébrique, 347.

Algide, 340.
Alise, 326.
Alizay, 325.
Allaiter, 287.
Allégresse, 332.
Almeneches, 328.
Alors, 203, 284.
Alouette, 334.
Altérer, 144.
Alumine, 80.
Alun, 80.
Amable, 314.
Amandier, 342.
Amarante, 285.
Amateur, 335.
Ambigu, 287.
Ambition, 287.
Ambroise, 201.
Amer, 107.
Amertume, 252, 361.
Ami, 116, 338.
Amnistie, 285.
Amour, 142, 251, 357.
Amouracher, 316.
Amovible, 339.
Amphibie, 287.
Amphithéâtre, 287.
Amplitude, 360.
Amplissime, 349.
Ampoule, 287.
Amputer, 287.
An, 321.
Anachorète, 288.
Anachronisme, 288.
Ancêtre, 288.
Ancre, 131, 256.
Andouille, 357.
Anduse, 326.
Ane, 346.
Anémie, 288.
Anerie, 358.
Angélique, 347.
Angle, 350.
Angoulême, 258.
Angoulin, 345.
Anguille, 247.
Angulaire, 320.
Anières, 342.
Anjou, 356.

Annest, 356.
Anse, 109.
Antagoniste, 349.
Antechrist, 289.
Antédiluvien, 288.
Antichambre, 289.
Anticiper, 289.
Antidater, 289.
Antidote, 289.
Antienne, 289.
Antipathie, 289.
Antiphonaire, 138, 320.
Antiphonier, 138.
Antoine, 155.
Antonin, 344.
Antony, 362.
Anzin, 345.
Août, 82.
Apaiser, 285.
Apanage, 285.
Apogée, 289.
Apologie, 289.
Apologie, 289.
Apostasie, 289.
Apostème, 134.
Apostume, 134.
Apôtre, 238.
Apparat, 290.
Appartement, 290.
Appât, 285.
Appeler, 243.
Appliquer, 290.
Apreté, 82.
Aptitude, 360.
Aqueux, 336.
Aquilin, 207, 344.
Araignée, 137, 259, 328.
Arbalète, 333.
Arbouse, 202.
Arbre, 95.
Arc, 77, 95.
Archaisme, 348.
Archange, 290.
Arche, 230.
Archer, 138.
Archichancelier, 290.
Archiduc, 290.
Archifou, 290.
Architecte, 290.

Ardeur, 95.
Arête, 333.
Argenteuil, 335.
Argentières, 342.
Argenton, 355.
Aride, 340.
Armeau, 327.
Armentières, 342.
Armure, 368.
Arnas, 323.
Arrière, 242.
Artifice, 339.
Arvey, 337.
Arzay, 325.
Ascendant, 291.
Aspect, 263, 268.
Asperge, 200.
Asperger, 291.
Aspérité, 82.
Aspirer, 291.
Asquins, 345.
Athée, 285.
Atourner, 291.
Attendre, 291.
Aubépine, 283.
Auditoire, 352.
Auguste, 82.
Aulnay, 358, 325.
Aumaille, 247, 319.
Aumônier, 341.
Aunage, 318.
Aunaie, 318.
Aurillac, 315.
Auspice, 267.
Autel, 244.
Authiou, 356.
Anthou, 354.
Autocrate, 291.
Automate, 291.
Autonomie, 291.
Autre, 144.
Autruche, 130.
Autun, 361.
Auxerre, 332.
Auxey, 337.
Avant, 291.
Avarice, 339.
Aveline, 116, 117.
Avenches, 326.

Avenue, 360.
Aversion, 283.
Avertir, 285, 347.
Aveugle, 291.
Avigneau, 328.
Avives, 100.
Avocat, 82, 324.
Avoine, 154, 352.
Avoir, 154, 181, 235, 852.
Avoué, 82, 85, 195.
Avranches, 181.
Avril, 182, 343.
Azelot, 356.

Babillard, 323.
Badaud, 324.
Badinage, 318.
Bagatelle, 330.
Bagneux, 335.
Bai, 318.
Bail, 247.
Bâiller, 106.
Balance, 78, 96.
Baleine, 141.
Balourdise, 348.
Banderole, 353.
Banquier, 342.
Barbarisme, 349.
Barbe, 95, 168.
Barbu, 360.
Bargemont, 223.
Barrette, 97.
Bataille, 247.
Bateau, 146.
Battue, 360.
Bavard, 323.
Bazauge, 325.
Bazuche, 351.
Béatitude, 360.
Beau, 327.
Beaurain, 320.
Becqueter, 111.
Bellâtre, 324.
Belliqueux, 336.
Bénédict, 83.
Bénédiction, 292.
Bénéfice, 292, 339.
Benêt, 83.
Bénévole, 283.

Béni, 83.
 Bénin, 174, 345.
 Bénir, 174.
 Benjoin, 223, 227.
 Béquille, 344.
 Bercail, 248, 319.
 Berceau, 146.
 Béret, 97.
 Berger, 138, 331.
Besançon, 176.
 Bcstrole, 353.
 Bétail, 319.
 Bête, 333.
 Bêtise, 348.
 Béton, 78.
 Bévne, 292.
Bézieux, 335, 344.
 Biaia, 283.
 Bicoque, 355.
 Bicorne, 292.
 Bien, 159, 330.
 Bienfait, 292.
 Bienheureux, 292.
 Bienveillant, 283.
 Bilan, 78, 96.
 Billet, 191.
Billom, 354.
 Binocle, 292.
 Bipède, 292.
 Biscuit, 159, 283.
 Bitume, 78, 360.
 Blâme, 80.
 Blâmer, 141.
 Blanchâtre, 324.
 Blasphème, 80.
Bleneau, 327.
 Bleuâtre, 324.
 Blond, 355.
 Boire, 154.
 Boisseau, 156.
 Bon, 77, 174.
 Bonace, 315.
 Bonheur, 283.
 Bonté, 81, 359.
Bouchain, 320.
 Bouche, 230.
 Boucher, 139.
 Boucherie, 358.
 Bouchon, 355.

Bouffonnerie, 358.
Boujaille, 320.
 Boulanger, 331.
 Boulangerie, 358.
Boulogne, 245.
 Bouquin, 345.
Bourgas (le), 323.
 Bourgeois, 353.
Bourras, 324.
Bourret, 333.
 Bourriche, 339.
 Bourrique, 96.
 Boussole, 354.
 Boute-feu, 284.
 Bouteille, 248, 329.
 Boutique, 98, 174.
 Boutiquier, 89, 98.
 Bouvreuil, 334.
Bracieux, 335.
 Bravache, 316.
 Brebis, 175, 240, 348.
Breuil, 335.
 Bréviaire, 138.
 Bricole, 353.
 Bridon, 355.
 Broc, 350.
Brom, 354.
Brou, 356.
 Brouille, 357.
 Broutille, 344.
 Bruire, 174.
 Buis, 157.
 Bure, 96.
 Buse, 202.
 Buvait (il), 134.
 Câble, 174.
 Cabochar, 273.
 Caboche, 273.
 Cabochon, 273.
 Cabriole, 354.
Cahan, 322.
 Cachette, 334.
Caderot, 356.
Caderousse, 357.
 Caen, 330.
 Cafard, 323.
 Cage, 337.
 Cagotisme, 349.

- Cahier, 258, 342.
Cahors, 235.
 Caille, 248.
 Caillier, 248.
Caillou, 356.
 Caisse, 173, 241.
 Caleçon, 230.
 Calice, 339.
 Calotte, 356.
 Calumet, 230.
 Calvinisme, 349.
 Camaïeu, 160.
 Camarade, 231.
Camargue, 338.
Cambrai, 176.
 Camelot, 231.
 Camisole, 353.
 Camp, 230.
 Campagne, 230.
 Canal, 230.
 Cancan, 216, 217.
 Cancro, 230.
 Candélabre, 231.
 Candide, 340.
 Caniehe, 339.
 Cannelle, 330.
 Canoniat, 231.
 Cap, 273, 274.
 Capade, 278.
 Caparaçon, 277.
 Cape, 230.
 Capeline, 277.
 Capitaine, 275.
 Capital, 82, 275.
 Capitaliste, 276.
 Capitán, 275.
 Capitation, 275.
 Capiteux, 275.
 Capitoul, 275.
 Capitulaire, 276.
 Capitulation, 276.
 Caporal, 275.
 Capote, 277.
 Caprice, 339.
 Captal, 275.
 Captif, 177.
 Capuce, 277.
 Capuche, 277.
 Capuchon, 277, 355.
 Capucin, 278.
 Capucinade, 278, 307.
 Capucine, 278.
 Caqueux, 217.
 Car, 211.
 Caracole, 354.
Carbonnat, 324.
 Carène, 109.
Carennac, 315.
Carnac, 315.
 Carré, 242.
 Carrefour, 242.
 Carriole, 353.
 Cartulaire, 138.
 Cas, 77.
 Casaquin, 345.
 Casser, 205, 217.
 Casserole, 353.
 Casette, 334.
Castelas (le), 323.
 Catachrèse, 292.
 Catacombe, 292.
 Catafulque, 83.
 Cataplasme, 292.
 Catharrhe, 292.
 Catholicisme, 349.
 Cause, 201.
 Ce, 121.
 Ceinture, 141, 364.
 Celui, 121.
 Cendre, 194.
 Centenaire, 138.
 Centenier, 138.
Centrey, 337.
 Cep, 172.
 Cependant, 323.
 Cercle, 109.
 Cercler, 82.
Céré, 327.
 Cerf, 177.
 Cerise, 116, 117, 201.
 Certes, 203.
 Certitude, 360.
 Cerveau, 145, 181.
Cesseras, 324.
 Cet, 121.
 Chabot, 275.
Chacrise, 326.
 Chatne, 190, 320.

Chair, 258.
Chalain, 320.
Chalay, 325.
Chaleureusement, 350.
Chaleyssin, 345.
Châlon, 176, 354.
Châlons, 203.
Chalumeau, 230.
Chambre, 176, 251.
Chambrée, 231.
Chameau, 231.
Champ, 230.
Champagne, 230.
Champey, 337.
Champlemy, 362.
Chancellerie, 358.
Chandelle, 231.
Changer, 222.
Chanoine, 155, 231.
Chanter, 255.
Chantre, 78.
Chanvre, 230.
Chape, 230, 277.
Chapeau, 277.
Chape-chute, 277.
Chapelain, 278, 320.
Chapelaine, 278.
Chapelet, 277.
Chapelier, 278.
Chapelle, 278.
Chapellenie, 278.
Chapellerie, 278.
Chaperon, 277.
Chapiteau, 275.
Chapitre, 238, 276.
Char, 95.
Charamay, 325.
Charbon, 95, 230, 354.
Charenton, 355.
Chariot, 355.
Charité, 82.
Charme, 252.
Charmille, 344.
Charnel, 329.
Charogne, 351.
Charrue, 360.
Chartre, 238.
Chartrier, 138.
Châssenon, 355.

Chasser, 326.
Chassigny, 362.
Chat, 191.
Château, 230.
Châteaudun, 326.
Château-Landon, 265 ou 245
Chatenay, 358.
Chatenet, 333.
Châtier, 341.
Chatou, 358.
Chauconin, 345.
Chauffoir, 352.
Chausson, 230.
Chaussure, 361.
Chauve, 181, 230.
Chavirer, 274.
Chef, 178, 230, 274.
Chef-lien, 275.
Cheminec, 32.
Chenal, 230.
Chenay (le), 325.
Chenil, 107, 344.
Chenille, 248, 344.
Chenu, 359.
Cheptel, 82, 329.
Cherté, 82.
Chétif, 173, 343.
Cheval, 181, 230.
Chevalerie, 358.
Chevelu, 360.
Chevet, 274.
Cheville, 248, 344.
Chèvre, 88, 182, 230.
Chevreau, 327.
Chevreuil, 334.
Chevroches, 351.
Chez, 209.
Chicotin, 345.
Chien, 330.
Chirurgien, 330.
Chogne, 338.
Choix, 203, 353.
Cholay, 358.
Chose, 129, 230.
Chou-cabu, 278.
Chouette, 334.
Chrétien, 330.
Christ, 350.
Christianisme, 349.

Ciboire, 155.
 Ciboule, 117.
 Cicatrice, 339.
 Cigogne, 219, 259.
 Cidre, 195, 214.
 Ciel, 160, 213.
 Cierge, 160.
 Cil, 343.
 Cilice, 339.
 Cimetière, 118.
 Cingler, 214.
 Cinq, 217.
 Circoncire, 348.
 Circonférence, 293.
 Circonscrirc, 293, 348.
 Cir conspect, 269.
 Circonspection, 265, 269.
 Circonvenir, 293.
 Circuler, 82.
 Cire, 118.
 Cisalpin, 293.
 Cisthénan, 293.
 Citadelle, 330.
 Citerne, 204.
 Citoyen, 330.
 Civil, 343.
 Civray, 325.
 Clair-obscur, 284.
 Clair-voyant, 284.
Clairac, 315.
 Clarissime, 349.
 Clarté, 81.
 Clore, 129.
 Clou, 356.
Cloyeures, 335.
 Coadjuteur, 293.
 Coalition, 293.
 Coffre, 176, 239.
 Cognée, 259.
 Cohabiter, 293.
 Coi, 211.
 Coin, 221.
 Coing, 221.
 Collaborer, 293.
 Cologne, 338.
Colombey, 337.
 Colonne, 258.
 Colporter, 284.
 Combattre, 293.

Comble, 176.
 Comblcr, 82, 135, 350.
 Comédie, 340.
 Comestible, 338.
 Comité, 82.
 Commentaire, 138.
 Commode, 293.
 Communier, 83.
 Communiquer, 83.
 Compatible, 339.
 Complice, 339.
 Compréhensible, 338.
 Compte, 81.
 Comté, 82.
 Concombre, 258.
 Concourir, 294.
Condat, 324.
 Conduit, 159.
 Confesser, 294.
 Confiance, 83, 322.
 Confidence, 83.
 Confire, 348.
 Connaitre, 258, 321.
 Connétable, 257, 283..
 Conquête, 333.
 Constance, 322.
Constance, 144.
 Contradiction, 283.
 Contraire, 138.
 Contrebande, 294.
 Contredanse, 283.
 Contredire, 283.
 Contreseing, 294.
 Contrôle, 294.
 Convent, 144.
 Coquille, 218, 344.
 Coquin, 345.
 Coquinerie, 358.
 Corail, 247.
 Corbeau, 175.
Corbeil, 328.
 Corbeille, 248.
 Corcelet, 333.
 Coriace, 316.
 Corme, 252.
 Corniche, 340.
 Cornichon, 355.
 Cornouille, 357.
 Cornu, 359.

Corrigible, 339.
 Corrompre, 294.
 Corruptible, 338.
Cotentin (le), 345.
 Cou, 143, 356.
 Couardise, 348.
 Couchette, 334.
 Coutou, 356.
 Coude, 193.
Coudray, 325.
Couchans, 322.
 Couleur, 142, 147.
Couley, 387.
 Coupable, 143.
 Coupe, 143.
 Coupole, 354.
 Cour, 357.
Courson, 355.
 Courtepointe, 283.
 Courtois, 352.
Coussenas, 323.
Coutances, 143.
 Coutume, 252, 361.
 Couvent, 143.
 Couvert, 24.
 Couvre-chef, 274.
Couzages, 337.
 Crabe, 99.
Cravan, 322.
Créteil, 328.
 Criard, 323.
 Crible, 244.
 Crime, 344.
 Croc, 350.
 Croisade, 317.
 Croix, 156.
 Croquignole, 253.
Cruas, 324.
 Cruel, 107, 195, 329.
 Crustacés, 315.
 Cuir, 158.
 Cuire, 157.
 Cuisine, 201.
 Cuit, 157, 159.
 Cuivre, 159.
 Cumuler, 82.
 Curateur, 83.
 Cureur, 83.
 Cuvette, 334.

Cynisme, 349.
 Daigner, 259.
 Daim, 137.
 Dame, 97, 193, 346.
 Damoiseau, 146.
 Damoisel, 146.
 Damoiselle, 97.
 Dampne Dieu, 172.
 Danger, 331.
 Dauphin, 345.
 Débander, 294.
 Débaptiser, 294.
 Déblai, 318.
 Déboucher, 294.
 Décanat, 83.
 Décapage, 273.
 Décapeler, 273.
 Décapeur, 273.
 Décapeur, 273.
 Décapitation, 273.
 Décapité, 273.
 Décéder, 213.
 Décime, 80, 83.
 Décisif, 343.
 Déclinaison, 202, 359.
 Décréditer, 283.
 Décrépiteude, 360.
 Délai, 318.
 Délayer, 83.
 Délicat, 83.
 Délicatesse, 332.
 Délié, 83, 212.
 Déluge, 222.
 Demoiselle, 329.
Denain, 320.
 Dépit, 264, 269.
 Dépiter, 269.
 Dépouille, 357.
 Déroute, 173.
 Désabuser, 295.
 Désaccord, 295.
 Desagréable, 295.
 Désappointer, 295.
 Désarmer, 295.
 Dessein, 141.
 Détroit, 353.
 Dette, 359.
 Deuxième, 341.
 Devin, 109.

Devoir, 154, 352.
Devre, 336.
Diablotin, 345.
Diacode, 295.
Diacre, 239.
Diadème, 295.
Diagnostic, 294.
Diamant, 98.
Dicton, 213.
Dieu, 160, 193.
Diffamer, 295.
Difficile, 295.
Dijon, 227.
Dilapider, 295.
Dilater, 83.
Dilemme, 295.
Dtme, 80, 83, 214.
Dinde, 194.
Diorama, 296.
Diphthongue, 295.
Dire, 212, 348.
Discerner, 296, 331.
Discréditer, 283.
Disparaître, 296.
Distraire, 296.
Dividende, 331.
Dix, 118, 207.
Document, 350.
Doigt, 154, 353.
Dollet, 356.
Domage, 130.
Dompter, 172, 334.
Don, 77.
Donateur, 83.
Donc, 193.
Doneuvre, 326.
Donneur, 83.
Dortans, 322.
Dortoir, 352.
Dos, 241.
Doter, 83.
Double, 174.
Douceâtre, 324.
Douer, 83, 142, 190, 331.
Douille, 357.
Dousdan, 322.
Doussas, 323.
Douze, 209.
Doyen, 330.

Doyenné, 83.
Dragon, 219.
Drapeau, 327.
Draperie, 358.
Drevant, 240.
Droit, 156, 238, 336.
Duelliste, 350.
Duire, 279, 280.
Dupe, 194.
Durance, 240.
Duvet, 183.
Dyspepsie, 296.
Dysenterie, 296.
Ebéniste, 350.
Ebouler, 296.
Echafaud, 83.
Echéant, 323.
Echelle, 112.
Eclair, 113.
Ecole, 112.
Ecorce, 113, 325.
Ecouter, 110.
Ecrémer, 296.
Ecrevisse, 339.
Ecrire, 112.
Ecrivassier, 346.
Ecu, 89, 190.
Ecuelle, 329.
Edifier, 284, 331.
Effaroucher, 299.
Effigie, 340.
Effusion, 297.
Egal, 219, 321.
Eglise, 118, 219.
Egoïsme, 349.
Egoïstement, 350.
Emaner, 296.
Embarbouiller, 297.
Emblaver, 297.
Embourber, 297.
Embrasser, 297.
Embraser, 297.
Embrun, 361.
Embryon, 297.
Empereur, 84, 35.
Employer, 297.
Empyrie, 297.
Encadrer, 297.

Encéphale, 297.
Enchaîner, 297.
Enclume, 252, 361.
Encyclique, 297.
Endémique, 298.
Endive, 193.
Enfer, 238, 258.
Enfourer, 297.
Ennemi, 338.
Enquête, 337.
Enrouer, 142.
Enseigne, 141.
Ensemble, 176.
Entr'acte, 298.
Entrailles, 249,
Entrave, 298.
Entreposer, 283.
Envahir, 235.
Envoyer, 298.
Epée, 112.
Epernay, 325.
Epi, 112, 116.
Epicerie, 270.
Epices, 267, 270.
Epiciers, 267, 270.
Epidémie, 298.
Epiderme, 298.
Epier, 269.
Epieu, 161.
Epigraphe, 298.
Epineau, 328.
Epine, 112.
Egingle, 220.
Episcopat, 270, 324.
Epitaphe, 290.
Epitome, 298.
Epistolaire, 138.
Epistolier, 138.
Epluchoir, 352.
Epousailles, 248, 319.
Epouse, 143.
Epoux, 112.
Escalier, 112.
Escapade, 317.
Escarboucle, 113.
Esclandre, 112, 238.
Espace, 112.
Espèce, 112.
Espèces, 265, 266, 267, 270.

Espérer, 112.
Espiegle, 267, 268, 270.
Espèglerie, 270.
Espion, 265, 269.
Epiouage, 265, 269.
Esprit, 112.
Esquisse, 339.
E2sai, 318.
Essaim, 205, 320.
Essieu, 161.
Essouffler, 298.
Essuyer, 283, 238.
Ester, 112
Estivareilles, 329.
Estomac, 112, 211.
Estragon, 113.
Etablissement, 112.
Etang, 88, 112, 221, 257.
Eté, 359.
Etêter, 296,
Etoile, 352.
Etrange, 118, 119, 120, 337.
Etroit, 156, 353.
Etnde, 112.
Eucharistie, 298.
Euménide, 299.
Euphonie, 299.
Eus (j'), 133.
Evanouir, 296,
Eveiller, 248.
Evêque, 267.
Evier, 183.
Exagérer, 299,
Excéder, 299.
Excentrique, 299.
Exclamer, 299.
Exemple, 207.
Exercice, 339.
Exil, 344.
Exode, 299.
Expectant, 269.
Expectation, 265, 269,
Expectative, 265, 269.
Expliquer, 347.
Exploit, 353.
Exsuder, 283.
Extase, 299.
Fable, 350.

Fabregues, 328.
 Facile, 177, 214.
 Façon, 359.
 Faction, 359.
 Faiblesse, 332.
 Faim, 320.
 Faire, 212.
 Faisan, 177.
 Fait, 140.
 Famille, 247, 344.
 Fanfaronnade, 317.
 Faquin, 345.
Fargue, 338.
 Fat, 191.
 Faucille, 344.
 Faveur, 314.
 Féal, 83, 321.
 Féauté, 83.
 Fécond, 355.
 Femme, 253.
 Fer, 77, 107.
 Fertiliser, 348.
 Fête, 333.
 Feuillage, 318.
 Feuille, 147, 247.
 Feuillet, 333.
 Fève, 181.
 Février, 181.
 Fidèle, 83.
 Fidélité, 83.
 Fiel, 159.
 Fier, 159.
 Fil, 344.
 Filasse, 315.
 Filateur, 83.
 Fileur, 83.
 Fille, 247.
 Filleul, 334.
 Finot, 335.
 Fiole, 130.
 Flageolet, 246.
 Flairer, 244.
 Flamber, 175.
 Flamme, 253.
 Flatterie, 358.
Fleix, 336.
Fleuré, 327.
 Fleurieux, 335.
Floirac, 315.

Flotille, 344.
 Folâtre, 324.
 Fond, 355.
 Forfait, 299.
 Formariage, 299.
 Fort, 77.
 Fosse, 205.
 Fou, 356.
 Fouille, 357.
 Four, 143, 258, 337, 357.
 Fourberie, 358.
 Fourchette, 334.
 Fourmi, 338.
 Fourrage, 318.
 Fourvoyer, 299.
 Foyer, 341.
 Fragile, 83.
 Frai, 318.
 Fraise, 202.
 Frein, 141, 329.
 Frêle, 83.
 Frele, 350.
 Frenaie, 318.
 Frère, 107.
 Fresaie, 178.
 Friandise, 348.
 Froid, 154, 353.
 Froidure, 361.
 Fromage, 317.
 Froment, 129.
 Fronde, 241.
 Frottoir, 352.
 Fruit, 159.
 Fumier, 134, 177.
 Funérailles, 248.
 Futailles, 248, 319.

Gaine, 182.
 Galopin, 345.
 Gamme, 253.
 Ganache, 316.
 Gardien, 330.
 Gargarisme, 349.
 Gargotte, 356.
 Gargouille, 357.
Garnache (la), 326.
 Gavache, 316.
Garonne, 258.
Gascogne, 200.

Gâter, 182.
 Géant, 218, 221.
 Geindre, 222.
 Gêmeaux (les), 134.
 Gencive, 222.
 Gendre, 194.
 Généralissime, 349.
 Genêt, 109.
 Genièvre, 109.
Genillet, 333.
 Genisse, 109, 222, 339.
 Genou, 222, 356.
 Gent, 222.
 Gentil, 343.
Gerberoy, 358.
 Germain, 320.
 Gésier, 202.
Gex, 336.
 Gingembre, 223, 252.
Gisia, 314.
 Glateul, 334.
 Gloire, 88, 108, 153.
 Gomme, 252.
 Goujon, 227.
 Goût, 218.
 Gouvernail, 248, 319.
 Gouverner, 255.
 Grâce, 214.
 Gracieux, 214.
 Gramme, 252.
 Grandissime, 349.
 Grange, 118, 119, 120.
 Gras, 219.
 Gratifier, 341.
 Gré, 191.
 Grenade, 193.
 Grenouille, 220, 357.
 Grille, 344.
 Grimace, 316.
 Grogner, 259.
Groslay, 325.
 Gué, 182, 219.
 Guenuche, 360.
 Guêpe, 182, 219.
 Gueusaille, 319.
 Guichet, 333.
 Guidon, 355.
Guyenne, 98.

Habler, 234.
 Hache, 234.
 Hameau, 146.
 Hareng, 219.
 Haut, 234.
 Hautain, 320.
 Hebdomadaire, 138.
 Hebdomadier, 138.
 Helléniste, 349.
Herbauge, 325.
Hermeray, 325.
 Hermine, 107.
 Hétérodoxe, 300.
 Hétérogène, 300.
 Heure, 147.
 Histoire, 155.
 Hiver, 238, 258.
 Noir, 154, 352.
 Homme, 78, 233, 253.
 Honnête, 333.
 Honneur, 128, 233.
 Hôpital, 82.
 Hormis, 234.
 Hors, 234.
 Hôtel, 82.
 Houille, 357.
 Hui, 158, 195.
 Huile, 234.
 Huis, 158.
 Huit, 159, 187.
 Huître, 157, 234.
 Humble, 176, 350.
 Hurler, 133, 382.
 Hyperbole, 300.
 Hyperboréen, 300.
 Hypocauste, 300.
 Hypocrisie, 300.
 Ignorantin, 345.
 Illégal, 300.
 Illégitime, 300.
 Illettré, 300.
 Illisible, 300.
 Illuminer, 301.
 Illusion, 301.
 Illustrer, 301.
 Image, 116.
 Imberbe, 301.
 Imbécile, 301.

- Imbroglia, 301.
 Immaculé, 301.
 Immédiat, 301.
 Immeuble, 301.
 Immodeste, 301.
 Immortaliser, 349.
 Imperceptiblement, 350.
 Inaction, 301.
 Inaliénable, 301.
 Inanimé, 301.
 Incapable, 301.
 Incarcérer, 302.
 Incendie, 340.
 Incision, 302.
 Inclinaison, 155.
 Inclination, 155.
 Incroyable, 84, 85.
 Incunable, 135.
 Infâme, 301.
 Innocent, 258.
 Insming, 346.
 Inspecter, 268.
 Inspecteur, 264, 268.
 Inspection, 268.
 Intendant, 323.
 Interposer, 283.
 Interruption, 302.
 Intervalle, 302.
 Irradier, 302.
 Irréconciliable, 302.
 Irréductible, 302.
 Irrégulier, 302.
 Irrigation, 302.
 Isenore, 355.
 Iseure, 335.
 Issoire, 332.
 Issoudun, 326.
 Ivrogne, 351.
 Izeure, 335.
 Jaçoit, 214.
 Jaillon, 355.
 Jaloux, 223, 227.
 Jante, 227.
 Janvier, 183.
 Jardinnet, 333.
 Jatte, 226.
 Jaune, 226.
 Jean, 226.
 Jérémiade, 317.
 Jeu, 161.
 Jeun, 361.
 Jeune, 226.
 Jeunesse, 332.
 Jobard, 323.
 Joie, 226.
 Joindre, 226.
 Jongleur, 257.
 Jouer, 212.
 Jouir, 226.
 Jour, 227, 359.
 Journal, 321.
 Jouveanceau, 146.
 Jouvencel, 146.
 Jouy, 362.
 Joye, 326.
 Juge, 226, 337.
 Juger, 337.
 Juif, 178.
 Juin, 158.
 Jujube, 134, 223, 227.
 Jumeau, 135, 226, 327.
 Jussienne (rue de la), 98.
 Justice, 339.
 La, 121.
 Là, 121.
 Lac, 211.
 Lache, 231.
 Lacher, 231.
 Lâcheté, 231.
 Lacs, 211.
 Lacet, 333.
 Ladre, 78.
 Lagneu, 334.
 Laisser, 205.
 Laitue, 140, 360.
 Lambesc, 332.
 Lambruche, 252.
 Landier, 245.
 Landrecies, 343.
 Lange, 118, 119, 120.
 Langey, 336.
 Langouste, 97, 257.
 Langue, 96, 244.
 Langues, 239.
 Lanspessade, 246.
 Lanterne, 257.

Laon, 354.
Larron, 78, 241, 354.
Lavoir, 352.
Le, 121.
Le Causse, 326.
Lècher, 229.
Leçon, 354.
Légal, 83.
Légaliser, 348.
Légalité, 83.
Légende, 331.
Legs, 203.
Légume, 107, 360.
Lentille, 248.
Les, 121.
Lettre, 244.
Leurs, 121.
Levain, 320.
Le Vigan, 219.
Lèvre, 181.
Lézard, 209.
Liazy, 362.
Libération, 155.
Liege, 337.
Lien, 330.
Lier, 116, 341.
Lierre, 245.
Liesse, 160.
Lieu, 161.
Lieue, 160.
Ligne, 259, 318.
Lignoreilles, 329.
Liliacés, 315.
Lille, 245.
Linge, 118, 119, 120.
Linieres, 342.
Liquoriste, 350.
Lire, 118, 348.
Lirec, 328.
Lis, 88, 203.
Livrer, 111.
Livraison, 155.
Loin, 154.
Loir, 220.
Loire, 154.
Londres, 239.
Long, 218, 221.
Loreu, 330.
Loriot, 245.

Lorquin, 345.
Lors, 245.
Lot, 245.
Louche, 204.
Louer, 142, 212.
Loup, 172.
Lourdau, 324.
Louviers, 361.
Loyal, 83, 321.
Loyauté, 83.
Lucarne, 96.
Lucenge, 326.
Luët, 333.
Luette, 245.
Lunas, 323.
Lune, 109.
Lure, 190.
Lyon, 354.

Mâcher, 82, 316.
Machine, 346.
Mail, 247.
Maille, 248.
Main, 137, 251.
Maintenir, 284.
Maintien, 330.
Maire, 78.
Maissonnette, 334.
Maître, 221.
Majeur, 78, 251.
Malade, 302.
Maladie, 341.
Mâle, 77.
Malice, 339.
Malin, 345.
Malingre, 241.
Malte, 96.
Maltraiter, 302.
Mamey, 336.
Manchon, 355.
Manche, 230, 326.
Manchot, 355.
Mandeure, 335.
Mangeable, 314.
Mangeaille, 319.
Marâtre, 324.
Marbre, 175.
Marchand, 91, 313.
Marguilier, 241.

Marmagne, 338.
Marne, 257.
Marsas, 323.
Marsat, 324.
Marseille, 239, 329.
Masse, 205.
Massue, 360.
Mastiquer, 82, 347.
Mathieu, 160.
Maturité, 84.
Maudire, 302.
Maussade, 302.
Mauviette, 334.
Méchant, 303, 323.
Mécontent, 303.
Mécréant, 303.
Médire, 303.
Mégacéphale, 303.
Mégamètre, 303.
Mégarde, 303.
Meilleur, 343.
Mélancolie, 303.
Mélastomacés, 315.
Mémoire, 155.
Menestreau, 328.
Menotte, 356.
Mentoché, 351.
Mépriser, 303.
Mère, 107, 250, 251.
Merluce, 360.
Merveilles, 248.
Mésallier, 303.
Mésaventure, 303.
Mésentère, 304.
Mésopotamie, 304.
Messe, 205.
Mesure, 201.
Mesvre, 336.
Métamorphose, 304.
Météore, 304.
Métier, 341.
Meuble, 81, 174, 350.
Meve, 336.
Microcosme, 304.
Microscope, 304.
Midi, 304.
Mie, 98, 340.
Miel, 259.
Miette, 334.

Mieux, 161.
Mignard, 323.
Milhau, 325.
Milieu, 304.
Militaire, 320.
Minuit, 304.
Miracle, 317.
Mitraille, 241.
Moelle, 195.
Moindre, 194.
Moinaille, 319.
Moine, 154.
Mois, 353.
Moise, 353.
Moisi, 156.
Monastère, 82.
Montaigné, 327.
Morbide, 340.
Mortel, 107, 329.
Mou, 143.
Mouche, 204, 229, 230.
Moudre, 194, 358.
Mougon, 354.
Mouler, 350.
Mouse, 326.
Moutier, 82, 143.
Moutier, 144.
Moyen, 330.
Muid, 158, 193.
Munot, 356.
Mûr, 84, 190.
Mûre, 134.
Muse, 201.
Mystique, 347.

Naïf, 83.
Nain, 137.
Naitre, 321.
Naïveté, 83.
Nanterre, 332.
Nantua, 314.
Nappe, 172, 256.
Narcotique, 347.
Narguer, 219.
Narlou, 356.
Narrer, 241.
Natal, 83.
Natif, 83.
Nativité, 83.

Natte, 257.
Nature, 256.
Naufles, 179.
Nauphle, 179, 245.
Né, 327.
Néfle, 178, 257.
Nenni, 247.
Néologisme, 304.
Néophyte, 304.
Neuillé, 327.
Neume, 173.
Neyrac, 315.
Nez, 107, 209.
Niais, 38.
Nielle, 160, 221.
Nier, 118, 221, 341.
Niveau, 257.
Noble, 174.
Noces, 173.
Noel, 83.
Noir, 154.
Noisy-le-Sec, 362.
Noisy-sur-Oise, 362.
Noix, 207.
Nom, 251.
Nombre, 129, 176.
Nombriil, 238, 344.
Nommer, 253.
Nonchalant, 305.
Nonpareil, 305.
Nouer, 142.
Nourri, 241.
Nous, 142.
Noyen, 330.
Noyon, 355.
Nu, 133, 196.
Nuit, 159.

Obéir, 195, 305.
Obiger, 305.
Odeur, 128.
Œil, 147.
Œillade, 317.
Œillet, 333.
Offrande, 322.
Oignon, 259.
Oiseau, 201.
Oiseux, 207, 326.
Ombre, 129.

Ommoy, 358.
On, 77, 78, 235.
Ongle, 129.
Onnoz, 356.
Onze, 209.
Or, 129.
Oracle, 317.
Oradour, 357.
Oraison, 202.
Ordinairement, 350.
Ordonner, 129.
Ordre, 239.
Oreille, 248, 329.
Orfèvre, 177, 283..
Orfraye, 239.
Organe, 80.
Orge, 222, 223, 235.
Orgue, 80.
Oribeau, 283.
Orleans, 129.
Orme, 238.
Ormeau, 327.
Ornemaniste, 350.
Orphelin, 245.
Orret, 333.
Orteil, 130, 248, 328.
Orthographie, 305.
Orthopédie, 305.
Ortie, 129, 340.
Oseille, 248.
Ouaille, 248, 319.
Oui, 247.
Ouir, 195.
Ounans, 322.
Ourlet, 333.
Ours, 200.
Outrage, 305.
Outrance, 305.
Outrecuidance, 283, 305.
Ouvrier, 182.
Ozoir, 352.

Pacifier, 284.
Page, 346.
Païen, 330.
Paillasse, 315.
Paille, 248.
Pain, 172.
Pair, 137.

Pâtre, 321.
Paix, 207.
Palais, 202.
Palefroi, 244.
Palerme, 245.
Palme, 144.
Pâmer, 204.
Pampre, 239.
Panache, 316.
Panacher, 316.
Paon, 184.
Paperasse, 315.
Paperassier, 316.
Papillon, 247.
Par, 96.
Parabole, 83, 305.
Paradis, 82.
Paradoxe, 305.
Parchemin, 96, 238.
Parcourir, 306.
Pardonner, 306.
Pareil, 328.
Parent, 331.
Paresse, 96, 332.
Parfaire, 306.
Parfait, 283.
Parfumer, 306.
Paroisse, 205.
Parole, 83.
Parvis, 82, 89, 99.
Pasteur, 78.
Patache, 316.
Pataquestce, 189.
Pâtre, 78.
Patrie, 109.
Paume, 144.
Pauvreté, 240, 359.
Pêche, 241.
Peigne, 259.
Peine, 141.
Peintre, 257.
Pèlerin, 244.
Peluche, 360.
Pentagone, 306.
Pentateuque, 306.
Percevoir, 306.
Perche, 326.
Perche (le), 326.
Perdrix, 240, 348.

Père, 107.
Perfectible, 283.
Perfidie, 340.
Péril, 344.
Périmètre, 306.
Périphrase, 306.
Périr, 77, 111.
Persil, 131, 344.
Perspective, 263, 268.
Perspicace, 265, 269.
Perspicacité, 265, 269.
Perspicuité, 265, 269.
Peste, 359.
Peu, 147.
Peuplé, 81.
Peur, 184.
Peyresc, 332.
Philanthrope, 306.
Philosophie, 306.
Pie, 340.
Piège, 337.
Pierre, 159.
Pisançon, 355.
Pivoine, 88, note, 183.
Plan, 321.
Plein, 141, 329.
Pleuvoir, 183.
Plier, 212.
Plomb, 174.
Plombières, 342.
Pluie, 183.
Plumache, 316.
Plusieurs, 203.
Poids, 154.
Poil, 154, 244.
Poing, 257.
Poire, 154.
Pois, 154.
Poison, 155, 202, 359.
Poitiers, 156.
Poitou, 356.
Poitrail, 156.
Poizeux, 335.
Polir, 111.
Polype, 80.
Pompey, 337.
Pondre, 194.
Ponthieu, 334.
Populace, 315.

Porche, 80.
 Porcher, 139.
 Portail, 247, 329.
 Portique, 80, 346.
Port-Vendres, 194.
 Posture, 81.
 Poterne, 257.
 Potion, 155, 359.
 Pou, 356.
 Pouce, 143, 325.
 Poudre, 143, 195.
Pouille, 98.
 Poulpe, 80.
 Pour, 240.
 Pourboire, 306.
 Pourchasser, 306.
 Pourrir, 241.
 Pratiquer, 347.
 Prébende, 331.
 Prêcher, 255, 307.
 Prêcheur, 83.
 Précoce, 307.
 Prédicateur, 83.
 Premier, 138.
Preny, 362.
 Préposer, 307.
Pressin, 345.
 Pressoir, 352.
 Présumer, 307.
 Prêtraille, 329, 319.
 Prêtrise, 348.
 Prier, 212.
 Primaire, 138.
 Printemps, 257.
 Procéder, 307.
 Proclamer, 307.
 Proconsul, 307.
 Procurer, 307.
 Prodige, 307.
 Prophétesse, 332.
 Prospectus, 266, 270.
 Prudemment, 350.
 Pruderie, 358.
 Prunelle, 330.
Prye, 326.
 Psaume, 173.
 Puce, 325.
 Puéril, 343.
 Puis, 157.

Puits, 157.
Pulnoy, 358.
 Punissable, 314.
 Purifier, 284.
Puy, 158.
 Quadran, 321.
 Quand, 217.
Quaroubé, 326.
Quarré les tombes, 327.
 Quatrième, 341.
 Quel, 107, 147, 329.
 Querelle, 329.
 Queue, 147, 217.
 Queux, 147.
 Rabâche, 316.
 Racaille, 319.
 Rafranchissoir, 352.
 Rage, 222.
 Raison, 155, 302, 328, 359.
 Rameau, 327.
 Rançon, 83.
 Rapace, 315.
 Ration, 155, 359.
 Réagir, 387.
 Recouvrer, 82, 111.
 Récriminer, 307.
 Recueillir, 307.
 Récupérer, 82.
 Rédemption, 83.
 Réduit, 159.
 Réellement, 350.
 Régime, 344.
 Règle, 107.
 Reine, 141.
 Rejoindre, 307.
 Rendre, 258.
Reveve, 336.
 Rente, 359.
 Répît, 264.
 Réprimande, 328.
 République, 283.
 Respect, 264, 268.
 Respectable, 264, 269.
 Respecter, 269, 307.
 Respectueux, 264, 269.
 Rétrocéder, 308.
 Rétrograder, 308.

- Rétrospectif, 308.
Revendiquer, 347.
Reviere, 361.
Rez, 209.
Richard, 323.
Rien, 160, 257.
Rigide, 83, 340.
Riom, 354.
Rive, 182.
Riz, 130.
Roi, 238.
Roide, 83.
Rom, 354.
Romain, 320.
Romaneches, 328.
Rommingues, 346.
Rond, 84, 190, 255.
Rondache, 316.
Roquette, 110.
Rosaire, 138.
Rose, 109.
Rosier, 133.
Rossignol, 238.
Rotondité, 84.
Roue, 142.
Rouen, 330.
Rufin, 345.
Rouge, 118, 119, 120.
Rougeâtre, 324.
Rougeaud, 324.
Route, 173.
Roux, 207.
Rouy, 362.
Royal, 321.
Ruffec, 328.
Ruisseau, 327.

Sacrement, 83.
Sage, 337.
Saint, 137, 200, 256.
Saint Martin du Treusec, 328.
Sainteté, 359.
Saluer, 190, 255.
Salut, 191.
Samedi, 252.
Sang, 221.
Sangle, 96, 201, 218,
Sanglier, 96, 341.
Sanglot, 245.

Sans, 203.
Santé, 81, 84, 85.
Sarrasin, 205.
Sasseignies, 343.
Sauf, 200.
Saupoudrer, 284.
Saussey, 337.
Sauvage, 317.
Sauveteur, 83.
Sauveur, 83, 335.
Savon, 182.
Scepticisme, 270.
Sceptique, 267, 270.
Scholaire, 112.
Sec, 211.
Sèche, 229, 326.
Second, 211.
Secourir, 109.
Secours, 314.
Secret, 191.
Séculaire, 138.
Séculier, 138, 341.
Sécurité, 82, 83.
Séduire, 308.
Séduit, 159.
Seigle, 219.
Seigneur, 343.
Seille, 249.
Sein, 141.
Seing, 141.
Séjour, 308.
Sel, 107.
Sembler, 82, 135.
Sentir, 77, 111.
Séparer, 82.
Serein, 329.
Serge, 337.
Sergent, 331.
Serment, 83, 107.
Sevrer, 82, 99, 182, 306.
Sieur, 343.
Siffler, 178.
Simuler, 82.
Singe, 222, 257.
Sion, 354.
Six, 207.
Soir, 154.
Sommaire, 138.
Somme, 253.

Sommeil, 253.
Sommier, 138.
Sophisme, 349.
Sophiste, 350.
Soret, 333.
Sottise, 348.
Sotzeling, 346.
Soudain, 193.
Soumis, 176.
Soupçon, 265, 269, 354.
Soupçonner, 269.
Soupçonneux, 265, 269.
Sourcil, 308.
Sourd, 193.
Sourdre, 358.
Sourire, 308.
Souscription, 283.
Soustraire, 308.
Souterrain, 308.
Souvenir, 308.
Souvent, 181.
Spacieux, 112.
Spécial, 270.
Spécialement, 266, 270.
Spécialiste, 266, 270.
Spécialité, 266, 270.
Spécieux, 112, 267, 270.
Spécifier, 269.
Spécimen, 265, 270.
Spectacle, 263, 317, 368.
Spectateur, 264, 268.
Spectre, 264, 268.
Spéculateur, 270.
Spéculatif, 270.
Spéculer, 266, 270.
Spéculation, 266, 270.
Sphéroïde, 340.
Spirituel, 112.
Stable, 112.
Stagnant, 112.
Statue, 187.
Stomachique, 112.
Studieux, 112.
Subscription, 283.
Sucer, 325.
Suer, 195.
Sueur, 195, 335.
Suif, 178.
Suin, 345.

Sujet, 176.
Supercherie, 309.
Superfin, 283.
Superfluité, 309.
Superposer, 309.
Superstition, 309.
Supplier, 309.
Sûreté, 82, 83, 212.
Surface, 309.
Surfin, 283.
Surhumain, 309.
Surnommer, 319.
Surtout, 309.
Survenir, 309.
Suspect, 269.
Suspicion, 265, 269.
Symétrie, 309.
Sympathie, 309.
Symphonie, 309.
Table, 350.
Tacherie (rue de la), 98.
Tain, 110.
Taire, 212.
Talmay, 325.
Tante, 88, note, 187, 256.
Taon, 176.
Tarquinpol, 213.
Taverne, 181.
Teignant, 257.
Teigne, 141, 338.
Teinture, 141.
Tel, 107.
Télégraphe, 310.
Télescope, 310.
Temple, 77, 78, 187.
Tenace, 315.
Tenaille, 319.
Terminaison, 155.
Terre, 107, 187.
Terrorisme, 349.
Testament, 350.
Tête, 271.
Tétragone, 310.
Thorcy, 337.
Tige, 347.
Timbre, 239.
Tisane, 173.
Titre, 238.

Toile, 153, 352.
 Toise, 353.
 Toit, 156, 353.
 Tonnelle, 330.
 Tonnerre, 332.
 Tourreilles, 329.
 Toux, 207.
 Tracassier, 316.
 Traduire, 310.
 Trahir, 235.
 Trahison, 202, 235.
 Transaction, 310.
 Transition, 310.
 Tracer, 326.
 Traiter, 140.
 Trancher, 97.
 Tranquille, 217.
 Transversal, 283.
 Travers, 283.
 Traverser, 310.
 Trèfle, 109.
 Treille, 249.
 Treize, 209.
 Trembler, 176.
 Tremper, 240.
 Trépas, 310.
 Trésor, 241.
 Tressaillir, 310.
 Tristesse, 332.
 Tritteling, 346.
 Troisième, 341.
 Troubler, 240, 350.
 Truite, 157.
 Tuf, 134.
 Tuile, 221.
 Tutelle, 329.
 Ultramontain, 263.
 Un, 133, 221, 256, 361.
 Uriage, 337.
 Usuraire, 138.
 Usurier, 138.
 Utiliser, 348.
 Vache, 230.
 Vaille, 83.
 Vain, 137.
 Valence, 326.
 Valentinge, 346.

Valet, 333.
 Valetaille, 319.
 Vallon, 354.
 Vaussor, 355.
 Veiller, 326.
 Veine, 198.
 Vendre, 193.
 Vendredi, 194.
 Venneur, 335.
 Venger, 337.
 Venin, 345.
 Venir, 131.
 Venise, 202.
 Venrey, 337.
 Vent, 181.
 Ventru, 360.
 Ver, 253.
 Verberie, 175.
 Verdâtre, 324.
 Verduze, 361.
 Vermeil, 328.
 Vernegue, 328.
 Vert, 187.
 Vervins, 203.
 Vétéran, 321.
 Veuf, 178.
 Veuve, 183.
 Viande, 322.
 Vias, 323.
 Viatique, 346.
 Vicairé, 138.
 Vice-roi, 283, 311.
 Vice-amiral, 315.
 Vicomte, 283, 310.
 Victoire, 155.
 Vidame, 310.
 Vieillard, 323.
 Vieillot, 355.
 Vieillerie, 358.
 Vieillesse, 332.
 Vierge, 160.
 Vif, 177.
 Vigile, 83.
 Vigne, 338.
 Vignette, 334.
 Viguier, 138.
 Villey le Sec, 337.
 Vin, 181.
 Vinaigre, 283.

Violette, 334.
Viorne, 176.
Virming, 346.
Vivace, 315.
Voile, 153, 352.
Voir, 352.
Voisin, 154, 201.
Voiture, 156.
Voix, 207.
Velage, 318.

Volaille, 249.
Voler, 255.
Volonté, 359.
Volume, 360.
Vous, 142.
Voyage, 317.
Voyer, 342.
Vrai, 318.
Wargnies, 343.

FIN DE LA LISTE DES MOTS FRANÇAIS

RECEIVED BY THE BUREAU OF THE ARMY

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on
or before the date last stamped below

10M-

JUL 10 1978

442
C 661a

466278

A la même librairie

OUVRAGES A L'USAGE DE LA CLASSE

LANGUE FRANÇAISE

- Origine et formation de la langue française**, par M. H. COCHERIS. 1 vol. in-12. 1 50
- Origine et formation des noms de lieux**, par M. H. COCHERIS. 1 vol. in-12, br. 2 50
- Étude sur la signification des mots**, ou cours complémentaire de grammaire et de langue française, par M. L. C. MICHEL.
- Livre de l'élève**, nouvelle édition. In-12, cartonné..... 1 50
- Cours de composition française**, renfermant plus de deux cents Exemples et terminé par un *Recueil de sujets de composition*. Livre de l'élève. 1 vol. in-12, cart..... 2 50
- Le seizième siècle en France**, par MM. A. DARNESTETER et A. HATZFELD. 1 vol. in-12, br..... 6 »
- Histoire de la littérature française**, par M. TIVIER. 1 vol. in-12, cart..... 3 50

LANGUE LATINE

- Grammaire latine d'après Lhomond**, par MM. GUÉARD et MONCOURT. 1 vol. in-12, cartonné..... 2 20
- Exercices adaptés à la grammaire latine**. LES MÊMES. Thèmes. 1 vol. in-12, cart. 1 75
- Versions. 1 vol. in-12, cart..... 1 75
- Prosodie latine de M. LECHEVALLIER. Revue par un AGREGÉ DES LETTRES. 1 vol. in-12, cart..... » 60
- Histoire de la littérature latine**, par M. J. GIRARD. 1 vol. in-12, cart.....
- CICÉRO. Pro Archia poeta**. Avec sommaires et notes, par M. CABOCHÉ. In-12, br. » 25
- *de Senectute*, avec notes, par M. CABOCHÉ. 1 vol. in-12, br. rog..... » 30
- *In Verrem de Suppliciis*. Nouvelle édition d'après le texte d'Orelli, par M. CABOCHÉ.
- Salluste**, avec des notes, par M. J. GUÉARD. 1 vol. in-12, cart.....
- SALLUSTII CONIUTHA**. Nouvelle édition, annotée par M. G. DUVY. 1 vol. in-12, cart.....
- *Le même*, annoté par M. J. GUÉARD. 1 vol. in-12, cart.....
- TITE-LIVE**. Livres 1-10. Notes, par M. J. GUÉARD. 1 vol. in-12, cart.....
- P. VIRGILII MARONIS**. Nouvelle édition, annotée par M. G. DUVY. 1 vol. in-12, cart.....
- VIRGILE**. Églogues. Notes, par M. DUVY.

LANGUE GRECQUE

- Grammaire grecque élémentaire**, par MM. GUÉARD et PASSERAT. 1 vol. in-8, cart..... 2 50
- Grammaire grecque complète**, par LES MÊMES. 1 vol. in-8, cart..... 3 »
- Exercices méthodiques, première partie**, par LES MÊMES. 1 vol. in-12, cart..... 1 50
- *Deuxième partie*. In-8, cart..... 2 »
- *Les deux parties réunies*. In-8, cartonné..... 3 »
- LUCIEN**. Choix de dialogues des morts, avec des notes, par M. J. GUÉARD. 1 vol. in-12, cart.....
- HÉRODOTE**. *Historia*. Notes philologiques et littéraires, par M. J. GUÉARD. 1 vol. in-12, cart.....
- XÉNOPHON**. *Anabasis*. Notes et sommaires, par M. J. GUÉARD. 1 vol. in-12, cart.....

LANGUES VIVANTES

- Grammaire allemande**, par M. ADLER-MESNARD. 1 vol. in-12, cart..... 2 »
- Versions et Thèmes écrits et parlés**, — 2^e PARTIE — Exercices du deuxième degré, par LE MÊME. 1 vol. in-12, cart. 2 »
- Lectures choisies** (classe de 3^e), avec des notes et une géographie de l'Allemagne allemande, par M. N.-J. CHABLES. 1 vol. in-12, cart..... 3 »
- Morceaux choisis en prose et en vers des classiques allemands** (classe de 3^e), avec des notes, par M. LEVY. 1 vol. in-12, broché..... 2 50
- SCHILLER**. *Guillaume Tell*, avec préface et notes, par M. LEVY. 1 vol. in-12, cart. 2 »
- *Marie Stuart*, avec préface et notes, par M. LEVY. 1 vol. in-12, cart..... 2 »
- Nouveau Dictionnaire manuel des langues française et allemande**, à l'usage des deux nations. Cart. toile.....
- Éléments de la langue allemande**, par M. MONTUCCI. 1 vol. in-12, cart.....
- PREMIÈRES LEÇONS**. Recueil de morceaux choisis avec des notes. In-12, cart.....
- Histoire de la langue allemande**, par M. JUSSERAND. 1 vol. in-12, cart.....
- Morceaux choisis de poètes et prosateurs allemands**, 18^e siècle, avec notes. In-12, br.....
- SHAKESPEARE**. *Hamlet*. Notes, par M. G. DUVY. 1 vol. in-12, cartonné.....
- Nouveau Dictionnaire manuel des langues française et allemande**, à l'usage des deux nations. 1 fort vol. in-8, cart.....